

LE
CURÉ D'ARS

VIE DE

M. JEAN-BAPTISTE-MARIE VIANNEY

PUBLIÉE SOUS LES YEUX

ET AVEC L'APPROBATION DE M^{gr} L'ÉVÊQUE DE BELLEY

PAR

L'ABBÉ ALFRED MONNIN

MISSIONNAIRE

TOME PREMIER

SEPTIÈME ÉDITION



PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE Tournon, 29

4863

Tous droits réservés.

g. n. 2853



AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Humblement soumis de cœur et d'esprit aux décrets du Siège Apostolique, je déclare que si, dans le cours de cet Ouvrage, il m'arrive de donner à M. Vianney le titre de saint ou de bienheureux, c'est en témoignage de ma vénération et nullement dans la pensée de prévenir les décisions de la sainte Église, ma Mère, à l'autorité de laquelle je suis heureux d'obéir avec le respect le plus sincère et le plus filial amour.



Bayrische
Staatsbibliothek
München



A MONSEIGNEUR

PIERRE-HENRI-GÉRAULT DE LANGALERIE

ÉVÊQUE DE BELLEY

MONSEIGNEUR,

Je dépose aux pieds de Votre Grandeur l'œuvre dont j'avais été chargé par votre vénérable prédécesseur et qu'il m'a été donné d'achever sous vos auspices.

Cet hommage vous est dû, Monseigneur, à plus d'un titre.

C'est vous qui avez reçu le dernier soupir du Curé d'Ars et qui avez béni ses derniers instants. C'est vous qui, sur sa tombe, avez dit le premier au monde ce que fut *le bon et fidèle serviteur qui venait d'entrer dans la joie de son Maître*. C'est vous qui avez porté son nom dans les chaires de la Ville éternelle, et qui avez consolé le cœur de notre

Très-Saint Père Pie IX par ces bonnes nouvelles venues de la France.

Vous avez été placé sur le siège de Belley pour recueillir le riche trésor que le saint prêtre de Jésus-Christ laisse après lui sur la terre. Ce livre vous appartient, Monseigneur, puisqu'il n'est que la bonne odeur de ses vertus. Je le dédie à Votre Grandeur avec l'assurance de lui plaire, parce que je suis sûr de lui parler de ce qu'elle aime.

Daignez, Monseigneur, agréer cette humble offrande d'un de vos fils les plus dévoués, désireux d'imprimer à deux années de travaux le sceau de sa tendre vénération pour votre personne et de sa vive reconnaissance pour vos bontés.

Je suis avec le plus profond respect,

De Votre Grandeur,

**Le très-humble et très-obéissant serviteur
et fils en Jésus-Christ,**

ALFRED MONNIN,

MISSIONNAIRE.

**Pont-d'Ain, le 29 juin 1861, en la fête des
SS. Apôtres Pierre et Paul.**

APPROBATION

DE M^{GR} L'ÉVÊQUE DE BELLEY

M. Monnin, missionnaire diocésain, avait été encouragé par nous et par notre digne prédécesseur, Mgr Chalandon, à écrire la Vie du vénérable Curé d'Ars. Nous avons pris connaissance de son travail et il nous a autant édifié qu'intéressé.

Cette histoire sera lue avec profit par tous les fidèles, mais plus spécialement par les ecclésiastiques, qui trouveront en M. Vianney un admirable modèle à suivre dans les temps difficiles où nous vivons.

Nous en recommandons la lecture à nos chers collaborateurs dans le ministère des paroisses. La plupart d'entre eux peuvent appliquer au Curé d'Ars ce que saint Irénée, évêque de Lyon et patron de nos contrées, racontait de saint Polycarpe dont il avait été le disciple :

« Je pourrais dire le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu. J'ai encore présent dans l'esprit sa gravité, sa sainteté, la majesté qui éclatait sur son visage. »

Frères et enfants bien-aimés du diocèse de Belley, soyons tous fidèles à l'héritage de vertus que nous a laissé le saint Curé d'Ars!

Donné à Belley, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire de notre évêché, le 6 juillet 1864, Octave des Saints Apôtres saint Pierre et saint Paul.

PIERRE HENRI,
ÉVÊQUE DE BELLEY.

Par mandement :

MAGNIN,
CHANOINE, SECRÉTAIRE.



INTRODUCTION

Quand on s'éloigne de Lyon par le faubourg de Vaise, à quelque distance de l'active et religieuse cité, on rencontre, en deux groupes charmants qui *couronnent deux collines opposées*, entre les routes de Paris et du Bourbonnais, un joli village dont la population ne compte pas moins de treize cents âmes : c'est Dardilly. Tout autour les aspects sont doux ; il y a de beaux ombrages, de frais vallons, de clairs ruisseaux, une gracieuse succession de vignes, de prairies, de vergers et de futaies. Presque à l'entrée du village, on voit à main gauche une maison d'un air simple et modeste, précédée d'un petit enclos. C'est là que, vers la fin du siècle dernier, vivait au sein d'une heureuse médiocrité une de ces honnêtes familles de cultivateurs, dans lesquelles se sont perpétuées les traditions du travail et de la prière, race forte et saine, d'où sortent

depuis plus de cinquante ans la plupart de nos prêtres, de nos religieuses et de nos soldats.

De temps immémorial, cette demeure des Vianney était désignée dans le pays comme la maison des pauvres, le refuge connu, où la tribu nomade des mendiants d'alentour avait coutume de trouver pour la nuit une hospitalité patriarcale. Au nombre des malheureux qui vinrent un soir y demander asile, il s'en trouva un qui n'était pas un pauvre ordinaire, bien que rien au dehors ne le distinguât de la cohorte indigente qui en pressait journellement le seuil. Il avait les jambes à demi nues, les reins ceints d'une méchante corde, la chevelure fort négligée, un vieux manteau troué sur les épaules, enfin tout l'extérieur sordide et repoussant des gens de son espèce. Cet inconnu pouvait avoir vingt ans; il allait en Italie : c'était au mois de juillet 1770.

Or, moins de treize ans après, dans un des quartiers les plus pauvres de Rome, entre le Capitole, le Viminal et l'Esquilin, à égale distance du Colisée et de l'ancien Forum de Trajan, il se passait quelque chose d'étrange qui étonnait cette ville habituée à ne plus s'étonner de rien, tant elle a vu de spectacles.

Le mercredi saint de l'année 1783, à une heure de l'après-midi, un pauvre mendiant, après avoir prié longtemps devant la Madone populaire des

Monts, était tombé de faiblesse sur les marches de l'église : on l'avait relevé mourant. Quand on l'eut étendu tout habillé sur un lit, pour rendre un peu de force à son corps exténué, il demanda un verre d'eau qu'il offrit à Dieu avant de le prendre, et quand il l'eut bu il leva ses regards au ciel avec une si reconnaissante tendresse, qu'il tira des larmes des yeux de tous ceux qui étaient présents. Quelques heures après il expira. Au même instant, les enfants du quartier se répandirent dans les rues en criant : « *È morto il Santo* (le Saint est mort)!... » Le lendemain, on n'entendit plus que ce cri dans Rome. Une foule immense s'assembla devant la demeure du Saint qui venait de mourir et en força l'entrée. Il fallut placer des gardes pour contenir la multitude.

Le quartier des Monts voulut garder sa dépouille et demanda qu'elle fût inhumée dans l'église que le pauvre avait le plus aimée, sous cette dalle où il avait coutume de rester en prière chaque matin, depuis l'heure de l'*Ave, Maria* jusqu'au milieu du jour. Son corps fut comme porté en triomphe, entre une double haie de soldats. Rome entière, les princes mêlés aux bourgeois et au peuple, l'accompagna en pleurant. Les rois n'ont pas d'aussi magnifiques funérailles... O gloire des amis de Dieu ! toutes les grandeurs de la terre disparaissent devant leur grandeur. A quelque rang qu'ils appar-

tiennent, si humbles et si abaissés qu'ils soient, quand Dieu les a choisis, il sait bien les placer au-dessus de toutes les puissances du monde qu'ils ont méprisées pour son amour.

A peine eut-il été déposé dans ce tombeau, que l'instinct merveilleux du peuple lui faisait pressentir devoir être bientôt glorieux, on apprit que sur cette même dalle de Sainte-Marie des Monts, où se lit encore le nom du mendiant français, la vue était rendue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets ; que les malades les plus désespérés étaient tout à coup guéris. La vertu des reliques inconnues renfermées sous la pierre se montrait si grande, qu'on aurait pu se croire revenu aux temps où Notre-Seigneur étonnait la terre des prodiges de sa puissance. Il fallut fermer l'église à la multitude des pèlerins qui en assiégeaient les portes, et, pendant quelques jours, on vit une foule innombrable, pleine d'amour et de vénération, prosternée dans la rue, sur la place voisine, pleurant de joie et de reconnaissance, frappant le pavé de son front, et baisant les murailles qui lui cachaient les glorieuses dépouilles du pauvre de Jésus-Christ.

Or, ce pauvre qui du fond de sa fosse remuait la ville et le monde, qui, à la veille d'une révolution où rien de grand et de saint n'allait être épargné, le lendemain du triomphe et du couronnement de Voltaire, vengeait la religion de la France des blas-

phèmes et des outrages de ses ennemis par des miracles si nombreux, si avérés, accomplis en tant de lieux divers, qu'on n'osait les nier et qu'on essayait à peine d'en rire; ce pauvre, cet étranger, ce mendiant, était le même qui avait reçu l'hospitalité de Dardilly, qui avait dormi sous le toit de Pierre Vianney, qui avait recueilli, dans son écuelle fêlée, sa part des distributions quotidiennes du charitable cultivateur; celui enfin qu'un décret de Pie IX vient d'arracher au sol de Sainte-Marie des Monts pour le placer sur les autels; c'était Benoît-Joseph Labre, sur la tombe duquel nous nous sommes agenouillé nous-même, en lui demandant de nous rendre l'aumône qu'il a reçue, il y a quatre-vingt-dix ans, et de nous aider à écrire cette vie... cette vie qui a peut-être été son ouvrage, qui est née peut-être d'un vœu, d'une prière, d'une bénédiction tombée de son cœur reconnaissant : que sait-on?... c'est le Curé d'Ars qui l'a dit : « PARTOUT OU PASSENT LES SAINTS, DIEU PASSE AVEC EUX. » Pourquoi ne serait-il pas permis de penser que la naissance et la prédestination de Jean-Marie Vianney ont été le fruit de ce passage de Dieu sur le seuil hospitalier de ses pères ?

Dans les choses de l'âme et du salut, il y a de mystérieux rapports dont la foi ne craint pas de sonder les secrets; des probabilités saisissantes qui sont souvent la révélation de toute une destinée :

un simple *peut-être* a son prix... et si une raison aussi faible qu'orgueilleuse refuse de le reconnaître, l'âme chrétienne préfère, même au doute qu'aucune manifestation d'en haut n'éclaire, la croyance intime et sereine à une préparation souvent invisible mais toujours certaine des œuvres et des desseins de Dieu. Ce qu'il y a de positif, c'est que cet enfant de bénédiction, qui devait un jour conduire au ciel un si grand nombre d'âmes, vint au monde l'année même où la puissance de Benoît Labre se manifestait sur son tombeau avec le plus d'éclat.

LIVRE PREMIER

Vie domestique de M. Vianney

**DEPUIS SA NAISSANCE JUSQU'À SA NOMINATION A LA CURE D'ARS
(1786-1818)**

CHAPITRE PREMIER

Naissance de J.-M. Vianney. — Sa première enfance.

Quoique nous ne soyons plus dans cet heureux état où l'innocence nous eût été transmise avec la vie, le très-saint Rédempteur, qui n'est venu au monde que pour réparer nos pertes, ne laisse pas de choisir quelques familles dans lesquelles, par une grâce spéciale, la vertu semble héréditaire, et où les pères et les mères ont une existence si pure et si chrétienne, que leurs enfants, ne pouvant plus recevoir d'eux le privilège de la sainteté par origine, la reçoivent de leurs exemples comme une

seconde nature. De même qu'on remarque dans les familles la transmission des vices du sang, on y retrouve aussi la transmission des vertus de la race.

Ces vertus chrétiennes et traditionnelles se remarquaient à un haut degré dans l'intérieur modeste de Matthieu Vianney et Marie Beluse¹, le père et la mère de celui dont nous écrivons l'histoire : celle-ci, plus affectueuse et plus tendre, apportait dans le commerce de la vie une suavité de langage, une amabilité de manières, une élévation de sentiments qui procédaient en elle d'un cœur que la religion avait ennobli ; celui-là, d'un caractère plus fort et plus sec, mais profondément honnête homme, vérifiait ce proverbe d'un ancien : que la vie des champs touche à la sagesse, au point de faire croire qu'elles sont de même sang et de même origine. « C'étaient deux justes devant Dieu, qui marchaient, comme Zacharie et Élisabeth, avec fidélité et sans reproche, dans les commandements et les ordonnances du Seigneur². » Aussi avaient-ils reçu la bénédiction des patriarches ; et, dans

¹ Matthieu Vianney, fils de Pierre Vianney et de Marie Charavey, de Dardilly, avait épousé, le 11 février 1778, Marie Beluse, fille de Pierre Beluse et de Marguerite Tabard, d'Écully.

Pierre Vianney avait eu sept enfants : Pierre et Catherine sa sœur umelle, Michel, Claude, Matthieu, père du Curé d'Ars, Jean-Marie et Catherine.

² Luc, 1, 6.

l'espace de dix années, le ciel leur avait envoyé six enfants¹.

Pendant qu'elle portait dans son sein le second de ses fils, la vertueuse mère l'avait souvent offert au Seigneur et à la bonne Vierge. Elle avait même fait le vœu secret, s'il plaisait à Dieu de ratifier ce désir de son cœur, de le consacrer au service des saints autels. C'est en conséquence de ces prévisions maternelles qu'à son baptême, qui eut lieu le jour même de sa naissance, le 8 mai 1786, l'enfant reçut le double prénom de Jean-Baptiste et de Marie.

Le paganisme lui-même attachait un sens superstitieux au choix des noms. Il y en avait d'heureux

¹ Voici le nom de ces enfants dans l'ordre et avec la date de leur naissance :

Catherine, l'aînée de la famille, qui fut plus tard madame Melin, naquit le 1^{er} juin 1780 et mourut jeune, sans postérité. Elle était d'une piété profonde ; elle avait retenu de sa mère l'habitude de réciter l'*Ave, Maria* toutes les fois que l'heure sonnait. On nous a raconté qu'elle voyait, sur son lit de mort, un ange sous la forme d'un petit enfant qui se tenait proche de son frère Jean-Marie, lequel était au pied de son lit, assistant à ses derniers moments, bien qu'il ne fût pas encore prêtre. Elle est morte en chantant un pieux cantique.

Le 10 septembre 1782, naissance de Jeanne-Marie, qui ne vécut pas au delà de quatre ou cinq ans, et qui fut « les prémices de Dieu et de l'Agneau » dans cette sainte lignée.

Le 28 septembre 1784, naissance de François, établi plus tard dans la maison paternelle et mort le 6 avril 1855, jour du vendredi saint. Il a laissé deux fils et deux filles avec l'héritage d'une vie sans tache,

et de bon augure. Saint Mélitus, dit saint Grégoire de Nazianze, avait un nom tout de miel qui signifiait la douceur de ses mœurs. Sainte Agnès ne portait pas un nom humain, mais un nom de martyr, dit saint Ambroise. Aucun nom ne convenait aussi bien au Curé d'Ars que celui du saint Précurseur de Jésus-Christ; sa mission a été d'appeler les hommes à la pénitence : on pouvait dire de lui comme de saint Jean-Baptiste, qu'il était une voix ¹.

Il fut présenté à l'église par son oncle paternel Jean-Marie Vianney, assisté de sa femme Françoise Martinon.

On dit, — mais le fait, assez singulier pour être rapporté, aurait besoin d'être appuyé sur des auto-

couronnée par une fin heureuse. C'était, au témoignage de ceux qui l'ont connu, un chrétien d'autrefois. On le citait comme un modèle de résignation à la volonté divine. Quand on se plaignait devant lui des intempéries qui menaçaient les récoltes : « Allez, allez, disait-il, Celui qui a mouillé la terre saura bien la faire sécher. » Huit jours avant sa mort, il disait à sa fille qu'il voyait pleurer à ses côtés : « Ma fille, console-toi, je ne veux pas mourir encore. Je ne mourrai pas avant le vendredi saint : oui, j'irai jusqu'au vendredi saint. »

Le 8 mai 1786, naissance de Jean-Baptiste-Marie, notre saint Curé.

Le 6 octobre 1787, naissance de Marguerite ou Gothon, qui vit encore.

Le 20 octobre 1790, naissance d'un autre François qu'on appela *Cadet*, pour le distinguer de son frère. C'est celui qui, étant parti pour remplacer Jean-Marie, trouva la mort sur les bords du Mein, au début de la campagne de 1813.

¹ Saint Jean, 1, 23.

rités plus graves, — que la sage-femme sortit tout à coup comme pour considérer les astres, et qu'en rentrant elle s'écria, sans égard pour l'état de la mère : « Cet enfant sera un *grand saint* ou un *grand scélérat*. » Sur quoi le chef de la famille, Matthieu Vianney, étant entré comme elle achevait sa phrase et ayant remarqué l'impression fâcheuse que ce dernier mot avait faite sur sa compagne, réprima sévèrement l'imprudente et se moqua de ses pronostics. Toutefois le mot était lâché et il laissa son sillon dans l'âme délicate de la mère, qui ne fut rassurée que plus tard, lorsqu'à la vue des marques de la piété précoce de son enfant, elle put se dire : « Il sera donc un *saint*, mon petit Jean-Marie ! »

Marie Beluse s'était fait un devoir de nourrir tous ses enfants. Elle ne voulut pas qu'un autre sang que le sien coulât dans leurs veines. Jean-Marie ne devait pas être exclu de ce bienfait ; mais en même temps qu'elle tirait de son sein pour lui la nourriture qui fortifie le corps, elle tirait de son cœur le lait spirituel qui entretient dans toute sa grâce et toute sa fraîcheur l'innocence de l'âme.

Bien différente de la plupart des mères pour qui les premières saillies, qui annoncent chez l'enfant l'éveil de la pensée, ne sont tour à tour qu'un passe-temps qui les amuse ou un fardeau qui les ennuie, tout son soin fut d'épier, pour la tourner vers Dieu,

la première lueur d'intelligence qu'elle verrait poindre dans le petit nourrisson.

Dieu aime à avoir les prémices de tout ce qu'il a fait, et le soin d'une mère chrétienne doit être de consacrer à lui rendre hommage les premiers battements du cœur de son enfant, les premiers éclairs qui jaillissent de sa raison, les premiers sons que ses lèvres savent articuler. C'est à quoi madame Vianney n'eut garde de manquer. A dix-huit mois, Jean-Marie savait déjà mettre ses petites mains jointes dans les mains de sa mère et dire après elle : « Jésus ! Marie ! » et toutes les syllabes dont sa langue s'enrichissait chaque jour étaient autant d'emprunts faits aux formules de la prière chrétienne.

On comprend qu'il doit en être ainsi. Dès que l'homme apparaît sur la terre, il est tenu de remplir sa fin, et cette fin se résume dans la prière. C'est à la mère d'y veiller. La mère de notre cher enfant y veillait avec la plus active sollicitude. C'était elle, comme l'a raconté souvent M. Vianney, qui venait réveiller, le matin, toute la jeune famille, afin d'être bien sûre que l'on donnait son cœur au bon Dieu, et que la première pensée comme la première action étaient pour lui.

Un jour que le vénérable Curé d'Ars revenait avec attendrissement sur les souvenirs de son enfance : « Vous êtes bien heureux, lui disions-nous,

« d'avoir senti de si bonne heure le goût de la
« prière. — Après Dieu, répondit-il, c'est l'ou-
« vrage de ma mère : elle était si sage !.... Mon
« petit Jean-Marie, me disait-elle souvent, si je te
« voyais offenser le bon Dieu, cela me ferait plus
« de peine que si c'était un autre de mes enfants. »

« La vertu, ajoutait-il, passe du cœur des mères
« dans le cœur des enfants, qui font volontiers ce
« qu'ils voient faire. »

Il nous souvient de lui avoir entendu dire, en
d'autres rencontres, qu'*un enfant ne doit pas pouvoir
regarder sa mère SANS PLEURER.*

On se trompe trop souvent sur l'instant où la
notion de Dieu et du culte qui lui est dû devient
accessible à une âme régénérée par le baptême
et conservée dans l'heureux privilège de son inno-
cence. L'homme se forme à cinq ans sur les genoux
de sa mère. A cinq ans, sainte Rose de Lima faisait
vœu de virginité. A cinq ans, saint François de
Sales attaquait les calvinistes et leur prouvait, par
les paroles de son catéchisme, qu'ils étaient dans
l'erreur. A cinq ans, sainte Madeleine de Pazzi
instruisait les enfants de son âge, et, les jours où
sa mère avait communié, elle s'asseyait sur ses ge-
noux et s'appuyait sur sa poitrine, afin, disait-elle,
d'être plus près de Notre-Seigneur, qu'elle adorait
ainsi en silence dans le sanctuaire du cœur ma-
ternel.

A trois ans, Jean-Marie recherchait déjà la solitude par amour de la prière. On voyait dans son petit cœur la présence intime de l'Esprit-Saint. Il savait à peine parler, qu'il voulait se mêler à tous les exercices de piété qui avaient lieu en sa présence. Dès qu'il entendait sonner l'*Angelus*, soit au milieu du jour, soit au coucher du soleil, il donnait l'exemple à toute la maison, et s'agenouillait le premier pour réciter l'*Ave, Maria* avec une gravité enfantine. Il avait dans la demeure paternelle différentes petites cachettes où il disparaissait souvent, et quand on s'enquérait de lui, on le trouvait là, s'essayant à redire tout ce qu'il savait de prières.

Le premier cadeau qu'il reçut fut une image en bois de la très-sainte Vierge, que sa mère lui avait donnée. Mais déjà, pour cette sérieuse nature d'enfant, sa chère petite statue était moins un jouet que l'objet d'un culte et d'une vénération pieuse ; sa vue était la plus gracieuse de ses distractions et le plus sûr remède à ses larmes.... « Oh ! que j'aimais
« cette statue ! disait-il à plus de soixante ans de
« distance. Je ne pouvais m'en séparer ni le jour ni
« la nuit, et je n'aurais pas dormi tranquille, si je ne
« l'avais pas eue à côté de moi, dans mon petit lit. »

Il était extrêmement rare qu'une fantaisie d'enfant ou un de ces irremédiables chagrins comme on en a tant à cet âge, le fit pleurer ; mais alors on

avait un infailible moyen de l'apaiser, c'était de lui mettre entre les mains un chapelet ou une image, non pas comme un joujou, pour le distraire, mais comme un objet auquel il savait donner son prix, et qu'il préférait à tous les amusements et à tous les jeux.

A la campagne, les soirées d'hiver sont longues; il les employait à causer du ciel et du bon Dieu, qu'on y voit, qu'on y aime, et qu'on n'y offense jamais, avec sa bonne mère, que ces conversations transportaient de joie, en la confirmant dans toutes les espérances qu'elle avait conçues sur son enfant. Parmi les sentiments pieux qui s'épanouissaient dans son âme, et que la main maternelle prenait soin de cultiver, la dévotion à la très-sainte Vierge tenait la première place: elle y grandissait tous les jours, et jetait des racines de plus en plus profondes.

« Il y a longtemps que vous aimez la sainte
« Vierge? lui disait une fois son prêtre auxiliaire.
« — Je l'ai aimée, répondit-il, avant même de la
« connaître: c'est ma plus vieille affection. Étant
« tout petit, j'étais possesseur d'un joli chapelet; il
« fit envie à ma sœur; elle voulut l'avoir: ce fut
« un de mes premiers chagrins. J'allai consulter
« ma mère; elle me conseilla d'en faire l'abandon,
« pour l'amour du bon Dieu. J'obéis, mais il m'en
« coûta bien des larmes. »

L'âge fortifiait en lui tous ces bons sentiments, et l'on peut dire que la prière était son passe-temps le plus doux, avant qu'il pût comprendre qu'elle était le premier de ses devoirs. Elle remplaçait sur ses lèvres tant de paroles inconvenantes avec lesquelles il est bien difficile qu'un enfant de la campagne ne se familiarise pas. Quant à lui, il ne connut jamais ce grossier langage; et comment l'aurait-il appris? Rien n'entraît par ses yeux ni par ses oreilles qui ne fût une semence de vertu. La maison paternelle était un sanctuaire très-chaste, dont le seuil bien gardé était inaccessible au scandale, sous quelque forme qu'il essayât d'y pénétrer. D'ailleurs, l'enfant ne quittait les genoux de sa mère que pour aller se prosterner devant sa chère image de Marie, dans un angle retiré du logis, et c'est alors que la prière jaillissait de son cœur avec une abondance toute céleste, dont ses parents étaient parfois bien heureux de surprendre le secret.

Il avait quatre ans quand il disparut un jour sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Sa mère, craignant un malheur, le chercha longtemps avec une anxiété croissante. A la fin, elle l'aperçut à genoux, blotti dans un coin de l'étable, priant avec ferveur; elle retint une explosion de joie et d'admiration, pour ne laisser paraître que la peine qu'elle avait ressentie de son absence, et lui dit,

sur le ton du reproche : « Pourquoi, mon enfant, « m'as-tu donné tant d'inquiétude? quelle idée « d'aller te cacher loin de moi pour faire ta prière? » Confus du chagrin qu'il pouvait avoir causé à sa mère, l'enfant se jeta dans ses bras en s'écriant : « Mère, pardonnez-moi, je n'ai pas voulu vous faire « de la peine, je n'y retournerai plus. » Et il répétait ces derniers mots avec une profonde humilité.

Une autre fois, un voisin qui n'était pas des plus dévots, dit à M. Vianney père : « Je crois que votre « petit *brunet* me prend pour le diable; il se tue de « faire des signes de croix en ma présence. » Sa mère, craignant que l'enfant, tout petit qu'il était, n'y mît de la singularité et ne cherchât à se faire remarquer, lui adressa quelques remontrances, qu'il écouta avec une grande docilité; puis il répondit : « Je ne savais pas que notre voisin me regardait ; « mais, avant de commencer sa prière, et quand on « la finit, ne faut-il pas faire le signe de la croix? »

Il est dit du jeune Tobie que, dès ses plus tendres années, il n'avait aucun des goûts de son âge, mais qu'aimant à s'isoler de la foule, il ne connaissait que le chemin du temple, où il allait assidûment offrir au Seigneur les prémices de son cœur et celles de ses champs¹ : telle fut l'enfance de M. Vianney. Avec quelle angélique piété, avec quel recueil-

¹ Tobie, 1, 4, 5, 6.

ment au-dessus de son âge, nouveau Samuel, il assistait au saint sacrifice! Loin de se faire presser et tourmenter pour l'accomplissement de ce pieux devoir, comme il arrive à tant d'autres, il était le premier à solliciter cette faveur.

« Il faut faire de votre fils un prêtre, disaient les voisins, témoins de cet empressement, et remarquant qu'il savait déjà les litanies. »

La foi de ses bons parents, leur respect pour les choses saintes, leur attachement à ces pratiques populaires dont se nourrit la piété, leur confiance en la Providence qu'ils invoquaient dans leurs joies et dans leurs peines, tout l'initiait, comme à son insu, à la vie du chrétien. Que de fois on l'a entendu remercier le Seigneur d'avoir pu, presque sans effort, et par le seul spectacle des exemples paternels passant et repassant continuellement sous ses yeux, contracter les heureuses habitudes de l'innocence et se former tout naturellement à la vertu!

On serait tenté de croire qu'en même temps qu'elle restitue à l'homme son empire originel sur le monde extérieur, la vie des champs développe ou protège en lui tous les nobles instincts dont l'ensemble constitue sa grandeur morale. Les mystérieuses voix de la nature disent des choses que le fracas des villes ne dit point ou empêche d'entendre. Les races agricoles sont en général les plus

religieuses. Ce contact habituel avec la nature qui fait le fond de leur existence les tient constamment sous l'œil et sous la main de Dieu, qui leur apparaît à travers les merveilles de la création. Ce soleil, ces pluies, ces vents, ces frimas, toutes ces forces bienfaisantes ou funestes leur parlent avec éclat du Maître souverain, qui les tire à son gré du trésor de ses vengeances ou de ses miséricordes. Rien ne peut leur cacher sa divine présence, ni dans les biens qu'elles recueillent, ni dans les calamités qu'elles éprouvent. Le dogme de la Providence s'impose doucement à leur esprit, et ce sentiment profond, inévitable, sans être la religion tout entière, en est au moins le commencement, et la base de toute sagesse pratique.

Cependant le temps approchait où ces joies saintes allaient être troublées. Un jour, la porte de la petite église de Dardilly ne s'ouvrit pas à l'heure des offices du dimanche; la cloche cessa d'appeler le peuple fidèle à la prière, et lorsque l'enfant demanda à sa mère pourquoi elle ne l'envoyait pas à la messe, la pauvre femme se contenta d'essuyer une larme et de mettre la main sur son cœur, pour lui faire comprendre que c'était là désormais le seul temple où il fût encore permis d'adorer Dieu.

La révolution venait, en effet, de fermer les églises, de renverser les autels, de chasser les prêtres et de défendre, au nom d'une liberté de nou-

velle espèce, toute manifestation de la pensée chrétienne. Notre cher enfant avait à peine huit ans, mais déjà il était trop tard pour arracher de son âme un sentiment qui y était entré avec la vie. A mesure qu'il voyait tomber toutes les choses qu'on lui avait appris à aimer et à respecter, il les relevait dans son cœur.



CHAPITRE II

Jean-Marie berger. — Son amour de Dieu et des pauvres.

Cependant l'âge était venu où Jean-Marie devait commencer à payer sa dette au travail commun ; à la campagne cet âge vient de bonne heure ; à sept ans l'enfant est berger. Matthieu Vianney avait dans son étable quatre ou cinq vaches, un âne et trois brebis ; le frère aîné les avait gardés ; c'était au tour de Jean-Marie de les mener brouter l'herbe du petit enclos, et, pendant les grands jours, de les conduire dans les différents fonds que possédaient ses parents : à la *Lèche*, au *Chêne-rond*, au *Pré-Cusin* ou à *Chante-merle*.

Il semble que de tout temps le bon Dieu ait eu des tendresses et des préférences pour la vie pastorale. Abel était berger. C'est au milieu des troupeaux que le prophète alla chercher le vainqueur de Goliath, l'ancêtre du Messie, le plus grand et le plus saint roi d'Israël. C'est à des gardeurs de trou-

peaux que les anges annoncèrent la naissance du Sauveur ; ils furent appelés à la crèche avant les rois. De pauvres bergers furent les premiers adorateurs du Verbe éternel, pauvre comme eux et commençant à l'étable de Bethléem le chemin du Calvaire.

Cette adoption des bergers par Celui qui s'est appelé le *Bon Pasteur* s'est continuée le long des siècles chrétiens. Sans parler de l'illustre patronne de Paris, de la bienheureuse Germaine Cousin et de cette douce bergère du Laus, que sa poétique histoire nous montre vivant, pendant près de cinquante ans, dans l'intimité de la Mère de Dieu, pour bien des prédestinés, tels que saint Vincent de Paul et saint Félix de Cantalice, la vie pastorale a été l'apprentissage de la vie intérieure et le vestibule de la sainteté.

La solitude est mauvaise pour qui n'y vit pas avec Dieu, et ce métier de berger dans la liberté des champs, si innocent en lui-même, ne protège pas toujours les mœurs des enfants, outre qu'il les condamne à une profonde et dangereuse ignorance des choses spirituelles ; pour notre Jean-Marie, ce fut un repos et une faveur, une source de lumières et de bénédictions. Le grand Dieu qui se cache aux superbes, mais qui prend plaisir à se révéler aux petits, se faisait entendre à son cœur par les beautés de la nature au milieu desquelles il vivait,

les contemplant des regards limpides et intelligents de l'innocence.

Il est impossible, lorsqu'on a le cœur pur, d'habiter les champs et de n'être pas touché de Dieu ; il s'y révèle plus qu'ailleurs, avec toute sa magnificence, dans la germination des plantes, dans le chant des oiseaux, dans le bruit des forêts, dans le murmure des eaux, dans la hauteur des montagnes, dans l'immensité des plaines, dans la voûte du ciel ornée des constellations de la nuit ; il y darde les rayons de son soleil, il y assemble ses nuages, il y verse ses pluies et ses rosées, il y roule sa foudre, il y accable l'homme de sa majesté, il l'éblouit du spectacle varié des terres, des bois, de la verdure, et en même temps il s'insinue dans son cœur et l'attire doucement à lui. Si l'intimité avec la nature affaiblit quelquefois les âmes déjà faibles, il est certain qu'elle fortifie les âmes fortes. Les grandes pensées, les grands sentiments s'exaltent encore dans le tête-à-tête de l'homme avec l'œuvre de Dieu. Quand on interroge la nature avec une volonté inclinée au bien et qu'on dépose en elle un ferment de bonnes pensées, elle rend au centuple cette semence de sagesse et d'amour : ainsi faisait-elle pour notre cher enfant.

Mais sa piété ne trouva pas seulement, dans cette vie douce et reposée des champs si favorable à la contemplation, un pur et quotidien aliment, elle y

donna des exemples et préluda aux saintes fonctions de pasteur des âmes, qu'il devait remplir un jour avec tant d'éclat et de renommée.

A quelque distance du village de Dardilly est un délicieux petit vallon, plein d'ombre et de fraîcheur, véritable puits de verdure, sorte de sanctuaire qui provoque la prière et la rêverie. Une ou deux fontaines y naissent sous les buissons et sous la mousse, et forment un ruisseau qui se cache à l'ombre des aunes et des trembles. Ce qu'il y a de corbeilles odorantes d'églantiers et d'aubépine encadrant sa rive, ce qu'il arrose de prairies, ce qu'il visite d'anses secrètes, ce qu'il a vu de petits bergers jouant sur ses bords, ce qu'il a contemplé d'innocents tableaux et de scènes champêtres, qui pourrait le dire ? Il y a là des beautés de solitude, de nature et de silence que vraiment on ne peut compter, sans parler de celles qui ne se voient pas, et qu'il vaut mieux sentir que peindre. De chaque côté s'étagent, au milieu des accidents de terrain les plus variés, ici d'épaisses coudraies, là de gras pâturages, des bois de charmes et de chênes, plus loin des champs sans ombre, où le soleil mûrit le maïs et la vigne. On nomme ce lieu *Chante-merle*, du nom des oiseaux qui viennent y boire et y chanter. Là étaient les principaux pacages des Vianney ; sur le ruisseau un joli pré ; à mi-coteau de riches moissons ; et, couronnant les

hauteurs, de belles touffes d'arbres verts que le défrichement a fait aujourd'hui disparaître. C'est là que le plus souvent Jean-Marie conduisait son âne et ses trois brebis.

Le voyez-vous, son bâton d'une main, tandis que de l'autre il serre contre sa poitrine sa petite statue de la sainte Vierge, qui ne le quitte pas ? Le voilà à travers les halliers, sur les bords du ruisseau, à l'ombre des sapins. Les bergers, ses compagnons, saluent de loin son arrivée de leurs bruyantes acclamations ; ils l'entourent avec une sympathie déjà respectueuse, car sa bonté, sa douceur et sa complaisance lui ont gagné tous les cœurs ; et c'est un désappointement général quand il n'est pas là. Mais lui, au milieu des témoignages naïfs de leur affection, il est occupé de plus graves pensées. Il avise un petit tertre, à côté d'un vieux saule qui se voit encore ; il court y déposer religieusement sa chère madone sur un autel de gazon ; puis, lorsqu'il lui a offert, le premier, ses hommages, il invite toute la bande à en faire autant.

Il ne se sentait pas de joie, quand il voyait ses compagnons à genoux autour de l'image vénérée. C'est alors qu'un naïf enthousiasme s'emparant de son cœur, quelque chose de cette flamme dont l'âme du prêtre devait être l'inépuisable foyer, s'allumait déjà dans l'âme ingénue de l'enfant. Après avoir récité la Salutation angélique avec une fer-

veur communicative, il se levait gravement et se mettait à prêcher à la troupe recueillie la dévotion à la très-sainte Vierge, dans un langage empreint de la plus expressive tendresse.

Ainsi l'avait fait à son âge saint Bernardin de Sienne. « Il prenait plaisir à imiter les prédicateurs qu'il avait ouïs, contrefaisant leur voix et leurs gestes et rapportant tous les discours qu'ils avaient tenus. Pour cet effet, il se mettait en quelque lieu, et les autres petits enfants étaient assis autour de lui, pendant qu'il les prêchait, et exerçait de bonne heure le métier où il devait exceller ¹. »

Représentez-vous, assis sur le bord d'un champ ou dans une clairière, cet essaim d'enfants suspendus aux lèvres du nouveau petit Bernardin. Ils ont oublié leurs jeux, ils se sont dépouillés de l'étourderie naturelle à leur âge ; ils sont là, dans l'attitude de l'attention et du respect ; ils osent à peine respirer, de peur de troubler la sainte et naïve inspiration qui les charme.

Il n'en était pourtant pas toujours ainsi. Le jeune prédicateur n'avait pas invariablement à se louer des dispositions de son auditoire. Maintes fois, l'amour du jeu l'emportant, par une légèreté très-pardonnable, ils abandonnaient le sermon pour des

¹ Ribadenéira. *Vie de saint Bernardin de Sienne*, 20 mai.

exercices moins calmes. Ce n'était pas sans peine que Jean-Marie se voyait, comme son patron, condamné à faire entendre sa voix dans le désert; mais pour se consoler il se retirait à l'écart, installait sa chère statue dans le creux d'un arbre, se mettait à genoux et passait à ses pieds de longues heures en prière.

Souvent, pour le faire avec plus de recueillement et de liberté d'esprit, il confiait son troupeau à la garde du plus raisonnable de ses compagnons, à qui il promettait de rendre une autre fois le même service, puis il cherchait l'endroit le plus retiré du vallon; il s'enfonçait dans les taillis et les hautes herbes, afin d'être à l'abri de toutes les surprises et de satisfaire à son aise son amour de la prière et de la contemplation.

Nous avons visité, avec une pieuse curiosité et un religieux respect, ces lieux qui furent le théâtre de l'enfance de notre Saint. Nous avons pris plaisir à nous égarer le long des sentiers que le pied du petit berger a foulés tant de fois. Longtemps nous avons promené nos regards sur ce tranquille paysage, en songeant que l'influence des horizons joue un grand rôle dans la vie de l'homme. C'est la patrie qui fait notre existence; elle donne chaque jour pour nourriture à nos sens ses images, ses bruits, ses lumières et ses ombres; c'est sur elle que viennent se mouler les formes de notre pensée

et les souvenirs de notre cœur; nous l'aspirons par tous les pores; nous en composons tout notre être. Cette union de l'homme avec ce qui l'entoure est une loi du Créateur. Dieu nous a faits les âmes du monde et nous a répandus sur la terre, afin que chaque montagne, chaque vallée, chaque rivage ait une voix et une prière.

Ces réflexions nous faisaient admirer davantage et presque vénérer tout ce que nous voyions, et nous nous disions : « C'est donc là, ô Dieu des pauvres, ô Dieu des petits, ô Dieu des humbles et des faibles, c'est de ce coin de terre ignoré où cet enfant vivait seul à seul avec vous, avec vos anges et les œuvres de votre création; c'est de ces broussailles où il vous adressait sa prière, qu'il vous a plu de faire surgir ce prêtre, cet apôtre, cet homme de Dieu ! C'est là que vous l'éleviez pour vous, au milieu des désordres de cette sanglante époque, loin du double courant d'anarchie et d'impiété qui inondait la France et la couvrait de ruines; que vous le prépariez lentement à devenir une des gloires de votre Église !... Lorsqu'il se relevait pour retourner à son petit troupeau, il sortait de votre entretien, emportant en son cœur votre esprit de pauvreté, d'humilité, de douceur, d'obéissance, de sacrifice, et tous ces germes que nous avons vus se développer plus tard et devenir la sainteté. » Et il nous semblait qu'il sortait de chaque objet autour

de nous comme une exhalaison de pureté et d'amour qui embaumait l'atmosphère.

Un jour, le petit berger, — il n'avait encore que sept ans, — conduisait, avec Marion Vincent, une voisine du même âge que lui, son âne chargé de blé au moulin de Saint-Didier; il faisait très-chaud, et les deux enfants s'arrêtèrent dans un chemin creux pour s'y reposer à l'ombre; leur petit babil devint alors plus intime.

« Je crois, dit Jean-Marie, que nous nous accorderions bien nous deux.

— Oui, dit à son tour Marion; si nos parents voulaient, nous nous marierions.

— Oh! pour ce qui est de moi, reprit vivement Jean-Marie, n'en parlons pas, n'en parlons jamais...¹ »

Cet enfant avait-il déjà entendu la voix de l'Esprit-Saint lui révéler les joies du sacrifice et les gloires de la virginité, lui faisant voir et sentir le néant et le vide des choses terrestres au prix des biens invisibles?... Il est certain que, dès cet âge si tendre, toutes ses pensées, toutes ses émotions paraissent s'être concentrées dans le désir de servir Dieu et de s'attacher uniquement à lui.

¹ Marion Vincent vit encore; elle habite, à Dardilly, une maison voisine de celle des Vianney. C'est elle qui, tout en filant sa quenouille devant sa porte et en s'attendrissant au souvenir de cette innocente idylle, nous en a raconté les détails.

Après Dieu, ce qu'il aimait avec le plus de passion, c'étaient les pauvres. Ces deux amours se donnent la main et ne vont pas ordinairement l'un sans l'autre; car, comment aimer Dieu sans aimer les hommes que Dieu a tant aimés? L'immense charité qui devait plus tard s'identifier avec sa vie même, enflammait déjà son jeune cœur. Le cœur avait absorbé chez lui les autres facultés, et l'on ne voit pas qu'il se soit fait remarquer à cet âge par les grâces de l'esprit et les dons de l'intelligence; son cœur avait grandi de tout ce qui lui manquait d'ailleurs: point de réflexions, mais des sentiments; point de vives et spirituelles saillies, mais de nobles et généreux élans; point de raisonnements, mais des actes; rien de calculé, tout est spontané, simple et grand comme l'inspiration. Est-ce que le cœur se forme par de lentes études? Non; le plus souvent il s'élançait, et d'un bond il arrive au sublime, sans qu'on sache quelle route il a suivie.

Nous avons vu que la maison Vianney était l'asile ouvert à tous les malheureux; ils s'y donnaient rendez-vous à la nuit tombante, et il n'était pas rare que la grange en reçût jusqu'à vingt à la fois. Dans la mauvaise saison, Matthieu Vianney avait soin de faire allumer, au milieu de la cuisine, un grand feu de fagots, clair et pétillant, pour les réchauffer; puis, on mettait sur ce foyer une vaste marmite

de pommes de terre que les enfants mangeaient ensuite avec les pauvres, assis à la même table. Après le souper, la prière se faisait en commun, et le chef de la famille allait installer ses hôtes soit au fenil, soit dans le cellier, veillant lui-même à ce qu'ils fussent bien au chaud et qu'ils ne manquassent de rien, pendant que la maîtresse du logis balayait le tour du foyer et faisait disparaître les traces souvent trop visibles de la misère des convives que le Seigneur lui avait envoyés... Que l'on nous pardonne ce détail : dès que l'on pense à ce divin Sauveur, dont ils sont l'image et les favoris, on a, pour voir les pauvres, d'autres yeux que ceux de la nature, et, malgré leur abjection, on continue d'avoir pour eux de l'estime et du respect.

C'est parmi ces pauvres que vint un jour s'asseoir Benoît-Joseph Labre, ainsi que nous l'avons rapporté dans l'introduction de ce livre : le fait est hors de doute. La mémoire de l'hospitalité qui lui fut donnée par les Vianney s'est conservée dans le pays et dans la famille qui s'honorent de son passage ; il n'est pas un habitant de Dardilly qui n'en ait entendu parler. L'enfance du Curé d'Ars a été bercée par ce souvenir ; il aimait à le rappeler dans ses catéchismes ; il s'en entretenait déjà avec ses condisciples du petit séminaire de Verrières, comme l'un d'eux, M. l'abbé Ballet, des Missionnaires de Lyon, nous l'a attesté. M. Vianney disait avoir eu

en sa possession une lettre autographe du Bienheureux, et regretter beaucoup de s'en être dessaisi.

Jean-Marie n'avait pas de plus grande joie que de seconder ses parents dans l'exercice de cette noble et sainte hospitalité. Il amenait à la maison tous les mendiants qu'il rencontrait sur son chemin; une fois, il vint à bout d'en réunir vingt-quatre.

A la vue de ces malheureux, dont quelques-uns traînaient avec eux, associés à leur misère et à leur dénûment, des petits garçons et des petites filles de son âge, et de plus jeunes encore, son cœur s'attendrissait; rien ne pourrait donner une idée de son industrieuse activité pour subvenir aux besoins les plus pressants de la colonie. Il les faisait approcher du foyer les uns après les autres, en commençant par les plus petits. Son bonheur était de ramasser la desserte de la table paternelle, de la leur distribuer, en y ajoutant tout ce qu'il pouvait retrancher sur sa propre nourriture. Il passait ensuite l'inspection de leurs vêtements et demandait à sa mère, dont il connaissait la tendre compassion, pour l'un un pantalon, pour l'autre une chemise, pour celui-ci une veste, pour celui-là des sabots. Après l'aumône de la main, il n'oubliait pas l'aumône du cœur, mais l'une ne venait jamais qu'après l'autre, qui lui servait de véhicule. (107)

Quand il avait affaire à des enfants de son âge, il leur apprenait *Notre Père...*, *Je vous salue, Marie...*, les actes de foi, d'espérance et de charité, les principales vérités de la religion ; il leur disait qu'il fallait être bien sages, bien aimer le bon Dieu, ne pas se plaindre de leur sort, et en supporter patiemment les rigueurs en vue de la vie éternelle. Quoiqu'il s'adressât discrètement aux petits, il était écouté des grands avec un intérêt qui tenait à la fois de la reconnaissance et de l'admiration. A leur départ tous le bénissaient, et comme la charité ne provenait pas en lui du désir de mériter des éloges ou une gratitude purement humaine, mais d'une inspiration céleste, il se dérobaît au plus vite à ce concert de louanges.

Tel fut, dans sa première enfance, ce juste à qui le Seigneur réservait une destinée pure et éclatante devant lui. Il l'y préparait par toutes ces grâces, rosée matinale que Dieu accorde souvent à sa créature, pour qu'elle sache plus tard résister au poids et à la chaleur du jour.



CHAPITRE III

Première communion de Jean-Marie. — Il est employé aux travaux des champs. — Ses dispositions à la prière et à la vertu.

Cette vertu précoce du jeune Vianney est d'autant plus digne d'admiration, qu'elle offre le contraste le plus frappant avec les mœurs générales de l'époque désastreuse, où il grandissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes : c'était en vérité le lis fleurissant au milieu des épines.

La France était alors veuve de son clergé ; en peu de mois, ce veuvage s'était étendu à toutes les églises, en sorte que le culte public avait presque entièrement cessé. On aurait dit une nation sans Dieu, si la foi des populations n'avait maintenu les exercices religieux dans l'intérieur des familles, et lorsque cela se pouvait, dans quelques rares sanctuaires. Là, en l'absence des prêtres, les vieillards les plus respectés, de pieux laïques, de saintes femmes, des religieuses expulsées de leurs monas-

tères, présidaient à la récitation des prières de la messe, rappelaient les jours de fête, d'abstinence et de jeûne, pendant que quelques hommes courageux faisaient sentinelle aux limites de la paroisse pour surveiller l'approche des persécuteurs. Un très-petit nombre seulement de prêtres fidèles purent rester dans le pays, traqués comme des bêtes fauves, errant à l'aventure sous toutes sortes de déguisements, se cachant dans les granges, au fond des bois, offrant quelquefois au milieu de la nuit le divin sacrifice et administrant les sacrements au péril de leur vie. Les prêtres assermentés étaient rares, et là où il s'en était trouvé, comme à Dardilly, la déconsidération et le mépris public les condamnaient à un isolement presque absolu. Ils n'étaient entourés le plus souvent, dans leurs églises solitaires, que des autorités constituées, des gens attachés à leur service et de quelques indifférents qui, ne pouvant s'accoutumer à se passer d'office le dimanche pas plus que du cabaret les jours de décadi, venaient à l'église en demandant tout bas pardon à Dieu d'aller entendre le *jureur*. Les vrais chrétiens, comme les Vianney et les Beluse, n'y paraissaient jamais ; ils préféraient faire un long trajet pour aller entendre la messe d'un prêtre fidèle, à Écully ou ailleurs.

Cependant, le 9 thermidor avait ralenti la violence des persécutions ; on commençait à respirer.

D'un côté, le paroxysme révolutionnaire était tombé; de l'autre, le courage des populations s'était relevé et discipliné dans la lutte. A la faveur d'une tolérance forcée mais précaire, quelques prêtres proscrits reparurent, toutefois avec de grandes précautions. Même avant thermidor, dès le commencement de mai de cette année 1794, la paroisse d'Écully dut à sa bonne renommée le privilège de donner une hospitalité clandestine à plusieurs prêtres tant réguliers que séculiers, et à deux religieuses. Ces prêtres courageux étaient un génovéfain nommé M. Balley, deux membres distingués de la congrégation de Saint-Sulpice, MM. Royer et Chaillou, l'un directeur, l'autre économiste du grand séminaire de Lyon, et M. l'abbé Groboz¹.

Les religieuses étaient sœur Deville et sœur Combet, de l'institut de Saint-Charles. Ces pieuses filles donnèrent comme tant d'autres un solennel démenti aux sycophantes de la révolution; elles convainquirent de calomnie ces fables ridicules, débitées par la malveillance et accueillies par la crédulité, où des écrivains irréligieux et frivoles les livraient à une pitié insultante et dérisoire, affectant de les représenter comme victimes des préjugés et gémissant sous le poids de la plus effroyable tyrannie.

¹ C'est ce même abbé Groboz qui fut depuis secrétaire intime du cardinal Fesch.

Au lieu de profiter des nouveaux décrets, elles persévérèrent dans leur sainte vocation, continuant d'observer leur règle, autant qu'elles le pouvaient, et par leur généreuse fermeté, elles rendirent à la religion un témoignage qui l'honorait ainsi qu'elles-mêmes. Elles furent d'un immense secours dans ces temps difficiles : c'étaient elles qui dirigeaient l'action des fidèles et mettaient de l'unité dans leurs efforts.

On vit alors les familles les plus honorables d'Écully et de Dardilly se concerter, se liguier sous le sceau du secret, organiser la surveillance du culte, l'entretien et la garde des missionnaires. On les vit défendre la vie de ces intrépides confesseurs et leur incognito par mille industries, mille sacrifices et quelquefois à travers mille dangers, avides d'entendre la sainte parole, de recevoir les sacrements, de participer au divin sacrifice, et, pour remplir ces devoirs, se réunissant dans les bois, dans les fermes écartées, par les temps les plus rigoureux, et souvent à de grandes distances. Quelquefois, lorsque, à l'aide de factionnaires échelonnés le long des chemins, on s'était assuré la sécurité du moment, on se risquait à chanter des cantiques et même à donner aux cérémonies une pompe et une solennité qui rappelaient un peu le temps passé. C'était alors une fête pleine d'émotion : les vieillards pleuraient à ce spectacle qui

leur remémorait les anciens jours ; les âmes nobles et fières, — il y en a partout, dans le christianisme, et elles sont plus nombreuses en temps de persécution, — s'attachaient avec amour à ce culte pros- crit, auquel le mystère, le danger bravé et le devoir accompli, malgré les obstacles et les me- naces d'une loi impie, donnaient de nouveaux charmes ; les femmes surtout se retrempaient avec délices dans cette piété, qui est un des besoins de leur cœur.

La mère de Jean-Marie était de toutes ces réu- nions, et son fils l'y accompagnait souvent. Un jour, M. Groboz rencontra cet enfant, et, frappé de son air modeste et pieux, il s'approcha pour le caresser, puis il lui demanda quel âge il avait : « Onze ans, « répondit le petit Vianney. — Et depuis quel « temps ne t'es-tu pas confessé? — Je ne me suis « jamais confessé. — Jamais ! reprit le bon abbé « Groboz. » Et il voulut que cet acte important se fit à l'heure même. Sans doute il trouva l'enfant bien préparé et digne du don de Dieu, car il exigea de sa mère qu'elle le laissât chez ses grands pa- rents, à Écully, afin qu'il fût plus à portée de suivre les catéchismes préparatoires à la première com- munion.

C'étaient les deux Sœurs dont nous avons parlé qui remplissaient les fonctions de catéchistes ; et tel était le charme qu'elles savaient répandre sur

leur enseignement, que les pères et les mères se joignaient aux enfants pour jouir de cette parole sainte dont ils étaient affamés. Jean-Marie leur fut particulièrement recommandé, et elles en prirent un soin que justifiaient d'ailleurs ses qualités ; elles le proposaient pour modèle à ses petits compagnons. Sa ferveur était tellement reconnue que souvent un sentiment de jalousie leur faisait dire : « Voyez donc, là-bas, le jeune *Gras*¹ qui fait assaut « avec son bon ange ! »

Des mains des bonnes Sœurs les aspirants à la première communion passaient dans celles des missionnaires, qui les réunissaient tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, et toujours pendant la nuit, pour écarter les soupçons de la police républicaine. Plusieurs familles respectables d'Écully leur offraient un asile pour ces assemblées nocturnes : c'étaient les Pigeon, les Margaron, les Mièvre, noms chers au pays et qui auraient une histoire, si la renommée se mesurait toujours à la grandeur du dévouement.

Personne ne pouvait lutter d'exactitude avec Jean-Marie pour aller à ces rendez-vous où le divin sacrifice, comme aux premiers jours du christianisme opprimé, se célébrait dans l'ombre et le mystère.

¹ Nom populaire des Vianney.

Nous n'avons rien pu recueillir de précis et d'intéressant sur les circonstances qui accompagnèrent la première communion du saint enfant. On a écrit qu'il avait accompli ce grand acte de sa vie en 1799, dans la maison du comte de Pingeon, aujourd'hui maison Bret : cela est probable et semble résulter des renseignements que nous avons pris nous-mêmes; quelques personnes nous l'ont affirmé sur les lieux; mais ce ne fut point dans la nuit de Noël; car nous avons sur ce sujet le témoignage de M. le Curé d'Ars, qui se rappelait fort bien que c'était au temps des fauchaisons, et que la porte du hangar converti en chapelle était encombrée par des chars de foin, stationnant là exprès sans doute pour donner le change et prévenir une invasion des malintentionnés.

Toutes ces circonstances exceptionnelles, qui ne nous ont pas permis de retrouver plus de traces de cette auguste cérémonie, durent ajouter encore aux pieuses impressions du jeune communiant et en faire un des actes les plus mémorables de sa vie. L'autel, qu'entouraient les parents et un très-petit nombre d'amis sûrs, était ordinairement dressé dans une grange ou dans une chambre haute. C'était avant l'aube, à petit bruit, que se célébrait le saint sacrifice. Il y avait dans les précautions qu'on était obligé de prendre pour se dérober aux soupçons et à la surveillance hostile, dans le mys-

tère qui accompagnait les préliminaires de ce grand jour, quelque chose qui sentait l'ère des persécutions, je ne sais quel parfum des catacombes; l'âme de l'adolescent n'en était que plus fortement émue, et les circonstances de cette première participation au pain des forts, dans ces temps d'épreuve et d'apostasie, y laissaient une empreinte qui ne s'effaçait plus. Si les fleurs de la première communion présagent d'ordinaire les fruits de l'âge mûr, on doit croire que le cœur de notre Saint fut, en ce jour, un sanctuaire tout embaumé pour le divin Époux.

De toutes les créatures de Dieu l'une des plus attrayantes sans contredit et des plus aimables est le jeune homme attaché à ses devoirs; par un privilège spécial à son âge, il conserve encore l'innocence quand il a déjà la vertu. Les sentiments affectueux dont son cœur surabonde se concentrent en Dieu comme dans leur source, s'épanchent en flots de tendresse et de dévouement sur ses parents, et de là se répandent autour de lui en amitié, en charité, en bonté. Comme il s'empresse pour obéir! comme il paraît heureux de la satisfaction qu'il donne! quel respect et quelle confiance dans son regard! quelle candeur dans son sourire! quelle sérénité dans ses joies! quelle douceur et quelle générosité dans ses larmes!...

Tel apparut Jean-Marie Vianney, lorsqu'il revint

parmi les siens, rapportant dans son cœur et sur son front les plus suaves impressions du jeune âge. La grâce, qui l'entourait comme d'une auréole, dès son berceau, et qui lui donnait déjà des disciples dans les compagnons de son âge, avait augmenté avec les années ; elle répandait sur sa jeunesse le parfum de l'innocence. Sa présence communiquait à ceux qui l'approchaient le calme de la pureté. Sachant qu'il ne devait l'amour qu'à son Dieu, jamais il ne souilla dans son cœur la source de l'amour ; il passa sans transition de l'ignorance à la haine du mal ; il fut toujours un ange ou un saint. Nous lui avons entendu dire : « Quand j'étais jeune, « je ne connaissais pas le mal, je n'ai appris à le « connaître qu'au confessionnal. »

Sa sœur Marguerite a rendu de lui ce témoignage : « Notre mère était si sûre de l'obéissance de Jean-Marie, que lorsqu'elle éprouvait, de la part de l'un de nous, de la résistance ou de la lenteur à exécuter ses ordres, elle ne trouvait rien de mieux que de les intimer à mon frère, qui obéissait sur-le-champ, et puis de nous le proposer pour modèle, en disant : « Voyez, lui, s'il se plaint, s'il « hésite ou s'il murmure ! Voyez s'il n'est pas déjà « loin ! »

« Il allait ordinairement travailler aux champs avec les gens de la maison. Tant que la tâche était commune, il fournissait consciencieusement, selon

ses forces, son contingent de travail, et tout se passait amiablement; mais un jour qu'il avait été envoyé à la vigne, seul avec François, il avait dû s'excéder de fatigue pour atteindre son frère qui, en sa qualité d'aîné, se croyait obligé d'en faire plus que lui. Le soir venu, le pauvre Jean-Marie se plaint à sa mère que François va trop vite et qu'il ne peut pas le suivre. « François, dit-elle, va donc
« plus lentement, ou bien, de temps en temps,
« donne un coup de pioche à la *passée* de ton frère.
« Tu vois bien qu'il est plus jeune et moins fort
« que toi; il faut avoir un peu pitié de lui. — Mais,
« répond François, mon frère n'est pas obligé d'en
« faire autant que moi. Que dirait-on, si l'aîné n'a-
« vançait pas plus que le cadet? »

« Le lendemain, une religieuse, chassée de son couvent par l'orage révolutionnaire et retirée dans sa famille, à Dardilly, fit cadeau à mon frère Jean-Marie, qu'elle avait pris en affection à cause de sa piété, d'une de ces statuettes de la sainte Vierge, renfermées dans un étui cylindrique qu'on ouvre et ferme à volonté.

« Ce présent, continue Marguerite, vint fort à propos, et mon frère crut avoir trouvé, dans la sainte image, un renfort et un secours contre l'activité de François. La première fois donc qu'on les envoya ensemble à la vigne, il eut soin, avant de commencer son ouvrée, de déposer à quelques pas

de lui sa petite statue, et, en avançant vers elle, de prier la sainte Vierge de l'aider à atteindre son frère aîné. Arrivé à l'image, il la ramassait lestement, la plaçait de nouveau devant lui, reprenait sa pioche, priait, avançait, tenait tête à François qui se morfondait sans pouvoir le dépasser, et qui, en rentrant le soir, avoua, non sans quelque dépit, que la sainte Vierge avait bien aidé son petit frère, et qu'il avait fait autant de besogne que lui. Notre mère, en femme sage et prudente, se contenta de sourire et ne dit pas un mot, de peur de donner prise à l'amour-propre. »

Ces travaux des champs, si pénibles et si assidus qu'ils fussent, ne détournaient jamais le pieux enfant de la prière. Dieu accompagne les âmes pures dans la contemplation de ses œuvres, comme un ami qui fait à son ami les honneurs de son domaine. Et parce que tout devient précieux, quand c'est un ami qui le donne, tout se transfigure pour l'homme qui est uni à Dieu ; tout lui paraît divin ; et, jusque dans les moindres détails, et particulièrement dans ces mille nuances délicates qui sortent de la sphère de l'*utile* pour constituer le *beau*, il découvre comme la surabondance du cœur de Celui qui est tout amour, et par qui tout a été fait¹.

¹ Saint Jean, 1, 3.

Jean-Marie apprenait de jour en jour à lire plus couramment, dans ce grand livre de l'univers visible « dont les lettres sont les astres et leurs orbites, et dont le sens est Dieu. » Au contact des images d'un monde supérieur qui peuplaient les belles solitudes de sa terre natale, une voix prévalait dans sa conscience, la voix des aspirations religieuses, l'hymne de la reconnaissance et de l'amour envers le Maître souverain et adorable, que nous cache et nous révèle à la fois l'immense création, ce voile transparent de l'invisible. S'il ne pouvait pas, comme il l'aurait désiré, et comme le lui rappelaient avec tant de charme les souvenirs de sa première enfance, se cacher à l'ombre des autels, dans le secret de la face du Seigneur, il l'invoquait du moins, il aspirait sa présence, il le contemplait avec ravissement dans les merveilles de sa sagesse et de sa puissance, à travers ces cieux profonds qui racontent sa gloire; il se sentait plus près de lui, depuis sa première communion : c'est dans le sanctuaire de son cœur, vivant tabernacle, qu'il se retirait pour lui offrir ses continuelles adorations. Et c'est ainsi que Notre-Seigneur, méconnu et chassé de ses temples, avait encore, dans la solitude, des âmes délicates qui lui rendaient l'hommage qu'on lui refusait ailleurs.

« Quand j'étais seul aux champs, avec ma pelle ou
« ma pioche à la main, a dit souvent le Curé d'Ars,

« je priais tout haut, mais quand j'étais en compagnie, je priais à voix basse ! » Touchante attention d'un enfant de treize ans, qui, dans ses actions les plus louables, craignait déjà de s'imposer aux autres et de leur donner occasion de trouver sa piété trop austère ! C'est ainsi qu'est la vertu : toujours discrète, jamais importune, elle sait que le bien demande à être fait avec tant de circonspection qu'on puisse être approuvé non-seulement de Dieu, mais encore des hommes.

« Si maintenant que je cultive les âmes, ajoutait-il, j'avais le temps de penser à la mienne, de prier et de méditer, comme quand je cultivais les terres de mon père, que je serais content ! Il y avait au moins quelque relâche dans ce temps-là ; on se reposait après dîner, avant de se remettre à l'ouvrage. Je m'étendais par terre comme les autres ; je faisais semblant de dormir, et je priais Dieu de tout mon cœur. Ah ! c'était le beau temps ! »

« Que j'étais heureux, répétait-il moins d'un mois avant sa mort, lorsque je n'avais à conduire que mes trois brebis et mon âne ! Pauvre petit âne gris ! il avait bien trente ans, quand nous l'avons perdu... Dans ce temps-là, je pouvais prier Dieu tout à mon aise ; je n'avais pas la tête cassée comme à présent : c'était l'eau du ruisseau qui n'a qu'à suivre sa pente ! »

Une sagesse prématurée avait révélé à cet enfant, si nouveau dans la vie et déjà si avancé dans la perfection, une chose que bien des âmes ignorent, tout en se croyant très-éclairées : c'est que le règne de Dieu est au dedans de nous ; et que, sans sortir de notre sphère d'activité, quelque modeste qu'elle puisse être, nous avons sous notre main, dans l'accomplissement des devoirs de notre état, le premier moyen de salut et le plus sûr. Toute la perfection est là, et elle est là pour tous. Dieu pèse les cœurs et non les œuvres ; il ne regarde pas ce que nous faisons, mais comment et pourquoi nous le faisons. Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers ? donnez-le à un pauvre, c'est le prix de l'éternité. La vie chrétienne tout entière se compose ainsi de petites actions qui accomplissent de grands devoirs.

Jean-Marie comprenait cela : « Il faisait beaucoup, selon le mot de *l'Imitation*, parce qu'il aimait beaucoup ; il faisait beaucoup, parce qu'il faisait bien ce qu'il faisait¹. »

Soit qu'il allât aux champs, soit qu'il en revînt, il récitait toujours quelque prière ou son chapelet. S'il rencontrait des enfants de son âge, il les engageait à le suivre, et, chemin faisant, il leur apprenait le catéchisme.

Un soir qu'il revenait de la vigne avec son frère

¹ *Imitat.*, l. I, ch. xv.

aîné et une bande de travailleurs, il avait pris son chapelet qu'il égrainait en marchant à quelques pas en arrière des autres. Un des vigneron se tournant vers François, lui dit sur le ton de la moquerie, de manière à être entendu de Jean-Marie : « Et toi, ne vas-tu pas aussi marmotter des *patenôtres* avec ton frère ? » François rougit un peu ; mais notre généreux enfant, sans se déconcerter et sans rien répondre, continua tranquillement sa prière.

Bien qu'il eût été, pendant le jour, occupé à des travaux très-pénibles pour son âge, on le voyait, le soir, étudier au flambeau son catéchisme, ses évangiles et ses prières, et, quand il les savait par cœur, les méditer gravement et ne suspendre sa studieuse application que lorsque, vaincu par le sommeil, il était forcé d'accorder à la nature quelque soulagement.

Sans aucun attrait pour les divertissements que les jeunes gens regardent comme un besoin et un droit acquis à leur âge¹, sa seule distraction, aux heures de loisir et de délassement, était de façonner avec de l'argile des petites figures de prêtres et de religieuses, des chandeliers et des autels entourés d'assistants en prière. Quoiqu'il attachât un certain

¹ Nous tenons de deux cousines de M. Vianney, ses contemporaines, qui vivent encore et habitent le village de Dardilly, qu'on ne le vit jamais jouer.

prix à ces créations enfantines, il n'avait pas de peine à les céder dans le cas que voici. S'il apprenait qu'une messe se dît quelque part, son premier mouvement était d'y courir; sur l'observation qu'on lui faisait qu'il devait travailler, il n'insistait pas, mais il était facile de lire sur son visage la peine qu'il en ressentait. Que quelqu'un alors lui proposât de se charger de sa tâche, à la condition qu'il lui donnerait ses *petits saints* et ses *petites saintes*, il ne se faisait pas prier; il abandonnait tout et courait à la messe. On le voyait à genoux dans un coin, les yeux baissés, le corps immobile, abîmé dans une profonde contemplation. Sa dévotion était si sensible, qu'il lui arrivait souvent de répandre des larmes abondantes. Après la messe, il ne manquait jamais de faire une petite action de grâces, tourné contre l'autel où reposait le Saint-Sacrement; puis il allait s'agenouiller devant l'image de la sainte Vierge, et il revenait à sa besogne le visage épanoui, le cœur content.

Pendant son absence, on s'amusait quelquefois à lui cacher ses instruments de travail; il se prêtait au badinage de la meilleure grâce du monde et ne s'impatientait jamais, mais sondant du regard la contenance des personnes présentes, il arrivait facilement à découvrir l'auteur principal de la mystification; alors il le remerciait, gentiment, d'avoir pris soin de ses outils et promettait de lui rendre

dans l'occasion le même service. C'est par ces manières douces, aimables et attachantes, qu'il se faisait chérir de tous.

Le souvenir des tranquilles années de son adolescence, passées dans les durs et humbles travaux des champs, est resté cher à M. le Curé d'Ars. Il y revenait volontiers dans ces moments de cordial et familier abandon qui lui étaient naturels. « Pendant ma jeunesse, j'ai travaillé la terre ; je n'en rougis pas ; je ne suis qu'un cultivateur ignorant. En donnant mon coup de pioche, je me disais souvent : « Il faut aussi cultiver ton âme ; il faut en arracher la mauvaise herbe, afin de la préparer à recevoir la bonne semence du bon Dieu. »

Ainsi parlait-il de lui-même, dans son humilité profonde ; mais il n'y eut jamais d'ivraie dans cette âme vraiment faite pour Dieu, où la simplicité, la droiture, la piété, la douceur et la pureté semblaient germer d'elles-mêmes et se développer sans effort, comme le produit spontané d'une nature saintement féconde.



CHAPITRE IV

**J.-M. Vianney commence ses études chez M. le curé
d'Écully.**

Cependant Dieu s'était levé, il avait jugé sa cause; et voilà qu'une fois encore la parole éternelle s'était accomplie... Les chrétiens redisaient dans la langue des prophètes ces chants de triomphe destinés à convaincre d'impuissance les persécuteurs de tous les siècles ¹.

Après avoir vu leurs sanctuaires abattus, leurs autels profanés, leurs prêtres proscrits et égorgés, le libre exercice du culte était devenu pour eux le sujet d'une joie immense, que ceux-là seuls peuvent comprendre qui ont été torturés dans leur conscience, ce dernier asile de la liberté et de la dignité humaine.

¹ Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania?... Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos. (*Psalm.* II, 1 et 4.)

C'est alors qu'un grand homme de lettres, indigné contre les excès du siècle, dont il avait partagé les premiers entraînements, écrivait : « Destructeurs imbéciles, vous avez crié victoire, et où est-elle cette victoire? Tous les jours vous frémissiez de rage, en voyant l'affluence qui remplit nos temples; ils ne sont plus riches, mais ils sont toujours sacrés; ils sont nus, mais ils sont pleins; la pompe a disparu, mais le culte est demeuré; on n'y foule plus le marbre et les tapis précieux, mais on s'y prosterne et on y pleure sur des décombres; l'appareil du sacrifice est pauvre, mais l'adoration est profonde et la piété pure ¹. »

On était au lendemain du 10 brumaire; la révolution, lasse d'elle-même, avait trouvé son maître. Le premier Consul croyait avoir fait beaucoup pour l'Église, en lui rendant, quoique dans une mesure assez restreinte, un peu de cette liberté qui est sa force et sa vie, en rouvrant au culte ceux de ses monuments que le marteau de 93 avait épargnés, et en lui restituant, sous forme de dotation publique, une faible partie de ses vastes possessions d'autrefois; mais une chose essentielle restait à opérer, et cette chose dépassait les bornes de son pouvoir : c'était de ressusciter la France chrétienne des anciens jours, en réparant les ruines que dix

¹ La Harpe.

années d'anarchie religieuse et sociale avaient faites dans les âmes. Sauver les âmes est une œuvre impossible aux conquérants et aux hommes d'État ; leur mission, quand ils y sont fidèles, peut la favoriser, le sacerdoce catholique seul peut l'accomplir. De saints prêtres, tel est le besoin de la religion dans tous les temps ; mais dans quel temps ce besoin était-il plus manifeste qu'au sortir d'une crise, qui par la mort et par l'exil avait dépeuplé le sanctuaire ?

Les temples étaient rouverts, mais sous leurs voûtes froides et silencieuses le peuple, affamé des vérités saintes dont il avait été si longtemps sevré, attendait souvent en vain la parole qui fait vivre l'âme. Une foule de paroisses abandonnées, beaucoup d'autres administrées par d'anciens constitutionnels ou par de tout jeunes prêtres, attestaient la misère profonde de l'Eglise de France.

La commune d'Ecully fut une des premières à recueillir le bienfait du nouvel ordre de choses ; et ce qui combla de joie tous les habitants du pays, c'est que Mgr de Mérinville, chargé, au nom du cardinal Fesch, de réorganiser le diocèse de Lyon, eut l'heureuse idée de récompenser cette religieuse population, en plaçant à sa tête un des confesseurs de la foi qu'elle avait abrités durant les jours mauvais.

L'abbé Charles Balley vint prendre possession de

la cure d'Écully vers le milieu de février de l'année 1803. Dès les premiers jours qui suivirent son arrivée, il se vit en relation avec tout ce que la ville, si rapprochée de sa paroisse, et les campagnes voisines avaient de familles recommandables ; tant était grande la confiance qu'il avait su inspirer par ses talents, ses vertus, la noblesse et la fermeté de son caractère. On le connaissait beaucoup à Lyon, où il avait passé les jours de la terreur, caché dans la rue Saint-Jean, recevant l'hospitalité des plus honnêtes familles du quartier, et en particulier de la famille Loras. C'était chez elle, quand les recherches du Comité de salut public devenaient plus actives, qu'il se dérobaux sbires de la police républicaine.

M. Loras avait pu apprécier le mérite de ce saint prêtre ; dès qu'il apprit sa nomination à la cure d'Écully, il le pria de se charger de l'éducation de ses fils, au nombre desquels était celui qui est devenu plus tard évêque de Dubuques. On ne pouvait faire à M. Balley une demande plus agréable : il chérissait la jeunesse ; il aimait à s'en entourer, à l'encourager, à la soutenir. Sa première pensée, en se voyant curé, avait été de faire de son presbytère une succursale des petits séminaires du diocèse et une pépinière de prêtres.

Heureux le pasteur qui comprend qu'une des œuvres les plus saintes et les plus utiles à l'Église,

est de faire éclore les vocations sacerdotales, d'en cultiver et d'en développer les germes autour de lui, dans les enfants qu'il laisse approcher de sa personne, à l'exemple du Sauveur ! Un bon prêtre, qui nous doit, à quelque titre que ce soit, d'avoir pu suivre sa vocation, est le premier anneau d'une chaîne de bienfaits qui, pour la plus grande gloire de Dieu, le bonheur et le salut des âmes, ira toujours en se multipliant, à travers les années, jusqu'à la consommation des siècles. On a dit du grand évêque de Milan que son plus bel ouvrage a été l'illustre docteur de l'Église, saint Augustin ; on peut dire de même qu'une des plus belles œuvres, la plus belle qu'ait rencontrée le ministère de M. Balley, c'est assurément d'avoir découvert et favorisé la vocation du Curé d'Ars.

L'œuvre des premières communions, retardée par la longue interruption du ministère régulier, attira aussi l'attention du nouveau titulaire. Il organisa les catéchismes ; ses recommandations transformèrent chaque maison en sanctuaire, où les enfants recevaient de la bouche de leurs parents les éléments de la doctrine chrétienne ; il achevait ensuite à l'église ce qui avait été commencé au foyer de la famille. C'est en chaire principalement qu'il donnait carrière aux ardeurs de son zèle ; sa sainte âme se répandait tout entière en des discours où l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, de la

science qui éclaire, de l'onction qui pénètre, ou de la force qui entraîne.

Ainsi les temps d'épreuves et le deuil de l'Église étaient oubliés. Sorti des déserts et des retraites ténébreuses où, pour le malheur de tous, on l'avait quelque temps réduit à se cacher, le Sauveur revenait, promettant le pardon, distribuant les grâces, au sanctuaire de son amour, dans la paix des saints tabernacles ; il remontait sur les mêmes autels d'où il avait béni les ancêtres ; on retrouvait près de lui les douces émotions des anciennes fêtes chrétiennes.

La famille Vianney, qui avait de nombreuses relations avec Écully, était de celles qui participaient le plus à ces joies divines ; mais nul, dans la famille, n'en jouissait autant que notre Jean-Marie. Dès ce jour, il commença à être d'Écully ; il n'y avait pas une cérémonie religieuse dans cette paroisse privilégiée, il ne s'y célébrait pas de fête, il ne s'y donnait pas une bénédiction du Saint-Sacrement à laquelle il n'assistât. La distance n'était pas un obstacle : qu'était-ce qu'une lieue ? On en aurait fait dix, en ce temps-là, pour entendre une messe...
« Permettez-moi, disait-il à son père souffrant, « d'aller encore aujourd'hui à Écully. Je dirai tant « de *Pater* et d'*Ave*, qu'il faudra bien que vos dou-
« leurs cèdent. »

Des rapports ne tardèrent pas à s'établir entre le

nouveau curé et le pieux enfant de Dardilly. Il y a une attraction des âmes, comme il y a une attraction des corps. Le spectacle de la ferveur de ce saint prêtre à l'autel fit une grande impression sur le jeune Vianney; il voulut le voir, lui parler; et le premier effet des entretiens qu'il eut avec lui fut de réveiller dans son cœur un désir qui y dormait depuis longtemps. Initié aux maux de son époque et aux blessures profondes faites à la religion, par son contact fréquent et intime avec un homme qui avait été meurtri dans la lutte, il ressentit, en entendant M. Balley, un immense désir de se dévouer, lui aussi, corps et âme, à l'Église affligée. Il vit dès lors plus clairement sa place et sa destinée, et il les vit dans le sacerdoce royal de Jésus-Christ. Il comprit que ce divin sacerdoce, pour lequel le monde n'a bien souvent que la couronne d'épines qui décora la tête du premier Pontife et de l'éternelle Victime de la nouvelle loi, attendait, appelait de nouveaux apôtres; et cette voix, en excitant dans son âme tout ce qu'il y avait d'amour et de dévoûment, fit taire les scrupules de son humilité devant l'attrait et le mérite du sacrifice.

Dès sa plus tendre enfance, ce but s'était présenté à lui comme le sommet de l'échelle sacrée, dont il commençait à dresser les degrés mystérieux dans son cœur; ce n'avait été d'abord qu'un instinct, mais à l'âge où il était arrivé, c'était une vo-

cation. « Si j'étais prêtre un jour, disait-il, je voudrais gagner bien des âmes au bon Dieu. » Sa première communion avait déjà ravivé la flamme de ces bons désirs; il s'en était ouvert alors à ses parents; mais il faut convenir que le moment était mal choisi. Les maux de l'Église ne paraissaient pas près de finir. Pie VI venait de mourir à Valence, et, à qui n'aurait pas tenu compte de la promesse faite à saint Pierre, il eût semblé que la papauté s'éteignait en lui. L'avenir était donc plus sombre que jamais. Se séparer de ce jeune homme à l'âge où il pouvait rendre à sa famille les meilleurs services, l'encourager à poursuivre un but incertain, ne parut pas à ses parents une conduite sage et prudente. Sans combattre directement le projet de leur enfant, ils convinrent d'en ajourner l'exécution jusqu'à des temps plus heureux.

Que fit alors le jeune Vianney? Ce qu'il a si souvent conseillé depuis à des âmes soumises à la même épreuve : il plaça sa vocation sous la garde de l'obéissance et de la prière. On lui disait d'attendre, il attendit, bien convaincu que ce que Dieu voulait arrivait tôt ou tard, et qu'il avait, dans les trésors de sa sagesse et de sa puissance, des moyens que les plus habiles ne connaissent pas. Là où la vue des politiques se trouble, et où leur sagesse s'arrête, le regard simple de la foi découvre de faciles issues.

Le coup de tonnerre de Marengo et le concordat de 1801, qui en fut la suite, venaient d'ouvrir à bien des espérances enfouies dans le sein de Dieu une de ces issues miraculeuses... Le jeune Vianney crut devoir en profiter : jugeant que l'heure était venue de reprendre le projet qu'il n'avait cessé de nourrir au fond de son cœur, il se sentit inspiré d'aller trouver le curé d'Écully. C'était là le médiateur préparé de Dieu, pour lui ouvrir les portes de sa carrière apostolique, et le conduire par la main sur le terrain où l'appelait la Providence.

M. Balley n'eut pas plus tôt fixé sur lui son œil doux et pénétrant, habitué à lire au fond des consciences, qu'à l'exemple du Sauveur, dont il est écrit *qu'ayant regardé un jeune homme, ce seul regard le lui fit aimer*¹, il se prit d'une particulière et tendre affection pour cette nature simple et droite, ce cœur candide, cette âme élevée. Il encouragea le jeune Vianney à demeurer ferme dans sa résolution, et lui dit même à cette occasion : « Soyez tranquille, mon ami, je ferai pour vous tous les sacrifices qui seront en mon pouvoir. »

C'était plus qu'il ne fallait pour amener les parents de Jean-Marie à condescendre à ses pieux désirs ; leur opposition n'avait plus de motif, et le patronage du curé d'Écully était trop précieux

¹ Saint Marc, x, 21.

pour qu'on mît à l'accepter l'ombre d'une hésitation. En peu de jours tous les préparatifs furent faits, et le nouvel élève fut installé chez les parents de sa mère, à Écully.

Telles étaient l'estime et la sympathie dont il jouissait universellement, que les habitants de Dardilly auraient tous voulu contribuer à son éducation et s'y seraient offerts de grand cœur, s'ils n'eussent craint d'humilier sa famille. Celle-ci cependant ne put refuser à tout le monde ce concours qu'on regardait comme un honneur. Madame Bibot, une pieuse veuve d'Écully, demanda comme une faveur et obtint la charge gratuite de blanchir le linge et de mettre en ordre le trousseau de Jean-Marie. Ce fut pour elle l'occasion de l'aller voir quelquefois, et toujours elle rapportait de ses visites une impression nouvelle de piété et d'édification.

Nous avons visité la petite ferme du *Point-du-jour*¹, qui fut, pendant deux ans, l'asile des vertus naissantes de notre Bienheureux, et le secret témoin des efforts qu'il fit pour les accroître, alors que chaque jour il apprenait à mieux connaître Celui auquel il préparait son cœur; là, pas plus qu'à Dardilly, il ne rencontra jamais aucun objet dont les impressions préparent pour l'avenir de

¹ Nom du hameau habité par la famille Humbert, alliée des Béluse.

périlleux combats à la vertu. Sa piété prit de nouveaux et rapides accroissements, effet des bénédictions divines attirées par une fidélité constante à la grâce.

Soit par le malheur des temps dans lesquels s'écoula sa jeunesse, soit aussi par les desseins de ses parents sur sa carrière et son avenir, arrivé à l'âge où la plupart des jeunes gens achèvent leurs études classiques, Jean-Marie ne savait presque rien encore. Cette considération, qui en aurait peut-être arrêté d'autres, ne découragea point son maître.

Il ne savait rien, disons-nous ; il pouvait à peine lire le latin de ses Heures ; mais après tout, la science la plus haute et la plus utile, celle que le livre divin de *l'Imitation* appelle une profonde sagesse et une grande perfection, c'est la connaissance et le mépris de soi-même ¹. Jean-Marie possédait cette science : il avait eu pour précepteur Celui dont l'Esprit souffle où il veut ², et dont la parole retentit au fond de l'âme, avec ce je ne sais quoi de souverain, où le Maître se fait si bien sentir ; il avait appris de lui à être doux et humble de cœur ³, à mettre au pied de sa Croix les fatigues et

¹ *Imit. de Jésus-Christ*, liv. I, II.

² S. Jean., III, 8.

³ S. Matth., II, 29.

les sueurs de sa vie laborieuse. Il avait grandi dans la méditation, le silence et l'obscurité, à l'exemple des Saints.

Comme si Dieu eût voulu rendre plus impossible à son serviteur toute tentation de vaine gloire, pour le détacher encore plus de lui-même, il permit qu'il rencontrât beaucoup de difficultés dans la carrière où sa voix l'appelait, et qu'il se heurtât contre des obstacles presque insurmontables. Sa conception était lente, sa mémoire ingrate, ses progrès peu sensibles. Son excellent maître, loin de le décourager par des reproches intempestifs, l'aïdait, le consolait, cherchait à lui inspirer un peu de confiance en lui-même.

Quelquefois, le pauvre enfant était à bout d'efforts et de volonté; l'incertitude et la défaillance le prenaient au cœur; il demandait la permission d'aller voir ses parents. M. Balley la lui refusait doucement; il sentait le danger qu'il y aurait pour sa vocation, à le laisser partir sous le poids d'un pareil découragement. « Où veux-tu aller? lui disait-il avec bonté. Tes parents voyant l'inutilité de ton travail et de leurs sacrifices, ne demanderont pas mieux que de te garder à la maison. Alors, adieu tous nos projets! adieu le sacerdoce et le salut des âmes!... » Ces paroles rendaient le jeune homme à lui-même, à son énergie, à ses résolutions; elle amenaient toujours un redoublement

d'application et d'efforts que Dieu ne laissait pas sans récompense.

Ici, nous trouvons dans les notes recueillies par l'ancienne directrice de la *Providence* d'Ars, Catherine Lassagne ¹, une page caractéristique, comme on n'en rencontre que dans la vie des saints. C'est une de ces inspirations soudaines, en dehors des voies ordinaires, qui viennent directement du ciel, et qui, lorsqu'on a le courage de les suivre, font qu'on ne rencontre plus rien de difficile dans la carrière des mortifications et des sacrifices.

Se trouvant si dénué des facultés sans lesquelles il ne pouvait espérer de voir s'ouvrir pour lui la sainte carrière à laquelle il aspirait, notre jeune homme songea à recourir à l'emploi direct des moyens surnaturels, pour triompher des obstacles qui entravaient la marche de ses études. Après avoir pris conseil de son directeur il fit vœu d'aller à pied, en demandant l'aumône, au tombeau de saint François Régis, afin d'intéresser en sa faveur

¹ C'est dans les souvenirs de cette humble fille, qui fut toujours la confidente discrète du saint Curé, que nous avons puisé à pleines mains les matériaux à l'aide desquels nous avons essayé de dessiner et de faire reparaître cette grave et douce figure. Nous ne croyons pas qu'il existe un miroir capable de la refléter, à toutes les époques de sa vie, comme Catherine a pu demander de le faire à son souvenir et à son cœur. Il est difficile de trouver ailleurs, pour le peindre, des couleurs plus naïves et plus vraies.

l'apôtre du Vivarais, et d'obtenir la grâce d'en savoir assez pour devenir, lui aussi, un bon et fidèle ouvrier du Seigneur. Il partit ; mais, comme l'atteste le récit pieux de Catherine, il eut le long de la route bien des affronts à essuyer ; il lui arriva souvent de se voir refuser le gîte que la pitié accorde au dernier des mendiants. Parce qu'on trouvait qu'il n'avait pas l'air d'un pauvre, on le prenait pour un voleur et un vagabond. Arrivé à la Louvesc, il fut obligé de faire commuer son vœu ; et, au lieu de revenir en demandant son pain de porte en porte, il paya ses dépenses avec l'argent dont il s'était muni par précaution. Mais il ne laissa pas que de faire à pied ce long pèlerinage.

Tant de générosité, en regard de si incessantes épreuves, devait avoir sa récompense ; ses prières furent exaucées. Saint François Régis, auquel, par reconnaissance, il a voué depuis un culte très-dévoth, lui obtint de Dieu la grâce qu'il désirait, au point d'étonner son maître et ceux qui avaient le plus désespéré du succès. A dater de ce jour, les difficultés s'évanouirent comme par enchantement ; l'arbre de la science eut des fruits moins amers ; et l'élève qu'on avait cru incapable ne trouva plus rien dans la culture des lettres, qui fût au-dessus sinon de son intelligence, au moins de son courage.

Plus de cinquante ans après, à l'occasion d'une

aumône à un pèlerin, le saint Curé, faisant allusion à son voyage de la Louvesc : « Il vaut mieux, dit-il, donner que demander... Je n'ai mendié qu'une fois dans ma vie, en allant au tombeau de saint François Régis; je m'en suis mal trouvé : on me prenait pour un voleur, et on ne voulait me donner ni pain ni abri. J'ai fait changer mon vœu par un des pères de la Louvesc, pour n'être pas obligé de tendre la main en revenant. »

La grâce qui avait inspiré au jeune Vianney ce grand acte de foi et d'humilité lui suscita, quelques années plus tard, un illustre imitateur dans la personne d'un juif converti, le savant théologien Liebermann, fondateur de la congrégation des missionnaires du Cœur-Immaculé de Marie. Il venait de quitter les ténèbres du judaïsme, il aspirait au sacerdoce; mais d'insurmontables barrières se dressaient devant lui. Ne pouvant attendre son secours que du ciel, il eut l'idée d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette; il le fit, revêtu des insignes de la pauvreté. Dieu permit en outre qu'aucune humiliation ne lui fût épargnée : chemin faisant, il fut pris pour un malfaiteur, et, comme tel, honni, outragé, méprisé, jusqu'à ce qu'enfin, à bout d'humiliations et de forces, mais plein d'amour, de grâce et de consolation, il tomba à genoux devant les murs de la *santa Casa*... La lumière lui vint à flots; il con-

nut les desseins de Dieu sur lui ; il vit que tous les obstacles qui s'opposaient à sa vocation s'aplaniraient, que l'honneur du sacerdoce lui était réservé, et il se retira, emportant dans son cœur une certitude qui depuis ne le quitta plus.

Cette période de cinq ou six années d'études offre encore quelques traits intéressants, que nous ne devons pas passer sous silence.

Aussitôt que Jean-Marie eut pris possession de la chambre qui lui était destinée chez ses parents, les Humbert d'Écully, son premier soin fut de conclure avec sa cousine Marguerite, aujourd'hui madame veuve Fayolle, certains arrangements relatifs au mode de vivre dont il entendait ne pas se départir : par exemple, il voulait qu'elle lui servît sa soupe sans aucune espèce d'assaisonnement. « Aie bien soin, lui disait-il, de me tremper ma « soupe avant d'y avoir mis ton beurre ou ton « lait ; je ne veux ni de l'un ni de l'autre. »

Quand la ménagère avait été fidèle à sa consigne, il l'en récompensait par l'air de contentement répandu sur sa figure, la gaieté de sa conversation et la promesse de quelque pieux présent, comme d'une médaille, d'une image ou d'un cantique ; quand elle y manquait, ce qui lui arrivait de temps en temps, soit par mégarde, soit de propos délibéré, Jean-Marie lui en faisait de vifs reproches, il en éprouvait un déplaisir sensible. Elle le voyait

sombre, ennuyé, mélancolique, sans courage et sans goût : *il mangeait sa soupe, dit-elle, comme si chaque morceau eût dû l'étrangler.*

Dans sa nouvelle résidence, il continuait, comme dans la maison paternelle, à être l'ami des pauvres ; il ne put jamais supporter la vue d'un malheureux sans que ses entrailles en fussent émues. Il amenait coucher à la ferme du *Point-du-jour* tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Allant une fois d'Écully à Dardilly, il en vit un qui n'avait point de chaussures ; il lui donna ses souliers neufs, et, arrivé chez lui les pieds nus, il fut bien grondé par son père, qui tout charitable qu'il fût, ne l'était pas à la manière de son fils.

Jean-Marie savait aussi à propos donner un bon conseil. Un de ses cousins germains reçut un jour d'un ami, qui venait d'entrer au couvent, une lettre enthousiaste dans laquelle on lui dépeignait, sous les couleurs les plus séduisantes, les avantages de la vie religieuse. Vivement impressionné à cette lecture, le jeune homme demeura quelques jours pensif, incertain, combattu par le désir de partager les joies de son ami, et le regret de laisser derrière lui un père et une mère âgés et infirmes, dont il était l'unique soutien. Il s'ensuivit une de ces luttes entre le cloître et la famille, dont on connaît les détails, et qui se renouvellent, depuis tant de siècles, pour la gloire de Dieu et le salut des

âmes. Seulement les parents du jeune homme étaient chrétiens; quand ils connurent les perplexités auxquelles leur fils était en proie, ils lui dirent : « Tu es à Dieu avant d'être à nous; il « s'agit de connaître sa volonté. Va-t'en trouver « ton cousin et lui demande son avis. Il est si sage « et si raisonnable, qu'on peut s'en rapporter à son « jugement. »

Le conseil fut suivi. Jean-Marie prit la lettre, lut et conclut, sans la moindre hésitation, en disant : « Reste où tu es, mon ami, tes vieux parents « ont besoin de toi : les secourir, les assister, leur « fermer les yeux, voilà ta vocation. »

En l'absence des qualités brillantes que le Ciel lui avait refusées, on voyait déjà poindre en lui ce discernement parfait, cet esprit droit et ferme, qui devaient plus tard caractériser si éminemment le prêtre, et attirer à lui les multitudes.



CHAPITRE V

**Le jeune Vianney enlevé à ses études par la conscription.
— Sa retraite dans les montagnes du Forez.**

Cependant, les craintes qui avaient pu naître dans l'esprit du jeune étudiant par suite de l'insuffisance de ses moyens naturels étant dissipées, de plus grandes épreuves l'attendaient.

L'épreuve a pour but de faire connaître ce que vaut une âme, le degré de sa constance et de son amour. « L'homme qui n'a pas été éprouvé, que sait-il ? » Rien, parce qu'il ne se connaît pas lui-même. C'est l'or qui n'a point passé dans la fournaise. Il ne faut donc pas s'étonner de trouver l'épreuve au commencement, au milieu et à la fin de toutes les saintes existences ; elle tient une large place dans l'économie du plan divin. Plus le Seigneur a dessein d'exalter une âme, plus les œuvres

¹ *Eccl.*, xxxiv, 9.

auxquelles il la destine sont grandes et belles, plus il met de soin à l'éprouver.

C'est de ce point de vue élevé que, pour les bien comprendre, il convient d'envisager la suite des choses que nous allons exposer, et où la Providence nous a toujours paru jouer le principal rôle.

Si nous racontions la vie d'un homme ordinaire, si tout, dans la carrière exceptionnelle que nous étudions, ne révélait une action incessante et sensible de la sagesse divine sur la juste prédestiné qui se confiait en elle avec tant d'abandon, ce ne serait pas sans quelque crainte que nous nous engagerions dans le récit qui va suivre. Plusieurs y verront une infraction aux lois du pays; d'autres, un acte de faiblesse arraché par un de ces sentiments auxquels on a de la peine à pardonner. Certes, ceux-là du moins en conviendront, la trame de cette vie héroïque fait assez voir que l'homme qui, par un enchaînement de circonstances presque étrangères à sa volonté, déserta un jour un drapeau qui n'était ni le sien ni celui de la justice, ne peut pas être suspect de lâcheté. Lors même que ce serait une faute, il faudrait encore la faire connaître; la gloire de Dieu ne fut jamais intéressée à cacher les fautes des justes : les incroyants peuvent s'en réjouir, les faibles s'en étonner; les esprits fermes dans la foi en prennent

sujet d'admirer la supériorité du christianisme, qui jamais n'imagina ses saints comme les stoïciens voulaient leurs sages, hommes impossibles, sans passions ni faiblesses ; il les conçoit tels que la nature les a faits, vacillants, impressionnables, faillibles, mais capables de racheter par des années de luttés et d'héroïques efforts un instant de fragilité et d'erreur.

Lorsque M. Balley vit approcher pour son élève l'époque de la conscription, ne doutant point de sa persévérance, il s'empessa d'aller à Lyon, afin de le faire inscrire parmi les aspirants au sacerdoce ; cette inscription, comme on le sait, l'exemptait du service militaire ; mais Dieu permit qu'on oubliât de le porter sur les registres. Trois années s'écoulèrent sans aucune réclamation, tant on était persuadé que cette formalité avait été remplie ; cependant, à la fin de ses classes, quand on en vint à le présenter aux examens qui précèdent l'admission en philosophie, on remarqua que son nom ne figurait sur aucune liste. Le fait de cette omission, d'abord secret, transpira peu à peu, tomba dans le domaine public et parvint enfin aux oreilles de l'autorité, qui, sans information préalable, lui expédia, un beau jour, sa feuille de route pour Bayonne.

Ce qui rend ici visible à tous les yeux cette sagesse éternelle qui sait, prévoit et dirige les événe-

ments d'ici-bas selon sa sainte et adorable volonté, « atteignant d'une extrémité à l'autre avec force et disposant tout avec douceur¹, » c'est que cet ordre de départ arriva au jeune étudiant, non pas immédiatement après la conscription, en cette terrible année de 1806, où Napoléon ayant pour la quatrième fois sur les bras l'Europe coalisée, la France tout entière était debout et avait besoin de ses enfants, mais à l'heure où, maîtresse de tous ses ennemis, après Eckmühl et Wagram, elle s'abandonnait à l'ivresse des fêtes avec son héros, qui lui rapportait de Vienne la victoire et la paix.

Néanmoins cette feuille de route fut, comme on peut le penser, un coup de foudre pour toute la famille; père, mère, frères, sœurs, parents et amis en demeurèrent consternés. Jean-Marie seul se montra ferme et courageux : ce qui l'affligeait le plus était la douleur des siens. Après quelques tentatives pour conserver à sa vocation le pieux élève de M. Balley, son père se décida à lui faire un remplaçant, au prix énorme de 3,000 francs ; mais deux jours après la conclusion de cette affaire, le jeune homme avec qui l'on avait traité se ravisa et vint déposer, sur le seuil de la maison Vianney, son argent et son sac.

Les efforts que Jean-Marie avait faits jusque-là

¹ *Sagesse*, III, 1.

pour surmonter son chagrin, l'avaient brisé; il tomba malade. L'autorité militaire ne le voyant pas arriver au jour indiqué, envoya ses agents, qui proposèrent de l'emmener à l'hôpital de Lyon; il fallut donc se résigner au départ de cet autre Benjamin.

Ce fut le 28 octobre 1809 qu'il entra à l'Hôtel-Dieu; on le plaça dans la salle des consignés, aujourd'hui salle Saint-Roch. Pendant les quinze jours qu'il y demeura, il reçut la visite de tous les membres de sa famille et celle de plusieurs autres personnes, que sa patience édifia beaucoup.

« Ayant appris son entrée à l'hôpital, raconte cette bonne cousine Fayolle, chez qui il avait passé, au *Point-du-jour*, sa première année d'études, je me hâtai de l'aller voir dès le lendemain; c'était un dimanche; je le trouvai au lit avec la fièvre; en me voyant pleurer, il se contint pour ne pas en faire autant. Lorsque je me fus assise à son chevet, il se mit à me parler de la sainte volonté de Dieu et de la soumission à ses décrets, avec des paroles si belles et si touchantes, que je serais heureuse de pouvoir les rapporter. Il me semblait, en l'écoutant, que mes dispositions changeaient, et j'avais moins de peine à trouver bon et adorable tout ce que Dieu pouvait exiger de nous, quelque amer que cela parût à la nature. Il fit plusieurs comparaisons qui, quoique bien simples, portaient avec elles un tel

cachet de vérité, qu'elles faisaient toucher au doigt tout ce qu'il disait des décrets éternels de Dieu sur ses créatures.

« Il ajouta différents raisonnements que je ne saurais redire quant aux expressions, mais qui procurèrent tant de consolation à mon âme, que je me trouvai, après l'avoir entendu, bien calme et bien résignée moi-même.

« Comme le jour baissait, il cessa de discourir, pour m'inviter à manger avec lui la portion qu'on lui avait apportée. « Votre exemple, me dit-il, me « donnera du courage. » Je fis ce qu'il voulut, mais lui mangea très-peu; puis voyant la nuit s'avancer, il me congédia. »

Après quinze jours de repos et de soins, on crut le jeune homme assez fort pour supporter les fatigues du voyage, et le 13 novembre il fut évacué sur Roanne. Il n'avait pas fait la moitié du chemin que, rompu par les cahots de la charrette sur laquelle il était gisant, transi de froid et trop faible pour aller à pied, il fut saisi d'un nouvel accès de fièvre; force fut de le déposer à l'hôpital de Roanne. Son premier soin, quand il se sentit un peu remis du voyage, fut d'écrire à ses parents pour les consoler et leur donner de ses nouvelles. A peine cette lettre eut-elle été lue à Dardilly, que chacun se disputa la faveur de l'aller voir le premier; ce privilège échut à François, son frère aîné, qui le trouva

calme et content de son sort. Pendant les six semaines qu'il passa dans ce pauvre lit d'hôpital, il fut successivement visité par toutes les personnes de sa parenté, accompagnées de leurs amis des deux villages.

Ces marques répétées d'estime et presque de vénération, dont le jeune malade était entouré, excitèrent d'abord l'intérêt des bonnes sœurs Augustines qui desservaient l'hospice; cet intérêt se changea en admiration, quand elles connurent tant de beaux traits qui avaient signalé son adolescence. Il devint l'enfant gâté de la maison; on sait ce qu'il y a de délicates nuances dans le dévouement de ces saintes filles, dont le cœur est tout pétri de bienveillance et de charité; c'étaient chaque jour des attentions nouvelles : tantôt elles lui prêtaient un bon livre, tantôt elles lui faisaient passer quelques gouttes de vin vieux, ou bien elles prélevaient à son intention, sur le dîner de la communauté, les morceaux les plus appétissants. Jean-Marie n'aurait pas accepté leurs gâteries s'il avait dû en jouir tout seul, mais il était heureux d'en faire profiter ses camarades de chambrée.

Ces bons soins hâtèrent son retour à la santé; il fut appelé bientôt à faire partie d'un détachement qui allait se former à Roanne, à la destination de l'Espagne.

Le matin du 6 janvier, jour fixé pour le départ

de la colonne, il était allé prier dans une église ; il s'y oublia et laissa passer l'heure à laquelle il devait se présenter au bureau de l'intendance pour retirer sa feuille de route. Quand il y parut, on la lui refusa d'abord, en accompagnant ce refus d'invectives et de menaces. Le capitaine de recrutement s'emporta beaucoup, et parla de le faire conduire enchaîné, de brigade en brigade, jusqu'à Bayonne. Quelques employés s'interposèrent généreusement. « A quoi bon, dirent-ils, ce déploiement
« de forces ? Le pauvre garçon ne songe pas à dé-
« serrer ; et la preuve, c'est qu'il est venu se con-
« stituer lui-même. »

Le raisonnement parut concluant ; on lui signa sa feuille de route, et il partit, ne méditant pas une fuite, mais ayant comme un pressentiment qu'il ne rejoindrait pas son corps. Il allait devant lui, l'âme oppressée, le visage triste ; il sentait se réveiller en même temps toutes ses aspirations au sacerdoce, toutes ses répugnances pour une autre carrière, et en particulier pour celle des armes.

Tant de fois il avait plaint ces pauvres jeunes gens que la guerre arrachait à leurs foyers, qui partaient pour ne plus revenir... Depuis qu'il était à Roanne, il en avait vu d'autres qui avaient déserté, et que les gendarmes ramenaient la chaîne au cou. Ces malheureux maudissaient leur sort et mêlaient d'affreux blasphèmes aux injures qu'ils vomissaient

contre les représentants de la loi. Les menaces du capitaine Blanchard lui revenaient à l'esprit. L'idée qu'il allait peut-être se trouver assimilé aux gens de cette espèce, lui qui ne s'était plu jusque-là qu'à entendre les louanges de Dieu, lui faisait horreur.

Pour se distraire de ses sombres pensées, il prit son chapelet et eut recours à la très-sainte Vierge, son refuge ordinaire, la priant avec tout son cœur et toute sa confiance de ne pas l'abandonner. Le secours demandé ne se fit pas attendre, car presque au même instant il rencontra un inconnu qui s'approcha de lui d'un air bienveillant, et lui demanda où il allait et pourquoi il était si triste.... Jean-Marie lui raconta son histoire. Le jeune homme lui dit de le suivre, qu'il n'avait rien à craindre avec lui; en même temps, il se chargea de son sac qui était très-lourd, et que le convalescent avait de la peine à porter; puis ils quittèrent le grand chemin pour se jeter à travers champs. Jean-Marie suivit son guide sans se faire prier, ne sachant pas où il avait l'intention de le conduire, mais résigné à tout, « sauf, comme il l'a dit depuis, à tomber entre les mains des gendarmes. »

Ils marchèrent ainsi longtemps, traversant des bois et des montagnes et s'éloignant le plus possible des lieux habités et des sentiers battus. Jean-Marie était accablé de fatigue, mais son compagnon

le ranimait par de bonnes et encourageantes paroles.

La nuit vint sans qu'ils eussent fait halte nulle part. Enfin, vers dix heures du soir, ils s'arrêtèrent devant une maison isolée. L'inconnu frappe; une voix lui répond du dedans, et bientôt un homme et une femme se présentent; ils s'étaient relevés tous les deux pour voir qui venait, à cette heure avancée de la nuit, leur demander l'hospitalité. L'inconnu échange à voix basse quelques mots rapides, puis il disparaît... et depuis lors, M. Vianney ne l'a plus revu, n'en a plus entendu parler, et a toujours ignoré qui il était. Ceux qui ont entouré de plus près le saint Curé, et qui ont été mieux à portée que les autres d'entendre, de sa propre bouche et dans tous ses détails, l'histoire de sa fuite aux Noës, sont unanimes à affirmer cette circonstance, dont le caractère merveilleux n'échappera à personne.

Cependant ces braves gens s'empressent autour de l'hôte que le ciel leur envoie; ils lui servent à souper, et, pendant qu'il mange et que le mari lui tient compagnie, la femme met des draps blancs à l'unique lit qui fût dans la maison; quelque résistance que Jean-Marie se crût obligé de faire, il fut contraint de l'accepter. Ses nouveaux amis allèrent coucher au fenil : c'était un jeune ménage vivant tout petitement de son travail; le

mari était sabotier. Le lendemain, il dit à son hôte qu'il était pauvre, qu'il ne pouvait pas le garder, qu'il n'avait pas assez d'ouvrage pour occuper un compagnon, mais qu'il allait le mener dans un endroit où il serait en sûreté.

Jean-Marie se laissa persuader. Que pouvait-il faire de mieux que de se fier à la Providence, qui s'était montrée si bonne pour lui dans les événements de la veille ? L'amour le plus prévoyant n'aurait pu les disposer autrement, lors même que l'amour seul y aurait mis la main... L'unique grâce qu'il demanda à son protecteur, fut de ne pas le livrer à la gendarmerie, seul danger qu'il craignît au monde.

La maison du sabotier était à quelque distance d'un village appelé les Noës, à l'entrée de la grande forêt de la Madeleine, sur les limites des départements de la Loire et de l'Allier. C'est là que Jean-Marie fut conduit, et le personnage auquel on le présenta était précisément le maire de la commune. (Le maire, chargé de cacher un conscrit réfractaire !...) L'excellent homme ne fit aucune difficulté d'entrer dans ce rôle singulier ; il accueillit fort bien le jeune Vianney, lui répéta qu'il n'aurait rien à craindre, et qu'il allait s'occuper de lui trouver un gîte.

Il y avait aux Noës une bonne mère de famille restée veuve avec quatre enfants, que tout le monde

dans le village aimait et respectait. « J'ai connu
« bien des saints et des saintes, a dit depuis le
« Curé d'Ars en parlant de sa bienfaitrice, mais
« M. Balley et la mère Fayot sont les deux plus
« belles âmes que j'aie rencontrées. » Peut-être la
reconnaissance est-elle pour beaucoup dans cette
appréciation ; quoi qu'il en soit, on aime à l'y trou-
ver, et l'éloge n'y perd rien.

Le maire des Noës pensa que Jean-Marie ne se-
rait nulle part aussi bien que dans cette maison,
sous la garde de cet humble dévouement de chré-
tienne et de mère. Et, en effet, Claudine Fayot
reçut le fugitif comme un enfant qu'elle aurait
attendu. « Soyez tranquille, mon ami, dit le maire
« en se retirant, nous répondons de votre sûreté ;
« les gendarmes ne viendront pas vous chercher
« ici. Quand vous aurez peur d'eux, vous n'au-
« rez qu'à venir chez moi ; ma porte vous sera
« toujours ouverte. »

Pourtant le bon maire était moins rassuré qu'il
n'affectait de le paraître ; les gendarmes allaient
partout, et ils allaient plus particulièrement dans
ce village, qui, par sa position isolée au milieu des
montagnes et sur la lisière d'une forêt, pouvait fa-
cilement servir d'asile aux réfractaires. Afin de
donner le change aux agents de la force publique,
il eut l'idée de faire cacher au fugitif son vrai nom
de Jean-Marie sous celui de *Jérôme*.

On ne peut dire toutes les attentions que sa nouvelle mère adoptive eut pour lui pendant le temps qu'il demeura chez elle ; elle ne le distingua de ses propres enfants que par la part plus large qu'elle lui fit dans ses continuelles tendresses. Ayant remarqué qu'il mangeait fort peu, elle allait jusqu'à se lever la nuit, afin de s'assurer par elle-même s'il dormait bien et s'il n'avait besoin de rien.

Le jeune Vianney, de son côté, brûlait du désir de se rendre utile, et de payer en bons offices de tout genre l'hospitalité de ces braves gens et le gracieux accueil qu'il en avait reçu. Il pensa à se proposer au maire pour faire l'école ; l'offre fut acceptée avec beaucoup d'empressement. Il s'occupait toute la journée à instruire les enfants du village avec tant de dévoûment, de patience et d'assiduité, qu'il acheva de se concilier l'estime et la reconnaissance universelles.

Le soir venu, on faisait la prière en commun dans la maison de la mère Fayot, et comme, avant d'envoyer au lit ses enfants, elle voulait qu'ils se présentassent à M. Jérôme pour lui souhaiter le bonsoir et l'embrasser, elle remarqua qu'il détournait son visage afin de ne pas recevoir les caresses de sa petite fille, âgée de sept ou huit ans.

Jean-Marie Fayot, l'aîné de la famille, que nous avons vu à Ars en 1859, et de qui nous tenons la plupart de ces détails, fut pendant huit jours le

compagnon de lit de *Jérôme*. La nuit, quand il se réveillait, il le surprenait constamment à murmurer des prières ; il se rappelle qu'il était couvert de croix, de médailles et de scapulaires.

Le jeune Vianney communiait souvent dans la semaine, quoiqu'il n'allât à confesse que tous les quinze jours, et que M. le curé des Noës fût connu pour la sévérité de ses principes. On le voyait toujours modeste, recueilli, et si exemplaire dans sa conduite, si zélé dans l'accomplissement de ses devoirs, que tout le monde en était dans l'admiration. On venait des paroisses voisines pour faire sa connaissance, pour prier et chanter des cantiques avec lui. Le pèlerinage commençait déjà.

Au retour des beaux jours, son école se vida peu à peu ; il se mit à travailler la terre. « Toute besogne lui était bonne, dit Jean-Marie Fayot, et il savait se plier à tout. » Au temps des fauchaisons, il se multiplia pour rendre service à un plus grand nombre de personnes, au point qu'il tomba malade d'une fluxion de poitrine et garda le lit pendant une semaine ou deux.

La population des Noës comprit que ce jeune homme était un trésor ; elle s'y attacha et craignit de le perdre. Pour le mettre à l'abri des investigations et des coups de main de la police, quand on redoutait une descente, on plaçait des vedettes sur les hauteurs, qui dénonçaient de loin, par

des signaux convenus, la présence des gendarmes.

Un jour qu'ils étaient venus faire une battue générale, Jean-Marie fut se cacher dans un grenier à foin, au-dessus d'une écurie. Il étouffait dans cette atmosphère doublement échauffée, et par l'entassement du fourrage, et par le voisinage de l'étable; il pensa être asphyxié. Cette situation violente dura longtemps. Le saint Curé disait qu'il n'avait jamais tant souffert. Ce fut dans ce moment qu'il promit au bon Dieu, s'il sortait de cette terrible passe, de ne plus jamais se plaindre, quoi qu'il lui arrivât. « J'ai bien à peu près tenu parole, » ajoutait-il avec une charmante simplicité.

Le Curé d'Ars aimait à parler de son séjour aux Noës... Le souvenir est le parfum de l'âme; c'est la partie la plus suave, la plus délicate du cœur qui se détache, pour embrasser, à une époque déjà lointaine, les êtres que nous y avons rencontrés et qui nous ont aimé; c'est une seconde vie dans la vie. Jusque dans les dernières années de sa vieillesse, le souvenir des bons habitants du village qui lui avait servi d'asile pendant ses mauvais jours, revenait fidèlement à sa pensée. C'est aux Noës qu'il aurait voulu être nommé curé; c'est là peut-être, si l'évêque de Belley avait consenti à sa retraite, qu'il eût fini sa vie. « Si j'obtiens la permission de quitter le saint ministère, disait-il en

« 1841, à Jean-Marie Fayot, venu à Ars pour le voir
 « et se confesser à lui, j'ai l'intention d'aller mou-
 « rir au milieu de vous, ou à la Grande-Char-
 « treuse. »

La reconnaissance de M. Vianney pour la veuve Fayot ne s'affaiblit jamais ; au commencement de son ministère, il était dans l'habitude de lui écrire tous les ans. Une de ces lettres a été publiée ; elle est trop bien l'écho de son âme aimante pour que nous ne la reproduisions pas.

« Ars, le 7 novembre 1823.

« Madame mère Fayot,

« Je ne pourrais vous exprimer la joie que je ressens de vous écrire tous les ans. Je méditais le moyen de vous aller voir, pour vous témoigner de nouveau ma reconnaissance pour tous les bienfaits que vous m'avez prodigués, pendant mon temps de tristesse et de bannissement. Quoique je sois très-éloigné de vous, je vous assure qu'à chaque instant vous êtes dans mon esprit, et principalement pendant la sainte messe, où je demande au bon Dieu de vous consoler dans vos maladies et dans vos peines, qui, je pense, sont bien grandes.

« Il y a un de mes paroissiens qui est de vos côtés : il m'a dit que, dans l'été, il irait chez lui et moi chez vous, où nous passerons un heureux moment, en parlant du bon Dieu, et du bonheur que nous attendons dans ce beau ciel, qui sera votre récompense de tant de bontés pour moi.

« Peut-être avez-vous supposé que, ne vous écrivant

pas, je ne pensais plus à vous, et que j'avais déjà oublié tout ce que vous avez fait pour moi. Non, ma chère bienfaitrice, vos bienfaits sont si profondément gravés dans mon cœur, qu'ils ne s'en effaceraient jamais. Je pense souvent à vos braves enfans, qui étaient pleins de bonté pour moi. Je les prie bien de penser à moi dans leurs prières.

« Ma bonne mère, pour ce que vous me devez, je vous le donne de bon cœur. Je vous prierai seulement, si la pauvre P... est encore en vie, de lui donner quelque chose, en lui disant de penser à moi dans ses prières, et aussi à la bonne D..., qui peut-être est bien misérable. Je me souviens toujours de ce qu'elle me fit quand je partis.

« Vous direz à la mère F... que j'ai reçu des nouvelles de son fils qui est prêtre, qui se porte bien, est bien sage et bien aimé de son évêque.

« Vous direz, s'il vous plaît, à tous ceux que j'ai eu le bonheur de connaître aux Noës, que je leur présente mes respects et mes sentiments de reconnaissance ; que toutes leurs bontés pour moi ne s'effaceraient jamais de ma mémoire. Vous direz à ces deux respectables filles qui sont près de la cure, que je les prie de vouloir bien recevoir mes sentiments de reconnaissance de leurs bontés à mon égard. Elles diront à ce bon garçon qui me donna de quoi faire mon voyage, que je pense bien à lui. Vous direz à M. F... et à tous ceux de sa maison que je n'ai pas oublié leurs bienfaits, et vous ferez bien mes compliments à la bonne T..., qui était chez vous quand j'y étais.

« J'espère que l'été prochain j'irai vous voir. Si l'un de vos quatre enfans pouvait venir me voir dans ma Bresse, je serais bien content : j'aurais bien du plaisir à recevoir ceux qui m'ont fait tant de bien. Je vous dirai que je suis

dans une petite paroisse pleine de religion, qui sert le bon Dieu de tout son cœur¹.

« Je finis, ma bonne mère, en vous priant de bien présenter mes très-humbles respects à M. votre respectable curé, lui disant combien je lui suis redevable de ses bienfaits, dans mon temps d'exil.

« Pour vous, ma bienfaitrice, je vous prie d'agréer tout ce que mon cœur est capable de vous témoigner.

« J.-B.-M. VIANNEY,

« Curé d'Ars. »

Si M. Vianney avait conservé un profond attachement pour sa mère adoptive, celle-ci le lui rendait bien. Lorsqu'elle apprit sa promotion au sacerdoce, elle pensa mourir de joie. Ayant su, quelques semaines après, qu'il était vicaire d'Écully, elle se mit aussitôt en route pour l'aller voir. Elle arrive à la cure, au milieu d'une réunion d'ecclésiastiques, parmi lesquels se trouvaient les grands vicaires du diocèse, traverse ce groupe imposant sans se déconcerter; elle était trop au sentiment qui remplissait son âme pour éprouver la moindre gêne et le moindre embarras; elle avise son Jean-Marie, son enfant bien-aimé; elle le reconnaît sous sa soutane, va droit à lui, lui saute au cou et l'embrasse à plusieurs reprises...

¹ On trouve ici une preuve du bien qui s'était opéré à Ars, depuis l'arrivée de M. Vianney.

Le curé d'Ars prenait plaisir, dans l'intimité, à rappeler cette petite aventure, et tout en riant de la solennelle embrassade de sa bonne mère Fayot, il en rougissait encore aimablement.

Il n'y a rien de nous dans le long récit qu'on vient de lire. Nous l'avons composé avec les souvenirs de nos conversations d'Ars. M. Vianney ne craignait pas de dire à qui voulait l'entendre qu'il avait déserté, et il s'étendait avec complaisance sur toutes les péripéties de sa fuite et de sa retraite aux Noës.

Un jour qu'on lui parlait de sa croix d'honneur, il fit une petite moue très-significative, en disant : « Je ne sais pas pourquoi l'empereur me l'a donnée, à moins que ce ne soit parce que j'ai été *déserteur*. »

Pour juger de la moralité de cet acte, il faut le voir tel qu'il fut dans la conscience du coupable. Or, il est certain, d'une part, que le jeune Vianney a agi sans l'ombre de préméditation : le simple enchaînement des faits en exclut l'idée et la vraisemblance. Il convient aussi de se reporter au temps où cette désertion a eu lieu : c'était au plus fort de la guerre d'Espagne, après le siège de Saragosse et au moment de l'enlèvement de Pie VII. La France commençait à s'ennuyer de donner le plus pur de son sang pour payer l'ambition d'un seul

homme; elle ne voulait plus d'une gloire si chèrement achetée¹.

Tant qu'une immense renommée, des triomphes prestigieux, des conquêtes inouïes avaient attesté la puissance de nos armes et le génie de l'empereur, les souffrances et la lassitude du pays disparaissaient un peu dans sa gloire militaire. La pression du pouvoir et les exigences de la loi, à cette époque d'éclatante prospérité, sans être moins dures, avaient été moins senties, et s'étaient dissimulées sous l'empressement de la flatterie publique.

Il se fit alors, non par une mobilité blâmable des esprits, mais par un retour d'équité vengeresse, une grande révolution dans les idées de la foule; et, dans le jugement des habiles, on osa censurer et prévoir. Au milieu des deuils privés, des afflictions de famille si nombreuses et si déchirantes, il y eut comme un deuil général, sévère, accusateur. La guerre d'Espagne si meurtrière et si manifestement injuste², la violation du territoire pontifical, l'in-

¹ Le découragement avait envahi, de proche en proche, jusqu'aux plus hauts rangs de l'armée, et avait gagné les maréchaux eux-mêmes. On connaît le mot attribué à l'un d'entre eux, dans des mémoires célèbres : « S'il ne veut pas finir, nous le finissons. »

² On peut le dire après Napoléon; il s'est condamné souvent lui-même dans ses entretiens de Sainte-Hélène : « J'embarquai fort mal toute cette affaire, je le confesse, l'immoralité dut se montrer par

vasion de Rome et l'excommunication qui en fut la suite, achevèrent d'effrayer les consciences et de détacher de la cause impériale les cœurs honnêtes. Dès lors, on se prêta mal à de nouvelles levées d'hommes; il fallut souvent l'emploi de la force pour faire marcher les recrues. Les routes étaient couvertes de déserteurs. On se demandait si cet impôt cruel qui pesait sur la France et lui tirait tout le sang de ses veines était une loi juste; si l'on était tenu en conscience de s'y soumettre; si en la violant, on péchait grièvement contre la justice légale. Il est évident que, eu égard aux circonstances, toutes ces questions pouvaient faire l'objet d'un doute. Combien, dans tous les cas, parmi les contrevenants, n'y en eut-il pas que leur bonne foi rendit excusables ¹!

Quand on y regarde de près, ce grave épisode de la vie de notre Saint ne laisse plus planer sur lui le moindre soupçon de culpabilité. Cette omission involontaire d'une formalité qui, si elle avait été

trop patente, l'injustice par trop cynique, et le tout demeure fort vilain. » (*Mémorial de Sainte-Hélène...* Entretien du 14 juin 1816.)

¹ Nous trouvons cette décision dans un théologien contemporain, dont l'enseignement n'est pas suspect : « Si proximum salutis æternæ periculum conscriptos immineret, non certe tenerentur legi obedire; item et si bellum esset evidenter injustum, *ut bellum hispanicum a Napoleone factum.* » Le cas ne peut pas être plus clair, ni la solution plus formelle. (Valentin, t. I, VII, § 3.)

remplie comme elle devait l'être, aurait eu pour effet son exemption légale du service militaire; cette maladie, cette absence non calculée, au moment de l'appel et du départ de la colonne, cette simplicité avec laquelle il se présente au bureau de recrutement, l'intervention du jeune inconnu qui fut pour lui l'ange de Tobie, la connivence du représentant de la loi, le bon maire des Noës... toutes ces circonstances extraordinaires ne laissent pas de place à une responsabilité personnelle dans le fait de sa désertion. Il est évident que, depuis le commencement jusqu'à la fin de cette histoire, il a eu, pour tout disposer et tout conduire, un grand complice : LA PROVIDENCE.



CHAPITRE VI

Retour du jeune Vianney. — Il reprend ses études chez M. le curé d'Écully.

Les douceurs que la divine bonté se plaisait à répandre sur son exil, ne faisaient point oublier au jeune Vianney cet avenir dont il avait eu de bonne heure la révélation au fond de son âme, ni ce calme heureux des premiers ans, ces joies du matin de la vie qu'aucune joie plus tardive ne peut remplacer, et dont aucune douleur ne peut distraire. Il soupirait après des jours meilleurs ; il les demandait à Dieu dans sa prière ; il attendait avec impatience que les circonstances devenues plus favorables lui permissent de revoir les champs et la maison paternels, le clocher d'Écully, tous ces lieux que sa pensée habitait encore, et de reprendre, à côté de son respectable maître, le cours inachevé de ses études.

Pour ce cœur simple et aimant, les souvenirs du

pays natal avaient conservé toute leur fraîcheur et leur poésie. La figure des lieux où s'était écoulée son enfance lui revenait avec un charme inexprimable. Une pensée pieuse, une vision consolante se rattachait pour lui à chaque pierre, à chaque buisson, à chaque sentier... Toutes les images dont son intelligence était ornée, il les avait empruntées à des objets, à des sites qu'il souffrait de ne plus voir; mais ce qu'il regrettait surtout, c'était sa famille.

Une des choses qu'enseigne la pratique des hommes, c'est que, parmi toutes les garanties de conduite et de caractère qu'on peut être à portée de désirer de leur part, il n'en est point qu'il faille mettre au-dessus des signes sincères d'une piété filiale franche et ouverte. Notre jeune homme avait ce sceau des belles âmes; sa famille, après Dieu, était tout pour lui. Il n'avait jamais connu ni même soupçonné d'autre affection; il n'avait jamais rêvé d'autre jouissance que celle de passer quelques moments de repos entre son père, sa mère, ses frères et ses sœurs. Combien il souffrait d'en être si longtemps séparé! que faisaient-ils maintenant?....

Hélas! ils n'avaient aucune nouvelle du fugitif, et après en avoir attendu vainement pendant plusieurs mois, chaque jour qui s'écoulait apportait un surcroît à leur inquiétude. Sa pauvre mère était

tombée malade de chagrin. Elle était allée chercher des consolations auprès du curé d'Écully. Mais, chose étrange ! dominé par un courant d'idées différent de celui auquel il avait à répondre, ce saint homme, qui était pourtant un modèle de patience et de douceur, s'était presque fâché contre elle. Il lui avait reproché son peu de confiance en Dieu, et l'entretien s'était terminé par ces paroles dites avec un peu de brusquerie, mais qui n'avaient pas laissé que de la rassurer : « Allez, allez, un jour « votre fils sera prêtre. »

Quant à Matthieu Vianney, sa tristesse se compliquait des embarras continuels que lui suscitait l'intendance militaire et des vexations auxquelles l'exposait la loi. Il recevait, à de courtes échéances, la visite de l'officier de recrutement, qui le sommait de déclarer où était le conscrit réfractaire, sous peine de se voir envahi par les garnisaires. « Je « vous ferai manger jusqu'à votre dernier sou, » lui disait le capitaine Blanchard. Le pauvre père avait beau affirmer, du ton le plus sincère et le plus formel, qu'il ignorait le lieu où se cachait son fils, on ne le croyait pas.

Sur ces entrefaites, la veuve Fayot eut besoin de prendre les eaux de Charbonnière¹ : « Je vais aller

¹ Charbonnière, à quelques kilomètres d'Écully, est un village du Lyonnais qui possède un établissement d'eaux minérales.

« dans votre pays, dit-elle à son hôte; je verrai vos
« parents et leur apprendrai que vous êtes chez
« moi, sans ajouter d'où je suis. » Elle partit en
effet. Jean-Marie lui prêta cent francs dont il ne
voulut jamais accepter plus tard le remboursement.
Elle vint à Dardilly et se présenta chez les Vianney,
à qui elle donna des nouvelles de leur fils.

On devine avec quelle joie ces nouvelles furent
reçues!... Jean-Marie vivait; il était en sûreté; il
ne manquait de rien. Dans le lieu de sa retraite,
comme à Dardilly, tout le monde l'aimait, l'estimait,
le bénissait; c'était à qui l'aiderait de ses deniers,
le protégerait de son dévouement, le défendrait
même au péril de sa liberté et de ses jours!...

Pendant ce récit, la pauvre mère revenait à la
vie. Son cœur se fondait de reconnaissance envers
Dieu et envers celle qui avait tenu lieu de mère à
son enfant. Il n'était pas dans la nature de Matthieu
Vianney de s'attendrir; il aimait également, mais
il le laissait moins paraître. « Puisque Jean-Marie
« se porte bien à cette heure, dit-il, il doit aller
« rejoindre son corps. Tous les jours, je suis me-
« nacé de la perte de mes biens si je n'indique le
« lieu de sa retraite que je ne connais pas; je ne
« veux pas être plus longtemps victime d'une ré-
« bellion qui nous met tous dans la détresse par
« les frais qu'elle nous occasionne. — Votre fils,
« reprit la veuve, ne partira jamais; c'est moi qui

« vous le dis... Il vaut plus que tous vos domaines,
« et, dans le cas où vous viendriez à découvrir le
« lieu de sa retraite, je lui chercherais un autre
« abri; et chaque habitant de la commune en ferait
« autant. »

Mais si Claudine Fayot crut devoir user de réticence à l'égard du père, elle se dédommagea avec la mère de son protégé. Comment aurait-elle pu lui dissimuler un seul de ces mille détails dont la tendresse maternelle est insatiable ? Elle l'instruisit donc de tout, et la mit à même de pouvoir désormais correspondre avec son fils. C'est la veuve Bibot, d'Écully, femme très-sûre, amie dévouée de la famille, qui fut sa messagère clandestine.

Quelques mois se passèrent encore. La conscription de 1810 arriva. François Vianney qu'on appelait *cadet*, pour le distinguer de l'aîné de la famille qui portait le même nom que lui, tira au sort et eut un numéro élevé; mais tout le monde parlait dans ce temps-là. On lui conseilla de devancer l'appel de la réserve, afin que ce départ spontané délivrât la maison paternelle de la plaie des garnisaires et des rigueurs de la police. Il y consentit, à la condition qu'on lui ferait un avantage de trois mille francs, pris sur la part qui revenait à Jean-Marie dans les biens patrimoniaux. Incorporé au 6^e régiment d'infanterie légère, il tint garnison

à Phalsbourg, du 20 août 1810 au 21 janvier 1813: de là il fut envoyé à Francfort-sur-le Mein; depuis lors on n'eut plus de ses nouvelles¹. Il est à croire qu'il trouva la mort dans un des premiers engagements qui ouvrirent la campagne de 1813, à Weissenfels ou à Lutzen.

Chose singulière et que M. le Curé d'Ars nous a souvent fait admirer! ce fut ce même capitaine Blanchard, jusque-là si terrible, qui s'employa avec le plus de bonne grâce à faire agréer ce mode de remplacement, à obtenir la radiation du nom de Jean-Marie Vianney des cadres de l'armée, et à faire lever son ban.

Quand on sut aux Noës le changement survenu dans la position de Jean-Marie, il y eut une émotion générale; c'était de la joie mêlée de tristesse. On se cotisa pour subvenir aux frais de son retour: ce fut à qui lui offrirait de l'argent, du linge et des vêtements; il eut bientôt un trousseau complet. On manda un tailleur de Roanne pour lui confectionner une soutane; on voulut l'en voir revêtu avant son départ. Sa bienfaitrice lui donna ses serviettes de noce, qui n'avaient pas encore été détachées de la pièce. Une autre femme charitable le força d'ac-

¹ A partir du 18 janvier 1813, trois jours avant le départ de son régiment pour Francfort, la correspondance du caporal Vianney avec sa famille cesse entièrement.

cepter tout l'argent qu'elle avait, et comme il s'en défendait à outrance : « Soyez tranquille, lui dit-elle, je suis encore riche ; j'ai ma fortune dans mon étable. » La pauvre femme avait un porc à vendre ; c'était ce qu'elle appelait sa fortune !

Le départ de M. Jérôme fut accompagné de grands et unanimes regrets, adoucis par la pensée du plaisir qu'aurait le fugitif de retrouver sa famille, de reprendre ses études, de suivre sa vocation, et par l'espoir de le voir revenir un jour aux Noës comme curé : ce qu'on lui fit formellement promettre.

C'est ainsi que Jean-Marie fut rendu à ses parents après quatorze mois d'absence. Le retour du jeune Tobie peut nous donner une idée des paroles qui furent échangées, des larmes de joie qui furent versées de part et d'autre, et des sentiments qui firent battre ces cœurs simples et bons. Il semblait à la pauvre mère qu'elle assistait à une résurrection du fils qu'elle avait pensé ne plus revoir.

Le respectable curé d'Écully devait avoir sa part de la commune allégresse : bien qu'il n'eût jamais désespéré de la Providence, l'arrivée de son élève réalisait le plus cher de ses vœux et couronnait sa belle vie ; tranquille désormais sur ses derniers moments, sûr qu'une main pieuse lui fermerait les yeux, il disait comme Siméon : « C'est maintenant, Seigneur, que vous pouvez laisser aller en

I.



paix votre serviteur... » Et s'il lui avait été donné de percer les voiles de l'avenir, peut-être aurait-il pu, appliquant ces paroles à l'enfant qu'il avait formé, achever le cantique et dire : « Car mes yeux ont revu celui que vous avez préparé à la face de tous les peuples, pour être leur salut, la lumière qui éclairera les nations, et la gloire d'Israël ¹. »

Affranchi désormais des entraves de la loi, et libre de toute inquiétude, Jean-Marie retrouva près de son maître cette direction forte et douce à la faveur de laquelle toutes ses bonnes dispositions grandirent et se développèrent. Soutenu, encouragé par les conseils et surtout par l'exemple d'un homme vieilli dans la pratique du bien, il se confirma dans cet esprit d'humilité, d'abnégation et de sacrifice, sans lequel il est impossible de se dévouer pour l'amour de Dieu et du prochain. Il s'habitua à placer son cœur au-dessus des choses de la terre, en s'élevant à Dieu sur les deux ailes de la simplicité et de la pureté.

Il pratiquait déjà la pénitence, mais il était convaincu que de toutes les pénitences, la meilleure est de faire, chaque jour et à chaque heure, la volonté divine plutôt que la nôtre, malgré nos répugnances, nos dégoûts et nos lassitudes. Pénétré

¹ S. Luc, II, 29, 32.

de respect pour le don de Dieu, il s'étudiait avec un scrupule constant à devenir un bon ouvrier du Seigneur. Il voulait être un saint; il voulait sauver les âmes; dans ce but toujours présent à sa pensée, il déployait cette patiente ardeur qui supplée le talent et qui dépasse les facilités du génie, quand elle n'est pas le génie même. Il comprenait la mission du prêtre comme il faut la comprendre, et il voulait, autant qu'un homme le peut, suffire à tant de redoutables nécessités.

Ce fut durant cette période qu'il perdit sa sainte mère. Cette mort ouvrit une plaie profonde dans son cœur; mais l'amour de la volonté divine fut sa souveraine consolation.



CHAPITRE VII

Entrée du jeune Vianney au petit séminaire de Verrières. — Son cours de philosophie.

Les études classiques du jeune Vianney touchaient à leur fin. Il avait acquis de la science humaine ce que comportaient ses facultés : ce qui lui manquait, du côté de la culture intellectuelle, était richement compensé par ses éminentes qualités du cœur et de l'âme. Il était temps que les barrières du sanctuaire s'ouvrissent devant lui. L'abbé Ballely aurait pu conduire son élève d'échelon en échelon jusqu'au sacerdoce ; mais il jugea avec raison qu'il y avait pour lui, dans les épreuves de la vie commune, plus d'un avantage à recueillir, et qu'en le plaçant dans un établissement diocésain, ses supérieurs ecclésiastiques, l'ayant sous leurs yeux, seraient en position de mieux juger de sa capacité. Jean-Marie Vianney fut donc envoyé au petit sé-

minaire de Verrières, pour y suivre le cours de philosophie.

En ce temps-là, comme aujourd'hui, Verrières était une maison où la piété était en honneur; mais grâce à l'émulation littéraire qui y régnait aussi, comme dans tous les établissements d'éducation publique, chaque nouvel élève était classé d'abord dans l'estime et la considération de ses condisciples, d'après l'étendue présumée de son instruction et l'éclat de ses succès antérieurs. La vertu ne paraît pas à première vue, surtout quand elle est sincère; elle se cache, c'est son instinct; la science en a d'autres; elle s'étale, et dès lors on l'aperçoit mieux, on est plus vite ébloui.

Les contemporains du jeune Vianney sont donc excusables de n'avoir pas connu tout de suite la perle qu'ils possédaient: ce qu'il y avait de plus clair à leurs yeux, c'est, pour me servir de l'expression consacrée, que le nouveau venu n'était pas *fort*. On ne vit d'abord que cela, on pensa méconnaître la supériorité morale par laquelle il rachetait l'insuffisance de ses premières études. Pourtant, si, comme l'a défini saint Augustin, le vrai philosophe est CELUI QUI AIME DIEU, auquel de ses émules ce titre aurait-il pu convenir mieux qu'à lui?

La philosophie est l'art d'arriver au vrai. Or, la première condition pour arriver au vrai est l'hon-

uéteté du cœur, parce qu'en nous rapprochant de Dieu, elle nous rapproche de la vérité¹. Il est même un degré d'intelligence qu'on ne doit qu'à la pureté de l'âme. S'il y a quelque chose d'admirable, c'est de voir cette vérité, qui est infinie, se communiquer à l'entendement le moins vaste, pourvu qu'il soit humble, et y produire les mêmes effets de lumière que dans les plus grands génies. Le Maître l'a dit, lorsque, élevant ses yeux divins vers le ciel, il s'est écrié, en présence de la foule : « Je vous rends gloire, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, pour les révéler aux petits². »

Au surplus, ce qui faisait défaut au jeune Vianney était bien moins l'esprit que la science. Ses études, commencées très-tard, avaient été mutilées, interrompues et reprises, ainsi que nous l'avons vu ; et la suite de cette admirable histoire nous autorise à croire que la Providence l'avait voulu ainsi, afin que dans cet homme étonnant tout fût de sa main. Le même Dieu qui, dans nos saints livres, s'appelle « le Dieu des sciences, » dédaigne quelquefois le concours de la science et fait son œuvre sans elle, « pour abattre toute hauteur qui s'élève contre

¹ Sap., vi, 10.

² S. Matth., xi, 25.

lui¹. » Notre société si dédaigneuse de tout secours divin, de toute intervention surnaturelle, cette société si sûre d'elle-même et de son avenir, si fière de ses progrès matériels, avait surtout besoin de pareilles leçons.

Il y a du reste deux sortes d'ignorance : il y a l'ignorance orgueilleuse dont le premier trait est de s'ignorer elle-même, qui va la tête haute avec une aveugle présomption, qui a le privilège de dire et de faire beaucoup de sottises sans s'en douter, avec une imperturbable assurance ; puis il y a l'ignorance modeste et timide qui se connaît, et qui prend de là occasion de s'abaisser, de n'avancer qu'avec précaution, de ne rien dire et de ne rien faire sans prendre conseil, et sans recourir avec humilité à Celui qui est le Père des lumières. Cette ignorance non-seulement ne déplaît pas à Dieu, mais elle lui est chère ; il la bénit, et lui accorde quelquefois d'aller plus loin que la science.

Telle était l'ignorance de notre saint jeune homme, et l'on peut dire qu'elle fut le point de départ des grâces si extraordinaires qu'il reçut pour lui et pour les autres. Elle lui attira, dès son entrée à Verrières, bien des affronts qu'il sut endurer avec une magnanime indifférence ; elle continua,

¹ II Cor., x, 5.

toute sa vie, d'être le touchant prétexte de son humilité.

Si l'on veut savoir jusqu'où allait, dès lors, cette humilité, qu'on lise la lettre suivante, qu'un heureux hasard a mise entre nos mains ; elle respire, à chaque ligne, les sentiments de douleur, de honte et de repentir qui remplissaient encore son âme, au souvenir de sa fuite aux Noës, qu'il se reprochait comme une faute envers son père plutôt qu'envers la loi. Cette lettre est du 13 juin 1813.

« Très-cher père ,

« Permettez que le plus indigne de vos enfants vienne encore une fois goûter son ancien bonheur, en s'entretenant avec un père dont il mérite si peu la bonté, après en avoir abusé longtemps d'une manière si indigne. Mais la tendresse d'un père n'a point de bornes ; même après les outrages les plus grands, son amitié se rallume plus que jamais envers un fils ingrat qui ne mérite que mépris, et que néanmoins vous avez comblé de bienfaits.

« Oui, très-respectable père, je suis forcé d'avouer que cela n'appartient qu'à un père, que Dieu favorise de ses grâces les plus abondantes, pour lui faire oublier tant d'injures de la part d'un ingrat tel que je suis.

« Hélas ! après tout cela que me reste-t-il, si ce n'est des yeux pour pleurer devant Celui qui peut seul suppléer les ingratitude que j'ai commises envers un père si digne de mes plus grands respects ? Je n'ai bien compris cela qu'après avoir été éloigné de vous. Quelle mar-

que d'affection n'ai-je pas reçue de vous, cette dernière fois que j'ai eu le bonheur de vous voir !

« Oui, tendre père, tant que le bon Dieu me donnera des jours, je n'en passerai pas un seul sans implorer le secours du ciel pour vous, afin qu'il daigne vous combler de ses bénédictions et vous conserver à mon amour aussi longtemps qu'il sera possible. Non, jamais, tendre père, vos bienfaits sans nombre ne s'effaceront de mon esprit, pas plus que mes ingratitude, pour m'en faire gémir ma vie tout entière.

« Daignez, mon cher père, oublier tout le passé. Que le bon Dieu me pardonne, ainsi que vous me pardonnez vous-même, afin que nous soyons réunis un jour près de Celui qui fait le bonheur des saints dans le ciel !... Là, vos douleurs et mes regrets cesseront pour ne plus recommencer jamais.

« Je vous écris, mon tendre père, non tant pour vous donner de mes nouvelles, que pour avoir le bonheur de recevoir des vôtres ; car mon souvenir n'est propre qu'à vous rappeler mes infidélités.

« Je présente bien mes respects à mon cher frère qui a partagé vos peines ; c'est lui que je prie de me répondre à votre place.

« Pour mes études, cela va un peu mieux que je n'aurais pensé. J'attends avec joie le moment heureux où je pourrai me rendre auprès de vous.

« Veuillez bien, très-cher père, agréer les très-humbles respects d'un fils qui ne mérite pas de vous avoir pour père, mais qui, vous voyant plein de tendresse, ranime sa confiance.

« Votre très-humble serviteur,

« J.-M. V. »

Quelle humilité touchante ! quel respect pour l'autorité paternelle !... Il y a, dans le langage des âmes privilégiées que Dieu appelle au plus haut degré de son amour, une simplicité sublime que nous aurions craint d'altérer, en faisant connaître autrement que par les expressions mêmes de cette lettre les sentiments qui animaient Jean-Marie Vianney, à cet âge de vingt-sept ans où le jeune homme a tant de peine à tenir son cœur et ses sens sous le joug tutélaire de la discipline et de l'obéissance.

Cependant, à Verrières, l'opinion mieux éclairée ne tarda pas à se déclarer en sa faveur, et les préventions firent place à une respectueuse sympathie, quand on eut observé d'un peu plus près la haute sagesse de cet ignorant. La réaction commença par ses maîtres, bons juges en pareille matière. Les prêtres distingués qui dirigeaient alors le petit séminaire de Verrières¹ ne se lassaient pas d'admirer tant de modestie, tant de retenue, tant de

¹ Le supérieur était l'abbé Barou, mort vicaire général de Lyon ; le père spirituel, l'abbé Merle ; le préfet des études, M. Rossat, depuis évêque de Verdun.

La philosophie était divisée en deux sections, dont la première avait pour professeur M. Grange, actuellement vicaire général de S. E. le cardinal-archevêque de Lyon, et la seconde, à laquelle appartenait le jeune Vianney, M. Chazelles, qui entra plus tard dans la Compagnie de Jésus, et mourut au Canada.

régularité, une obéissance si prompte, une piété si solide, une vertu si parfaite; ils en parlaient entre eux, ils échangeaient leurs observations de chaque jour à l'endroit du nouvel élève, et ils se le désignaient comme le modèle accompli du bon séminariste. Des maîtres cette admiration passa aux élèves; elle gagna de proche en proche, à mesure qu'une circonstance nouvelle mettait dans un nouveau jour les trésors de bonté, de charité, de douceur, de patience et d'humilité qui étaient, dans cette âme, les fruits d'un amour de Dieu et des hommes mûrs avant le temps.

Sa piété avait le rare privilège de se faire accepter de tous, sans aucun compromis préjudiciable à sa libre et naturelle expansion; elle commandait irrésistiblement l'estime et le respect: ce n'était pas un sentiment isolé, sans relation avec l'ensemble de sa conduite, c'était l'âme de toutes ses qualités, la racine sacrée où puisaient leur sève ces dispositions généreuses qui donnent à la jeunesse son principal charme. La grâce en répandait un si grand sur sa personne, que tous ses condisciples se disputaient la douceur de sa conversation et de sa présence.

Mais, des encouragements mêmes que recevait sa vertu et des chaudes admirations qu'elle provoquait, devait naître pour Jean-Marie une épreuve d'un nouveau genre. Le collège est un monde en

miniature. L'enfant s'y exerce à la lutte contre les passions qu'il doit plus tard retrouver sur son chemin, dans cette arène agrandie du monde où tous les hommes, ayant les mêmes droits, se disputent la place au soleil. Il faut que son oreille ingénue entende déjà le froissement douloureux des petites rivalités qui se heurtent et des petites ambitions qui se choquent. Notre jeune philosophe ne fut point exempt de cette école.

Parmi ses condisciples, il en était un qui ne pouvait supporter les éloges que la bonne conduite de Jean-Marie lui méritait; il lui semblait y voir sa propre condamnation. Si c'est le privilège de la piété d'attirer à elle, par une douce sympathie, les cœurs bons et honnêtes, souvent il arrive aussi qu'elle aigrit les caractères mauvais qui ne veulent point de son joug. Aux outrages et aux voies de fait dont il était souvent l'objet de la part de ce méchant camarade, l'angélique jeune homme n'opposait que la tranquillité et la patience dont est rempli le cœur des saints.

Un jour que les menaces avaient succédé aux injures, et les coups aux menaces, avec un redoublement de violence, on raconte qu'il se mit à genoux devant son persécuteur, et lui demanda pardon... On reconnaît les grandes âmes aux mêmes élans: François de Girolamo, étant préfet au collège des nobles de la Compagnie de Jésus, reçut un jour

un soufflet d'un élève emporté par la colère. Au lieu de châtier l'insolent, il se jeta à genoux et lui présenta l'autre joue, suivant le conseil de l'Évangile. Pour Girolamo, comme pour le jeune Vianney, ce beau mouvement eut le même résultat. Terrassé par un coup si inattendu, rougissant enfin de sa lâche conduite, ce fut au tour du vrai coupable de tomber à genoux et d'implorer sa victime. C'est ainsi que, pour ne s'être point laissé vaincre par le mal, selon la recommandation de l'Apôtre¹, le jeune Vianney venait de triompher du mal par le bien; et, de plus, « il avait gagné son frère². » L'homme, qui a résisté à tout, cède au bien; ses yeux s'ouvrent, son cœur fléchit, sa colère tombe. Vainement il essaye de se révolter; il faut se rendre, il faut se soumettre; c'est l'arrêt de Dieu : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre³! »

Quand on rencontre dans les premières années d'un homme de semblables traits, on est moins étonné d'y trouver plus tard l'héroïsme de la sainteté. Il était aisé de prévoir quels fruits devait porter la maturité d'une vie dont les commencements produisaient de telles fleurs.

¹ Tim., xii, 21.

² S. Matth., xviii, 15.

³ S. Matth., v, 4.

C'est ainsi que Jean-Marie Vianney grandissait dans la prière, l'étude, l'exercice de toutes les vertus, le culte de tous les nobles sentiments, la pratique de tous les devoirs, pour cette mission encore cachée dans les ombres de l'avenir et pour laquelle Dieu, devant qui l'avenir n'a pas plus de mystères que le passé, l'ornait et le préparait en secret.



CHAPITRE VIII

**Le jeune Vianney commence son cours de théologie. —
Nouvelles épreuves. — Son entrée au grand séminaire.
— Sa promotion aux saints ordres.**

Au mois de juillet de cette même année 1813, Jean-Marie Vianney revint à Ecully pour commencer, sous la direction de M. Balley, son cours de théologie.

Dès les premiers pas qu'il fit dans cette grande science, il se sentit plus à l'aise; il s'aperçut que l'horizon changeait, que le terrain s'affermissait sous ses pas. Ce n'était plus à son esprit seulement et à sa mémoire, c'était à son cœur et à son âme que le nouvel enseignement s'adressait.

La théologie n'est ni la science, ni la raison, ni la foi : elle est toutes les trois dans un sublime accord. Elle est le repos de l'âme en possession de la vérité, autant qu'elle peut être le domaine de l'homme ici-bas, n'ayant plus qu'une ombre à franchir pour voir Dieu. Elle emprunte à la science tout ce qu'elle a découvert des lois qui régissent le

monde physique et le monde moral, non pour les exposer sèchement comme elle, mais pour en déduire la connaissance de Dieu et la connaissance de l'homme. Elle emprunte à la raison toutes ces notions premières qui y ont été originairement déposées; elle en fait le fondement et le préambule de vérités plus hautes. Enfin elle emprunte à la foi une vision et une certitude des choses divines qu'elle reporte ensuite sur les choses humaines, donnant à la science plus d'élévation et de profondeur, à la raison plus d'étendue, à la foi plus de clarté.

Le jeune Vianney ne rencontra pas dans cette étude les difficultés et les dégoûts qui avaient pensé, plus d'une fois, le décourager dans la carrière des lettres. Il est vrai que son professeur crut devoir simplifier les procédés; il renonça à la méthode scolastique, et remplaça par un enseignement plus simple le livre que l'on suivait généralement à cette époque, et qui était devenu classique. Un secret pressentiment l'avertissait que le Saint-Esprit mettrait la dernière main à l'édifice dont il préparait les fondements; que ce divin Esprit ferait lui-même pour l'intelligence de son pieux élève ce qu'il avait déjà fait pour son cœur, et que, lorsque le moment serait venu, « il lui enseignerait toute vérité¹. »

¹ S. Jean, xvi, 13.

Après un ou deux ans de soins assidus de la part du maître et d'efforts persévérants de la part du disciple, le jugeant suffisamment préparé, M. le curé d'Ecully crut qu'il pouvait produire son théologien en public, et le présenter aux examens du grand séminaire de Lyon.

Hélas ! cette présentation devait aboutir à l'épreuve suprême par où il plut à Dieu d'achever, dans l'âme de ce jeune homme, le travail intérieur de dépouillement universel qui allait en faire plus tard, entre ses mains, un instrument d'une admirable souplesse. Quand Dieu a fait choix d'une âme, quand il la prédestine à quelque chose de grand, il la marque de son sceau ; et le sceau de Dieu, c'est la croix.

Devant l'attitude froide et imposante des examinateurs, le timide théologien se troubla ; il perdit tout aplomb et ne sut que balbutier en rougissant des réponses sans suite et sans portée. On le renvoya avec des paroles peu encourageantes. M. Ballely, sur qui retombait une part de cette déconvenue, alla bien vite trouver le supérieur du grand séminaire, et le décida à venir, le lendemain, au presbytère d'Ecully, avec l'un des grands vicaires, M. l'abbé Bochart. Il espérait par là ménager à son élève l'occasion de se relever dans une nouvelle épreuve : c'est ce qui arriva. Ces messieurs se déclarèrent satisfaits, et promirent de faire à l'ar-

chevêché un rapport favorable sur la séance qui venait d'avoir lieu. Jean-Marie fut admis au grand séminaire de Saint-Irénée, pour s'y préparer à l'ordination.

Réunir par la pensée toutes les vertus que l'on propose aux élèves du sanctuaire comme but de leurs efforts, c'est faire l'histoire du temps qu'il y passa. Il avait vécu dans le monde en séminariste, il vécut au séminaire comme un ange du ciel. Avec cette vigueur, cette élasticité morale que beaucoup sentent disparaître avant même d'en avoir la conscience entière, il prenait déjà son vol vers ces régions supérieures où l'âme retrouve sa vraie, son immortelle grandeur. Il s'essayait à mettre de plus en plus sa vie d'accord avec sa vocation; et, par les nobles élans de sa libre volonté, il consacrait à l'amour de Dieu et aux seuls biens de l'âme, une énergie virginale dont rien n'avait terni la pureté ni amolli la trempe.

On le vit croître en humilité, en douceur, en piété. Ces vertus ne pouvaient guère se cacher aux yeux de ses condisciples; mais les actes de renoncement et de pénitence par lesquels l'homme intérieur se forme, sur les ruines du vieil homme, ne furent connus que de Dieu seul. Il avait acquis dès lors un si grand empire sur lui-même, qu'il put s'appliquer uniquement à faire toujours ce qu'il y avait de plus parfait. Jamais on ne le vit enfreindre

la règle dans ses prescriptions les plus minutieuses. Jamais on ne le surprit parlant aux heures consacrées au silence, faisant bande à part au moment des récréations, se montrant froid et impoli envers aucun de ses condisciples. Il abordait les premiers qui venaient à sa rencontre, sans choix ni penchant. Il se faisait tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ.

Dans quelque genre de relation que ce fût, il lui était impossible de ne mettre que le frivole enjeu qu'ont coutume d'y apporter les jeunes gens de cet âge, où tout n'est encore que surfaces légères et mobiles. On remarquait en lui que, même la bienveillance générale, sentiment si divisé qu'il devrait se réduire à rien, avait une consistance réelle; elle se répandait sur tout son entourage sans préférence ni exclusion : c'était toujours plus ou moins d'intérêt que lui inspiraient ceux qui l'approchaient. Il ignorait l'art de spéculer sur l'amusement que le commerce des autres peut nous offrir; et des succès d'estime ou d'amitié, qui pourraient paraître flatteurs, ne l'étaient pour lui qu'autant qu'ils déposaient dans le cœur de ses condisciples des germes de vertu et des excitations au bien.

Quoique ses dispositions et son goût le portassent plus particulièrement à tout ce qui se rattachait à la piété, il n'affectait pas d'y ramener la conversation pour se mettre plus à son aise, faire

ressortir sa compétence ou briller sa vertu. Il se prêtait à tous les entretiens, à tous les esprits, à tous les caractères, sans contrainte comme sans ostentation, et s'effaçait toujours le plus qu'il pouvait.

C'est le souvenir qu'en ont gardé et le témoignage qu'en ont rendu tous ses condisciples de cette époque.

On a peut-être exagéré l'infériorité d'esprit de M. Vianney. Il est certain que la nature avait peu fait pour lui, et que la grâce avait dû refaire l'œuvre de la nature, en lui donnant ces vertus intellectuelles et ces qualités infuses qu'aucun de ceux qui l'ont vu au milieu des travaux difficiles de son apostolat ne peut méconnaître ; mais il nous semble aussi qu'on a trop répété que M. le Curé d'Ars était ignorant et incapable. Ce qui surtout a donné lieu à ce préjugé, c'est la manière dont il parlait de lui-même, en toute rencontre. Un jour que nous voulions vérifier le nombre d'années qu'il avait passées à Écully, sous le préceptorat de M. Balley, il protesta contre le mot d'études dont nous nous étions servi : « Je n'ai point fait d'études, dit-il. « M. Balley a bien essayé, pendant cinq ou six ans, « de m'apprendre quelque chose ; il y a perdu son « latin, et n'a jamais rien pu loger dans ma mau- « vaise tête. »

Nous sommes heureux de pouvoir opposer à ce témoignage, que l'excessive modestie de son au-

teur doit nous rendre suspect, celui d'un de ses contemporains du grand séminaire : « Chaque fois que M. Vianney était interrogé, soit sur le dogme, soit sur la morale, c'était en français, parce qu'il ne pouvait parler latin ; ses réponses, quoique laconiques, étaient toujours justes et précises. »

Voici une autre déclaration plus explicite encore, et procédant d'une autorité non moins grave :

« Je n'ai pas de souvenir que M. Vianney ait fait impression, ni par des moyens extraordinaires, ni par son incapacité. Dans l'année scolaire 1812-1813, il était à Verrières, en philosophie ; j'y étais aussi : nous étions deux cents philosophes. M. Vianney ne se trouvant pas dans ma conférence, je n'ai pas pu le juger ; je crois cependant qu'il était faible ; mais nombre d'autres n'étaient pas plus forts que lui. Il ne savait pas beaucoup de latin, ayant commencé ses études fort tard, et les ayant faites bien rapidement ; mais je pense qu'il en savait assez pour comprendre les auteurs classiques de philosophie et de théologie. Si M. Vianney ne s'est pas distingué dans les sciences humaines, il s'est toujours fait remarquer par sa piété ; ce qui vaut mieux. On peut bien dire qu'il a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée. Prétendre que M. Vianney ne fut jamais qu'un ignorant, c'est une erreur insigne ; ma persuasion est que M. Vianney est de ces sujets qui, s'ils ne jettent point d'éclat au de-

hors, ont dans le fond un jugement sain, ferme et droit, qui l'emporte de beaucoup sur les esprits superficiels, lesquels brillent par une grande facilité de parole, une grande mémoire, et n'ont rien de solide. Ceux-ci donnent beaucoup de fleurs; les autres, sans tant de fleurs, donnent beaucoup de fruits.

« Il nous est d'autant plus agréable de rendre ici un hommage sincère à la vérité, qu'elle a été plus solennellement méconnue ¹... »

Au reste, l'extrême défiance que M. Vianney avait de lui-même fut l'occasion de bien des actes intérieurs d'humilité. Que de fois, durant les longues heures qu'il passait à la chapelle, devant le Saint-Sacrement, sa seule consolation fut de s'unir aux opprobres de son Maître et de répéter avec David, dans les mêmes sentiments de pénitence : « Je vous remercie, mon Dieu, de ce que vous m'avez rendu la fable et la dérision de ceux qui m'entourent !... Ces épreuves ont fondu sur moi; et cependant, je ne vous ai point oublié; mon cœur n'a point défailli; je n'ai pas été tenté de regarder en arrière, ni d'abandonner la voie où vous avez daigné m'appeler dans votre grande miséricorde ²!... »

C'est à de telles prières qu'il est donné de « per-

¹ Lettre de M. l'abbé Tournier, curé du Grand-Corent.

² Ps. XLIII, 14, 18, 19.

cer les nues et d'arriver jusqu'au ciel ⁴; » et si elles n'obtinrent pas leur effet immédiat, que dire en face des événements auxquels il nous sera donné bientôt d'assister, événements dont la plupart des hommes appelés à le juger alors étaient destinés à voir le prodigieux développement, et qui devaient assurer à cet *ignorant* la première place dans la vénération de ses contemporains? L'Esprit divin aime à se cacher dans ce qu'il y a de plus infirme, pour montrer que la sagesse humaine n'a point de part à ses œuvres, puisqu'il les opère par des instruments si méprisés. Il se plaît à manifester quelque temps leur impuissance, pour faire voir que les effets qui viennent ensuite procèdent d'une autre cause, qui est lui seul.

Cependant l'époque de l'ordination était proche. Avant de faire le redoutable appel, les directeurs du grand séminaire de Saint-Irénée se recueillaient devant Dieu; ils examinaient avec la plus scrupuleuse attention, et pesaient au poids du sanctuaire la valeur des sujets sur lesquels ils allaient avoir à se prononcer.

Quand on en vint au jeune Vianney, l'indécision fut à son comble: sa tendre piété, sa régularité exemplaire, la pureté de ses mœurs, étaient des titres respectables: mais il était si peu instruit! Fal-

⁴ Ecclésiastique, xxxv, 21.

lait-il, en dépit des examens et de leur accablant témoignage, passer outre et l'appeler aux ordres sacrés ? fallait-il l'ajourner encore ? On alla jusqu'à mettre en question s'il ne serait pas plus sage de le rendre à ses parents et aux travaux de la campagne... Toutefois, avant d'en venir à cette extrémité, on voulut avoir l'avis préalable des représentants de l'autorité diocésaine.

En l'absence du cardinal-archevêque, que les nécessités de la politique retenaient loin de son troupeau, il y avait alors à la tête de l'administration métropolitaine un homme qui est resté, dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, comme le type de la pénétration s'alliant au bon sens, sous le riche manteau d'une simplicité et d'une franchise qui pouvaient passer presque pour de la bonhomie. M. l'abbé Courbon possédait, au degré le plus remarquable, l'art de connaître et d'employer les hommes. Il lui suffisait d'un coup d'œil pour deviner le mérite, d'un mot pour le caractériser, et d'un trait de plume pour le mettre à sa place. On eut recours à lui. Le grand vicaire réfléchit un instant, puis, avant de rien décider, il fit à ceux qui étaient venus le consulter les questions que voici : « Le jeune
« Vianney est-il pieux ? sait-il bien dire son cha-
« pelet ? a-t-il de la dévotion à la sainte Vierge ?
« — C'est un modèle de piété, répondirent unani-
« mement les directeurs. — Eh bien ! reprit le grand

« vicaire, je le reçois; la grâce divine fera le reste. »

Il faut dire que l'abbé Courbon, que l'on prenait rarement au dépourvu, était fixé d'avance sur le mérite du candidat dont on discutait les titres devant lui. A l'annonce des nouvelles difficultés qui remettaient en question l'avenir de son élève, le curé d'Écully était accouru; avec l'autorité que lui donnaient à l'archevêché son expérience et ses vertus, il avait plaidé la cause de son enfant bien-aimé, et il avait fini par dissiper les craintes et fixer les incertitudes. Le Curé d'Ars a souvent dit à ce propos : « Il est une chose dont M. Balley aura de
« la peine à se justifier devant le bon Dieu : c'est
« de s'être fait ma caution, et d'avoir pris à sa
« charge un pauvre ignorant comme moi. » C'est là le seul reproche que l'élève ait jamais fait à la mémoire de son maître vénéré. Nous avons tout lieu de croire que cette charge lui aura été légère.

La présence continuelle du cardinal Fesch à Paris, au déclin de l'empire, avait mis les vicaires généraux de Lyon dans la nécessité de recourir aux évêques voisins, pour l'ordination de leurs sujets. Lorsqu'un appel avait lieu aux quatre-temps de Noël ou de Pâques, c'était à Grenoble que les jeunes ordinands avaient coutume de se rendre; mais à la fin du cours annuel, cette imposante cérémonie se célébrait à la Primatiale; le prélat demandé s'y transportait.

C'est ce qui arriva pour l'abbé Vianney. Il fut fait sous-diacre le 2 juillet 1814. M. Millon, ancien directeur du petit séminaire de Meximieux, et curé de Bénvy, dans l'arrondissement de Bourg, eut le bonheur d'être à ses côtés pendant l'ordination ; il en a gardé religieusement dans sa mémoire un souvenir qu'il aime encore à retracer. Tout le temps que dura la cérémonie, le spectacle de la piété de son condisciple agit puissamment sur son cœur ; sa présence lui fut une exhortation vivante, et sa physionomie un miroir où se réfléchissaient les joies du ciel. Quand les ordinands se relevèrent, après la prostration, le visage de M. Vianney lui parut resplendissant.... Dans le trajet de la Primatiale au grand séminaire, on chanta le cantique *Benedictus* ; et lorsqu'on en vint au verset : *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis : præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus*¹..., l'abbé Vianney prononça ces paroles avec une expression si singulière, qu'après tant d'années écoulées, son ancien émule dit en avoir encore toutes les notes vibrantes dans l'oreille. Il ne put s'empêcher de lui en faire mentalement l'application.

M. Vianney avait été promu au diaconat l'année suivante ; six mois après, ses supérieurs le jugèrent mûr pour le sacerdoce. La cérémonie se fit pour

¹ S. Luc, 1, 76.

lui seul, dans l'église cathédrale de Grenoble. Ce sont les mains de Mgr Simon qui consacrerent les siennes ; le même évêque l'avait initié déjà aux divers degrés de la hiérarchie.

Ce qui se passa dans l'âme du jeune lévite en ce moment fortuné, Dieu le sait.... La modestie du Curé d'Ars n'en a jamais fait la confidence à personne. Nous le regrettons ; car ce fut un spectacle à ravir les anges, que celui de ce jeune homme prosterné sur le marbre du sanctuaire, faisant à Dieu le don absolu de lui-même, qu'il renouvellera tous les jours de sa longue vie sacerdotale, jusqu'au jour où il se couchera pour ne plus se relever parmi nous. Mais si rien n'a transpiré des sentiments qui agitèrent son cœur à cette heure d'éternel souvenir, à l'aide des brûlantes paroles qui lui sont échappées tant de fois, quand il lui arrivait de parler de l'éminente dignité du prêtre et de la sublimité de ses fonctions, il est aisé de le conjecturer.... O murs qui fûtes témoins de cette consécration ! vouîtes saintes qui redîtes les paroles par lesquelles il fut fait prêtre pour l'éternité ! pavé du sanctuaire sur lequel posèrent les pieds du nouvel apôtre et qui recueillîtes ses larmes ! autel devant lequel il se prosterna pour offrir à Dieu, par les mains du pontife, son premier sacrifice, un jour, vous nous direz vos secrets !... .

CHAPITRE IX

M. Vianney est nommé vicaire d'Écully. — Sa charité et sa mortification. — Mort de M. Balley.

L'abbé Vianney reçut le sacerdoce, le 9 août 1815, à l'âge de vingt-neuf ans. Les mémoires de Catherine Lassagne et le manuscrit de M. l'abbé Renard¹ nous apprennent qu'à son retour de Grenoble, il trouva les grands chemins du Dauphiné inondés de soldats. On était en pleine invasion : un corps d'armée autrichien avait sa droite à Bourgoin et couvrait la route jusqu'à Voreppe. Forcé de traverser seul ces cohortes étrangères, il eut souvent à trembler pour sa vie : l'un le menaçait

¹ Nous devons ici l'hommage de notre reconnaissance à M. l'abbé Renard. Dans un sentiment d'amour et de vénération filiale pour le prêtre qui donnait un si grand lustre à sa paroisse natale, il a eu, le premier, l'idée d'écrire sa vie. Pendant vingt ans, il a réuni, avec un soin pieux, tous les matériaux qui pouvaient un jour servir à la glorification de cette chère mémoire. Cette collection a été pour celui qui écrit ces lignes un trésor dont il est heureux de s'avouer redevable envers son respectable compagnon de travail et de solitude.

de son fusil, l'autre de son sabre; la plupart le chargeaient d'injures; il désespéra presque d'arriver à Lyon sain et sauf.

Ces bandes ennemies, cette route transformée en un vaste camp, n'étaient-elles pas une saisissante allégorie de la vie militante qui l'attendait, et de ses quarante-quatre années de lutttes et de victoires contre l'enfer? Plus tard ce souvenir lui reviendra, quand il entendra nuit et jour rugir les voix de toute une armée de démons, impatientes du joug que le soldat de la prière et de la chasteté imposait à sa chair domptée et soumise.

Dès que M. Vianney eut été revêtu du caractère sacerdotal, le curé d'Écully se rendit à l'archevêché, afin de le demander pour vicaire. Il l'obtint sans peine de l'abbé Courbon, qui administrait alors le diocèse. L'heureux succès de cette démarche causa à M. Balley une joie d'autant plus vive qu'elle était le couronnement de ses prières, de ses efforts, de sa longue attente, et le terme consolant des difficultés qui avaient traversé tant de fois l'œuvre de Dieu, dans la préparation du jeune Vianney au sacerdoce. Avec quelle humble reconnaissance il adora la bonté du Seigneur qui lui fournissait les moyens de mettre la dernière main à cette œuvre, en fortifiant l'inexpérience du nouveau prêtre par des leçons pratiques sur l'art si difficile de conduire les âmes et de diriger une paroisse!

La joie de l'abbé Vianney ne fut pas moindre. C'était tout ce qu'il avait souhaité : un cœur selon le sien, le cœur de son père, de son guide, de son meilleur ami, pour y abriter les grâces de son ordination, et le cœur de Dieu pour s'y confondre avec lui... Quel bonheur aussi de pouvoir rendre à la vieillesse de son bienfaiteur ces services que le dévouement seul sait inspirer !

Son arrivée fut un jour de fête pour le presbytère et pour toute la paroisse d'Écully. Riches et pauvres s'estimaient heureux de retrouver dans le nouveau vicaire ce jeune homme qu'ils avaient vu si modeste et si pieux, quand il n'était qu'un étudiant. « Nous l'aimions bien alors, disaient-ils ; il nous édifiait par toute sa conduite ; que sera-ce maintenant qu'il est prêtre ! »

Ces braves gens ne se trompaient pas. Admis à cette familiarité que le sacerdoce forme entre l'homme et Dieu, introduit dans les puissances du Seigneur et dans les profondeurs du cœur de Jésus-Christ, maître de puiser à pleines mains dans ce trésor de grâces infinies, l'abbé Vianney se sentit, dès les premiers jours, une ardeur qu'il ne se connaissait pas. Il lui semblait qu'il n'avait encore rien fait pour Dieu. Les prières, les pénitences, les fatigues, les humiliations, les épreuves, toute cette vie de pureté, d'innocence et d'immolation, ne répondaient plus à son besoin nouveau d'amour et de

sacrifice. Dieu ouvre dans le cœur du prêtre des sources d'onction vivifiante et de charité expansive, comme il change en fontaine de lait le sein des mères.

Pourtant cette ardeur n'avait rien d'outré : le jugement et le conseil précèdent la vieillesse dans les âmes que la religion a mûries¹. Sa piété avait communiqué au vicaire d'Écully une supériorité de raison et une rectitude de sens, que des vertus communes trouvent à peine, après de longues années d'expérience. Il eut bientôt obtenu auprès de toutes les classes de la société un de ces succès d'estime et de considération qui honorent le plus un prêtre. Son confessionnal était continuellement entouré. Le premier qui lui donna sa confiance fut son maître lui-même. La veille des grandes fêtes, il passait le jour et une partie de la nuit au saint tribunal, trouvant à peine le temps de monter à l'autel, de dire son bréviaire et de prendre à la hâte son unique et modeste repas. Quelles suaves exhortations découlaient de son cœur pour rafraîchir les âmes ! quel orgueil eût osé résister à son admirable humilité ? quel riche eût refusé de verser son superflu en ses bienfaisantes mains ? quel incrédule n'eût pas passé de l'admiration de tant de vertus à la croyance et à la pratique de la doctrine sainte qui

¹ Sap., iv, 8.

les faisait éclore et s'épanouir dans cette âme évangélique?

Il n'avait pas deux poids et deux mesures. La perfection qu'il prêchait aux autres, il en faisait la règle austère de sa conduite. Il s'efforçait de combler en lui l'abîme qui sépare trop souvent l'idéal de la loi de Jésus-Christ et la réalité des mœurs des chrétiens. Il accomplissait, le premier, les sacrifices qu'il demandait aux autres; ou plutôt ses sévérités n'étaient que pour lui : autant il était dur à lui-même, autant il était doux au prochain; sa rigueur devenait alors indulgence et bonté. Affable, obligant, gracieux envers tous, il avait des tendresses particulières pour les pauvres et les petits. Son bien était le bien de toute la paroisse. Il ne ferma jamais à personne ni sa bourse ni son cœur. On a conservé, à Écully, la mémoire de son inépuisable charité; nous n'en citerons qu'un trait parmi beaucoup d'autres.

Il y avait longtemps qu'il portait la même soutane, et l'on s'en apercevait à de notables avaries. Souvent averti qu'il devait à sa dignité, à l'honneur de son ministère d'avoir une mise plus correcte, il répondait : « J'y songerai... » et, en attendant, son petit traitement de vicaire continuait à se fondre en aumônes et en libéralités de toute espèce. Un jour pourtant, pressé plus que de coutume, il s'était décidé à remettre à la femme du marguillier la

somme nécessaire à l'emplette d'une soutane. Mais quelques heures après, il recevait la visite d'une grande dame, que le malheur des temps et une bienfaisance qui donnait toujours sans jamais compter avaient réduite à la plus douloureuse extrémité. Le bon vicaire n'y tient pas. Au sortir d'un entretien plein de confidences navrantes, il ne songe plus qu'à secourir cette noble infortune. Il court chez son commissionnaire, et lui demande son argent. La digne femme, se doutant bien qu'il y va pour son mari d'une façon de soutane, — son mari était tailleur, — oppose mille bonnes raisons, toutes plus lumineuses et plus persuasives les unes que les autres : « C'est bon ! c'est bon ! se contente de « dire l'entêté vicaire ; rendez-moi toujours mon « argent ; nous verrons ensuite. » On devine le chemin que prit cet argent ; le soir même, il était remis à madame de *** par des mains inconnues.

Toujours on le trouvait prêt à se dévouer, à se sacrifier pour le salut du troupeau. Les malades, au moindre signe, le voyaient accourir à leur chevet, ingénieux à les consoler, patient à les entendre, assidu à les visiter. Mais la vertu dans laquelle il excella fut la pénitence ; il put s'y exercer tout à son aise, sous les auspices d'un curé qui avait conservé au milieu du siècle les habitudes du cloître, et transporté dans son presbytère la règle de l'institut dont il avait été l'un des membres les plus fer-

vents. Par exemple, il avait été convenu entre M. Balley et son vicaire, que tous les jours l'office canonial se dirait en commun, à une heure fixe et invariable; qu'on ne découcherait jamais; qu'on ferait, chaque mois, un jour de récollection, et chaque année, les exercices spirituels.

« J'aurais fini par être un peu sage, disait le
 « Curé d'Ars, si j'avais toujours eu le bonheur de
 « vivre avec M. Balley. Pour avoir envie d'aimer
 « le bon Dieu, il suffisait de lui entendre dire :
 « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur !... »
 « Il le répétait à chaque instant du jour, quand il
 « était seul, et le soir, dans sa chambre, il ne ces-
 « sait de le répéter jusqu'à ce qu'il fût endormi. »

La vertu, les talents, la sainteté de son ancien maître défrayaient d'ordinaire la conversation du Curé d'Ars. Quand il voulait édifier son public par des traits d'histoire contemporaine, le nom de M. Balley revenait aussitôt sur ses lèvres, et, en même temps, ses yeux se remplissaient de larmes; et les larmes et les récits touchants ne tarissaient plus.

Il disait que « personne ne lui avait mieux fait voir jusqu'à quel point l'âme peut se dégager des sens, et l'homme approcher de l'ange. » Il était effrayant quand, dans son catéchisme, il énumérait les disciplines, les haïres, les cilices, les chaînes, les bracelets de fer et les autres instruments de

pénitence par lesquels ce saint homme crucifiait sa chair et s'en faisait le bourreau. Souvent la foi affaiblie de ses auditeurs, s'étonnant d'un héroïsme au-dessus de sa portée, lui aurait reproché de s'ap pesantir sur des détails rebutants.

Ce que le Curé d'Ars se gardait bien d'ajouter, et qui est parfaitement prouvé, c'est que le disciple ne le cédaît au maître en aucun genre de pénitences : c'était entre eux, sur ce point, une lutte à outrance à qui vaincrait l'autre. Ils en vinrent très-vite à s'interdire jusqu'à l'ombre d'une satisfaction sensuelle, et à se faire de la plus rigoureuse mortification une règle universelle et comme une seconde nature; ils vivaient de rien. On n'a pas l'idée d'une sobriété pareille. « Quand on avait commencé quelque chose, du bœuf, par exemple, ou des pommes de terre, il y en avait pour plusieurs semaines. *Quelquefois, cette pauvre viande était noire, à force de traîner sur table*¹. » On pouvait dire d'eux ce qu'on a dit de saint Benoît et de son compagnon saint Romain, qu'ils vivaient ensemble non tant d'un même repas que d'un même jeûne².

M. Balley était d'une taille très-élevée, d'un port noble et majestueux, d'une figure imposante, — *un profil romain*, disait M. Vianney, — d'une

¹ Paroles de M. le Curé d'Ars citées par Catherine.

² Bossuet, *Panegyrique de saint Benoît*.

constitution athlétique. Il lui aurait fallu plus de nourriture qu'à un autre pour se soutenir, et au contraire son jeûne était si rigoureux, qu'il semblait ne pas pouvoir porter son grand corps.

A la fin, la paroisse s'émut de tant d'austérités, et on raconte qu'elle alla en députation à l'archevêché, pour obtenir des supérieurs une ordonnance qui enjoindrait au curé et au vicaire de se mieux traiter.

Mais déjà M. Balley avait comblé la mesure de ses mérites et de ses années. Son corps était usé, avant le temps, par les travaux, les veilles, les macérations, les souffrances morales qu'il avait endurées sous la terreur. D'ailleurs il avait vu la résurrection du culte catholique et le triomphe de l'Église de Dieu. Par ses soins, Écully était devenu une fraîche et pure oasis, au milieu des populations d'alentour où fermentait encore le vieux levain révolutionnaire. Rien ne le retenait plus en ce monde, et, comme la mère de saint Augustin à son fils, il pouvait dire à son cher Vianney : « O mon fils ! en ce qui me regarde, rien ne m'attache à la vie. Qu'y ferais-je ? pourquoi y suis-je encore ? J'ai consommé dans le siècle toute mon espérance. Il était une seule chose pour laquelle je désirais séjourner dans cette vie, c'était de te voir prêtre avant de mourir. Dieu me l'a donnée avec surabondance, puisque je te vois mépriser

toute félicité terrestre pour le servir. Que fais-je encore ici-bas¹ ? »

Le vieux serviteur de Jésus-Christ attendait, dans un sentiment de joie sereine et confiante, quel'heure sonnât, à laquelle son Maître viendrait compter avec lui et lui payer son salaire. La mort était à ses yeux le repos du laboureur qui a fini sa journée; c'était l'arrivée chez soi, après un long et pénible voyage. Bientôt l'état de faiblesse et d'épuisement extrême où l'âge et les privations l'avaient réduit se compliqua d'un ulcère à la jambe, qui le retint au lit depuis le mois de février jusqu'au mois de juin 1817; — du moins, pendant cette période, on ne trouve pas sa signature dans les registres de la paroisse; à la date du 5 juin, il fait un enterrement, et il ne reparaît plus. — Les premiers froids aggravèrent sa situation: la plaie s'envenima; on aperçut des traces de gangrène.

A l'annonce de cet indice révélateur d'une fin prochaine, les prêtres voisins, qui aimaient M. Ballely comme un père et le vénéraient comme un saint, se rendirent auprès de son lit de souffrances. Ils voulaient apprendre à bien mourir de celui qui leur avait appris à bien vivre. Le malade profita de leur présence pour dire à son vicaire qu'il avait besoin d'être fortifié par la grâce des derniers sa-

¹ *Confess.*, liv. IX, ch. x.

crements. L'abbé Vianney entendit la confession de son vieux maître, et lui administra le saint viatique. La scène fut émouvante. Tous les assistants fondaient en larmes en voyant un jeune saint donner au vénérable vieillard, son bienfaiteur et son guide spirituel, les consolations suprêmes que la religion réserve aux mourants. Avant de recevoir le corps de Notre-Seigneur, le malade se leva sur son séant, et s'adressant à son vicaire et aux personnes présentes, il leur fit amende honorable pour les scandales qu'il leur avait donnés. Le vicaire à son tour, en son nom et en celui des assistants, lui demanda pardon des peines et des chagrins qu'ils lui avaient involontairement causés.

Le lendemain, l'abbé Vianney célébra pour le malade une messe à laquelle tout le village assista. Après le saint sacrifice, il revint près du lit de son ami, qui avait désiré l'entretenir une dernière fois seul à seul. Dans cette suprême et secrète entrevue, le mourant lui remit ses instruments de pénitence : « Tenez, mon pauvre Vianney, lui dit-il, cachez
« cela; si on le trouvait après ma mort, on croirait
« que j'ai fait quelque chose pour l'expiation des
« péchés de ma vie, et on me laisserait en purga-
« toire jusqu'à la fin du monde. » Puis il ajouta, en bénissant encore de ses deux mains défaillantes le jeune prêtre qui sanglotait à ses pieds, : « Adieu,
« cher enfant; courage! continuez à aimer et à

« servir le bon Maître... Souvenez-vous de moi au
« saint autel.... Adieu! nous nous reverrons là-
« haut!... »

Quelques instants après, ses yeux se fermèrent à la lumière de cette vie pour s'ouvrir à celle des félicités éternelles. « Il mourut, dit M. Vianney, comme un saint qu'il était. Sa belle âme s'envola parmi les anges, pour rendre plus joyeux le paradis. » Il était âgé de soixante-six ans et trois mois, et avait gouverné quinze ans la paroisse d'Écully. Son ancien élève, l'abbé Loras, supérieur du petit séminaire de Meximieux, présida ses funérailles, qui eurent lieu le lendemain de sa mort, le 17 décembre 1817.

Tel est le renom de sainteté que M. Balley a laissé derrière lui que, lors des fouilles qu'on opéra, vingt-cinq ans plus tard, dans le terrain de l'ancien cimetière d'Écully, pour jeter les fondements de la nouvelle église, on s'attendait à trouver son corps intact. On jugea à propos de remettre à la nuit l'exhumation des restes vénérés, afin d'éviter l'empressement et les manifestations trop vives de la foule.

Pénétrés de la perte qu'ils venaient de faire et de la difficulté de remplacer un homme d'un si grand mérite, les habitants d'Écully jetèrent unanimement les yeux sur le vicaire que M. Balley avait formé à son image, et qui le faisait revivre dans

tout l'éclat de sa sainteté. Mais quelque supplication qu'on employât, rien ne put triompher de sa modeste résistance. Il se croyait incapable de remplir un poste aussi important.

Deux mois après, il fut nommé curé d'Ars. En lui donnant ses pouvoirs, l'abbé Courbon lui dit : « Allez, mon ami. Il n'y a pas beaucoup d'amour de Dieu dans cette paroisse; vous en mettez. » Nous allons voir comment ce présage s'accomplit.



LIVRE DEUXIÈME

Vie pastorale de M. Vianney

DEPUIS SA PRISE DE POSSESSION DE LA CURE D'ARS JUSQU'À
L'ORIGINE DU PÈLERINAGE (1818-1828).



CHAPITRE PREMIER

Arrivée de M. Vianney à Ars. — Sa prière continuelle.

Ars est un petit village de l'ancienne principauté de Dombes, dont a été formé l'arrondissement de Trévoux. Au temps où l'abbé Vianney vint prendre possession de cette humble paroisse, aucune des routes qui s'y croisent et qui y mettent un peu de vie n'existait encore. Les maisons apparaissaient à peine dans un fouillis d'arbres à fruits. Elles étaient semées çà et là, sans aucune intention symétrique, se serrant seulement un peu plus

à l'entour du clocher. Leur groupe silencieux offre je ne sais quoi de mélancolique, qui est le cachet particulier des villages de cette zone, et qui tient plus peut-être aux mœurs paisibles des habitants qu'à toute autre disposition topographique. Des collines de peu d'élévation, des vallons boisés, de faibles cours d'eau qui portent leur tribut à la Saône, point de grosse agglomération, quelques hameaux disséminés de distance en distance, des fermes isolées, des chemins creux et couverts qui courent entre des buissons et présentent un aspect tellement uniforme, qu'il faut une habitude de tous les jours pour les distinguer : voilà la physionomie générale du pays. Toute cette surface légèrement ondulée est émaillée de prairies, de terres labourées et de haies vives.

Ars se cache dans un pli de terrain qu'arrose le Fontblin, dont les eaux troubles et presque dormantes coulent nonchalamment entre deux rangées d'aunes courbés en berceau sur son lit. Ce ruisseau sépare le village du château, qu'on aperçoit à demi, derrière un rideau de peupliers, à l'ombre d'un massif de charmilles. Quand on arrive à Ars du côté du midi, le noble manoir se montre le premier. Il a, dans sa forme sévère et ses murailles en briques, du donjon féodal et du *moustier* d'autrefois, quelque chose qui rappelle le vieux temps et s'harmonise bien avec le clocher dont il est contemporain.

La population de cette paroisse est tout agricole : ce n'est déjà plus la race vive et sémillante des bords de la Saône, ce n'est pas encore le type lymphatique et froid des pauvres métayers dont la vie s'étiole au souffle malsain des étangs de Dombes. La vénération mêlée d'amour dont ce peuple a, de tout temps, entouré son pasteur, montre qu'il est susceptible de recevoir une forte impression et d'y rester fidèle. Dès le rétablissement du culte, Ars avait eu le bonheur d'être pourvu d'un curé. L'abbé Berger resta à la tête de son troupeau jusqu'en 1817, époque à laquelle M. Courbon, croyant devoir lui confier un poste plus important, l'envoya à Sury-le-Comtal, paroisse considérable du Forez. Il quitta son peuple à regret. Au moment où il allait franchir les confins de la paroisse, on dit qu'il tourna vers elle ses yeux en pleurs, et lui donna sa bénédiction. Ces larmes pieuses, cette bénédiction suprême, à l'heure de la séparation, montrent assez quel homme était M. Berger. Il y eut entre cette bénédiction et l'arrivée de M. Vianney le court apostolat de M. Place. Ce bon prêtre ne fit que paraître dans le pays, qui n'eut pas le temps de l'apprécier; il y mourut d'une maladie de poitrine, après un séjour de quelques mois.

Ce fut à l'entrée du carême, le 9 février 1818, que l'abbé Vianney vint prendre possession de son poste. Il y vint dans l'appareil des apôtres, « n'ayant

ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent ¹. » Son petit mobilier le suivait pourtant : c'était l'héritage de son saint curé ; il consistait en un bois de lit et quelques hardes ; mais sa charité l'eut bientôt dépouillé de ses hardes, et la mortification inventa pour son lit des arrangements tels que M. Balley lui-même ne l'eût pas reconnu.

On dit qu'en apercevant les toits de sa paroisse, autour de laquelle il tournait depuis un moment sans la voir, il se mit à genoux pour appeler sur elle les bénédictions de Dieu. Plus tard, admirant quelle abondance de faveurs célestes Ars avait été comblé, quelqu'un lui demanda si cette circonstance était vraie. « Ce n'est pas mal pensé, » répondit-il. C'était sa manière ordinaire de faire un aveu, quand cet aveu coûtait à son humilité.

On dit encore qu'il eut de la peine à trouver le village, et qu'il n'en serait pas venu à bout sans le secours d'un petit berger qui l'aida à s'orienter. Ceux qui aiment à saisir, dans les choses, le côté qui prête aux rapprochements et semble révéler un dessein plus visible de la Providence, ont remarqué que son guide d'autrefois, Antoine Givre, est le premier des habitants d'Ars qui a suivi le saint Curé dans la tombe ; comme si le bon Dieu avait voulu que M. Vianney frayât le chemin de l'é-

¹ Saint Luc, ix, 3.

ternité à l'homme qui lui avait indiqué celui de sa paroisse.

Grâce au soin que le nouveau pasteur prenait de cacher ses vertus et de se faire oublier, Ars eût ignoré longtemps peut-être le trésor que le ciel lui avait envoyé, si des émigrations nombreuses n'eussent apporté d'Écully, où l'on ne pouvait s'habituer à son absence, l'écho des regrets qu'il y avait laissés. D'ailleurs, ce qu'il ne pouvait cacher et qui faisait, malgré lui, transparaitre au dehors les richesses de son âme, c'était la vivacité de sa foi, sa piété au saint autel et son recueillement dans la prière. A peine l'eût-on vu célébrer, que ce fut un concert universel : « Avez-vous remarqué notre nouveau Curé ? comme il prie avec ferveur ! comme il est pieux ! Ce n'est pas un homme comme un autre ; il y a chez lui quelque chose d'extraordinaire ; on nous a envoyé un saint. »

Il se dégage de la foule un sentiment pur et profond qui lui permet de savourer, comme une jouissance rare, les beautés morales de l'ordre le plus élevé. Sous sa rude enveloppe, l'habitant des campagnes cache souvent un remarquable instinct d'observation et un tact d'une finesse singulière. Quand il s'agit d'apprécier un homme, il a son bon sens à lui, ses axiomes naïfs qui le trompent rarement. Il croit volontiers à la religion du prêtre, à la sincérité de sa vertu, quand il en a pour garants

sa piété et son amour de la prière. Il se fait de son curé un type moins effacé que les gens du monde. Pour lui, le prêtre est, avant tout, l'homme de l'intercession et du sacrifice. S'il se plaît à l'église plus qu'ailleurs, si l'ombre sérieuse du sanctuaire enveloppe sa vie, s'il aime à gémir entre le vestibule et l'autel, ses paroissiens se disent avec admiration : « Voilà mon pasteur qui s'acquitte en mon nom du grand devoir tant recommandé par Jésus-Christ ; voilà le véritable ami de ses frères, le prophète de Dieu, qui prie beaucoup pour le peuple confié à ses soins ¹. »

C'est là, en effet, sa fonction par excellence, son caractère essentiel et sacré. « Il a été choisi entre tous les vivants pour offrir à Dieu les sacrifices, les parfums et la bonne odeur qui appellent sa miséricorde sur le monde² ; » vase très-pur de mortification et de prière, son cœur, comme l'encensoir que sa main balance, doit être « fermé du côté de la terre et ouvert du côté du ciel ; » il doit exhaler, à toute heure, ce volontaire encens qui brûle pour purifier l'air et neutraliser, en se consumant, tant de miasmes invisibles et mortels.

M. Vianney avait reçu de Dieu, en même temps que la grâce de sa vocation, l'intelligence de ces

¹ II Mac., xv, 14.

² Eccli., xlv, 20.

choses; il en portait gravé au plus intime de son âme le sentiment profond, et tout en lui répondait à l'idée qu'on aime à se former du prêtre selon le cœur de Jésus-Christ. Ce fut là son premier titre à l'estime et à la vénération des fidèles; ce fut aussi le seul prestige qu'il employa pour gagner leur confiance. Comment pouvait-il prétendre en exercer un autre? La nature n'avait rien fait pour cela; elle lui avait mesuré avec épargne ces avantages extérieurs qui viennent parfois en aide à la vertu, et qui, lorsqu'ils sont portés avec une dignité modeste et soutenus de qualités plus solides, sont d'une incontestable efficacité pour le bien. Il n'avait pas les grâces de la jeunesse; sa figure était pâle et anguleuse, son corps frêle, sa taille au-dessous de la médiocre, sa démarche pesante, son air timide et embarrassé, sa tournure vulgaire; rien enfin dans sa personne, excepté l'ascétisme de ses traits et la flamme expressive de son regard, n'était capable d'attirer l'attention, et il le savait, le saint jeune homme, lui si pur de toute pensée vaine, si avancé déjà dans la connaissance intime et pratique de son néant.

Toutefois, cette connaissance de lui-même ne le décourageait point. Le découragement est un orgueil souffrant; il naît dans les âmes faibles d'un excès de confiance en leurs propres forces et d'un défaut de confiance en Dieu. On attend beaucoup de soi-

même et de ses bonnes intentions. Le Curé d'Ars n'espérait rien de lui et attendait tout de Dieu ; il s'adonnait avec d'autant plus d'ardeur à la piété, convaincu que sans elle les plus beaux dons de la nature ne servent de rien, et que, sans aucun de ces dons, la piété fait à elle seule des prodiges.

Dès son arrivée, il choisit l'église pour sa demeure, se souvenant de ces paroles du Psalmiste « Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur des vertus ! Vos autels sont pour moi le nid que votre Providence fait trouver à l'oiseau¹... »

On le voyait passer de longues heures prosterné au milieu du sanctuaire, dans l'immobilité la plus complète. Il se *baignait*, suivant son expression, dans les flammes de l'amour, devant Notre-Seigneur présent au saint autel. Il entrait à l'église avant l'aurore et il n'en sortait qu'après *l'Angelus* du soir. C'est là qu'il fallait aller le chercher, quand on avait besoin de lui ; on était sûr de l'y trouver. « Plusieurs m'ont dit (c'est Catherine Lassagne qui parle) : Que nous aimons à voir M. le Curé à « l'église, surtout le matin, au petit jour, quand il « dit ses prières ! Avant de commencer, et de temps « en temps pendant la récitation du saint office, il « regarde le tabernacle avec un sourire qui fait « plaisir... » Je l'ai remarqué moi-même plusieurs fois ; on dirait qu'il voit Notre-Seigneur. J'étais

¹ Ps. LXXXIII.

vraiment frappée de ma misère spirituelle, en la présence de Dieu, quand je considérais, à la lueur de la lampe qui brûlait devant lui, cette figure sèche et décharnée, ce regard brillant qui se fixait sur la porte du tabernacle avec une expression de bonheur impossible à rendre. »

Voici les impressions d'un jeune séminariste de ce temps-là, qui eut plusieurs fois le privilège de dire le saint bréviaire avec M. Vianney : « Oh ! que sa piété était affectueuse et tendre ! elle ne présentait rien de bizarre et de singulier ; elle découlait naturellement de son cœur, comme l'eau d'une source abondante ; elle avait une douceur et une suavité angéliques. Tout ne se montrait pas au dehors, et il était facile de reconnaître que la fontaine ne donnait que de sa plénitude.... Il m'était impossible de contenir mes larmes, quand de longs soupirs s'échappaient de sa poitrine épuisée par le jeûne, et surtout quand ses regards affectueux s'élevaient vers le ciel. Je rougissais d'être si froid, si imparfait ; une sainte honte me prenait : c'était le mécontentement de moi-même ; je l'aurais voulu moins séraphique... Mais tout à coup la grâce me réprimandait intérieurement, et, transporté hors de moi-même, je n'avais plus qu'une envie, celle d'imiter sa ferveur et sa piété¹. »

¹ Manuscrit de M. l'abbé Renard.

M. Vianney, avons-nous dit, était constamment à l'église; il y passait ses journées tout entières et une grande partie de ses nuits. Dès lors l'arrangement de sa cure, l'ameublement de sa chambre, les agencements nécessaires à une confortable installation devenaient pour lui superflus; il ne s'en préoccupa jamais. Aussi le presbytère d'Ars commença-t-il d'avoir cet aspect singulier qui a frappé dans la suite tant de visiteurs, heureux d'avoir une fois balayé la poussière de ses vieux escaliers. On sentait bien qu'il y avait là quelqu'un de vivant; mais on était tenté de croire que c'était la demeure d'un esprit, tant on y remarquait l'absence des choses les plus nécessaires à la vie.

Rien n'échappait à l'œil attentif des paroissiens, et chaque jour leur apportait un nouveau sujet d'édification. Qu'avaient-ils besoin désormais d'écouter les récits de ceux qui avaient eu le bonheur de posséder leur Curé avant eux? Quand la confiance et les regrets amenaient encore à son confessionnal les personnes qu'il avait dirigées à Ecully, et qui ne pouvaient se consoler de son départ, les gens d'Ars leur disaient comme autrefois les compatriotes de la Samaritaine : « Ce n'est plus seulement sur vos renseignements que nous le jugeons; car nous avons le témoignage de nos yeux¹. »

¹ S. Jean., iv, 42.

CHAPITRE II

Débuts de M. Vianney à Ars. — Ses rapports avec ses paroissiens. — Mademoiselle d'Ars.

Continuons à scruter les détails de ces premières années d'apostolat : ce ne sont pas les moins belles. Malheureusement, beaucoup de traits, qui signalèrent cette intéressante période, ont disparu avec les personnes dont la mémoire en avait conservé le dépôt. Toutefois, en laissant se perdre dans l'oubli ce qui a rapport à la jeunesse sacerdotale de son serviteur, Notre-Seigneur a voulu que l'histoire en sauvât quelques débris : révélations incomplètes mais touchantes, à l'aide desquelles on peut ressaisir les traces à demi effacées du passage ici-bas d'un des hommes qui ont le plus honoré l'Eglise, au XIX^e siècle.

M. Vianney avait pris possession de son poste avec une joie que tempérait l'humilité. Dans le champ du Père de famille, le coin de terre qu'il avait à cultiver était bien petit, mais il l'estimait

encore trop grand pour son mérite, et, lorsque des hauteurs qui entourent sa chère paroisse il en regardait les toits et les champs, son cœur se fondait de reconnaissance et de tendresse, en songeant qu'il avait été jugé digne de conduire des âmes à Dieu ; il aurait voulu les rassembler toutes, comme la poule rassemble sa couvée sous son aile ; il les étreignait au fond de sa pensée, leur promettant de les aimer, de leur être fidèle, et de ne plus chercher en ce monde qu'elles seules ; elles seules suffisant à ses peines, aussi bien qu'à ses joies.

Ses joies, hélas ! qu'elles furent lentes à venir ! Il s'en fallait qu'Ars fût alors la paroisse exemplaire que nous avons connue : là, comme dans les autres parties de la Dombes, beaucoup d'âmes croupissaient dans cette indifférence qui emprunte des conditions inférieures de l'intelligence et de l'asservissement du corps à un travail continu un caractère aussi obstiné qu'affligeant.

Voici le tableau que nous trouvons dans les notes de Catherine Lassagne : nous lui laissons ses couleurs simples et naïves.

« La paroisse d'Ars, dit cette pieuse fille, était, à l'arrivée de M. le Curé, dans la plus grande pauvreté spirituelle : la vertu était peu connue et peu pratiquée ; presque tout le monde oubliait la bonne voie, c'est-à-dire négligeait le soin de son âme et de son salut. Les jeunes personnes n'avaient en

lête que les amusements et les plaisirs. Chaque dimanche, ou peu s'en faut, on s'assemblait sur la place, à quelques pas de l'église, ou dans les cabarets du village, selon la saison, pour s'y livrer aux danses et aux divertissements de toutes sortes. »

Les anciens confirment ce témoignage ; ils conviennent que la jeunesse du pays avait plus qu'ailleurs la réputation très-méritée d'aimer passionnément le plaisir et de s'y abandonner avec une joie folle et bruyante, sans retenue et sans frein.

Qui saura jamais ce que le cœur du saint prêtre eut à souffrir d'un pareil état de choses ! que de tristesses s'y sont lentement amassées ! combien l'inutilité apparente de son ministère, au milieu de la population où il devait passer sa vie, a dû, dans le commencement, désoler son âme ! que de fois on le vit répandre sur les infidélités de son peuple ces saintes larmes que le Sauveur versa sur l'ingrate Jérusalem ! Cette douleur n'allait pourtant jamais jusqu'à la défaillance. Le Curé d'Ars, tout en reconnaissant la difficulté de l'entreprise, crut qu'il en viendrait à bout par ses prières, ses soupirs et ses gémissements devant Notre-Seigneur. Dès lors, il résolut de passer les jours et les nuits à conjurer la divine miséricorde d'agir elle-même sur l'esprit de ses paroissiens.

On se tromperait toutefois si l'on jugeait que la

présence presque continuelle du Curé d'Ars à l'église dût lui faire négliger d'autres œuvres importantes qui rentrent dans le cercle des devoirs essentiels d'un prêtre, lorsqu'il a accepté devant Dieu le fardeau pastoral. De tous les travaux imposés à l'homme ici-bas, le plus effrayant pour sa faiblesse est sans contredit le gouvernement des âmes. Les princes de la terre commandent à des royaumes et à des empires, ils ne commandent pas à des âmes ; leur tâche n'est rien à côté de celle du dernier curé de village : c'est la pensée de saint Jean Chrysostome, qui voit là plutôt une paternité qu'un commandement¹.

Purifier les âmes, les éclairer, les consoler, les amener à vouloir les choses les plus hautes et les plus difficiles, les arracher à la tyrannie des passions et à la fascination des faux biens de la terre, pour les faire vivre de la vie qui est en Notre-Seigneur Jésus-Christ : telle est la mission du prêtre en ce monde. Et, pour accomplir de si grandes choses, il n'a que deux moyens : la prédication et la prière ; le droit de parler de Dieu aux hommes et le devoir de parler des hommes à Dieu.

Déjà nous avons vu le Curé d'Ars recourir au second de ces moyens, en homme profondément pénétré de son insuffisance personnelle, assuré

¹ Saint Jean Chrys., *in Epist. II ad Cor.*, hom. xv.

qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, qu'il ne sait rien, que Dieu seul est tout, qu'il peut tout, et qu'il fait toujours la volonté de ceux qui l'invoquent. Mais à la prière il associa, dès l'origine, avec un très-grand zèle, la parole sainte. Il y attachait une souveraine importance, et consacrait à s'y préparer, dans un travail opiniâtre, le temps que les exercices spirituels ne remplissaient pas. Rien ne lui coûtait pour se mettre en état de l'annoncer à son auditoire, avec toute la force et toute l'éloquence dont il était capable. Il ne disait pas : A quoi bon y penser d'avance ? je suis au milieu d'un peuple de paysans ; j'en saurai toujours assez pour eux. Dans ces paysans il voyait des âmes ; il savait que les âmes se valent devant Dieu ; que Notre-Seigneur les a aimées toutes ; qu'il a donné sa vie et son sang pour toutes ; que toutes, par conséquent, ont des droits égaux à être traitées avec respect.

Instruit par l'exemple de ces grands docteurs des premiers siècles, qui ne se croyaient pas dispensés, après tant d'illustres travaux, de s'appliquer encore à l'évangélisation de leurs Églises, et qu'on trouvait dans la solitude, leur docte front incliné sur la page des divines Écritures qu'ils devaient, le dimanche, expliquer à leurs peuples, M. Vianney se renfermait, des journées entières, dans sa sacristie, pour composer ses prênes et ses homélies. Lorsqu'il les

avait écrits, seul et sans témoin, il les récitait comme s'il eût été en chaire.

Peut-être cette pratique lui avait-elle été suggérée par les souvenirs vifs encore dont un prélat des États-Romains avait laissé derrière lui le pays tout pénétré. Transporté en France à la suite de Pie VII, l'illustre proscrit avait choisi Trévoux pour résidence, et il avait pris le village d'Ars en affection, à cause sans doute du charme qu'il trouvait dans la société du vicomte d'Ars. Il y dirigeait souvent ses promenades solitaires. L'exil, en l'arrachant de son siège, n'avait déplacé que son corps; le cœur du saint évêque était resté au milieu de son troupeau; et les liens par lesquels il lui était uni subsistaient encore, pieusement entretenus par le souvenir et la prière. Que de ferventes adorations il a faites dans la petite église d'Ars!... Mais voici qui est plus touchant: il lui arrivait quelquefois de s'y enfermer, de monter en chaire et de prêcher à haute voix, comme s'il avait eu des auditeurs invisibles. On prit un jour la liberté de lui demander l'explication de cette conduite, qui ne laissait pas de paraître étrange: « Il ne faut pas que
« cela vous étonne, répondit-il. J'ai les anges de
« Dieu pour auditeurs à la place de mes chers
« diocésains; ils leur portent mes paroles. »

Bon évêque! Dieu semblait n'avoir permis son séjour prolongé sur une terre étrangère, qu'afin d'en

faire, comme de Joseph, le sauveur d'un peuple qui n'était pas le sien et de son propre peuple. Longtemps les populations qui furent témoins de l'austère grandeur avec laquelle il supporta les douleurs de l'exil vénéraient sa mémoire; et qui sait si ses exemples ne furent pas une des sources auxquelles s'inspira la piété du jeune Curé, qui, quatre ans après, devait prier et prêcher là où l'évêque de Nocera avait prié et prêché lui-même?

Il est pour le bon prêtre un autre apostolat que celui de la chaire : c'est l'apostolat de la conversation, cet apostolat de plain-pied, *sermo pedestris*, qui s'exerce dans la rue, dans les champs, au foyer de la famille, au chevet du malade. Qui pourrait dire le nombre d'âmes ramenées à Dieu par ce genre de prédication, surtout quand le cœur est de la partie? L'abbé Vianney avait compris qu'il ne commencerait à faire du bien à ses paroissiens que lorsqu'il s'en serait fait aimer. Or, il y a un secret pour se faire aimer, et le nouveau curé d'Ars possédait ce secret : il aimait.

En voyant ce qu'est l'âme du peuple, beaucoup s'attristent et se demandent que faire pour rendre les hommes meilleurs? La réponse est à toutes les pages de l'Évangile : il faut les aimer... les aimer quand même, les aimer toujours. Dieu a voulu qu'on ne fit du bien à l'homme qu'en l'aimant. « Le monde appartient à qui l'aimera davantage et le lui

prouvera le mieux¹. » Voilà une belle parole dont la vie tout entière de M. Vianney a été l'éclatante démonstration. Il n'a tenu tant d'âmes dans sa main, il n'en a vu tant d'autres à ses pieds, que parce qu'il a beaucoup aimé.

Oh ! comme il aima d'abord ses paroissiens ! A peine installé au milieu d'eux, il voulut tout voir avec ses yeux, tout connaître avec son cœur, tout réjouir par sa présence, se faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. C'est le sublime devoir du pasteur ; il ne croyait jamais l'avoir assez rempli. Sa charité, qui songeait à tout, savait se servir de tout. Il ne se contentait pas de ces rapports généraux où le prêtre étant l'homme de tout le monde n'est pas assez l'homme de chacun ; il saisissait la moindre occasion de donner individuellement à ses paroissiens des marques privées et directes de son estime et de son dévouement, en sorte que chacun pouvait se croire uniquement aimé. Ouvert, complaisant, affable envers tous, sans descendre de sa dignité et sans cesser un instant d'être prêtre, il n'aurait pas rencontré un enfant dans la rue sans s'arrêter pour le saluer et lui adresser, à travers un sourire, quelques mots aimables. On sait combien cette conduite est appréciée à la campagne.

¹ L'abbé Mullois, *Manuel de la charité*.

La visite de ses paroissiens l'occupait aussi dans certaines limites. Il ne se contentait pas d'aller où on l'appelait, il se présentait même là où on ne l'appelait pas, mais toujours d'une façon très-discrète, attendant les occasions favorables ou les faisant naître. Il choisissait volontiers l'heure des repas, afin de trouver toute la famille réunie, et pour ne causer ni dérangement ni surprise, il s'annonçait de loin, en appelant par son nom de baptême, avec une douce familiarité, le maître de la maison; puis il entrait, faisait signe à tout le monde de continuer, d'un geste qui n'admettait pas de réplique, s'appuyait un instant contre un meuble, et, après avoir demandé des nouvelles de tout ce qui pouvait intéresser la famille, par une transition ménagée avec autant d'adresse que de douceur, il en venait à parler des choses divines auxquelles son âme était continuellement appliquée. Sa conversation était formée du suc qu'il avait retiré de ses lectures assidues dans la Vie des saints. Il avait une grâce de Dieu pour dire ces choses qu'un autre n'aurait pas vues, ou n'aurait pas comprises, et qui étaient restées dans son cœur comme autant de flèches de l'amour divin. Tous l'écoutaient avec une religieuse attention. Quand il s'en allait, sa visite n'avait pas seulement charmé, elle avait instruit, consolé, affermi dans le bien. Ce qui, après la grâce, donne le plus d'efficacité à de pieuses pa-

roles, c'est la sainteté reconnue de celui qui les profère : tel était dès lors l'ascendant de sa sainteté, que de nombreux retours à Dieu furent le fruit de ces simples entretiens.

C'est ici le lieu de parler d'une ressource que la Providence avait ménagée, dès le principe, au Curé d'Ars, comme consolation et comme moyen de rendre son zèle plus fructueux. Au moment où il inaugurerait son ministère avec un si ardent amour du bien et si peu d'éléments de succès, le château seigneurial était habité par une de ces grandes dames d'autrefois, faites pour charmer honnêtement une société d'élite, y briller, y donner le ton, y être respectées : types devenus trop rares, dans la contemplation desquels ceux qui les ont une fois connus viennent toujours chercher, sans les épuiser, les inspirations qui élèvent l'âme et la purifient.

Mademoiselle d'ARS, fille de M. le comte Louis Garnier d'Ars, officier aux gardes françaises, et de mademoiselle Dupré de Saint-Maur, avait alors soixante ans. Élevée dans le royal giron de Saint-Cyr, ayant sucé le lait d'une mère qui était la vertu même, les saintes clartés de l'Évangile lui étaient arrivées naturellement, sans presque qu'on les lui eût enseignées. Elle avait eu autour d'elle, dans son enfance, tant de fervents apôtres ; elle avait reçu sur son jeune front la bénédiction de tant de

saints personnages ; elle avait appris à lire et à goûter de si bonne heure les grandes pages de Bossuet, les touchants enseignements de Fénelon, les lettres onctueuses de saint François de Sales, qu'au sortir de pension, elle était déjà une chrétienne accomplie. A l'époque où nous la trouvons, l'âge avait mûri ses sentiments pieux.

Mademoiselle d'Ars était petite, mais tout en elle était rempli de grâce et de vivacité. Elle avait un extérieur aisé, simple et noble, un esprit fin, naturel et orné tout ensemble. C'était une chose charmante que de l'entendre deviser du passé ; on eût dit une chronique vivante. Sa conversation ressemblait à la lecture des mémoires les plus intéressants ; la sérénité de son âme passait dans ses propos, qu'animaient d'agréables et spirituelles saillies. D'une extrême bonté de cœur, d'un caractère uni, d'une indulgence sans bornes pour les autres, d'une gaieté doucement épanouie, d'une piété angélique qui inspirait à tous le respect, que nul n'osait attaquer, parce qu'elle ne blessa jamais personne, qu'elle fut toujours égale, toujours facile, elle se portait à tout avec une modération et une complaisance qui ne se démentaient jamais. C'était une de ces femmes aimablement et héroïquement chrétiennes, qui donnent à ceux qui les approchent l'envie de faire leur salut, dont la vue console et repose, dont le souvenir rafraîchit la

pensée, dont le contact, les paroles et l'exemple sanctifient.

Nos lecteurs nous sauront gré d'extraire d'une correspondance de famille quelques lignes qui achèvent le portrait de mademoiselle d'Ars :

« La maîtresse du lieu est unique en son espèce. Son âme est toujours tranquille ; même au milieu des orages et des tempêtes , elle ne cesse de réfléchir la pureté d'un beau ciel. Elle est heureuse de ce bonheur qui ne peut venir que de Dieu : il n'est point acheté à force de sacrifices et de victoires, il n'est pas factice ni passager : c'est une habitude de tous les jours et de tous les instants ; elle n'a besoin de le chercher ni dans ses souvenirs ni dans ses espérances ; le passé et l'avenir embellissent son présent

« Si la physionomie de notre France (cette lettre a été écrite en 1830) vient jeter quelque ombre sur la superficie de ses pensées, le fond en est toujours calme et rayonnant.... Aux plus sinistres présages, aux alarmes les plus vives, elle répond par un : « O mon Dieu ! » et puis ses pressentiments et ses craintes rencontrent le ciel qui la rassure.... »

Ajoutons que mademoiselle d'Ars était une maîtresse de maison parfaite : elle excellait dans ces soins délicats que l'Esprit-Saint exalte, qui sont confiés à la sagesse d'une femme et qui doivent, dans le monde, suffire à sa gloire. Il était dans la destinée du château d'Ars de perpétuer ces précieuses traditions des âges de foi où la vie chrétienne habitait souvent la demeure des grands, et

y fleurissait sous sa forme la plus attrayante. Alors, comme aujourd'hui, la maison était toute remplie de l'honnête et calme parfum des temps passés; tout y était réglé comme dans un couvent; tout le monde, depuis la maîtresse jusqu'au dernier domestique, était à son devoir.

Quoiqu'elle appartint au meilleur monde par son éducation et les habitudes de sa jeunesse, mademoiselle d'Ars menait une vie fort retirée, partageant son temps entre le travail des mains et les exercices de la plus haute perfection. Elle était aussi étrangère au monde et aussi dégagée de ses tyrannies que si elle eût vécu dans un cloître.

Rien n'était plus simple que l'emploi de sa journée : toujours levée la première, elle réunissait de grand matin ses domestiques, dans son salon, pour la prière et une lecture spirituelle en commun; elle en faisait autant le soir, avant l'heure du sommeil. Elle allait tous les jours à la messe de son Curé, faisant à pied, en toute saison et par tous les temps, le quart d'heure de mauvais chemin du château à l'église. De retour chez elle, elle était plus occupée à faire chauffer et reposer son vieux serviteur, le bon et fidèle Saint-Phal, qu'à se soigner elle-même.

Un jour qu'elle était venue à la messe dans la neige jusqu'à mi-jambe, M. Vianney, touché de compassion, ne put s'empêcher de lui dire : « Ma-

« demoiselle, vous devriez bien avoir une voiture.
« — Mon bon curé, lui répondit-elle, j'ai calculé
« ce qu'il me faudrait dépenser pour cela : c'est
« une somme assez ronde, et toujours autant que
« les pauvres n'auraient pas. »

Le reste du jour se passait à surveiller la tenue de sa maison, dont elle savait les moindres détails, à assigner leur tâche aux domestiques, à leur faire quelque bonne lecture (celle de la Vie des saints défrayait tous les repas), à exécuter divers travaux d'aiguille et à prier dans le bréviaire avec Saint-Phal. Mademoiselle d'Ars récitait tous les jours les heures canoniales; il y a là de quoi étonner peut-être, dans un siècle déshabitué du grand devoir et du grand charme de la prière; mais il ne faut remonter que de cent ans en arrière pour trouver l'usage du bréviaire généralement répandu dans le monde laïque, parmi les personnes d'un certain rang faisant profession de piété. Bien des existences inoccupées lui devaient alors d'échapper à l'incurable ennui, qui est la rouille de l'âme et l'un des maux de notre époque.

Le château d'Ars n'était pas seulement une maison où régnait la prière, c'était l'asile des malheureux, le refuge de ceux qui souffraient, l'hôpital, la banque, l'exemple et la ressource de tout le pays. Mademoiselle d'Ars avait réglé ses dépenses bien au-dessous de ses revenus, et trouvait de la sorte

le moyen de donner avec une inépuisable charité. La charité était l'âme et comme la passion de sa vie. Ses aumônes savaient trouver des routes pour arriver partout. Villefranche en avait sa large part, et de nombreuses familles des malheureux quartiers de cette ville manufacturière recevaient d'elle, chaque année, l'argent de leur loyer.

Mais donner n'était pas assez pour mademoiselle d'Ars; il n'y a qu'un plaisir médiocre et un mérite vulgaire à donner, quand on le peut; elle faisait plus : elle se condamnait au travail, à un rude et incessant travail. A l'exemple d'autres illustres dames qu'on a vues porter le dévouement jusqu'à faire le lit des pauvres, préparer leur nourriture, recueillir leurs vieux haillons qu'elles avaient le courage de nettoyer, en quelque état qu'ils fussent, et de racommoder de leurs nobles mains, mademoiselle d'Ars était occupée, depuis le matin jusqu'au soir, à préparer des vêtements de toutes les tailles pour les vieillards, les femmes, les nouveau-nés. Elle connaissait par cœur toutes les familles pauvres du voisinage; elle savait leur généalogie, le nom et l'âge des enfants. Chacun de ses ouvrages avait sa destination marquée; elle avait soin de réserver pour elle les plus rebutants et les plus grossiers. Elle sentait qu'il y a dans le travail, à proportion qu'il est plus humble et plus pénible, quelque chose de sanctificateur qui opère,

pour ainsi dire, à la manière d'un sacrement.

Telle était mademoiselle d'Ars : femme admirable, pour qui l'élévation du rang n'était qu'une obligation plus étroite de servir Dieu, l'Eglise et les pauvres. On pouvait lui appliquer quelques-uns des traits sous lesquels la sainte Ecriture a dépeint la femme forte : « Elle a cherché la laine et le lin, et le conseil préside à l'ouvrage de ses mains. Elle s'est levée avant le jour et a distribué la tâche à ses domestiques et la nourriture à ses servantes... Sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. Elle a porté sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle a ouvert ses mains à l'indigent; elle a tendu ses bras vers le pauvre... Elle a considéré les sentiers de sa maison et n'a pas mangé le pain de l'oisiveté. Ses actions ont fait son éloge dans les assemblées publiques¹. »

Elle fut la première que frappa l'éminente vertu de son saint Curé; c'est ainsi qu'elle le nommait; la première à le comprendre et à se réjouir de l'incalculable présent que le ciel, dans sa bonté, venait de faire à la paroisse d'Ars. Voici en quels termes elle rendait compte de ses impressions, peu de jours après l'arrivée de M. Vianney : « Nous venons de perdre M. Place, qui était un bon prêtre; la mort nous l'a enlevé à la fleur de l'âge; il a été immé-

¹ Prov., xxxi, 13-31.

diatement remplacé. M. Courbon nous a envoyé pour curé un vicaire d'Ecully qui se nomme M. Vianney. Nous sommes les enfants gâtés de la Providence. Je n'ai pas connu de prêtre aussi pieux que notre nouveau Curé : il ne quitte pas l'église ; à l'autel , c'est un séraphin ; en chaire, il n'est pas orateur comme M. Berger, mais il est tout rempli de l'esprit de Dieu... Il ne mange presque rien. Priez Dieu qu'il le soutienne et nous le conserve longtemps ; s'il venait à mourir, il serait trop difficile de le remplacer... »

Tous les ans mademoiselle d'Ars avait l'habitude d'offrir à son Curé, pour sa fête, un bouquet de lis, de simples lis. Une année, elle ne put, comme à l'ordinaire, s'acquitter de cet hommage la veille ; elle le fit le jour même de la Saint-Jean, à la sacristie. M. Vianney prit le bouquet, en admira la fraîcheur et l'arrangement, et le déposa ensuite sur la fenêtre, qui est en plein midi, où le soleil ardent de cette saison devait le flétrir en quelques heures. Au bout de huit jours, les lis avaient encore tout leur éclat et tout leur parfum. Ce prodige fit grande sensation ; et M. le Curé, mis en demeure de se prononcer sur la singularité du fait, eut bien soin de dire, de peur qu'on ne s'avisât de croire qu'il y fût pour quelque chose : « Il faut que mademoiselle d'Ars soit une sainte, pour que ses fleurs se soient conservées ainsi. »

CHAPITRE III

Renouvellement de la paroisse d'Ars. — M. Vianney établit l'adoration perpétuelle, la pratique de la fréquente communion, la prière du soir en public et les confréries.

Toute l'ambition de M. Vianney était de former un foyer vivant de piété dans sa paroisse. Pour cela trois moyens s'offraient à son zèle, tous trois autorisés par la pratique de l'Eglise et par l'exemple des hommes qui ont été les plus habiles dans le maniement des âmes. Le premier, qui n'est ni nouveau ni particulier, mais qui a été établi par Jésus-Christ lui-même, pour unir son Eglise et la faire vivre en sainteté, était la dévotion au très-saint sacrement. Ce moyen a été celui des saints : tous ont cru que le renouvellement de la piété ne s'opérait que par là.

Ce fut celui que M. Olier employa pour réformer la paroisse de Saint-Sulpice. « Le dessein du Fils de Dieu, en venant sur la terre, dit ce vénérable prêtre,

a été de communiquer aux hommes sa vie divine, afin de les rendre semblables à lui. Il commence cette transformation par le baptême, mais il l'achève et la perfectionne par la très-sainte eucharistie, l'aliment divin qui nous donne réellement sa propre vie et ses sentiments, qui nous met en participation de son intérieur adorable et nous fait une même chose avec lui. Il s'est mis au très-saint sacrement pour continuer ainsi sa mission jusqu'à la fin du monde, et aller, par ce moyen, dans tous les coins de la terre, former à son Père des adorateurs en esprit et en vérité... C'est là qu'il est source de vie divine, qu'il est ce vase immense et cet océan sans fond, de la plénitude duquel nous sommes tous sanctifiés. »

Grâce à la divine eucharistie, le Verbe fait chair n'a pas cessé d'habiter parmi nous, toujours plein de grâce et de vérité. Comme autrefois, la foule des malades se pressait sur ses pas pour être guérie par la vertu qui sortait de lui ; de même, encore aujourd'hui, l'humanité, ce grand malade épuisé par les ravages de la triple concupiscence qui couve dans son sein, s'approche avec une humble foi pour obtenir la santé de l'âme, non plus du contact de ses habits, mais du contact vivifiant de sa chair virginale qui donne la vie au monde. Il y vient des Madeleines qui répandent à ses pieds leurs larmes et leurs parfums ; il y vient de pauvres mères qui lui

redemandent l'âme de leur fils unique, des Chana- néennes qui le supplient d'avoir pitié d'elles, des Samaritaines qui nouent avec lui ces entretiens ineffables dans lesquels on apprend à connaître le don de Dieu; il y vient des jeunes gens que Jésus-Christ regarde et qu'il aime; il y vient, apportés sur les bras de leurs mères, de petits enfants qui veulent avoir leur part de ses divins embrassements...

Au pied du tabernacle, à la sérieuse lumière de la lampe qui veille, l'homme peut, à toute heure, s'agenouiller, converser familièrement avec son Créateur, lui découvrir tous les frémissements de son cœur, tous les mystères de joie ou de tristesse qui remplissent son âme; se prosterner pour l'adorer, pour se vouer à lui, pour recevoir sur les durs labeurs de son corps ou de sa pensée les douces bénédictions de ce pontife qui sait si bien compatir à toutes nos infirmités. Ouvrant alors le trésor de ses grâces, le Maître adoré se plaît à en répandre l'abondance dans les cœurs qui l'aiment véritablement : il les fortifie contre les tentations, il les détache de la terre et leur apprend à ne plus désirer que le ciel; il les éclaire, les console, les calme et verse en eux une onction divine, inconnue, dont la douceur surpasse toute expression comme elle surpasse tout sentiment.

Nous nous sommes oublié à parler un instant des

bienfaits de la présence réelle : on nous le pardonnera. Ce livre a été écrit pour redonner au saint ami que nous avons perdu la vie de la mémoire, et pour que, du fond de sa tombe, il ne cessât de nous parler ; mais l'amour de Notre-Seigneur, la dévotion à son très-saint Corps, c'est tout le Curé d'Ars... ; c'est le secret de sa sainteté, le dernier mot de sa vie, et le moyen qu'il employa pour sauver un grand nombre d'âmes : nous serions trop heureux si le Dieu des miséricordes daignait, à son tour, se servir de ces pages pour toucher ne fût-ce que l'âme d'un seul de nos frères.

Revenons à notre Bienheureux. Son premier soin fut de chercher à établir dans son église l'adoration perpétuelle. Mais comment faire et où trouver des adorateurs ? Quand une pensée vient de l'Esprit-Saint, et qu'elle est reçue dans un cœur fidèle, il est rare qu'en dépit des circonstances les plus défavorables elle ne fasse pas son chemin, et que ce qui paraît impossible continue de l'être longtemps.

Mademoiselle d'Ars n'était pas tout à fait la seule personne qui tirât Notre-Seigneur de la solitude de son temple. Il y avait à Ars, dans ce temps-là, un bon père de famille, un simple cultivateur, un pauvre paysan sans lettres, qui faisait la joie de son Curé, et dont nous avons entendu souvent, dans son catéchisme, M. Vianney nous redire en pleu-

rant la très-simple et très-louchante histoire. Soit qu'il allât aux champs, soit qu'il en revînt, ce brave homme ne passait jamais devant l'église sans y entrer. Il laissait à la porte ses instruments de travail, son hoyau, sa pelle et sa pioche, et on le voyait de longues heures, assis ou à genoux, en présence du Dieu de l'eucharistie. M. le Curé en était très-consolé. Une chose l'étonnait pourtant : c'est qu'il n'avait jamais surpris, dans cet homme en prière, le plus imperceptible mouvement des lèvres. « Bon père, s'avisait-il de lui demander « un jour, qu'est-ce que vous dites à Notre-Seigneur, pendant les longues visites que vous lui faites, tous les jours et plusieurs fois par jour? « — Je ne lui dis rien; JE L'AVISE ET IL M'AVISE... » Belle et sublime réponse ! Ce brave homme ne disait rien ; il n'ouvrait aucun livre ; il ne savait pas lire ; mais il avait des yeux, les yeux du corps et les yeux de l'âme, il les ouvrait, ceux de l'âme surtout ; il regardait Notre-Seigneur : « JE L'AVISE ! » Il y attachait tout son esprit, tout son cœur, tous ses sens, toutes ses facultés ; il se plongeait dans cette ardente et silencieuse contemplation ; il s'y perdait délicieusement. Il y avait dans ce colloque intime, dans cette parole muette qui allait et venait du cœur du serviteur au cœur du Maître, un échange d'ineffables sentiments dans d'ineffables regards. C'est là le secret, le grand secret pour arri-

ver à la sainteté. Être saint, c'est se faire soi-même à l'image de Jésus-Christ; et, pour former en soi Jésus-Christ, que faut-il? Le regarder souvent, le regarder longtemps; car, plus on le regarde, plus on l'aime, et plus on l'aime, plus on est porté à l'imiter.

On voyait encore avec mademoiselle d'Ars, assistant à la sainte messe, et le soir, récitant dévotement son chapelet devant l'autel de Notre-Dame, une bonne veuve qui habitait une petite maison près de l'église et qui faisait le ménage de M. le Curé.

Enfin, pour compléter ce groupe fidèle, la Providence permit qu'une personne fort connue à Lyon par son éminente piété, attirée sans doute par la réputation que M. Vianney s'était acquise pendant son vicariat d'Écully, vînt s'établir à Ars. C'était une bonne fortune inespérée; le saint Curé en bénit le ciel avec des larmes de joie. Le rêve de son âme était accompli : Notre-Seigneur ne serait plus seul dans son tabernacle; il aurait désormais sa petite cour.

Mademoiselle Pignaut connut en arrivant la bonne veuve, et lui demanda à partager son toit. Que lui importaient la petitesse et la pauvreté du lieu? elle voulait vivre aux pieds de Notre-Seigneur comme Marie, et achever sa carrière, aux trois quarts remplie, dans les heureux loisirs de la

contemplation. Cette sainte fille avait quelque fortune, et, comme elle ne faisait aucune dépense, qu'elle se réduisait au strict nécessaire, elle pouvait disposer en bonnes œuvres de tout l'argent qu'elle économisait. Son bonheur était de faire passer ses aumônes par les mains de son Curé, qui tirait à vue sur elle. « Allons, lui disait-il, j'ai besoin de cinq francs : donnez-les-moi vite... » Et elle s'exécutait de bonne grâce. Ce fut là le commencement de cette liste civile, que nous verrons plus tard atteindre des chiffres miraculeux.

Ainsi, dans la petite église d'Ars, naguère abandonnée comme le sont tant de pauvres églises de campagne, on pouvait voir, à toute heure du jour, deux anges adoreurs, l'un dans le sanctuaire, l'autre dans la chapelle de la sainte Vierge. Mademoiselle d'Ars et la bonne veuve y paraissaient aussi ; mais les devoirs de leur position respective ne leur permettaient pas la même assiduité.

La journée, commencée par l'offrande du très-saint sacrifice, se terminait régulièrement par la récitation du chapelet et la prière du soir en commun. Il n'était pas possible qu'un spectacle si édifiant fût perdu pour ceux qui en étaient les témoins. Le bien a sa contagion comme le mal. De jour en jour, le saint Curé avait la consolation de voir un plus grand nombre de brebis jusque-là fugitives rentrer au bercail. Ce noyau se grossit encore par

l'adjonction de personnes étrangères qui vinrent successivement s'établir à Ars.

M. Vianney n'était pas connu; on ne parlait pas du Curé d'Ars dans le monde; et déjà il semblait qu'une influence secrète attirât vers lui les âmes qui avaient faim et soif de la justice, et leur désignât, pour venir y adorer Dieu en esprit et en vérité, l'église que ce bon prêtre remplissait du parfum de ses prières.

La réunion du soir ne tarda pas de devenir un exercice public auquel un nombre toujours croissant d'habitants du village prirent part. On l'annonçait au son de la cloche. La joie du pasteur était au comble lorsque, à la chute du jour, il voyait s'acheminer vers l'église, en groupes nombreux, des représentants de toutes les familles qui venaient s'y reposer un instant de leurs rudes travaux. A partir de ce jour, M. Vianney ne manqua jamais une seule fois de présider cet exercice : c'est dire qu'il ne passa pas une seule nuit hors de sa paroisse, sauf pendant le temps qu'il consacra à évangéliser les populations du voisinage, comme nous le verrons plus tard.

Ses avis en chaire, ses exhortations pressantes au saint tribunal, contribuèrent à accélérer et à étendre le mouvement. Que de fois il s'est écrié, en parlant du grand sacrement de l'amour : « Ah !
« mes Frères, si nous avions les yeux des anges,

« en voyant Notre-Seigneur Jésus-Christ qui est
 « ici présent, sur cet autel, et qui nous regarde,
 « comme nous l'aimerions ! Nous ne voudrions
 « plus nous en séparer ; nous voudrions toujours
 « rester à ses pieds : ce serait un avant-goût du
 « ciel ; tout le reste nous deviendrait insipide.
 « Mais, voilà !... c'est la foi qui manque. Nous
 « sommes de pauvres aveugles ; nous avons un
 « brouillard sur les yeux. La foi seule pourrait dis-
 « siper ce brouillard... Tout à l'heure, mes Frères,
 « quand je tiendrai Notre-Seigneur dans mes mains ;
 « quand le bon Dieu vous bénira, demandez-lui
 « donc qu'il vous ouvre les yeux du cœur ; dites-
 « lui comme l'aveugle de Jéricho : « Seigneur,
 « faites que je voie ! » Si vous lui disiez sincère-
 « ment : « Faites que je voie ! » vous obtiendriez
 « certainement ce que vous désirez, parce qu'IL ne
 « veut que votre bonheur : IL a ses mains pleines
 « de grâces, cherchant à qui les distribuer ; hélas !
 « et personne n'en veut... O indifférence ! ô ingra-
 « titude !... Mes Frères, nous sommes trop mal-
 « heureux de ne pas comprendre ces choses ! Nous
 « les comprendrons bien une fois ; mais ce ne sera
 « plus temps !... » Et les larmes étouffaient sa voix ;
 l'auditoire aussi était ému.

Un autre but qu'il poursuivait sans relâche, c'é-
 tait d'amener ses paroissiens à un usage plus fré-
 quent des sacrements. Il avait joui de ce triomphe

à Écully ; il y avait vu la table eucharistique continuellement entourée ; à Ars, c'était bien différent. On faisait ses dévotions aux grandes fêtes : c'était l'habitude de la plupart des mères de famille et des jeunes filles, quand l'amour de la danse n'était pas le plus fort ; mais la pratique si sainte et si vitale de la communion fréquente n'y était pas connue. Le zélé pasteur en gémissait. « Je n'ai rien à faire ici, « disait-il avec tristesse ; j'ai peur de m'y damner. « Ah ! si je pouvais voir une fois notre divin Sau- « veur connu et aimé ! si je pouvais distribuer, « tous les jours, son très-saint corps à un grand « nombre de fidèles, que je serais heureux ! » Cette consolation lui fut bientôt donnée. Le concours des mêmes personnes, qui avaient rendu possible la prière du soir en commun et l'adoration perpétuelle, lui servit à atteindre le résultat désiré.

Déjà mademoiselle d'Ars s'agenouillait souvent à la sainte table ; elle s'y montra encore plus assidue ; mademoiselle Pignaut communiait presque tous les jours. Prises d'une noble émulation et entraînées par les instructions si touchantes qu'elles recevaient en chaire et au confessionnal, la pieuse veuve dont nous avons parlé et d'autres personnes intelligentes suivirent cet exemple ; si bien qu'au bout de très-peu de temps, un nouveau germe de salut, et le plus fécond de tous, était déposé dans cette terre qu'on avait cru frappée de stérilité.

On le voit, la doctrine de M. Vianney n'était pas celle de certains docteurs de l'époque à laquelle il appartenait. Il était, lui, de l'école de saint Alphonse de Liguori, de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul et de tous les saints. Il croyait, avec toute la tradition, que l'adorable eucharistie est le pain *de chaque jour* que nous demandons à Dieu, dans l'Oraison dominicale ¹; avec Fénelon, que « si Jésus-Christ se donne à nous, sous l'apparence du pain qui est l'aliment le plus familier de l'homme, c'est pour nous familiariser avec son corps ressuscité et glorieux ²; » avec saint Jean Chrysostome, que « la témérité ne consiste pas à approcher trop souvent de la table du Seigneur, mais à en approcher indignement, ne fût-ce qu'une fois dans le cours de sa vie...; que c'est la pureté de la conscience qui fait qu'il est temps d'en approcher...; que pour les vrais fidèles la pâque dure toute l'année ³. »

¹ Tertullien dit, en expliquant ces paroles : « Qu'il s'agit du corps de Jésus-Christ, qui est reconnu dans le pain ; et qu'ainsi, en demandant le pain quotidien, nous demandons à être perpétuellement avec Jésus-Christ et à n'être jamais séparé de son corps. » (*De orat.*, c. vi).

« Si c'est le pain quotidien, reprend saint Ambroise, pourquoi ne le mangez-vous qu'au bout d'un an ? Recevez-le tous les jours, afin que tous les jours il vous soit utile. Celui qui ne mérite pas de le recevoir tous les jours ne mérite pas de le recevoir au bout de l'an. » (*De sacram.*, liv. V, c. iv, v. 25).

² Lettre sur la fréquente communion.

³ Homil. 1, in cap. II, epist. v, *ad Timoth.*

Il se rappelait qu'au commencement, la pratique des premiers chrétiens, interprètes bien sûrs de la pensée du Maître, avait suivi de près l'institution du sacrement. « Ceux qui croyaient, disent les Actes, persévéraient dans la communion de la fraction du pain ¹... Ils allaient assidûment tous les jours, au moins d'esprit, au temple, rompant le pain, tantôt dans une maison et tantôt dans une autre ². »

Il n'ignorait pas que, dans un de ses canons ³, le saint concile de Trente avait exprimé le vœu formel que les fidèles qui assistent à chaque messe y communiassent, non-seulement en esprit et d'affection, mais encore par la réception sacramentelle de l'eucharistie, afin qu'ils reçussent un fruit plus abondant de ce saint sacrifice.

Enfin, il était convaincu, par tout ce qu'il avait vu et senti, que la divine eucharistie est le fondement de la vie chrétienne; le secret de toutes les merveilles de foi, d'abnégation et de dévoûment que le catholicisme enfante tous les jours, sous les

¹ La tradition nous apprend que cette communion de la fraction du pain était la participation à l'eucharistie. « Les critiques, ajoute Fénelon, veulent remonter à l'antiquité; la voilà... Où trouver un christianisme plus pur et plus ancien que dans les Actes des apôtres et les Epîtres de saint Paul? » (Lettre sur la fréquente communion.)

² Act., II, 4.

³ Sess. XXII, can. 6.

yeux du monde qui ne s'en étonne plus, tant il y est habitué, le foyer où s'allume le désintéressement des apôtres, la constance des martyrs, la générosité des confesseurs, la pureté des vierges.

« Allez à la communion, mes Frères, disait-il, « allez à Jésus avec amour et confiance ! allez vivre de lui, afin de vivre pour lui ! — Ne dites pas que vous avez trop à faire. Le divin Sauveur n'a-t-il pas dit : « Venez à moi, vous qui travaillez et qui n'en pouvez plus ; venez à moi et je vous soulagerai. » Pourriez-vous résister à une invitation si pleine de tendresse et d'amitié ? — Ne dites pas que vous n'en êtes pas dignes. C'est vrai, vous n'en êtes pas dignes ; MAIS VOUS EN AVEZ BESOIN. Si Notre-Seigneur avait eu en vue notre dignité, il n'aurait jamais institué son beau sacrement d'amour ; car personne au monde n'en est digne, ni les saints, ni les anges, ni les archanges, ni la sainte Vierge... mais il a eu en vue nos besoins, et nous en avons tous besoin. — Ne dites pas que vous êtes pécheurs, que vous avez trop de misères et que c'est pour cela que vous n'osez pas en approcher. J'aimerais autant vous entendre dire que vous êtes trop malades, et que c'est pour cela que vous ne voulez point faire de remède, que vous ne voulez pas appeler le médecin. »

Il disait encore : « Mes Frères, tous les êtres de

« la création ont besoin de se nourrir pour vivre:
 « c'est pour cela que le bon Dieu a fait croître les
 « arbres et les plantes : c'est une table bien servie
 « où tous les animaux viennent prendre chacun
 « la nourriture qui lui convient. Mais il faut que
 « l'âme aussi se nourrisse. Où est donc sa nourri-
 « ture? Mes Frères, la nourriture de l'âme, c'est
 « Dieu. O la belle pensée!... L'âme ne peut se
 « nourrir que de Dieu! il n'y a que Dieu qui lui
 « suffise! il n'y a que Dieu qui puisse la remplir!
 « il n'y a que Dieu qui puisse rassasier sa faim! il
 « lui faut absolument son Dieu!... Il y a dans
 « toutes les maisons un endroit où l'on conserve
 « les provisions de la famille : c'est l'office. L'Église
 « est la maison des âmes : c'est notre maison à
 « nous, qui sommes chrétiens. Eh bien! dans cette
 « maison, il y a un office. Voyez-vous le taber-
 « nacle? si l'on demandait aux âmes des chrétiens:
 « Qu'est-ce que cela? vos âmes répondraient :
 « C'est l'office¹... »

Telles étaient en substance les instructions que M. Vianney donnait à son peuple pour allumer dans tous les cœurs le désir et l'amour de la très-sainte eucharistie. Il ne pensait pas que les travaux des

¹ Ces paroles sont textuelles, autant qu'elles peuvent l'être. M. le Curé d'Ars avait une langue à lui, et cette langue est malheureusement intraduisible; mais la pensée y est, et, le plus qu'il nous a été possible de les reproduire, la forme et la couleur.

champs et les soins du ménage fussent incompatibles avec la communion fréquente : comme si le travail offert à Dieu et sanctifié par l'esprit de foi, de prière et de sacrifice n'était pas la meilleure de toutes les préparations, suivant la pensée de saint Augustin : « Voulez-vous rendre incessamment gloire à Dieu, faites bien tout ce que vous faites, et vous aurez rendu gloire à Dieu. » Il ne se montrait pas non plus d'une sévérité exagérée dans les conditions auxquelles il attachait cette faveur; il n'en exigeait pas d'impossibles. Trouvait-il une âme faible, mais qui se défiait de sa faiblesse, une âme imparfaite, mais qui gémissait sur ses imperfections et travaillait à s'en corriger, il tâchait de former en elle la vie intérieure, puis il lui conseillait d'avoir recours à l'aliment céleste pour se fortifier.

Restait un troisième moyen de sanctification pour son peuple, non moins cher que les autres au zèle de l'infatigable pasteur : c'était l'établissement de quelques confréries. Parmi celles qui sont les plus autorisées dans l'Eglise, il en est deux qui ont pour elles la consécration du temps, les encouragements du saint-siège et l'estime des fidèles : c'est la confrérie du Rosaire et celle du Saint-Sacrement. Ce fut à ces confréries qu'il s'attacha : par la première, il voulait atteindre les mères et les filles; par la seconde, il espérait s'entourer des

hommes et des jeunes gens, les amener à l'église, les grouper autour de l'autel, les réunir en faisceau, les discipliner.

Déjà nous l'avons vu, au milieu de son troupeau d'élite, faire précéder la prière du soir de la récitation du chapelet; mais il ne voyait pas jusque-là figurer à ces réunions beaucoup de jeunes personnes dont la légèreté l'avait souvent fait gémir : c'étaient elles surtout qu'il avait en vue de poursuivre et de vaincre avec l'arme de saint Dominique. Le ciel lui fournit un jour l'occasion d'engager contre elles une action décisive. C'était un dimanche soir, à l'issue des vêpres; plusieurs, et non pas des plus ferventes, étaient restées à l'église pour se confesser. M. le Curé était au chœur comme à l'ordinaire, et, en les observant du coin de l'œil : « Cette fois, se disait-il, je les tiens : voilà ma confrérie du Rosaire toute trouvée ! » Quand elles se furent rassemblées autour de son confessionnal, il s'approcha d'elles : « Mes enfants, leur dit-il, si vous voulez bien, nous réciterons ensemble le chapelet, pour demander à la reine des Vierges qu'elle vous obtienne la grâce de bien faire ce que vous allez faire. » Puis il commence les prières, et la petite troupe de répondre. Il n'en fallut pas davantage. « C'est de ce jour-là, dit Catherine, que date la conversion de plusieurs. L'une d'elles, et c'était la première aux plaisirs, m'a avoué souvent qu'elle

fut si émue et si déconcertée, lorsque M. le Curé leur proposa de réciter le chapelet, qu'elle se trouva heureuse d'avoir su y répondre. « Je crois
« bien, ajoutait-elle, que ce fut alors qu'il obtint
« mon changement. » La vérité est qu'elle devint, par la suite, un modèle de régularité pour ses compagnes. »

Ce fut la première conquête du curé d'Ars. Bientôt la paroisse changea de face; la vertu prit la place des vices, et la dévotion commença à s'établir. Cette transformation ne se fit pourtant pas tout à coup : il faut le temps à la grâce et la grâce au temps. Chacune des victoires de l'abbé Vianney fut le prix d'une patience, d'une longanimité et d'un zèle à toute épreuve. Le terrain ne fut défriché et fécondé qu'à petites journées et à grand labeur. Le difficile n'était pas d'amener ces jeunes filles à se confesser, mais à renoncer à la danse, et cela coûtait un peu plus; elles y vinrent cependant, petit à petit, une à une. A mesure qu'elles se détachaient, M. Vianney les invitait à passer la soirée du dimanche dans le jardin de la cure, où il ne se tenait jamais lui-même; là, pendant que le bal s'agitait sur la place, on parlait du bon Dieu; on lisait la Vie des saints; on s'exerçait au chant des cantiques; on s'animait au bien.

La confrérie du Saint-Sacrement date de la même époque. Bon nombre d'hommes s'empressèrent de

répondre à l'appel qui leur fut fait; les chefs des principales familles donnèrent l'exemple. « Les hommes, disait le bon Curé, ont une âme à sauver, aussi bien que les femmes; ils sont les premiers partout : pourquoi ne seraient-ils pas les premiers à servir Dieu et à rendre hommage à Jésus-Christ dans le grand sacrement de son amour ? La dévotion devient plus influente quand elle est pratiquée par eux. »

Déjà l'ébranlement était considérable, et la renommée du Curé d'Ars commençait à dépasser les limites de son humble paroisse. Seigneur Jésus ! qu'on est puissant quand on vous aime, et que la prière et les larmes devant vous ont plus d'efficacité que les paroles pour toucher et convertir les hommes !

Le bon Maître, qui prenait plaisir à voir les efforts de son ministre et à les bénir, lui ménageait un nouvel encouragement dans la connaissance qu'il fit, à peu près vers ce temps-là, le printemps de 1819, du frère de mademoiselle d'Ars.

Le vicomte d'Ars vivait à Paris, au milieu de tout ce que le clergé et le grand monde d'alors comptaient de personnages éminents par leur piété. Sa première visite en arrivant chez sa sœur fut pour le Curé : son air le frappa extraordinairement ; il ne douta pas qu'il n'eût devant lui un saint. Aussi longtemps que dura son séjour au château, il eut

avec M. Vianney de fréquents entretiens. Ils s'enfermaient ensemble à la sacristie et y passaient de longues heures qui leur paraissaient dérobées au ciel, tant ils y trouvaient de douceur et de consolation mutuelle. Les âmes qui ont choisi Jésus-Christ pour leur partage et qui l'aiment d'un amour unique ont entre elles des affinités mystérieuses et profondes par où elles se cherchent, dans le chaos de ce monde, comme les éléments de même nature qui tendent à se réunir ; elles sentent qu'elles se sont rencontrées ; la confiance s'établit entre elles ; elles se devinent et se pénètrent, comme si elles jouissaient déjà de ce sens divin par lequel, transfigurés un jour, nous pourrions lire dans la conscience les uns des autres sans le secours de la parole et par une vue directe.

Si M. Vianney était un prêtre selon le cœur de Dieu, M. d'Ars était un de ces hommes qui deviennent plus rares de génération en génération. Ces nobles figures ne s'aperçoivent plus que dans l'ombre du passé : ce n'est presque plus qu'une tradition. Il passait sa matinée à l'église et sa soirée chez les pauvres : à l'église, il servait les messes qui se disaient en sa présence ; chez les pauvres, il entrait non avec de l'argent seul, mais avec de l'argent et des paroles, avec de la cordialité, avec de l'égalité chrétienne, avec de l'amour. Il ne craignait pas de s'asseoir, de longues heures durant,

dans les taudis infects où les indigents de la capitale abritent leur hideuse misère. La visite des pauvres à domicile n'était pas une œuvre entrée comme aujourd'hui dans les habitudes chrétiennes. Le vicomte d'Ars frayait ainsi le chemin à ces admirables conférences de Saint-Vincent de Paul qui ont opéré toute une révolution sociale, en réconciliant les rangs et les classes, en remplaçant le régime sec de la loi par la douce action du cœur, et en faisant voir au malheureux, au lieu d'un être de raison, l'État, un bienfaiteur, c'est-à-dire un ami, cet ami qui manque plus encore aux misères morales qu'aux misères matérielles.

Dès le lendemain de son arrivée à Ars, le pieux gentilhomme courut tout le village, visitant chaque maison, s'asseyant partout, disant un mot à tous, serrant la main du vieillard, embrassant le petit enfant, laissant les pauvres comblés de ses aumônes et tout le monde ravi de sa bienveillance. La veille de son départ, mêmes visites et mêmes largesses du cœur et de la main. « Oh ! que je suis
 « content d'avoir fait la connaissance de M. le vi-
 « comte, disait le saint Curé ! qu'il est sage !
 « comme il aime le bon Dieu ! que je suis impar-
 « fait auprès de lui ! — Quel trésor que cet humble
 « prêtre ! reprenait de son côté M. d'Ars ! Il n'est
 « pas savant, mais il est bien mieux que s'il était
 « savant. Que j'envie le sort de ma sœur ! que je la

« trouve heureuse de vivre à l'ombre de ses
« vertus ! que le village d'Ars est privilégié !... Pour
« être agréable au saint homme, pour avoir part à
« ses suffrages, il n'est rien que je ne sois prêt à
« faire, fallût-il sacrifier la moitié de mes biens ! »
La suite fera voir que ce n'était point ici une
manière de parler, mais que ces dispositions géné-
reuses étaient au fond du cœur de M. le vicomte
d'Ars. Au moment de prendre congé, il sollicita
de M. Vianney la faveur d'être associé à ses prières
et à ses bonnes œuvres, et il lui demanda sa bé-
nédiction.



CHAPITRE IV

Comment M. Vianney travaille à la réforme des abus, à l'abolition des danses et des cabarets, à la sanctification du dimanche.

M. Vianney avait organisé l'armée du bien dans sa paroisse ; il n'était plus seul ; il avait une force sur laquelle il pouvait s'appuyer. Le moment lui paraissait venu d'entrer en lice et d'attaquer ouvertement les ennemis qui ravageaient son troupeau. Dans la guerre aux abus, il y a deux écueils à éviter : le premier est d'agir avec un zèle inconsidéré, de revêtir la vérité de paroles dures et hautaines ; c'est ainsi qu'on pousse les méchants aux derniers excès, qu'on décourage les faibles et qu'on envenime les cœurs aigris. On peut être certain alors que les mauvaises passions que provoque cette sévérité redoubleront de violence ; on perd tout en voulant tout gagner. « Lorsqu'ils virent apparaître l'ivraie, les serviteurs du père de famille s'approchant lui dirent : Voulez-vous que nous allions

l'arracher ? — Non, leur répondit-il, de peur que peut-être en arrachant l'ivraie, vous n'arrachiez aussi le froment avec elle¹. » Les ouvriers de Dieu doivent prendre garde de ne pas ravager le champ, par trop de hâte à détruire cette ivraie que le Père de famille veut bien laisser croître jusqu'à la moisson.

Le second écueil, c'est de se tromper sur le choix des moyens. Il est bon que le prêtre oublie un instant sa haine contre le vice pour lui arracher des victimes ; qu'il relève après avoir terrassé ; qu'il attache sa pitié à chaque faute ; qu'il embaume dans la charité les plaies qu'il veut sonder ; qu'il verse l'huile et le vin sur ces plaies, sans y mêler le fiel et le vinaigre ; que le fer salutaire dont il arme sa main pénètre dans l'ulcère sans le déchirer. On ne guérit pas le cœur en le froissant. « Je ne me suis jamais fâché contre mes paroissiens, disait M. Vianney, je ne crois pas même leur avoir fait de reproches. »

Nous avons vu que les populations de ce plateau étaient ardentes aux plaisirs. La danse surtout y faisait le passe-temps favori du dimanche et des fêtes. Tout a été dit sur les dangers que ce divertissement peut avoir. Saint Jean Chrysostome dans ses homélies, saint Jérôme dans ses lettres, saint

¹ S. Matth., XIII, 28, 29.

Ambroise et saint Basile dans leurs admirables discours, ont épuisé la matière, au point que ceux qui veulent en parler après eux n'ont plus qu'à être l'écho de leurs enseignements. La danse est rarement un exercice innocent; mais, au village, elle emprunte du laisser-aller qui s'établit dans les rapports, de l'affranchissement de tout contrôle grave et prudent, de l'absence de toute barrière imposée par le respect et les bienséances, un caractère particulièrement dangereux. Les jeunes gens y trouvent un aliment à leurs passions, et les jeunes filles y perdent, avec leur pudeur, le goût de la piété et le sentiment des joies simples. M. le Curé d'Ars y voyait le principal obstacle à ses projets de réformation.

Un jour, il apprend qu'un ménétrier est arrivé dans sa paroisse, et qu'il s'apprête à faire danser.

« Mon ami, lui dit-il, vous faites là un métier que le bon Dieu n'aime pas. — Monsieur le Curé, il faut bien vivre. — Oui, mon ami, mais il faut mourir aussi; et j'ai quelque crainte qu'à la mort vous ne vous trouviez pas bien d'avoir vécu de la sorte. — Tenez, nous allons faire un marché. Combien vous donne-t-on par jour? — Vingt francs. — En voici quarante; et laissez-nous tranquilles. »

La fête du patron approchait : c'était une époque critique; elle ne passait jamais sans un cortège obligé de danses, de fanfares, de joies tumultueuses.

tueuses; les environs y accouraient; Trévoux et Villefranche envoyaient leurs contingents. Cette foule bigarrée, cette dissipation et ce bruit gâtaient le pays pour bien longtemps. C'était là l'ennemi qu'il s'agissait d'attaquer et de vaincre. On pouvait prévoir que la lutte serait vive et la victoire chaudement disputée; mais pour les cœurs généreux les chances de succès se mesurent à la grandeur de l'entreprise. Notre saint Curé était résolu d'en finir avec un scandale qui désolait son âme. Le difficile était de savoir comment il s'y prendrait. Il se souvient d'un endroit de l'Évangile où il est question d'un démon qui ne se chasse que par le jeûne et la prière¹; et le voilà qui ne prend plus de nourriture, qui passe les jours et les nuits en oraison; c'était toujours son grand moyen, quand il voulait obtenir de Dieu des grâces importantes de conversion et de salut; nous en parlerons au chapitre de ses austérités; le voilà qui se prosterne avec une grande abondance de larmes, aux pieds de Jésus crucifié, lui demandant, par ses cinq plaies, source éternelle de miséricorde, d'avoir pitié de son peuple, de faire mourir à l'amour du monde ceux pour l'amour desquels il a daigné mourir en croix lui-même.

A ces moyens surnaturels qu'on ne saurait trop

¹ S. Marc, ix, 28.

recommander à l'imitation des pasteurs, il se demanda s'il n'en joindrait pas un autre. Invectiver en pareil cas, fulminer des anathèmes, est chose facile ; mais les invectives touchent peu et convertissent encore moins. Il dira pourtant sa pensée à son peuple ; il lui rappellera que la vie est une chose sérieuse ; que nous n'avons pas été créés et mis au monde pour danser... ; que le temps passé dans les divertissements défendus est un vol fait à Dieu ; qu'il y a du temps ainsi perdu et profané une vengeance inévitable qui s'exerce même dans ce monde ; qu'il y a de la folie à sacrifier son éternité pour un instant de plaisir.

« Dans le monde, mes frères, on ne pense qu'à
« se divertir. Cependant, on ne peut pas offrir une
« danse en expiation des fautes de sa pauvre vie ;
« Si vous ne voulez que vous amuser en ce monde,
« alors n'offensez pas le bon Dieu !... Mais ce sont
« justement ceux qui ont le moins peur d'offenser
« le bon Dieu qui ont toujours les plaisirs en
« tête...

« Un jour, saint Eloi portait le viatique à un
« malade ; il passait sur une place où l'on dansait.
« Il y eut un des danseurs qui dit : Il faut nous
« mettre à genoux. Mais un autre répondit par un
« affreux blasphème. Saint Eloi l'ayant entendu
« s'écria : « Seigneur, punissez-les !... » Ils tom-
« bèrent tous raides morts... Saint Eloi les ressus-

« cita; puis il dit : « Seigneur, faites-leur voir
« ceux qui les entourent. » Ils virent qu'ils étaient
« environnés de démons...

« Voyez, mes frères, les personnes qui entrent
« dans un bal laissent leur ange gardien à la porte,
« et c'est un démon qui le remplace; en sorte qu'il
« y a bientôt dans la salle autant de démons que
« de danseurs.

« Voici ce que dit le Saint-Esprit par la bouche
« d'un prophète : « Les gens du monde se diver-
« tissent au son des instruments...; un moment
« après, ils sont dans l'enfer. » Il faut avoir perdu
« la tête pour aller à la danse, quand on sait que
« la danse peuple les enfers... J'ai vu, un jour, un
« vieillard qui allait à la danse avec son bâton et
« ses lunettes! un autre allait voir danser avec un
« enfant sur les bras et un enfant à la main! Je
« pensais : Il conduit tout cela en enfer...

« Celui qui veut s'amuser avec le diable, disait
« saint Pierre Chrysologue, ne pourra pas se ré-
« jouir avec Jésus-Christ. On ne va pas au ciel sans
« l'avoir mérité, et on ne le mérite pas en désolant
« béissant à Jésus-Christ qui a condamné le monde
« et ses plaisirs. N'a-t-il pas dit : Ce maudit
« monde! ce malheureux monde! je ne prierai pas
« pour lui?... Voyez, mes frères, Notre-Seigneur
« ne dit pas : Bienheureux ceux qui rient! bien-
« heureux ceux qui dansent! il dit, au contraire :

« Bienheureux ceux qui pleurent ! bienheureux
« ceux qui souffrent ! »

Ainsi parlera le Curé d'Ars ; mais ses supplications, ses larmes et son visage empreint d'une tristesse si vraie et si profonde en diront encore plus que ses paroles. C'est au tribunal de la pénitence surtout qu'il épanchera l'amertume de son âme ; c'est là qu'il s'adressera tour à tour, avec force et avec douceur, à ces jeunes filles qui sacrifient ce qu'elles ont de plus précieux à un moment d'ivresse et de folie, et à ces mères qui, pour n'avoir pas aujourd'hui le courage de résister à un caprice de leur enfant, pleureront demain sur les suites de leur funeste complaisance.

Comment ce langage n'aurait-il pas été droit au cœur de ceux qui l'entendaient, quand surtout ils en venaient à examiner de près la vie de leur pasteur et à en scruter les détails ? quel poids immense donnaient à sa parole ses pénitences, ses mortifications, ses jeûnes, sa prière continuelle ! « Notre Curé fait tout ce qu'il dit ; il pratique tout ce qu'il enseigne : jamais nous ne lui avons vu prendre sa part d'aucun plaisir ; son seul plaisir à lui est de prier le bon Dieu : il faut bien qu'il y en ait, puisqu'il en trouve. Suivons donc ses conseils ; après tout, il ne veut que notre bien¹. » Ces réflexions se

¹ Manuscrit de M. Renard.

faisaient le soir, au coin du feu, dans les familles : elles préparaient peu à peu les esprits à recevoir la direction que le bon pasteur voulait leur imprimer.

Cependant on était à la veille du grand jour, et déjà les têtes fermentaient. Une députation de jeunes gens était allée trouver le maire du village et lui avait demandé l'autorisation de tenir le bal comme les années précédentes. A ce mot de bal, le vieux maire avait froncé le sourcil. C'était un honnête homme, plein d'estime et de vénération pour son Curé ; jaloux d'appuyer ses pensées de réformes, il avait pris l'engagement d'empêcher désormais le retour de scènes qui pouvaient l'affliger. « Mes amis, leur dit-il, j'ai promis à notre « saint Curé de m'opposer au bal ; je lui tiendrai « parole. Faites comme moi, suivez ses sages con- « seils ; vous ne vous en repentirez pas. » Les étourdis, à qui cette réponse s'adressait, partirent pour Trévoux, et en revinrent avec la signature du sous-préfet. « M. le sous-préfet est mon chef, « dit le maire ; je ne puis défendre ce qu'il autorise ; « mais la police de la commune me regarde. « Faites-y bien attention : s'il y a du tapage, je « serai là ! »

Le jour de la fête étant venu, après les offices le bal fut installé sur la place, au grand déplaisir du Curé, qui gémissait devant Dieu sur l'obstination et l'aveuglement de cette folle jeunesse. Il est vrai,

le triomphe de l'esprit de désordre ne fut pas complet. Les organisateurs de la fête eurent beau s'intriguer, leur programme manqua dans une de ses parties les plus importantes. Ils avaient compté sur le concours des jeunes filles; toutes, ou à peu près, leur firent défaut; elles restèrent en prière à l'église, sous l'aile de leurs mères. Leur absence ôtait à la fête une partie de son intérêt; aussi quand, à la nuit tombante, le maire ceint de son écharpe vint intimer aux attroupements qui s'étaient formés sur la place l'ordre de se disperser, on ne se le fit pas dire deux fois; en même temps la cloche donnait à toute volée le signal de la prière. Ce soir là l'église fut comble; on sentait que cette réparation était due au cœur navré du pasteur. Nous regrettons de n'avoir pu retrouver les traces du discours que M. Vianney tint à ses ouailles; nous savons seulement qu'il fut très-touchant et qu'il fit répandre bien des larmes.

Pendant que l'on combat pour lui au dehors, Dieu achève son travail dans les cœurs. Confus, déçus de leur triomphe, qui avait l'air d'une défaite, les jeunes gens d'Ars firent leurs réflexions, et, les conseils maternels aidant, ils vinrent en grand nombre demander à leur Curé d'être agrégés à quelque une des confréries qu'il avait établies; ils voulaient ainsi le consoler du chagrin qu'ils lui avaient causé.

En dépit des efforts faits par quelques meneurs du voisinage pour conserver à cette fête son caractère baladoire, elle le perdit entièrement par la suite. Le jour consacré à honorer le patron de la paroisse devint une fête religieuse, sanctifiée par la fréquentation des sacrements et une joie toute chrétienne. Il y eut bien encore çà et là quelques tentatives pour relever l'idole et son culte; mais ces manifestations vinrent du dehors. Les jeunes gens d'alentour remirent à neuf, pour la circonstance, et essayèrent contre leurs anciens compagnons de plaisir quelques-uns de ces vieux lazzi de l'impiété, auxquels le respect humain et la faiblesse donnent parfois un si regrettable et si facile succès: « Pourquoi ne faites-vous pas comme les autres? voulez-vous donc vivre en sauvages? Si vous écoutez votre Curé, il fera de vous des *capucins*... » Ce persiflage reçut l'accueil qu'il méritait; il vint s'éteindre contre l'invincible résolution de ne plus chagriner le bon M. Vianney. « Vous ferez comme vous voudrez, avait-il dit de son côté, mais s'il y a le moindre bruit je ne reste plus; je pars tout de suite. »

Une fois encore il y eut une démonstration malheureuse à la tête de laquelle figurèrent quelques pères de famille de l'endroit; ce fut la dernière; elle tomba sous le ridicule que le bon Curé sut lui infliger, tout doucement, sans froisser personne,

par une innocente saillie. Après avoir complimenté la jeunesse sur son honorable abstention : « J'ai aperçu dimanche dernier, ajouta-t-il, quelques hommes de ma paroisse, à qui leur âge conseilleraient une tenue plus grave et une conduite plus sage, qui portaient des rubans à leurs chapeaux ; j'ai pensé qu'ils voulaient se vendre. » Il n'en fallut pas davantage, dans l'état des esprits, pour faire honte aux coupables. L'homme ne se raidit pas longtemps contre le bien ; il tient compte, à la fin, des efforts qu'on fait pour le sauver. Le Curé d'Ars avait déjà donné tant de gages de son amour des âmes, que son ascendant était devenu presque irrésistible.

Vaincu sur le terrain où il s'était le plus lentement et le plus solidement fortifié, l'esprit de désordre essaya bien de se relever, sous une autre forme, prenant prétexte des réjouissances qui sont le cortège accoutumé des noces campagnardes. Mais, grâce à l'influence qu'il s'était acquise auprès des pères et des mères de famille, M. Vianney eut promptement raison de cet abus. Il put dès lors reporter sa sollicitude sur un point du plus haut intérêt : la sanctification du dimanche.

Depuis quelques années, tous les bons esprits se sont vivement préoccupés de cette grande question ; ils ont compris que le dimanche avait son côté social qui n'avait pas été assez aperçu,

qu'il n'y avait pas seulement là une question de catéchisme, qu'il y avait aussi une question de bien-être et de liberté.

Dieu, qui a créé l'âme et le corps de l'homme, qui a mesuré leurs forces, a déterminé le temps que l'homme devait à son âme et celui qu'il devait à son corps ; il a fixé la proportion du travail spirituel et du travail temporel par l'exemple solennel de sa propre opération : « Dieu se reposa au septième jour de l'œuvre qu'il avait faite, c'est pourquoi il bénit le septième jour et le déclara saint¹. » Voilà la charte fondamentale et imprescriptible qui assure à la postérité d'Adam le repos après le travail sanctifié par la prière, la loi qui règle l'activité de l'homme, coordonne ses forces et ses facultés, et pose les bases de l'ordre matériel, moral et religieux de ce monde. Ainsi, dans tous les temps et sous tous les climats, six jours de travail ont suffi à l'homme pour gagner sa subsistance sans affaiblir ses forces, pour féconder la terre sans compromettre sa santé et son bonheur ; le septième jour, consacré au repos dans le culte de Dieu, lui a suffi pareillement pour rajeunir son âme, conserver la vérité, ranimer ses espérances, réchauffer son amour et marcher paisiblement et joyeusement vers le terme auguste de ses destinées.

¹ *Genèse*, II, 2 et 3.

M. le Curé d'Ars comprenait cela avant qu'on l'eût dit et redit sur tous les tons. Il n'y avait aucun point de la loi divine qu'il rappelât plus souvent en chaire que celui de la sanctification du dimanche.

« Vous travaillez, vous travaillez, disait-il ; mais
« ce que vous gagnez ruine votre âme et votre
« corps. Si on demandait à ceux qui travaillent le
« dimanche : Que venez-vous de faire ? ils pour-
« raient répondre : Je viens de vendre mon âme
« au démon, de crucifier Notre-Seigneur et de re-
« noncer à mon baptême. Je suis pour l'enfer ; il
« faudra pleurer toute une éternité pour rien...
« Quand j'en vois qui charrient le dimanche, je
« pense qu'ils charrient leur âme en enfer.

« Oh ! comme il se trompe dans ses calculs,
« celui qui se *démène* le dimanche, avec la pensée
« qu'il va gagner plus d'argent ou faire plus d'ou-
« vrage ! Est-ce que 2 ou 3 francs pourront jamais
« compenser le tort qu'il se fait à lui-même en
« violant la loi du bon Dieu ? Vous vous imaginez
« que tout dépend de votre travail ; mais voilà
« une maladie, voilà un accident... Il faut si peu
« de chose ! un orage, une grêle, une gelée. Le
« bon Dieu a tout sous sa main ; il peut se venger
« quand il veut et comme il veut ; les moyens ne lui
« manquent pas. N'est-ce pas toujours lui qui est le
« plus fort ? ne faut-il pas qu'il reste le maître à la fin ?

« Il vous a commandé le travail, mais il vous a
 « aussi commandé le repos ; il vous commande la
 « prière, mais il vous défend l'inquiétude. Écoutez
 « ces deux paroles de Notre-Seigneur : « Ne vous
 « inquiétez point pour votre vie, comment vous
 « mangerez, ni pour votre corps, comment vous
 « le vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nour-
 « riture, et le corps plus que le vêtement¹ ? » Or,
 « la vie et le corps vous ont été donnés, comment
 « la nourriture et le vêtement vous seraient-ils re-
 « fusés ? « Ne vous inquiétez donc point, disant :
 « Que boirons-nous, ou de quoi nous vêtirons-nous ?
 « car votre Père céleste connaît vos besoins. Cher-
 « chez premièrement le royaume de Dieu et sa
 « justice, et tout le reste vous sera donné par sur-
 « croît. N'ayez point de souci du lendemain, le len-
 « demain aura soin de lui-même... à chaque jour
 « suffit sa peine². »

« L'homme n'est pas seulement une bête de tra-
 « vail, c'est aussi un esprit créé à l'image de Dieu.
 « Il n'a pas que des besoins matériels et des appé-
 « tits grossiers, il a des besoins de l'âme et des
 « appétits du cœur ; il ne vit pas seulement de pain,
 « il vit de prière, il vit de foi, d'adoration et d'a-
 « mour.

¹ S. Matth., vi, 27.

² S. Matth., vi, 31, 32, 33.

« Travaillez, non pour la nourriture qui périt,
 « mais pour celle qui demeure dans la vie éter-
 « nelle¹. » Que vous en revient-il d'avoir travaillé
 « le dimanche? Vous laissez bien la terre telle
 « qu'elle est, quand vous vous en allez; vous n'em-
 « portez rien. Ah! quand on est attaché à la terre,
 « il ne fait pas bon s'en aller!... Notre premier but
 « est d'aller à Dieu; nous ne sommes sur la terre
 « que pour cela... Mes frères, il faudrait mourir
 « le dimanche et ressusciter le lundi.

« Le dimanche, disait-il encore, c'est le bien du
 « bon Dieu; c'est son jour à lui, le jour du Seigneur.
 « Il a fait tous les jours de la semaine; il pouvait
 « tous les garder; il vous en a donné six, il ne
 « s'est réservé que le septième. De quel droit tou-
 « chez-vous à ce qui ne vous appartient pas? Vous
 « savez que le bien volé ne profite jamais. Le jour
 « que vous volez au Seigneur ne vous profitera pas
 « non plus. JE CONNAIS DEUX MOYENS BIEN SURS DE
 « DEVENIR PAUVRE : C'EST DE TRAVAILLER LE DIMANCHE
 « ET DE PRENDRE LE BIEN D'AUTRUI. »

C'était là une des sentences favorites du Curé d'Ars. A la fin de sa vie, on la retrouvait plus que jamais sur ses lèvres, dans ses catéchismes, comme le fruit de sa longue expérience.

Soyons juste, le zèle de M. Vianney rencontra

¹ S. Jean, vi, 27.

sur ce point des cœurs dociles. Ars devint promptement sous sa conduite et fut toujours depuis la paroisse exceptionnelle que tout le monde a pu admirer. Jamais, le dimanche, un travailleur dans les champs, même au temps des récoltes, partout l'honnête et doux repos de la prière.

Cette population, il est vrai, est tout agricole ; or, cette divine loi du travail et du repos, cette alliance nécessaire de l'action et de la prière, personne ne doit mieux la comprendre que l'homme des champs. Ses travaux de chaque jour sont autant d'actes de foi. Sa vie se passe dans les rapports les plus intimes avec Dieu. Il est toujours forcé de regarder aux mains de la Providence, et d'en attendre quelque chose qu'il n'est pas donné à son travail de produire. Il n'arrache du ciel, quoi qu'il fasse, autrement que par la prière, ni une goutte d'eau pour ses blés, ni un rayon de soleil pour ses vignes ; il n'a aucun moyen d'empêcher la pluie de noyer ses moissons, ou la sécheresse de les dévorer. Il se sent donc dans la dépendance de Dieu. Pour faire sortir de la terre les fruits et les moissons, Dieu et l'homme s'unissent en une mystérieuse association de volonté, de force et de coopération. La main de Dieu donne la semence, la main de l'homme la répand ; celle-ci ouvre le sillon, celle-là y verse la rosée ; pendant que l'une se repose à cause de sa fa-

blesse, l'autre complète et perfectionne l'ouvrage.

Ces considérations et d'autres semblables revenaient continuellement dans les discours du Curé d'Ars. « Ne vous défiez pas de la providence du « bon Dieu, disait-il ; elle a fait croître votre ré- « colte, elle vous donnera bien le temps de la ra- « masser. » Appuyé sur cette maxime, il ne dérogeait à la sévérité qui lui faisait proscrire le travail du dimanche que dans des cas très-rares. Le temps avait beau être menaçant, on était habitué à croire sur sa parole que les récoltes ne couraient aucun risque.

Un dimanche du mois de juillet, on était en pleine moisson, et tous les blés par terre. A l'heure de la grand'messe, le vent soufflait avec violence et amoncelait déjà de gros nuages noirs ; on pouvait croire à l'orage. M. le Curé monte en chaire, défend de toucher aux gerbes, et promet à ses paroissiens plus de beau temps qu'il ne leur en faut pour mettre à l'abri leur récolte. Tout se passa comme il l'avait prédit, et il y eut encore plus de quinze jours sans pluie.

« Je me trouvais à Ars au temps de la fenaison, raconte M. l'abbé Renard. Sauf quelques rares éclaircies, qui avaient permis aux habitants de faucher leurs prés, la semaine avait été pluvieuse ; le fourrage n'avait pu être rentré le samedi, parce qu'il n'était pas sec. Le dimanche, bien que la

journée fût magnifique, et que la récolte eût été exposée aux mauvais temps toute la semaine, on ne vit pas un faneur dans les champs. Le territoire d'Ars était couvert au loin de tas de foin qui ne furent pas même remués. Je rencontrai un brave homme à qui je me permis de dire pour l'éprouver : « Mais, mon ami, votre récolte va se gâter? — Je
« ne crains rien, répondit-il ; Dieu qui me l'a
« donnée, est assez bon et assez puissant pour me
« la conserver. Notre saint Curé ne veut pas que
« nous travaillions le dimanche : nous devons lui
« obéir. » Dieu bénit comme toujours cette obéissance. Les habitants d'Ars, qui vivent du produit de leurs champs, voient augmenter assez rapidement leur aisance ; il n'y a que ceux qui se cachent pour enfreindre la loi du dimanche qui se ruinent ;
« car, disait un brave homme, chez nous, le respect humain est *retourné*. »

Plus tard, quand diverses petites industries se furent installées dans le village à la suite des étrangers, et que les besoins du pèlerinage eurent multiplié les hôtelleries, les ateliers et les magasins, la même influence continua de se faire sentir ; le repos du dimanche ne cessa jamais d'être scrupuleusement observé. Ce jour-là, la marteau, la lime, la cognée, la charrue se reposent, toutes les boutiques sont fermées, toutes les industries chôment. M. le Curé aurait voulu même que le service des

omnibus fût suspendu ; ce mouvement d'étrangers et cette circulation de voitures le faisaient souffrir ; il en exprimait quelquefois son mécontentement. Les pèlerins connaissaient sa manière de voir ; ils s'y conformaient, évitant d'arriver et surtout de repartir le dimanche, à moins de raisons majeures. D'un autre côté, les conducteurs d'omnibus, par respect pour les intentions de M. le Curé, changeaient leur itinéraire, et, au lieu de descendre jusque sur la place ils s'arrêtaient à l'hôtel qui est à l'entrée du village.

Nous nous souvenons qu'en 1856, le dimanche dans l'octave de la Fête-Dieu, pendant la grand'messe, un omnibus s'étant avancé jusqu'en face de l'église, dont les portes étaient ouvertes et laissaient voir à l'intérieur le Saint-Sacrement exposé, les chevaux, qui étaient lancés au grand trot, s'arrêtèrent tout court, et quelque obstination que le postillon mît à les frapper, ils demeurèrent fermes sous les coups de fouet comme l'ânesse de Balaam sous le bâton du prophète ; force fut à l'attelage de rétrograder et de reprendre le chemin de l'hôtel. Ce fait, qui fit assez de bruit dans le moment, nous fut immédiatement rapporté par des témoins dignes de foi ; ces témoins avaient vu la chose de leurs yeux, et ils vivent encore.

A la question du dimanche touche de fort près celle du cabaret : c'est la plaie de nos campagnes

et le désespoir des pauvres curés. Partout où le cabaret s'installe, il fait concurrence à l'église; partout où il se remplit, l'église se vide dans les mêmes proportions. C'est grâce au cabaret, qu'en beaucoup d'endroits le dimanche, qui existe pour les femmes, n'existe plus pour les hommes. Que de mal il nous a fait! L'air que nos villageois y respirent est mortel; tous les bons instincts s'y flétrissent, tous les mauvais y reçoivent de perfides encouragements et de violentes excitations. La plupart des drames qui se dénoquent aux assises et à la police correctionnelle ont leur prologue au cabaret.

A son arrivée, M. Vianney en trouva deux établis dans sa paroisse. Incontinent, il travailla à les supprimer et s'arma pour cela de tout son zèle, aidé de toute sa prudence. Sans désobliger les ayants droit, sans mêler à ses remontrances des récriminations ni des attaques trop directes, il ne laissa échapper aucune occasion d'exprimer, soit en chaire, soit dans les conversations particulières, ses véritables sentiments à l'endroit des cabarets. Peu à peu l'opinion du pays se forma sur la sienne. Un de ces établissements tomba immédiatement; l'autre, qui essaya de lutter contre le zèle du saint prêtre, vit sa vogue diminuer peu à peu, sa clientèle disparaître; il ne tarda pas à être abandonné et enfin fermé.

A la place de ces foyers de désordre, dès que le pèlerinage commença, le bon Curé permit d'établir des hôtels modestes pour loger et nourrir les étrangers. Dans ces maisons, tout se passait avec ordre et convenance : fermées régulièrement, les dimanches et les jours de fêtes, pendant les offices divins, elles ne s'ouvraient que pour le repas des pèlerins. Les gens de l'endroit ne s'y réunissaient pas.

Ars prit alors cette physionomie grave et religieuse qui ne ressemble à rien de ce que l'on observe ailleurs et qui nous reporte bien loin en arrière, vers des temps qui ne sont plus. Durant le jour, tout le mouvement se concentre autour de l'église ; le soir, on y veille en famille ; la nuit, on y dort en paix ; on n'a pas d'exemple que le sommeil des habitants ait été troublé par ces cris et ces chants si communs ailleurs, et qui accusent autant l'insuffisance de nos règlements de police qu'ils font peu d'honneur à l'organisation musicale des paysans de nos contrées. Tant il est vrai que, pour la réforme des mœurs, il faut peu compter sur les lois ; il leur manquera toujours cette force sympathique qui donne le branle à la volonté humaine. Or, cette force qui remue et change les cœurs et qui n'est pas dans les lois, elle est dans la parole aimée et respectée d'un prêtre, qui parle au nom et avec l'esprit de Jésus-Christ.

Si M. le Curé d'Ars se fût contenté de faire cesser le scandale des œuvres serviles, des danses et des cabarets, il aurait fait beaucoup pour la régénération morale et religieuse de sa paroisse; il n'aurait pas établi le jour du Seigneur, ni procuré directement la gloire que le dimanche rend à Dieu et la paix qu'il donne aux hommes de bonne volonté. Oter au peuple ce qui le distrait et l'amuse sans rien mettre à la place, c'est le condamner au désœuvrement et à l'ennui. Pour que le dimanche soit le vrai dimanche du bon Dieu, il faut qu'il fasse succéder aux exercices corporels qui abaissent l'âme, les exercices spirituels qui la relèvent, la rapprochent du ciel et lui font respirer l'air pur de la vérité. La sollicitude pastorale, semblable à la tendresse maternelle, doit être toujours en éveil pour faire participer le peuple fidèle aux bienfaits de cette divine institution.

C'était un bonheur de se trouver, un jour de dimanche ou de fête, dans cette paroisse privilégiée, nous dit M. l'abbé Renard en ses notes. Les communions y étaient nombreuses et les prières continues; l'église ne désemplissait pas. Aux offices, qui se succédaient à de courts intervalles, l'affluence était si considérable qu'on étouffait dans l'enceinte trop étroite. Le bon pasteur faisait régulièrement le catéchisme à une heure après midi: on y assistait presque aussi assidûment qu'à la

messe. Les vêpres étaient suivies des complies. Après le chant de l'antienne à la sainte Vierge, M. le Curé présidait la récitation du chapelet, à laquelle tout le monde prenait part.

Au déclin du jour, la cloche appelait pour la troisième fois les fidèles à l'église, et pour la troisième fois la paroisse entière répondait à cet appel. M. Vianney sortait de son confessionnal et montait en chaire pour y faire la prière, laquelle était toujours suivie d'une de ces touchantes homélies dont nous aurons lieu de parler plus tard, où son âme s'épanchait en des paroles à la fois si simples et si élevées, si fortes et si pathétiques.

Sur l'assemblée recueillie descendaient, de cette bouche vénérable, les vérités les plus hautes, les plus saisissantes et les mieux appropriées aux besoins des âmes : l'origine et la fin de l'homme, ses destinées glorieuses, la science complète de ses devoirs dans toutes les situations de la vie, l'amour de Dieu et du prochain, les caractères heureux de la vertu et les voies plus laborieuses du retour à la vertu, la miséricorde et le sacrifice, le châtement et le pardon...

Sous l'action continue de cet enseignement, le coupable était ébranlé, le juste raffermi, l'orgueilleux devenait plus modeste, le malheureux était plus résigné, l'âme bouleversée plus calme, les liens qui rattachent l'homme à Dieu et à son sem-

blable se reformaient, et, quand venait le jour du Seigneur, la paroisse d'Ars présentait le spectacle consolant qu'un de nos plus célèbres orateurs a si admirablement décrit: « Les voies publiques se couvrent d'une multitude ornée de ses meilleurs habits. Tous les âges y paraissent avec leurs espérances et leurs peines, les unes et les autres tempérées par un sentiment plus haut de la vie. Une joie fraternelle anime les gens qui se rencontrent; le serviteur est plus proche de son maître, le pauvre est moins éloigné du riche; tous, par la communauté du même devoir accompli et par la conscience de la même grâce reçue, se sentent plus étroitement les fils du même Père qui est au ciel. Le silence des travaux serviles, compensé par la voix joyeuse et mesurée des cloches, avertit les hommes qu'ils sont libres et les prépare à supporter pour Dieu les jours où ils ne le sont pas. Rien d'austère n'obscurcit les visages: l'idée de l'observance est modérée par celle du repos et l'idée du repos est embellie par l'image d'une fête¹. »

Telle la paroisse d'Ars est apparue sans doute à l'illustre dominicain, quand il vint la visiter après ses Conférences de Lyon; telle nous l'avons toujours vue nous-même.

Il est difficile, à présent qu'un terrain de seconde

¹ Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame*.

formation a recouvert cette végétation primitive, de ressaisir les traces du travail si profond qu'a fait la main de notre habile ouvrier. L'affluence des pèlerins, le grand nombre d'étrangers qui sont venus se fixer à Ars pour exploiter ce concours, ont changé la face du pays ; — nous avons entendu appeler cela les mousses et les lichens du pèlerinage ; l'image est ingénieuse ; — mais, il y a vingt-cinq ou trente ans, c'était une véritable oasis chrétienne.

« Je me suis promené très-souvent dans les champs, au moment des récoltes, nous a dit un habitué d'Ars ; je n'ai pas entendu un seul blasphème, pas une seule parole inconvenante. J'en fis un jour mon compliment à un des habitants ; il me répondit avec simplicité : « Nous ne valons pas
« mieux que les autres ; mais nous aurions trop de
« honte de nous livrer à de semblables désordres
« si près d'un saint. »

« Au son de la cloche de midi, je voyais avec admiration les hommes s'arrêter au milieu de leurs travaux, se découvrir et réciter l'*Angelus*. Point d'ivrognes, point de ces scènes violentes, de ces éclats scandaleux qui sont les suites ordinaires de l'ivrognerie. Les sacrements sont très-fréquentés : tous les samedis ressemblent, sous le rapport des confessions, à une veille de fête. Dans quelle autre de nos paroisses voit-on venir à l'église pour

prier, à deux ou trois heures du matin, des femmes et même des hommes? et combien reviennent encore le soir, après leur rude journée de travail!

« Je sais qu'il y a quelques endurcis qui ont résisté à tous les efforts du zèle de leur pasteur. Le mal se glisse partout, et lorsqu'il est à côté d'un grand bien, il semble emprunter de ce voisinage un plus haut degré de perversité; mais pour qui connaît la Dombes, pour qui veut bien se rappeler ce qu'était Ars avant l'arrivée de M. Vianney, ce que sont encore les paroisses environnantes, le bien que ce saint prêtre de Jésus-Christ a fait parmi son peuple est son premier miracle. »



CHAPITRE V

**Comment M. Vianney pourvoit à la décence du culte
et à l'ornement de son église.**

Retenu loin de la cité permanente qui est le terme de son douloureux voyage, l'homme a besoin de rencontrer, de sept jours en sept jours, la sainte et joyeuse station du dimanche, de s'y arrêter pour reposer ses bras et son cœur entre les bras et sur le cœur de Jésus-Christ ressuscité, et pour reprendre, le lendemain, avec un courage plus jeune, le bâton, les fatigues et les tristesses du pèlerinage.

Mais encore faut-il que ce relais lui plaise, que ce repos ait l'air d'une fête ; car l'homme a besoin de fêtes. L'Église le sait ; elle y a pourvu. Seule elle est demeurée en possession de donner au peuple des fêtes qui lui procurent des émotions dignes de son âme et cette joie rare où la conscience est satisfaite comme le cœur et comme les yeux. Il n'en coûtera au peuple que de se rassem-

bler. Le temple est ouvert à tous; les lumières brillent dans son enceinte parée et embellie; des flots d'encens parfument le sanctuaire; des chants remplissent les voûtes et les cœurs. Toutes les richesses, toutes les pompes réservées aux princes dans leurs palais, sont offertes ici aux yeux du chrétien. Elles embellissent, relèvent, glorifient son humble existence, et lui apprennent que, dans l'Église de Dieu et là seulement, le petit, le pauvre, le paysan, sont traités comme de nobles enfants du Très-Haut.

Le Curé d'Ars comprenait cette sainte poésie du dimanche; il en avait respiré les parfums dès son enfance; il en avait joui pendant son vicariat. Il savait que l'Église est tout pour le peuple : sa vie, sa foi, son espérance, son baptême, sa famille, sa gloire, son éternité; que les statues et les tableaux sont sa bibliothèque, où il lit à livre ouvert ce que les plus savants ignorent maintenant, l'histoire de ses destinées. Quand il vint à Ars, il trouva sa pauvre petite église bien nue et bien froide; tout y était à l'état le plus rudimentaire. Son cœur souffrit de ce dénûment. Il consentait bien, pour sa part, à n'avoir rien : il se complaisait dans sa pauvreté; mais il voulait pour son Maître le luxe et l'éclat des ornements sacrés. Il avait la passion du beau dans les choses qui touchaient au culte divin. Il prenait à la lettre ces paroles de saint Thomas :

Quantum potes, tantum aude; quia major omni laude.

« Oh ! j'aime bien, disait-il à chaque nouvelle acquisition, augmenter le ménage du bon Dieu !
« Comment ne donnerait-on pas à Notre-Seigneur
« tout ce qu'on a de plus riche et de plus précieux ?
« quelle ingratitude ce serait de se montrer avare
« envers un Dieu qui se montre si prodigue ! n'a-t-il
« pas donné tout son sang pour nous sur la croix ?
« ne se donne-t-il pas à nous tout entier dans la
« sainte Eucharistie ? »

Il conçut, dès le principe, un plan de restauration pour son église, et il commença par le maître-autel ; l'ancien était d'une simplicité plus que primitive, et tombait de vétusté, il en fit faire un neuf à ses frais. Il aurait eu honte de recourir à la libéralité des autres, avant d'avoir épuisé ses propres ressources. Ce fut une grande joie pour lui d'aider les ouvriers à placer son bel autel. Cette première réparation en demandait une autre. Les boiseries du chœur contrastaient par leur délabrement avec les dorures et les brillantes couleurs de l'autel. Le menuisier se fit décorateur, et on le vit, pendant plusieurs mois, le pinceau à la main, essayer de redonner aux vieilles moulures et aux antiques panneaux un peu de fraîcheur et d'éclat. Sans doute, il y avait loin de ces essais à quelque chose qui pût contenter l'œil d'un artiste ; mais les habitants d'Ars n'en furent pas moins ravis, et les

chantres prirent possession de leurs stalles rajeunies, avec une joie qui n'eût pas été plus grande, quand même elles eussent été repeintes par Giotto ou frà Angelico en personne.

Ces travaux occupaient l'activité naturelle du Curé d'Ars et le sauvaient du désœuvrement et de l'inertie, dont il redoutait les dangers pour son âme, depuis qu'il était en Dombes. « L'air mou de ce pays m'inquiète, disait-il avec un soupir. « J'ai peur de me damner en ne travaillant pas assez. » Témoin du zèle de son pasteur, la population comprit que tout est grand dans le culte du Seigneur ; elle le récompensa de son amour pour la maison de Dieu par un concours de plus en plus empressé. Aux jours des grandes solennités, la petite église commençait à présenter un aspect imposant.

Dans la couronne des fêtes chrétiennes, celle du Saint-Sacrement est au premier rang ; elle est restée populaire en France, malgré l'affaiblissement de la foi ; elle était chère entre toutes à la piété du Curé d'Ars. Aussi, dès l'année qui suivit son installation, voulant la célébrer avec toute la pompe possible, il fit des frais considérables pour mettre sur pied une troupe de beaux petits *anges* habillés de blanc. Il se rappelait que Notre-Seigneur avait aimé les enfants. Il lui semblait qu'en présentant les siens au bon Maître, en les rangeant sur son passage au jour de son triomphe, il lui rendait un hommage

selon son cœur. Il se plaisait à les parer lui-même de leurs tuniques blanches, et, avec cet air de bonté qui gagne les cœurs : « Allons, mes enfants, leur « disait-il, vous serez bien sages, bien recueillis, « bien modestes. Vous penserez que vous êtes de- « vant le bon Dieu et que vous tenez la place des « anges. Vous lui direz du fond du cœur : « Mon « Dieu, je vous aime ! » Pour plaire à Notre-Sei- « gneur, il faut que votre âme soit blanche comme « les habits que vous allez prendre. » Animée par ces paroles, la petite phalange assistait à la procession avec une bonne grâce dont les mères étaient fières et toute la paroisse édifiée. Ce fut le commencement de ces belles Fêtes-Dieu qui ont été et sont encore une des merveilles du pèlerinage d'Ars. Un secours inattendu devait bientôt en augmenter la splendeur.

En apprenant tout ce que son bon Curé avait fait en vue de relever l'honneur du culte dans sa petite église, M. d'Ars ne voulut pas rester en arrière d'un si beau zèle, car lui aussi aimait la gloire de la maison de Dieu ; il envoya de Paris, pour l'ornement du nouveau maître-autel, six chandeliers, deux grands reliquaires et un tabernacle en cuivre doré d'un excellent travail¹. Vinrent ensuite un dais

¹ Ce tabernacle était destiné d'abord à l'autel principal de l'église de Saint-Sulpice à Paris.

éblouissant¹, de riches bannières, de superbes chasubles, et enfin un grand ostensor en vermeil. Il y a une certaine délicatesse qui augmente la valeur de ce qu'elle donne : ces présents étaient accompagnés d'une lettre charmante où le généreux vicomte exprimait à son Curé ses sentiments de respectueuse affection et se recommandait à ses prières.

A l'aspect de toutes ces magnificences, on se figure la joie du saint homme. Ceux qui en ont été témoins le voient encore riant, pleurant, joignant les mains, levant les yeux au ciel, appelant les bénédictions divines sur le bienfaiteur de son église, allant et venant dans la paroisse, rassemblant ses gens et voulant les amener tous, grands et petits, pour jouir avec lui de la vue de ces trésors.

« Vous avez perdu, écrivait-on du château d'Ars, à ne pas être présent à l'ouverture des caisses et ballots contenant l'envoi des dernières générosités

¹ On raconte que ce dais monumental ne put jamais passer par la porte basse et étroite de la petite église. Les marguilliers se désespéraient. M. le Curé trouva qu'ils étaient embarrassés en beau chemin : il y avait longtemps qu'il désirait réparer la façade de son église ; il fit aussitôt savoir au vicomte d'Ars l'extrémité où l'on se trouvait, et ajouta, sans aucun circuit, que le seul moyen d'en sortir était de remplacer la vieille entrée par une autre plus large et plus belle. C'est à cela qu'on doit l'agrandissement de l'église et le portail actuel : le tout d'un effet médiocre et d'un goût fort douteux. Mais on ne savait pas mieux faire en ce temps-là.

du vicomte. Vous auriez joui de la joie vive, et, si on osait le dire, enfantine du saint Curé. On n'a pas l'idée de ses transports à chaque nouvelle découverte : c'était sur la place; il appelait ses bonnes vieilles paroissiennes, et disait à l'une d'elles : « Mère, venez donc voir une belle chose avant de mourir... »

Pendant quelques jours, il ne sut pas comment marquer à Dieu sa reconnaissance. A la fin, il lui vint une idée : « Mes frères, dit-il le dimanche suivant, vous avez vu ce que M. d'Ars vient de faire pour nous. Eh bien ! j'ai formé le projet de vous mener tous en procession, à Fourvières, rendre grâces à la très-sainte Vierge et lui faire hommage de ces richesses : c'est elle qui les bénira. Nous nous consacrerons à elle en même temps, dans ce sanctuaire où elle se montre si puissante et si bonne. Il faut qu'elle nous convertisse. »

On pense si cette proposition fut du goût de tout le monde. Le jour indiqué pour la cérémonie ne viendrait pas assez tôt. Il vint pourtant ; il ne pouvait être mieux choisi : c'était la fête de saint Sixte, patron de la paroisse, un bien beau jour, une claire matinée du mois d'août. Avant l'aube, la population, en habits de fête, remplissait l'église. Le pasteur y était déjà ; il avait tant à demander ! C'était un monde de joies, de pressentiments, d'espérances qui s'éveillaient dans son âme. Tout son troupeau

l'entourait. « On aurait pu, dit Catherine, venir attaquer la paroisse; il n'y aurait pas eu beaucoup de monde pour la défendre. »

On se souvient encore à Trévoux de l'impression produite par l'arrivée de cette procession champêtre. Mais ce qui frappa pour le moins autant que l'or des bannières et leur riche tissu, ce fut le Curé d'Ars lui-même, avec ses traits pâles et mortifiés et l'air de sainteté répandu sur sa figure. Après une petite halte sur les bords du fleuve, on partit en deux grandes barques traînées par des chevaux, et l'on arriva à Lyon assez tôt pour que M. Vianney pût célébrer la sainte messe, à laquelle la plupart de ses paroissiens communiaient.

Ceux qui connaissent les rives de la Saône savent quel ravissant paysage servit de cadre à cette fête. Il est difficile de rien voir d'aussi complet que cette heureuse disposition de châteaux, d'élégantes villas, de gracieux cottages, de pelouses, de parterres, de bosquets et de grandes avenues, se développant dans le plus riche et le plus splendide panorama qu'on puisse imaginer.

Cette édifiante journée est restée inscrite comme une date mémorable dans le souvenir des habitants d'Ars. Non-seulement elle inaugura les riches présents faits à leur église, mais elle attira du ciel sur ce petit coin de terre les grâces qui devaient, plus tard, faire affluer les pèlerins du

monde entier dans la nouvelle succursale de Fourvières. Elle marqua pour ce peuple l'époque précise d'une grande transformation religieuse. Il se fit en même temps dans l'âme du saint prêtre une lumière soudaine. M. Vianney sentit son cœur inondé d'un bonheur qu'il ne connaissait pas. Il eut comme une révélation de l'avenir... il pressentit la gloire de son humble village; il vit les multitudes accourir dans son enceinte agrandie, y chercher la santé du corps et celle plus précieuse de l'âme... il entendit comme un écho du chant d'Isaïe : « Réjouissez-vous, stériles qui n'enfantez pas; poussez des cris de joie, vous qui n'avez pas d'enfants... Étendez l'enceinte de votre pavillon; développez les voiles de vos tentes; dilatez-vous à droite et à gauche¹. »

« J'ai été prophète une fois dans ma vie.... » disait M. Vianney sur la fin de sa carrière. Puis, s'interrompant, comme s'il avait craint qu'on ne le prît au sérieux, il ajoutait sur le ton de la plaisanterie : « Oh! mauvais prophète! prophète de « Baal!... J'ai prédit qu'il viendrait un jour où Ars « ne pourrait plus contenir ses habitants! »

¹ Is., LIV, 1, 2.



CHAPITRE VI

M. Vianney signale sa piété par l'érection de plusieurs chapelles.

« L'âme, dit saint Thomas, est la forme du corps et lui imprime sa beauté. » Peu à peu, en se transformant sous sa main et d'après les inspirations de sa foi, la petite église d'Ars était devenue à son Curé ce que le corps est à l'âme, un calque et un reflet. Cette remarque s'applique surtout aux cinq chapelles dont elle a été successivement augmentée et qui sont toutes de la création de M. Vianney. Son but, en ouvrant ces chapelles, n'était pas seulement de donner à son église une plus grande étendue ; ce développement architectural, qui offre une série de compartiments dont chacun rappelle quelque mystère de la foi ou la mémoire particulièrement vénérée de quelque saint, agrandit d'une manière très-heureuse le caractère symbolique d'un édifice sacré. Dans le temple, comme dans la vie, on aime à rencontrer de distance en distance diverses sta-

tions de douleur, de consolation, d'espérance, en avançant vers le sanctuaire, image du ciel.

La première chapelle que le Curé d'Ars fit construire s'ouvre au nord de l'église, vis-à-vis celle de la sainte Vierge. Il l'a dédiée à son patron saint Jean-Baptiste. C'est une croyance traditionnelle dans le pays que son érection se rattache à un fait merveilleux contemporain des premières années du ministère de M. Vianney. Un jour, dit la chronique, pendant la messe, il vit le saint précurseur debout au coin de l'autel, du côté de l'Évangile, lui faisant entendre qu'il voulait être particulièrement honoré dans l'église d'Ars, et que, par son intercession, beaucoup de pécheurs reviendraient au bon Dieu.

Nous donnons ce fait sous toute réserve. Nous savons que ce fut l'opinion dominante du moment, fondée sur quelques paroles que M. Vianney avait laissé échapper ; mais nous n'en garantissons pas autrement l'authenticité.

Quoi qu'il en soit de cette apparition, il y eut une autre circonstance non moins merveilleuse qui accompagna la construction de la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Quand elle fut finie, le bon prêtre, qui donnait tout aux pauvres sans jamais rien garder, se trouva fort embarrassé avec son ouvrier : il n'avait pas d'argent. Avouer son insolvabilité et demander un délai était chose facile,

mais qui ne le menait pas bien loin. Sa ressource, lorsqu'il était sous le poids de quelque grande complication, était de faire une promenade dans la campagne, son rosaire à la main; la prière et le grand air le soulageaient un peu. A peine, cette fois, avait-il dépassé les dernières maisons du village et suivi le bord des champs, qu'il vit arriver à lui un cavalier, lequel, arrêtant sa monture et le saluant respectueusement, lui demanda avec intérêt des nouvelles de sa santé : « Je ne vais pas mal, « répondit l'homme de Dieu, mais je suis bien en-
« nuyé. — Eh quoi! vos paroissiens vous font-ils
« de la peine? — Non, Monsieur, au contraire, ils
« ont plus d'égards pour moi que je n'en mérite;
« c'est autre chose qui me donne de l'ennui. Je
« viens de faire bâtir une chapelle, et je n'ai pas
« de quoi payer mon ouvrier. » L'inconnu sembla réfléchir, puis, comme M. Vianney se disposait à prendre congé par discrétion, craignant que ses dernières paroles ne fussent interprétées dans le sens d'un appel de fonds indirect, il l'arrêta, et tirant de sa poche vingt-cinq pièces d'or : « Monsieur
« le Curé, voilà pour payer vos ouvriers. Je me
« recommande à vos prières... » Et il disparut au grand trot de son cheval, sans laisser à M. Vianney le temps de se reconnaître, ni de le remercier. Ce fut le premier argent mystérieux que reçut le saint Curé; mais ce ne sera pas la dernière fois

qu'un secours inespéré viendra le tirer à propos d'un mauvais pas semblable.

Son ancien compagnon d'étude à la cure d'Écully, son émule dans la piété, le vénérable abbé Loras, mort évêque de Dubuques et alors supérieur du séminaire de Meximieux, vint inaugurer et bénir la nouvelle chapelle; le concours fut énorme à cette fête. C'était la première fois que les habitants d'Ars voyaient une si grande multitude rassemblée dans leur église. « On eût dit, selon la remarque naïve de Catherine, que le saint précurseur avait passé dans toutes les paroisses environnantes, appelant les populations à Ars. » M. Loras prêcha sur la pénitence. En entendant ce sermon, en voyant cette foule, on se serait cru transporté sur les bords du Jourdain. Quelques jours après la cérémonie, M. le Curé dit à ses paroissiens : « Si vous saviez ce qui s'est passé dans cette chapelle, VOUS N'OSERIEZ PAS Y METTRE LES PIEDS... Si le bon Dieu voulait, il vous le ferait connaître; pour moi, je ne vous en dis pas davantage. »

Que s'était-il donc passé dans cette chapelle? qu'avait vu le saint Curé pour qu'il s'écriât comme Jacob à Bethel : « Que ce lieu est terrible ! » et qu'il répêât les paroles du Seigneur à Moïse dans la grande vision de l'Horeb : « N'approchez pas :

¹ Gen., XXVIII, 17.

ôtez la chaussure de vos pieds...¹ ? » C'est là une de ces demi-révélation, comme il lui en échappait par mégarde : son humilité se hâtait ensuite d'en réparer l'imprudencence et d'en atténuer les effets sur l'opinion... Ce que nous savons, c'est que la chapelle de Saint-Jean lui fut toujours chère et vénérable ; c'est que dans cette église d'Ars, où s'opérèrent de si nombreux miracles, elle est comme le point central d'où la lumière et la grâce irradiaient, le rendez-vous auguste où la justice et la paix se sont bien souvent embrassées. C'est là que s'accomplirent les plus adorables mystères de miséricorde et de réparation... là que le *saint* accueillit les pécheurs, pendant cette longue période qu'on peut appeler la période triomphale du pèlerinage ; là que s'écoulèrent, dans les obscurs travaux du confessionnal, les dernières et les plus belles années de sa vie ; c'est là enfin qu'il a consommé son glorieux martyre.

Après que M. Vianney se fut acquitté envers son saint patron, il se sentit pressé d'élever un autel à une jeune et aimable sainte dont le culte, récemment introduit en France, faisait tous les jours de nouveaux progrès.

Le 25 mai 1802, des fouilles pratiquées à Rome, dans le cimetière de Sainte-Priscille, sur la nou-

¹ *Exod.*, III, 5

velle voie Salaria, avaient amené la découverte d'un tombeau précieux. On y reconnaissait les symboles éclatants de la virginité et du martyr : une ancre, trois flèches, une palme et un lis ; au-dessus, la légende :

(FI) LUMENA. PAX. TEGUM. FI (AT).

Philomène, la paix soit avec toi. Ainsi soit-il.

La tuile sépulcrale qui en fermait l'entrée ayant été détachée, les restes de la sainte apparurent avec l'urne gardant encore, sur ses parois de cristal à demi-brisées, les traces du sang versé pour Jésus-Christ.

Ce dépôt sacré resta quelque temps à Rome, d'où, à la prière d'un pieux missionnaire napolitain, don François de Lucia, Mgr Ponzetti, gardien des saintes reliques, permit qu'il fût transporté à Mugnano, au diocèse de Noles. Là, Notre-Seigneur, qui ne veut pas que ses saints manquent en ce monde des hommages qu'ils ont méprisés pour lui, et qui, non content de les récompenser dans l'éternité par une gloire au-dessus de toute gloire humaine, leur ménage dans le temps des triomphes qu'eux seuls ont obtenus, fit éclater la puissance de la jeune martyre par de nombreux prodiges. Un concours merveilleux se forma auprès de ses virginales dépouilles. Sa réputation ne fit que

grandir ; dès 1816, elle avait dépassé les frontières de Naples, franchi la mer et les Apennins, et elle rayonnait en France, où de nouveaux miracles attestaient combien le culte de la vierge des catacombes était agréable à son Époux céleste.

Mais ce qui a contribué plus que tout le reste à populariser le nom et la mémoire de sainte Philomène en deçà des monts, c'est, sans contredit, la dévotion que le Curé d'Ars a senti naître pour elle, l'amour ardent et presque chevaleresque qu'il lui a voué. On peut dire que ces deux gloires ont grandi l'une à côté de l'autre, ou plutôt c'est derrière la gloire de sainte Philomène que M. Vianney a toujours voulu cacher la sienne ; c'est dans le bruit des miracles de la jeune martyre qu'il a tâché d'ensevelir et d'étouffer le bruit qu'on faisait autour de sa sainteté. Qui sait, — car dans cet ordre d'idées et de faits, il y a des conjectures ineffables ! — qui sait s'il n'y a pas eu, dès l'origine, une entente secrète en vertu de laquelle le thaumaturge de la terre, présentant les merveilles d'Ars, aliénait au profit de son humilité, et la thaumaturge du ciel acceptait, pour l'honneur des saintes reliques, la responsabilité des grandes choses qui allaient s'opérer?... La vérité est que le plus touchant accord n'a cessé de régner entre sainte Philomène et son illustre client : elle accordait tout à ses prières ; il ne refusait rien à son amour. C'est

sur le compte de sa *chère petite sainte* qu'il n'a cessé de mettre toutes les faveurs et tous les prodiges qui ont contribué à la célébrité du pèlerinage d'Ars; c'était à elle à s'en défendre; lui n'y était pour rien. Cela ne le regardait en aucune façon.

Nous ne décrivons pas la chapelle de Sainte-Philomène, non plus que celle de l'*Ecce Homo*, qui lui fait face, ni celle des Saints-Anges, qui est la première topographiquement et la plus récente par son ordre d'érection. L'art n'a absolument rien à voir dans ces créations naïves, du style le plus simple et le plus populaire. Leur architecte n'a pu y mettre un sentiment qu'il n'avait pas et qui manquait à beaucoup d'autres, dans le temps que ces travaux s'exécutaient. Son culte pour les saints et leurs images y respire dans un paradis de statues et de tableaux. Le peuple aime la dévotion qui entre par les sens, et il est particulièrement accessible à cette prédication du bois et de la pierre. L'inaugurateur de ces chapelles désirait avant tout qu'elles parlassent le langage de la peinture, qui est entendu des ignorants et des petits; que le ciel s'y rendît visible; que les anges et les saints y demeurassent présents par leurs images afin de consoler et de prêcher les peuples.

On serait tenté de croire que M. Vianney, prévoyant l'avenir, voulait aussi marquer d'avance aux pèlerins qui viendraient un jour prier dans son

église les différentes étapes par où ils s'achemineraient, les uns jusqu'à la vie de la grâce, les autres jusqu'au complet apaisement des douleurs de l'âme et du corps. Il y a dans la disposition de ces chapelles comme le symbole prophétique des opérations divines dont chacune d'elles a été le théâtre.

La première était consacrée à saint Michel et aux bons Anges. La mission de ces esprits bienheureux semblait être de recevoir les âmes à l'entrée de l'église et de les conduire où la grâce de Dieu les attendait.

Des miracles de guérison allaient s'opérer à Ars. Sainte Philomène en serait l'instrument ; c'est ainsi qu'elle avait signalé sa puissance dans le royaume de Naples et ailleurs, par là qu'elle était entrée en possession de sa gloire posthume. Sa chapelle a été en effet, pendant trente ans, comme une nouvelle piscine probatique, et la plus belle ornementation du modeste sanctuaire consiste dans l'énorme quantité de béquilles, témoignages parlants de la foi et de la reconnaissance, qui en tapissent les murailles.

Ars devait attirer les pécheurs. Il est peu d'endroits sur la terre où plus de conversions soudaines, éclatantes et durables se soient opérées. Les trois chapelles de la Sainte-Vierge, de Saint-Jean-Baptiste et de l'*Ecce Homo* sont comme la scène multiple où devaient se dérouler les actes principaux du drame divin par lequel l'âme est ré-

conciliée avec le ciel. La très-douce et très-miséricordieuse Mère de Dieu, Marie Immaculée, tendait les bras aux pécheurs, dont elle est le refuge. Ils venaient chercher près de son autel le courage difficile de descendre au fond de leurs consciences, et celui plus difficile encore d'en faire connaître les replis : c'était leur première station. De là ils passaient dans la chapelle de Saint-Jean, où le précurseur de Jésus-Christ continuait à les appeler à la pénitence ; ils y trouvaient le confessionnal de M. le Curé, et s'agenouillaient aux pieds du nouveau Jean-Baptiste, pour être baptisés dans un fleuve de larmes.

La chapelle de l'*Ecce Homo* les recevait ensuite. Entourés de tous les symboles qui pouvaient réveiller en eux le souvenir de la passion, ils y accomplissaient ce pèlerinage du Calvaire que les maîtres de la vie spirituelle ont recommandé à tous les pénitents. La statue de grandeur naturelle du Sauveur flagellé, couvert de plaies, couronné d'épines, saisissait l'âme dès l'entrée et frappait les yeux les plus indifférents ; tandis qu'un groupe en pierre de la Vierge des Douleurs tenant son divin Fils sur ses genoux, ce que les Italiens appellent par un mot sublime et profond une *pietà*, leur disait, dans le langage le plus expressif, ce que c'est que le péché.

Ordinairement les conversions, commencées dans

la chapelle de la Sainte-Vierge, se continuaient dans celle de Saint-Jean, et s'achevaient aux pieds de Celui « qui a porté nos langueurs et s'est chargé de nos souffrances, qui a été blessé à cause de nos iniquités, brisé à cause de nos crimes, et qui nous a guéris par ses meurtrissures¹... » Dire quelles scènes se sont passées là entre Jésus-Christ et les âmes, ce qui s'y est accompli de sacrifices héroïques, rompu de liens criminels, formé de résolutions magnanimes, est impossible. On est ému en pensant combien de fronts fatigués se sont prosternés en ce lieu, combien de larmes généreuses ont coulé sur ces dalles, combien de coupables y ont retrouvé la paix, combien de malheureux y ont déposé leurs espérances et leurs douleurs.

La chapelle de l'*Ecce Homo* est particulièrement aimée et connue de ceux qui, éprouvés déjà par les mystérieuses duretés de la Providence, présentent que des tribulations encore plus amères les attendent là où le devoir les rappelle. « Je me trouve ici, disait un pèlerin connu de nous, à l'ombre de la croix, sur le Calvaire, à côté de Notre-Seigneur, et si loin du monde, que je n'en aperçois plus la figure et n'en entends plus les bruits; c'est à peine si je me souviens qu'il y en a un. » Il ajoutait: « Le Calvaire nous est si bon, que nous devons sa-

¹ Isaïe, LIII, 4-5.

voir gré au Maître de nous y conduire à sa suite ; il y a conduit tous ses amis, tous les prédestinés, sa sainte Mère, ses apôtres, ses martyrs, ses confesseurs, ses épouses... tous y sont allés, tous s'en sont bien trouvés ; les pentes en sont dures, le sommet en est radieux. Tâchons de l'atteindre et de dire alors avec un généreux abandon à la tout aimable volonté de Celui qui nous y veut près de lui : « Maître, il fait bon ici ! »

Telles étaient les inspirations qui sortaient de ces saintes images pour qui voulait entendre leur langage muet et instructif.

Il a plu à Dieu, par un libre choix de sa miséricorde et pour le bonheur des chrétiens, d'attacher plus particulièrement à certains objets et à certains lieux une puissance divine d'attraction. Nulle violence ne s'exerce au dehors ; nul amour humain, nulle beauté sensible n'y convie la foule. Et pourtant, je ne sais quel charme inexplicable, quels effluves mystiques, dont personne ne se rend compte et que tout le monde sent en soi-même, attirent les âmes et les retiennent comme un aimant surnaturel. Et plus tard, quand il faut s'en séparer, quelque chose se brise et saigne, comme saignent les cœurs où se rompt un lien dont ils ont fait une de leurs fibres les plus intimes et les plus chères. Que de fois les pèlerins d'Ars ont avoué cette souffrance !... Qu'est-ce donc que ce sentiment supé-

rieur aux objets que l'on contemple et aux idées qu'ils réveillent? qu'est-ce que cet attrait s'emparant peu à peu de l'âme, finissant par être une partie de l'âme elle-même, et ne pouvant s'en détacher sans déchirement et sans douleur? C'est la révélation des destinées à venir, entrevues déjà comme une réalité plus proche de nous; c'est la communion des saints, la parenté chrétienne, la patrie universelle; c'est la vue plus claire des choses qu'on a soif de comprendre; la possession d'une beauté au-dessus des images qui nous font ici-bas languir et soupirer; la jouissance anticipée d'un amour auprès duquel les rêves les plus pénétrants de douceur ne sont qu'une froide et pâle impression; c'est ce qui faisait dire à saint Pierre dans la gloire du Thabor: « Il fait bon ici! » ce qui avait fait dire à David: « Mon âme a défailli de désir! mon cœur et ma chair ont tressailli pour le Dieu vivant!¹!... Quand viendrai-je et quand apparaîtrai-je devant sa face?²... » C'est la sensation de l'éternité, l'idée de l'infini appelant à soi et retenant les cœurs dans ces lieux prédestinés qui sont comme le vestibule du ciel.

¹ Ps. LXXXIII, 1, 2.

² *Id.* xli, 2.



CHAPITRE VII .

Comment M. le Curé d'Ars aimait les âmes. — Ses travaux évangéliques au dedans et au dehors de sa paroisse.

Après avoir tracé les principaux traits de la vie de M. Vianney, pendant les premières années de son ministère à Ars, il nous reste à raconter quelques-uns des épisodes qui ont varié la sainte uniformité de cette vie.

Le cœur du bon Curé était tout entier à ses paroissiens; il les aimait comme une mère aime ses enfants, et non-seulement il les aimait, mais il savait s'en faire aimer. Dès ce moment, il y avait une chose que les habitants d'Ars craignaient par-dessus tout : c'était de le contrister. Cette crainte, plus puissante chez un grand nombre que la voix de la conscience, n'a pas peu contribué à éloigner de ce troupeau privilégié les désordres et les scandales.

Pourtant le zèle de M. Vianney se sentait à l'étroit dans cette paroisse de quelques centaines de

fidèles, et toute la sollicitude pastorale ne suffisait pas pour alimenter le feu sacré qui brûlait au fond de son cœur d'apôtre. Savoir ce que c'est qu'une âme rachetée du sang de Jésus-Christ, pouvoir ouvrir la source de ce sang divin et voir les âmes dans les mains du démon, c'est la grande douleur du prêtre. Ses supérieurs devinèrent cette souffrance, et lui offrirent un poste plus important dans un des plus jolis cantons du Beaujolais : un site délicieux, un air pur, une population ouverte et aimable..... Après cinq années de séjour sous le triste ciel de la Dombes, Salles était un paradis; et ce changement avait de quoi tenter un homme pour qui la question de bien-être et d'agrément matériel aurait été quelque chose de moins indifférent.

En vain M. Vianney était-il allé deux fois visiter son nouveau poste. En vain avait-il écrit à son frère, dans une lettre que nous avons sous les yeux et qui fixe au 8 avril 1820 l'époque du changement en question : — « Mon cher frère, je quitte la
« Bresse pour le Beaujolais ; c'est la semaine pro-
« chaine que ce départ doit avoir lieu ; on m'envoie
« dans une cure qui n'est pas loin de Villefranche.
« J'espère aller te voir bientôt. » — En vain le pauvre mobilier d'Ars avait-il été apporté deux fois sur la rive bressanne de la Saône. A chaque tentative pour traverser le fleuve, on avait été arrêté par une

de ces larges crues qui interceptaient les communications d'un bord à l'autre, avant l'établissement des ponts suspendus.

Les habitants d'Ars, enchantés du contre-temps, ne demandaient pas mieux que d'avoir un prétexte pour ressaisir leur Curé ; ils le voyaient s'éloigner d'eux avec un chagrin mortel. Mademoiselle d'Ars en particulier était en proie à une vertueuse colère, et, dans une lettre intime où elle donnait un libre cours à son humeur, elle ne parlait rien moins que d'*étrangler* le grand vicaire. Heureusement la Providence avait d'autres voies pour arriver à ses fins. On profita de l'impossibilité présente du départ et l'on fit à M. Vianney de nouvelles instances. On lui représenta que le ciel lui-même se déclarait contre cette séparation, puisqu'au moment où elle allait s'accomplir, il y mettait un obstacle insurmontable. On parla du bien qui s'était fait, du bien qui restait à faire... Il ne devait pas songer à quitter ses paroissiens, alors qu'il commençait à s'emparer de leurs cœurs et qu'il pouvait y établir plus aisément le règne de Jésus-Christ.

M. Vianney répondait, que pour lui, il n'avait point de volonté, et qu'il se plairait partout où il croirait faire le bon plaisir de Dieu. Là-dessus, on envoya une députation à l'archevêché pour exposer l'état des choses, à savoir : que M. Vianney con-

sentait à rester ; que ses paroissiens, de leur côté, désiraient ardemment le garder ; qu'en conséquence, ils priaient l'administration de surseoir à son changement.

Si on avait eu, à Lyon, le pressentiment de l'avenir, et que, dans le prochain démembrement du diocèse, on eût entrevu la possibilité de l'annexion qui allait faire entrer Ars et son Curé dans la circonscription du nouveau siège, il est à croire qu'on n'aurait pas accédé aux vœux de cette députation ; le village béni que le souvenir de notre cher Saint devait entourer d'une si douce et si pure auréole serait resté dans son obscurité première ; Salles aurait un nom deux fois historique ¹, et l'Église de Lyon, qui se fait gloire de posséder le berceau du thaumaturge, aurait aussi gardé sa tombe. Dieu ne l'a pas voulu ; il entra dans les desseins de son éternelle sagesse que l'Église de Belley

¹ Au x^e siècle les sires de Beaujeu donnèrent aux religieux de Cluny de grandes propriétés dans leur principauté du Beaujolais et de Dombes. Désirant offrir à Dieu ce qu'ils avaient de plus précieux dans leur domaine, Salles dut fixer leur choix et devint l'héritage du Seigneur. Quelques siècles plus tard, cet illustre prieuré, dont l'abbé avait juridiction sur d'autres monastères et nommait à plusieurs bénéfices, notamment à la collégiale de Villefranche, passa avec ses dépendances à des religieuses bénédictines issues des premières familles de la province, sous le titre de chanoinesses-comtesses. Elles figurent, au nombre de quarante-huit, dans le procès-verbal de visite de l'an 1301. (Voir Moreri.)

restât en possession de ce trésor incomparable : qu'il en soit à jamais béni !

Dès lors M. Vianney s'identifiera de plus en plus avec ses paroissiens ; toutes ses pensées se concentreront sur eux ; leur paix deviendra sa paix ; leurs joies seront ses joies, leurs adversités ses peines, leurs vertus sa couronne. Il s'attachera à leurs âmes comme autrefois le serf à la glèbe qu'il cultivait. Son horizon en ce monde se bornera désormais à ce petit coin de terre chrétienne où toutes les préparations providentielles de sa vie vont trouver leur dénouement. Son activité n'aura plus qu'un but, la gloire de Dieu par le salut des âmes que Notre-Seigneur lui a confiées. Le salut des âmes étant l'œuvre divine où Dieu se révèle dans toute la magnificence de ses plus hauts attributs, c'est là que l'homme créé à l'image de Dieu, travaillant à rétablir en soi-même et dans les autres la perfection de cette image, devient par excellence le collaborateur de Jésus-Christ, un autre Jésus-Christ. Que sont les fatigues, les combats et les victoires dont se compose une renommée, comparés à ces fatigues, à ces combats, à ces victoires ? car il ne s'agit pas ici de donner une fois sa vie, ni même de l'exposer pour un temps aux chances d'une guerre qui doit finir ; le prêtre fait une guerre sans trêve à un adversaire immortel qui ne sera vaincu momentanément que par des miracles, qui

ne sera enchaîné et dompté définitivement que par la force de Dieu. Pour s'engager dans ce combat, il faut qu'il se dépouille de tout, qu'il apprenne à mourir à tout, tous les jours et jusqu'à la dernière heure de son dernier jour. Le sacerdoce emporte avec soi l'idée de sacrifice, et la première victime que le prêtre doit immoler, c'est lui-même. C'est à cette condition seulement que son ministère sera fructueux. Et si Dieu lui impose, comme à notre Saint, l'épreuve d'une longue vie, il vieillira dans ce dur travail de mort ; il y usera lentement ses forces, y perdra cette vigueur du corps et ces ardeurs premières de l'âme qui donnent un charme à la fatigue et au sacrifice. Il se traînera sur les chemins arrosés des sueurs de sa jeunesse et qui n'ont pas fleuri. Il portera dans son âme cette tristesse qui fut celle du Sauveur Jésus, que ni le ciel, ni la terre, ni les hommes n'ont vu rire, mais que les hommes, la terre et le ciel ont vu souvent pleurer. Contemplant ce peuple toujours infidèle, repassant dans ses souvenirs les ingratitude, les obstinations, les refus, les faiblesses, les lâchetés, les ignorances coupables, les perversités renaissantes, hélas ! et pour tout dire, le sang de son Maître devenu inutile par l'effet de la malice des hommes, il baissera la tête et entendra dans son cœur un écho de la plainte éternelle : « Jérusalem ! Jérusalem !... que de fois j'ai voulu rassembler tes

enfants, comme la poule rassemble ses petits sous son aile, et tu ne l'as pas voulu¹ ! »

Telle est la vie du Curé : suivant la nature, elle est incompréhensible ; et c'est peu de l'appeler une mort lente et terrible. Qui nous expliquera comment il se trouve toujours des hommes pour se consumer sur cet obscur champ de bataille ? des hommes qui aiment cette vie, qui la cherchent, qui l'embrassent, qui s'y dévouent, qui l'ont rêvée enfant ? comment peuvent-ils dompter leur cœur, en faire taire les sentiments légitimes, renoncer à toute joie mondaine, dépouiller toute ambition personnelle, abandonner toute gloire terrestre ? C'est le secret de Dieu et le plus beau triomphe de sa grâce. « Oh ! si j'avais su ce que c'était
« qu'un curé, a dit souvent M. Vianney, au lieu
« d'entrer dans une cure, je me serais bien
« plutôt sauvé à la Trappe ! » Pourtant il ne se sauva pas, et quoiqu'il l'ait tenté deux fois, ainsi que nous le verrons plus tard, la divine Providence, qui avait ses vues, ne permit pas qu'il réussît ; elle voulut qu'il tînt bon pendant quarante ans.

A l'époque où nous sommes arrivés, il y avait eu un grand travail de Dieu dans le cœur des habitants d'Ars. La paroisse n'était plus reconnais-

¹ S. Matth., xxiii, 37.

sable : les danses, les cabarets, la profanation du dimanche et tous les autres genres de scandale en avaient été bannis. La guerre du mal contre le bien ne se faisait plus que dans l'ombre. Pourtant quelques âmes que le zèle et la parole du pasteur n'avaient point encore atteintes, derrière leur couche épaisse d'ignorance et d'insensibilité religieuse, restaient étrangères à ce mouvement ; d'autres n'avançaient pas. Ces exceptions, si rares qu'elles fussent, désolaient le généreux apôtre ; il les attribuait à ses péchés.

Ceux qui se souviennent de l'avoir vu alors, nous le représentent à peu près tel que nous l'avons connu plus tard. Déjà les grandes lignes de sa physionomie se dessinaient, mais avec un cachet plus austère et un ton plus énergique ; la force en était le trait saillant, force exubérante encore, qui le rendait très-dur pour lui-même et très-rigide envers les autres. Avec le temps, avec la grâce, avec la pratique des hommes et l'expérience de leur faiblesse, on verra graduellement s'adoucir ces rudes contours, et M. Vianney revêtir, par-dessus sa sévérité native, les grâces de la mansuétude et l'onction consolante de la miséricorde. Et comme il y a une généalogie des vertus, et qu'elles naissent l'une de l'autre, la force enfanta l'humilité d'abord, la charité ensuite, l'indulgence, la longanimité, la douceur ; et l'autorité

du Curé d'Ars dominera d'autant plus qu'elle s'imposera moins.

Il profitait de toutes les occasions pour faire rentrer ses paroissiens en eux-mêmes, rattachant leurs malheurs à leurs fautes et leur faisant entendre la voix de Dieu dans celle des événements qui traversaient leur vie. Nous trouvons dans une lettre datée de ce temps-là la description d'un affreux orage qui anéantit en un instant l'espoir des laboureurs, à la veille de la moisson. De mémoire de vieillard, on n'avait vu pareil désastre. Cette lettre ajoute : « Le saint Curé nous a conseillé, ce matin, de pleurer non sur nos pertes mais sur nos péchés, qui en sont la première cause... Mademoiselle d'Ars a bientôt retrouvé son calme et sa confiance ; elle gémit encore avec les cultivateurs, mais sa douce pitié voit une épreuve là où le *Père du désert* fulmine un châtement céleste. « Vous faisiez vos récoltes, s'est-il écrié, sans penser à Dieu qui vous les donnait. La plupart l'offensaient. Il vous a dit : « Je veux vous montrer qu'elles sont à moi, ces récoltes que vous recueillez en me méconnaissant. Sauvez-vous ! courez de toutes vos forces !... Je vais tout reprendre ; je vais tout détruire ! » » .

M. Vianney entretenait sans cesse ses auditeurs de la miséricorde et de la justice de Dieu ; il cherchait, par tous les moyens possibles, à leur inspirer

la terreur de ses jugements. Il ouvrait tour à tour à leurs regards les sombres profondeurs de l'enfer et les radieuses perspectives du ciel ; il parlait des joies du juste et des malheurs du pécheur avec une véritable éloquence.

« Le péché, disait-il, est le bourreau du bon
 « Dieu et l'assassin de l'âme. C'est lui qui nous
 « arrache du ciel pour nous précipiter en enfer.
 « Et nous l'aimons !... quelle folie ! Si on y pensait
 « bien, on aurait une si vive horreur du péché
 « qu'on ne pourrait pas le commettre.

« O mes frères, que nous sommes ingrats ! Le
 « bon Dieu veut nous rendre heureux ; il ne nous
 « a donné sa loi que pour cela. La loi de Dieu est
 « grande ; elle est large. Le roi David disait qu'il
 « y trouvait ses délices, et que c'était un trésor
 « plus précieux pour lui que les plus grandes ri-
 « chesses. Il disait encore qu'il marchait dans un
 « chemin spacieux, parce qu'il avait recherché les
 « commandements du Seigneur¹. Le bon Dieu
 « veut donc nous rendre heureux, et nous ne le
 « voulons pas ! nous nous détournons de lui et
 « nous nous donnons au démon ! nous fuyons notre
 « ami et nous cherchons notre bourreau !... nous
 « commettons le péché ; nous nous enfonçons dans
 « la boue : une fois engagés dans ce borbier,

¹ Ps. cxviii, 14-15.

« nous ne savons plus en sortir. S'il y allait de
« notre fortune, nous saurions bien nous tirer de
« ce mauvais pas; mais parce qu'il n'y va que
« de notre âme, nous y restons...

« Nous venons nous confesser tout préoccupés
« de la honte que nous allons éprouver. Nous nous
« accusons à *la vapeur*. On dit qu'il y en a beau-
« coup qui se confessent et peu qui se convertis-
« sent. Je le crois bien, mes frères; c'est qu'il y en
« a peu qui se confessent avec les larmes du re-
« pentir. Voyez : le malheur, c'est qu'on ne réflé-
« chit pas. Si on demandait à ceux qui travaillent
« le dimanche, à une jeune personne qui vient de
« danser deux ou trois heures, à un homme qui
« sort ivre du cabaret : « Que venez-vous de faire?
« vous venez de crucifier Notre-Seigneur ! » ils
« seraient tout étonnés : c'est qu'ils n'y pensent
« pas. Mes frères, si nous y pensions, nous serions
« saisis d'horreur ; il nous serait impossible de
« commettre le mal. Car, que nous a fait le bon Dieu
« pour le chagriner ainsi, pour le faire mourir de
« nouveau, lui qui nous a rachetés de l'enfer ? Il
« faudrait que tous les pécheurs, quand ils vont
« à leurs plaisirs coupables, rencontrassent sur le
« chemin, comme saint Pierre, Notre-Seigneur qui
« leur dît : « Je vais à cet endroit où tu vas toi-
« même, pour y être crucifié de nouveau. » Peut-
« être que cela les ferait réfléchir.

« Les saints comprenaient la grandeur de l'ou-
 « trage que le péché fait à Dieu. Il y en a qui ont
 « passé leur vie à pleurer leurs péchés. Saint Pierre
 « a pleuré toute sa vie ; il pleurerait encore à sa mort.
 « Saint Bernard disait : « Seigneur ! Seigneur ! c'est
 « moi qui vous ai attaché à la croix ! »

« N'est-ce pas une vraie folie, que de pouvoir
 « goûter dès cette vie les joies du ciel en s'unis-
 « sant à Dieu par l'amour, et de vouloir se rendre
 « digne de l'enfer en se liant avec le démon ?...
 « On ne peut pas comprendre cette folie ; on ne
 « peut pas assez la pleurer. Il semble que les
 « pauvres pécheurs ne veulent pas attendre la
 « sentence qui les condamnera à la société des
 « démons ; ils s'y condamnent eux-mêmes. Le
 « paradis, l'enfer et le purgatoire ont une espèce
 « d'avant-goût dès cette vie. Le paradis est dans
 « le cœur des parfaits, qui sont bien unis à Notre-
 « Seigneur ; l'enfer dans celui des impies ; le
 « purgatoire dans les âmes qui ne sont pas mortes
 « à elles-mêmes.

« Celui qui vit dans le péché prend les habitudes
 « et la forme des bêtes. La bête, qui n'a pas la
 « raison, ne connaît que ses appétits. De même,
 « l'homme qui se rend semblable aux bêtes perd
 « la raison, et se laisse conduire par les mouve-
 « ments de son *cadavre*. Il met son plaisir à bien
 « boire, à bien manger et à jouir des vanités du

« monde, qui passent comme le vent. Je plains les
« pauvres malheureux qui courent après ce vent.
« Ils gagnent bien peu : ils donnent beaucoup pour
« un bien petit profit. Ils donnent leur éternité
« pour la misérable fumée du monde.

« Notre corps est un vase de corruption ; il est
« pour la mort et pour les vers, *pas plus!*... Et
« pourtant, nous nous appliquons à le satisfaire
« plutôt qu'à enrichir notre âme, qui est si grande
« qu'on ne peut rien concevoir de plus grand, non,
« rien, rien ! Car, nous voyons que Dieu, pressé
« par l'ardeur de sa charité, n'a pas voulu nous
« créer semblables aux animaux ; il nous a créés
« à son image et ressemblance, voyez-vous !....
« Oh ! que l'homme est grand !

« L'homme créé par amour ne peut vivre sans
« amour : ou il aime Dieu, ou il s'aime et il aime
« le monde. Voyez, mes frères : c'est la foi qui
« manque... Quand on n'a pas la foi, on est aveu-
« gle. Celui qui ne voit pas ne connaît pas ; celui
« qui ne connaît pas, n'aime pas ; celui qui n'aime
« pas Dieu s'aime lui-même, et en même temps
« il aime ses plaisirs. Il attache son cœur à des
« choses qui passent comme la fumée. Il ne peut
« connaître ni la vérité, ni aucun bien ; il ne peut
« connaître que le mensonge, parce qu'il n'a pas
« la lumière ; il est dans le brouillard. S'il avait la
« lumière, il verrait bien que tout ce qu'il aime ne

« peut lui donner que la mort éternelle : c'est un
« avant-goût de l'enfer.

« En dehors du bon Dieu, voyez-vous, mes
« frères, rien n'est solide, rien, rien ! Si c'est la
« vie, elle passe ; si c'est la fortune, elle s'écroule ;
« si c'est la santé, elle est détruite ; si c'est la ré-
« putation, elle est attaquée. Nous allons comme
« le vent... Tout s'en va à grand train, tout se pré-
« cipite. Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! qu'ils sont
« donc à plaindre ceux qui mettent leur affection
« dans toutes ces choses !... Ils l'y mettent, parce
« qu'ils s'aiment trop ; mais ils ne s'aiment pas d'un
« amour raisonnable ; ils s'aiment avec l'amour
« d'eux-mêmes et du monde, en se cherchant, en
« cherchant les créatures plus que Dieu. *C'est donc*
« *bien pour ça* qu'ils ne sont jamais contents, jamais
« tranquilles ; ils sont toujours inquiets, toujours
« tourmentés, toujours bouleversés.

« Voyez, mes frères, le bon chrétien parcourt
« le chemin de ce monde, monté sur un beau char
« de triomphe, assis sur un trône, et c'est Notre-
« Seigneur qui conduit la voiture. Mais le pécheur
« est attelé lui-même au brancard ; c'est le démon
« qui est dans la voiture, et qui frappe sur lui à
« grands coups pour le faire avancer... »

« Mes frères, disait-il un autre jour, les trois
« actes de foi, d'espérance et de charité renferment
« tout le bonheur de l'homme sur la terre. Par la

« foi, nous croyons ce que Dieu nous a promis ;
« nous croyons que nous le verrons un jour, que
« nous le posséderons, que nous serons éternelle-
« ment avec lui dans le ciel. Par l'espérance, nous
« attendons l'effet de ces promesses : nous espérons
« que nous serons récompensés de toutes nos
« bonnes actions, de toutes nos bonnes pensées,
« de tous nos bons désirs ; car Dieu tient compte
« même des bons désirs. Que faut-il de plus pour
« être heureux ?

« Au ciel, la foi et l'espérance n'existeront plus ;
« car les brouillards qui obscurcissent notre raison
« seront dissipés. Notre esprit aura l'intelligence
« des choses qui lui sont cachées ici-bas. Nous
« n'espérerons plus rien, puisque nous aurons tout.
« On n'espère pas acquérir un trésor qu'on pos-
« sède.... Mais l'amour ! oh ! nous en serons eni-
« vrés ! nous serons noyés, perdus dans cet océan
« de l'amour divin, anéantis dans cette immense
« charité du cœur de Jésus !.. Aussi la charité est
« un avant-goût du ciel. Si nous savions la com-
« prendre, la sentir, la goûter, oh ! que nous serions
« heureux ! Ce qui fait qu'on est malheureux, c'est
« qu'on n'aime pas Dieu.

« Quand nous disons : « Mon Dieu, je crois ! je
« crois fermement, c'est-à-dire sans le moindre
« doute, sans la moindre hésitation... » oh ! si nous
« nous pénétrions de ces paroles : « Je crois fer-

« mement que vous êtes présent partout, que vous
 « me voyez, que je suis sous vos yeux, qu'un jour
 « je vous verrai clairement moi-même, que je joui-
 « rai de tous les biens que vous m'avez promis !...
 « mon Dieu, j'espère que vous me récompenserez
 « de tout ce que j'aurai fait pour vous plaire...
 « mon Dieu, je vous aime ; j'ai un cœur pour vous
 « aimer !... oh ! comme cet acte de foi, qui est
 « aussi un acte d'amour, suffirait à tout !... Si
 « nous comprenions le bonheur que nous avons
 « de pouvoir aimer Dieu, nous demeurerions im-
 « mobiles dans l'extase...

« Si un prince, un empereur, faisait comparaître
 « devant lui un de ses sujets et qu'il lui dît : « Je
 « veux faire votre bonheur ; demeurez avec moi ;
 « jouissez de tous mes biens ; mais veillez à ne
 « pas me déplaire en tout ce qui est juste, » quel
 « soin, quelle ardeur ce sujet ne mettrait-il pas
 « à satisfaire son prince ? Eh bien ! Dieu nous
 « fait les mêmes avances... et on ne se soucie
 « pas de son amitié ; on ne fait aucun cas de ses
 « promesses. »

M. Vianney écrivit longtemps ses prênes du dimanche ; il a'avoué que ce travail lui coûtait beaucoup ; ce fut une des plus rudes mortifications de sa vie. Il les composait tout d'une haleine, y employait les nuits, enfermé dans sa sacristie, et écrivait quelquefois sept heures de suite sans dé-

semparer. Il était convaincu que le prêtre, pour devenir apôtre, doit préparer à la sueur de son front le pain de la parole, et que le mérite de ses efforts attire la bénédiction de Dieu sur son ministère.

Ne voyant pas au gré de ses désirs ses paroissiens croître dans l'amour de Dieu, et craignant que son ignorance et ses péchés ne fussent la cause de leur indifférence, il appelait souvent à son secours ses confrères du voisinage. Il n'aimait rien tant que d'être rassuré contre la crainte du mal par la présence d'un prêtre qu'il estimait plus sage et plus éclairé que lui. C'est ainsi que l'on vit paraître successivement dans la chaire d'Ars les curés de Saint-Trivier, de Jassans, de Chaneins, et d'autres encore. Dieu bénissait toujours ces pieux exercices. Les pécheurs se convertissaient, les bons devenaient meilleurs et plusieurs embrassaient la pratique des conseils évangéliques.

« Je crois, dit Catherine, que jamais on ne pourra savoir les grâces de conversion et de salut que M. le Curé a obtenues par ses prières, et surtout par le saint sacrifice de la messe, qu'il a offert pendant huit jours, pour le salut de ses paroissiens, à l'époque du jubilé. Il s'est fait alors un tel renouvellement dans les cœurs, que presque tout le monde s'est mis à travailler de toutes ses forces à sortir du péché. Le respect humain est *tourné* à

rebours. On aurait honte de ne pas pratiquer la religion. Les hommes, quand on les rencontre, ont l'air grave et sérieux. Il est aisé de voir qu'ils sont dans de bonnes dispositions. Quoique M. le Curé ait fait venir un prêtre étranger pour l'aider, presque tous ont voulu s'adresser à leur pasteur. Enfin, M. le Curé a pu, à la fin des exercices, dans un dernier sermon où il épanchait la joie de son cœur, dire à ses paroissiens : « Mes frères, Ars n'est plus Ars. « Il y a bien des années qu'une pareille révolution « ne s'était pas faite dans cette paroisse; j'ai assisté « déjà à beaucoup de missions et de jubilés. Je n'ai « pas trouvé d'aussi bons sentiments qu'ici. » Il est vrai, ajoute la pieuse annaliste, que ces grands mouvements de ferveur se sont un peu ralentis; mais le bon Dieu a toujours le dessus. La religion est généralement respectée parmi nous, et on n'entend pas de railleries sur ceux qui la pratiquent. »

Il y eut une époque où deux jubilés se suivirent d'assez près. Il ne manqua pas de gens pour se plaindre de la fréquence des jubilés et de la monotonie de leur répétition. Comme il arrive ordinairement, c'étaient ceux que la nouvelle faveur accordée par le saint-siège gênait le moins, résolus qu'ils étaient d'avance à n'en prendre que ce qu'ils voudraient, c'est-à-dire une très-faible part. Le retentissement de ces plaintes arriva jusqu'à M. le Curé, qui, le dimanche, au prône, en annon-

çant l'ouverture des exercices, eut soin d'ajouter :
« On dit qu'on a déjà eu un jubilé l'année der-
« nière, et on demande pourquoi il y en a encore
« un cette année?... Mais, mes amis, si un roi ou
« un seigneur vous avait donné trois mille francs
« et que, quelque temps après, il jugeât à propos
« de doubler la somme, cela vous ennuerait-il ?
« Refuseriez-vous les trois derniers mille francs
« à cause des trois premiers que vous avez déjà
« reçus ? »

Une voix intérieure sollicitait sans cesse notre Saint à mener de front ses devoirs de pasteur et ses aspirations d'apôtre. Il se sentait oppressé du désir de faire du bien partout et à tous, de ne pas seulement travailler pour la gloire de Dieu mais pour la plus grande gloire de Dieu. C'était toujours à lui, en cas d'absence, que ses voisins avaient recours. Il les remplaçait quand ils étaient malades ; ce qui arrivait souvent pour la paroisse d'Ambérieux-en-Dombes. Si une cure dans les environs devenait vacante par le changement ou par la mort du titulaire, il se chargeait de l'intérim. C'est ainsi qu'on l'a vu desservir à plusieurs reprises, et pendant plusieurs années, Savigneux, Rancé, Saint-Jean-de-Thurigneux, etc.

Le curé de Misérieux se nommait M. Ducreux. C'était un aimable et beau vieillard de quatre-vingt-deux ans, qui avait les manières distinguées

et l'exquise politesse de l'ancien clergé, et qui relevait ce mérite, commun à la plupart des hommes de son temps, par beaucoup de piété, de savoir et d'esprit. M. Vianney lui servait de vicaire; il en avait les égards, la soumission et la respectueuse condescendance.

Comme la plupart des curés de campagne, à cette époque de rénovation où l'on comprenait mieux la nécessité de réparer les vides du sanctuaire, M. Ducreux aimait à s'occuper d'enseignement. Il avait chez lui deux ou trois petits *Éliacims*, qu'il initiait au chant et aux cérémonies de l'Église, en même temps qu'il leur apprenait le rudiment. Le Curé d'Ars était pour ces enfants un objet d'étude pleine de remarques, de surprises et de naïves découvertes! A leurs yeux, ce n'était pas un homme ordinaire, c'était un saint. Ils voulaient savoir comment parlait, agissait, se comportait un saint. Quand il était là, tout le petit collège avait l'oreille tendue et l'œil au guet, en sorte que pas un geste n'était perdu, pas une syllabe ne tombait par terre. L'un d'entre eux nous a raconté que ce qui le frappait le plus, outre le visage exténué et l'effrayante maigreur de M. Vianney, c'était son refus immuable d'accepter les invitations du bon M. Ducreux et de s'asseoir à sa table frugale. Sa complaisance sans borne sur tous les autres points s'arrêtait à cette limite inflexible;

elle n'alla jamais au delà d'une goutte de café sans sucre, qu'il consentait à prendre après qu'on l'avait bien tourmenté.

Souvent on venait le chercher au milieu de la nuit pour confesser les malades ; il partait alors, quelque temps qu'il fit. Une fois, il était si malade lui-même qu'il fut obligé en arrivant de s'étendre sur un lit : c'est dans cette posture qu'il entendit la confession du mourant. On dut le ramener en voiture. Son zèle l'emportait toujours au delà de ses forces.

Les premiers jours de l'année 1823 ouvrirent à son activité un nouveau champ, fertile en fruits de salut. Il fut appelé par M. Pasquier, curé de Trévoux, à prendre part aux travaux de la grande mission que donnèrent à cette époque les prêtres de la Société des Chartreux de Lyon, et qui fit surabonder la grâce là où le péché avait abondé¹. Il y eut dans cette ville un mouvement religieux dont la mémoire s'est conservée jusqu'aujourd'hui parmi les habitants.

M. l'abbé Ballet dirigeait la mission. Ceux qui connaissent cet excellent cœur d'apôtre savent combien il a toujours été fidèle au culte de l'amitié et à la religion des souvenirs. Plein des bonnes impressions du séminaire, où il s'était rencontré

¹ Rom., v, 20.

avec l'abbé Vianney, il était de ceux que sa renommée grandissante n'étonnait pas, et qui se réjouissaient cordialement du bien qu'il plaisait à Notre-Seigneur d'opérer par son ministère. Il pensa que, dans l'intérêt des âmes qu'il voulait ramener à Dieu, il ne pouvait mieux faire que de se l'adjoindre comme confesseur. Ses instances amicales triomphèrent aisément de la timidité et des scrupules modestes du bon Curé.

M. Vianney ne consultait pas ses forces ; quand le bien des âmes et la gloire de Dieu l'invitaient, il multipliait ses fatigues, se confiant en la vertu divine. Il partait le dimanche soir ou le lundi matin, et faisait neuf kilomètres à pied, son surplis sous le bras, par un temps très-rigoureux, car on était au cœur de l'hiver. Le samedi soir le retrouvait à son poste, passant la nuit à entendre les confessions de ses paroissiens. M. Morel, chef d'institution à Trévoux, un de ses anciens disciples de Verrières, avait désiré qu'il prît chez lui le vivre et le couvert. Cette offre fut acceptée du même cœur qu'elle était faite, à une condition pourtant, c'est qu'on s'en tiendrait à l'humble pot-au-feu du pensionnat. « Je suis plus tranquille chez
« vous, avait dit M. Vianney à son camarade d'au-
« trefois ; j'y ai mieux ma liberté et ne suis pas
« pressé de manger comme ailleurs. »

Quoiqu'il redoutât les modestes dîners de la

cure, il était obligé d'y figurer de temps en temps. Un jour, en veine de s'égayer un peu, ses confrères voulurent procéder à un inventaire de sa toilette; ce qui aurait déconcerté tout autre que le bon Curé d'Ars. Cachant leur intérêt pour lui sous la forme d'une innocente plaisanterie, ils convinrent qu'on ouvrirait une souscription à l'effet de subvenir aux réparations les plus urgentes, — il faut croire qu'il y en avait d'urgentes... — Le samedi suivant, ils lui firent cadeau d'un haut-de-chausses en bon velours neuf, avec prière de le porter en souvenir d'eux. M. Vianney l'accepte et regagne sa paroisse par un froid très-piquant. Arrivé au point le plus élevé de la route, appelé les *Bruyères*, il rencontre un pauvre à moitié nu et tout transi : « Vous avez
« bien froid, n'est-ce pas, mon ami? » lui dit le nouveau saint Martin. Puis, sans attendre sa réponse, il se cache derrière un buisson et reparait bientôt, son haut-de-chausses à la main. A quelques jours de là, on veut savoir, à la cure, s'il fait honneur à la souscription de ses amis. Embarrassé de ce qu'il appelle leur visite domiciliaire, il dit aux inspecteurs sur le ton d'un aimable badinage : « Ce
« que vous m'aviez donné, je l'ai prêté à fonds
« perdus à un pauvre que j'ai rencontré sur les
« *Bruyères*. »

Le dimanche suivant, revenant de sa paroisse, à la nuit tombante, il atteint, à l'endroit dit les

Grandes Balmes, un autre mendiant qui, tout courbé sous le poids des années, n'osait se risquer le long de la rampe abrupte et verglacée. La route n'était pas encore percée ni adoucie. Le Curé d'Ars le prend par le bras et l'aide à descendre. Ils arrivent ainsi, l'un soutenant l'autre, au bas de la côte. M. Vianney charge ensuite sur ses épaules la lourde besace du vieux bonhomme, et ne la lui rend qu'à l'entrée de Trévoux, pour ne pas être surpris dans l'exercice de cette action charitable.

Les notes de Catherine nous apprennent que, pendant cette mission, qui dura cinq semaines; le Curé d'Ars fut écrasé sous le poids de la confiance générale. Sa chapelle ne désemplissait pas et la presse était si grande, qu'un jour, le flot poussant le flot, elle emporta son confessionnal, qui n'était pas solidement fixé.

M. Ballet, de son côté, nous a dit que ces marques d'estime lui vinrent surtout de la classe éclairée. Les magistrats de la cité, le tribunal, les fonctionnaires, les hommes de loi s'adressèrent presque tous à lui. Le sous-préfet ne parlait du saint prêtre qu'avec admiration, et quoiqu'il se louât extrêmement de la hauteur de ses vues, de la sagesse de ses conseils, de la douce fermeté de sa direction, il constatait avec un léger sentiment de tristesse soumise et résignée, que « ce petit Curé d'Ars avait été impitoyable pour

les soirées et les bals de la sous-préfecture. Au reste, ajoutait-il, il a raison, et je tâcherai de lui obéir. »

M. Vianney entrait toujours le premier à l'église, et en sortait le dernier. Un soir qu'il avait été retenu par la foule au delà de l'heure ordinaire, M. Morel alla le chercher au confessionnal pour le ramener chez lui. Bien lui en prit, car aux deux tiers du chemin, l'infatigable ouvrier de Dieu sentit que ses jambes se dérobaient sous lui. Son hôte l'emporta demi-mort dans sa chambre. Vivement pressé d'accepter quelque cordial, l'abbé Vianney fit des difficultés, regarda sa montre, prétextâ l'heure avancée, soutint qu'il n'avait besoin de rien et assura que sa faiblesse s'en irait comme elle était venue. Madame Morel, voyant sa résistance, s'avisa de lui dire : « Monsieur le Curé, vous donnez des pénitences aux autres, et vous voulez qu'elles se fassent. Eh bien ! souffrez qu'on vous en donne une aujourd'hui, et prenez cette potion. — Allons ! ce que femme veut, Dieu le veut, » dit-il en souriant, et il fit sa pénitence.

La veille de la communion générale qui a lieu à la fin des missions, M. Morel se rendit à l'église, vers neuf heures du soir, pour aller chercher son hôte, qui, sans cette précaution, eût souvent passé des nuits entières au confessionnal. Il le trouva enveloppé d'une foule si compacte, qu'il n'essaya

pas de le dégager. Il revint à minuit : c'était le même encombrement. Il s'assit et prit patience jusqu'à deux heures du matin. Voyant que la presse ne diminuait pas, il allait frapper à la porte du confessionnal pour l'en arracher de force, quand il fut retenu par cette exclamation unanime : « Si vous
« faites partir M. le Curé, nous ne reviendrons
« pas, et vous en répondrez devant Dieu. — Quoi
« donc ! s'écria-t-il à son tour, c'était minuit hier
« lorsque M. Vianney a quitté l'église, et ce matin
« il était dès quatre heures à son poste ! Combien
« de temps a-t-il dormi ? Son lit n'a même pas été
« défait. Il a comme hier son office à dire ; demain
« à quatre heures, il sera ici. Dites-moi si vous en
« feriez autant, vous qui parlez ? » Cette apostrophe mit fin aux murmures. M. Morel prit par la main le bon Curé, qui ne songea pas à résister, tant il était à bout de forces.

Les merveilles de la mission de Trévoux rendirent le nom de M. Vianney célèbre dans tout le voisinage. A compter de ce moment, il ne s'appartint plus. Les curés se disputèrent à qui l'aurait. Le jubilé de 1826 vint procurer à un grand nombre le bienfait de cette coopération tant désirée. L'humble missionnaire fut tour à tour appelé à Montmerle, à Saint-Trivier, à Savigneux, à Chaneins, à Saint-Barnard, près Trévoux. Dans cette dernière paroisse, il était seul pour tout faire et il suffit à tout.

Dès le commencement, le village changea de face. Au premier coup de cloche, les paysans quittaient leurs travaux : on ne voyait plus personne dans les champs. Les domestiques tourmentaient leurs maîtres pour qu'ils leur permissent d'aller entendre le Curé d'Ars : « Nous aimons mieux, disaient-ils, que vous reteniez sur nos gages l'équivalent du temps que nous passerons à l'église. » « J'ai un bon ouvrier, disait de son côté le curé de Saint-Barnard, on n'a jamais vu le pareil : il travaille beaucoup et ne mange rien. »

Je ne sais plus dans quelle circonstance solennelle M. Vianney fut invité à prêcher à Lima, charmante petite paroisse, qui est comme un faubourg de Villefranche. Il s'en défendit de son mieux, ne se jugeant pas digne de cet honneur. Mais il y avait là un curé qui l'aimait beaucoup et tenait à son idée ; il insista, alléguant que, comme cette fête tombait dans la semaine, l'auditoire ne serait ni nombreux, ni difficile. M. Vianney était la complaisance même ; il ne savait rien refuser : seulement, le jour venu, il ne s'était pas préparé ; les confessions lui avaient pris tout son temps. Dans l'extrême défiance où il était de lui-même avant que, par un exercice continuels de la chaire, il eût acquis la grande facilité que tout le monde lui a connue, il éprouvait, chemin faisant, ces douleurs de la parole publique qu'il faut avoir ressenties pour les comprendre : c'est le

cauchemar de l'homme condamné à marcher sans jambes ; il lui semblait qu'il ne trouverait ni un mot ni une idée. Enfin il arriva ; les vêpres étaient commencées ; il vit une église comble. A l'annonce que le saint Curé d'Ars allait prêcher, l'élite de la société de Villefranche était accourue dans un sentiment de vive curiosité. Vingt à vingt-cinq prêtres garnissaient le sanctuaire. La vue de cette imposante assemblée acheva de déconcerter le prédicateur ; il crut que le cœur lui manquerait. Après s'être recommandé à Celui qui a promis une voix et des paroles à ses Apôtres quand ils en auraient besoin pour faire son œuvre¹, il sort de son recueillement comme d'un sanctuaire intérieur ; il est simple, incorrect peut-être, mais il est plein de la vérité, et il la répand à flots pressés sur son auditoire. Il parle de l'amour de Dieu avec des accents enflammés, comme savent en parler les saints ; il arrache des larmes aux yeux les moins accoutumés d'en répandre sur un pareil sujet.

En travaillant incessamment au bien des âmes, M. Vianney ne négligeait pas la sienne. Il se sanctifiait lui-même pour être plus apte à sanctifier les autres². Il n'oubliait pas le repos dans la prière que le Maître conseille à ses disciples³. Il avait ac-

¹ S. Luc. XXI, 15.

² S. Jean, XVII, 19.

³ S. Marc, VI, 31.

quis cette habitude des hommes apostoliques de sortir de Dieu par l'action quand ils le doivent, et de rentrer en Dieu par la prière dès qu'ils le peuvent. Il satisfaisait son besoin d'oraison par ces élévations continuelles et spontanées de l'âme qui remonte à Dieu comme le rayon à son foyer, et la flamme à sa sphère. Il consacrait un temps considérable à la méditation, sans parler de celui qu'il donnait à la Vie des Saints, sa lecture favorite, et à la visite du très-saint Sacrement; et ce n'étaient pas de ces visites rapides, faites en passant; on le voyait prosterné de longues heures aux pieds de Notre-Seigneur, devant le tabernacle où son amour le tient enchaîné. Le travail n'était pour lui que le prolongement de la prière : ou bien il parlait à Dieu, ou bien il parlait de Dieu; il l'aimait ou le faisait aimer.

On ne voit pas non plus que le soin de sa paroisse ait jamais souffert de ses nombreuses courses évangéliques. Il n'acceptait le rôle de missionnaire qu'autant qu'il pouvait concilier ce rôle avec ses devoirs de curé. L'abeille erre de fleur en fleur, mais elle n'oublie pas sa ruche; elle y apporte soigneusement son miel. Hors le cas où il était engagé dans quelques travaux, il ne découchait jamais. On ne se souvient pas qu'il soit sorti une seule fois pour son plaisir, dans le temps même où il aurait pu le faire en toute liberté. Nous en avons pour preuve

une lettre que nous tenons du vénérable Nestor des missionnaires de Lyon, M. l'abbé Ballet. C'est un des rares autographes qu'on a du Curé d'Ars. Nous y avons si bien retrouvé sa belle et sainte âme, que nous ne résistons pas à l'envie de la transcrire pour l'édification et le charme de nos lecteurs. Elle répond à une invitation faite par M. l'abbé Ballet, qui désirait revoir à Villefranche le prêtre dont le concours lui avait été si utile à Trévoux.

Ars, 1^{er} janvier 1826.

« Très-digne monsieur,

« Permettez, s'il vous plaît, que je vous dise *combien j'ai été étonné que votre grande charité vous ait porté jusqu'à témoigner que j'aurais bien pu prendre la liberté d'aller vous présenter mes humbles respects*. Mais deux choses m'ont privé de ce bonheur : la première, c'est que, ne donnant point de sermon le soir, vous n'aviez que ce petit moment pour respirer : *j'aurais cru que c'était offenser Dieu que d'aller vous déranger* ; la seconde, c'est que *je me regardais comme indigne d'être admis en une aussi respectable compagnie*. Lorsque j'ai appris cela, je commençais à jouir d'avance, par la douce et heureuse espérance d'aller, si vous l'aviez bien voulu, me mêler parmi vous, mardi, pour la plantation de la croix ; mes malades y ont mis obstacle. Que Dieu soit béni !

« Souffrez, très-digne monsieur, puisque vous *êtes si bon et si charitable que de vouloir bien vous souvenir de moi*, que je vous souhaite une vie sainte et longue, afin que vous ayez le bonheur de bien conduire les âmes à Dieu. Permettez, s'il vous plaît, que votre très-digne et

respectable supérieur trouve ici l'expression de tout ce que mon cœur est capable de contenir d'estime, de respect et de reconnaissance. *Si je n'étais pas trop indiscret*, je vous prierais aussi de dire à ces messieurs de Villefranche de vouloir, *par charité*, agréer mes très-humbles respects.

« M. Chevallon a fait beaucoup de bien dans ma paroisse. Un grand nombre de vieux pécheurs sont revenus à Dieu.... Ce moment est trop doux pour moi ; mais je finis, crainte de vous ennuyer.

« VIANNEY, *prêtre.* »

Les saints ont leur style, et je crois qu'on en retrouvera le caractère dans cette lettre. Le Curé d'Ars portait avec lui, en tous lieux, la bonne odeur de Jésus-Christ. Qu'on en juge par ces lignes qu'un digne prêtre adressait à Mgr de Langalerie, à titre de document, peu de temps après la mort de M. Vianney :

« Il me faut remonter jusqu'à quarante ans pour retrouver l'époque où cet homme vénérable s'offre à mon souvenir pour la première fois.

« C'était en 1820 ; j'avais une dizaine d'années. On nous exerçait, dans la cour du collège où je faisais mes études, à jeter des fleurs pour la procession de la Fête-Dieu, lorsque je vis apparaître un prêtre d'un extérieur très-simple, très-pauvre et très-humble, et un de mes camarades nous dit : « C'est le Curé d'Ars ; *c'est un saint...* Il ne vit que « de pommes de terre cuites à l'eau. » Je le regardai avec étonnement. Comme on lui adressa quelques paroles polies, il s'arrêta un instant, et souriant avec bonté, il dit : « Mes amis, quand vous jetterez des fleurs devant le très-

« saint Sacrement, cachez vos cœurs dans vos corbeilles, et envoyez-les, au milieu des roses, à Jésus-Christ. » Puis, sans faire aucune visite, il traversa la cour et se rendit à la chapelle de l'établissement, pour saluer dans son tabernacle le Maître de la maison. J'ai oublié à peu près tous les noms des condisciples que j'avais alors, et presque tout ce qui se passait sous mes yeux ; mais le mot de ce prêtre, sa visite au saint Sacrement, la parole de mon camarade, ne sont jamais sortis de mon esprit. J'étais surtout frappé (car j'étais fort gourmand) de la pensée de l'homme *ne vivant que de pommes de terre*. Je comprenais, sans m'en rendre compte, qu'il y avait là-dessous quelque chose de rare et de prodigieux ; et c'est probablement ce souvenir qui a empêché que les autres détails ne m'échappassent.

« A dix ans de là, par un concours de circonstances dont le récit appartiendrait à l'histoire des miséricordes de Dieu sur mon âme, je me trouvais dans un grand séminaire. Alors la pensée du prêtre mortifié et dévot à la divine eucharistie me revint en mémoire. Durant cet intervalle, il avait beaucoup grandi dans l'opinion des peuples, et, quoique sa renommée ne fût pas à la hauteur où nous l'avons vue les quinze dernières années de sa vie, il se faisait déjà un mouvement merveilleux autour de sa personne. On commençait à accourir de toutes parts, les justes pour s'édifier, les pécheurs pour se décharger dans le sein de l'homme de Dieu de leurs péchés et de leurs remords. Les miracles de sa vie, austère au delà de ce qu'on peut dire, excitait au plus haut point l'admiration de tous. On ne comprenait pas même comment il pouvait vivre en accordant à son corps si peu de nourriture. Que n'ajoutait-on pas encore ? Et ces bruits, auxquels notre siècle n'était plus accoutumé, ont été confirmés plus tard. »

CHAPITRE VIII ,

La Providence d'Ars. — De ses humbles commencements et de plusieurs miracles que Notre-Seigneur fit pour la soutenir.

« C'est en cela, dit Notre-Seigneur, que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres comme je vous ai aimés¹. » Et, commentant ces magnifiques paroles, l'apôtre de la sainte dilection, qui nous a transmis « le commandement nouveau du Maître² », répète en cent endroits de son Évangile et de ses lettres : « Frères, ce qui vous a été annoncé et que vous avez entendu dès le commencement, est que vous vous aimiez les uns les autres. Dieu a fait paraître son amour pour nous en envoyant son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui. Si

¹ S. Jean, XIII, 35.

² S. Jean, XIII, 34.

Dieu nous a aimés de cette sorte, nous devons nous aimer aussi. L'amour de Dieu est parfait en nous, lorsque nous sommes dans le monde ce qu'il est lui-même¹. »

M. Vianney ambitionnait cette gloire de la vraie charité ; il voulait être en ce monde ce qu'y avait été celui-là même dont il est écrit « qu'il passa en faisant le bien². » En même temps que, dans la contemplation de son divin modèle, il se formait de plus en plus à l'amour de Dieu, il sentait grandir en lui la passion qui le portait à aimer l'humanité : l'humanité crucifiée, dénuée, souffrante ; les pauvres, les faibles et les petits.

Comment n'aurait-il pas aimé, lui en qui la vie du cœur était si abondante ? Jusqu'ici, nous l'avons vu dépenser sa flamme dans les œuvres de l'amour de Dieu ; c'est bien là, en effet, la première des charités ; mais cette charité n'est jamais seule, elle en produit toujours une autre. « Celui qui aime Dieu, aime aussi son frère ; car s'il n'aime pas son frère, qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu, qu'il ne voit pas³ ? » La conversation avec le ciel est une délicieuse chose, la prière un doux moment ; mais c'est quand on

¹ *I Ép.*, iv, 7, 9, 17.

² *Act.*, x, 38.

³ *I Ép.*, iv, 20.

a fait beaucoup de bien aux hommes que l'on jouit surtout de s'entretenir avec Dieu. La piété alors se renouvelle par la vertu ; nous mettons de bonnes actions faites sur la terre entre le ciel et nous, et c'est là le fil conducteur de la grâce. Donner son cœur, son âme, son esprit et ses forces pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux , c'est la loi, la justice et la vérité. Il fallait donc des œuvres au besoin d'aimer de notre Saint. Depuis qu'il était à Ars, il y songeait ; il se voyait entouré de misères sans nombre ; il aurait voulu les soulager toutes, ou du moins courir aux plus pressées. L'établissement d'une *Providence*, ou asile d'orphelins, fut le dessein auquel il s'arrêta : c'était venir en aide d'un seul coup à une triple faiblesse, celle de l'âge, du sexe et de l'abandon.

Cette œuvre, comme toutes les œuvres de Dieu, est née petitement. Il y avait derrière le chœur de la rustique église, à l'orient de la grande place du village, une maison nouvellement et assez proprement construite. « Si ce bâtiment était à moi, disait « M. Vianney, j'en ferais une *Providence*. En sor-
« tant de l'église, je n'aurais que la place à tra-
« verser pour visiter ma petite famille, y faire mon
« catéchisme et y prendre mon repas. La *Provi-
« dence* me donnerait mon pain ; je lui donnerais
« la parole de vérité, qui est le pain des âmes. Je
« recevrais d'elle la nourriture qui fait vivre le

« corps en échange de celle qui fait vivre l'esprit.
« J'aimerais bien ça. »

Peu à peu cette idée germa dans sa tête et y prit consistance. Mais avant de la produire sous la forme d'un projet arrêté et d'adresser une demande directe au propriétaire, voulant comme toujours consulter le Seigneur, il annonça une nouvelle en l'honneur de la très-sainte Vierge : « Elle aime tant les pauvres, qui sont les amis de son Fils, pensait-il, qu'elle viendra certainement à mon secours. » Et pour ne pas paraître tenter Dieu et lui demander des prodiges, il fit par-devers lui tout ce qui était en son pouvoir.

Les effets de sa bienfaisance journalière le laissaient, chaque soir, sans le premier sou pour le lendemain. L'argent de son traitement était toujours dépensé d'avance. Il en était de même de la petite pension, équivalant à sa part de biens patrimoniaux que son frère François lui servait. Sa correspondance de famille avait cela de commun avec celle des jeunes soldats en garnison, qu'elle ne roulait que sur ce besoin d'argent et se résumait invariablement en un appel de fonds :

« Mon cher frère, écrivait-il le 2 juin 1820, j'ai une chose à te demander que tu ne me refuseras pas : c'est de m'avancer ma pension d'un an, *parce que je dois beaucoup*. Je te prie de ne pas me laisser dans l'embarras. Je te serai bien reconnaissant... »

Nous avons encore une lettre du 2 juin 1822, qui accuse la même situation :

« Mon cher ami ,

« En te donnant des nouvelles de ma santé, qui est toujours à peu près la même, je viens te dire que si tu pouvais m'envoyer ma pension de toute l'année, tu me ferais plaisir, car je viens de faire une emplette importante pour mon église. *Si même tu pouvais m'avancer celle de l'année prochaine, ce serait encore mieux.* Mon beau-frère Melin m'a bien dit qu'il me donnerait 100 écus pour une œuvre ; *mais ça ne suffit pas.* J'ose espérer, mon très-cher ami, que tu me feras ce plaisir... »

Suivent des protestations où se peint toute la tendresse de son cœur. Il termine cette lettre en assurant son frère de *ses très-humbles respects*. C'était sa formule ordinaire.

Cette fois, ses modiques revenus ne suffisant plus, il résolut d'aliéner tous ses biens et d'en mettre le capital dans les fondements de sa *Providence*. La maison lui coûta 20,000 francs : cette somme représentait à peu près la valeur des immeubles qu'il possédait à Dardilly. Nous savons par Catherine que, lorsqu'il l'acheta, « il n'eut pas de quoi payer *les écrits*. »

Mais une œuvre comme celle qu'il méditait n'existe pas, quand les murs de l'établissement sont debout. A qui en confierait-il la direction ? Par un souvenir reconnaissant, son choix se porta d'abord

sur les Sœurs de Saint-Charles. C'étaient elles, comme nous l'avons vu, qui, pendant les jours de la Terreur, cachées sous un costume étranger, l'avaient préparé à sa première communion ; il leur devait les joies de ce grand jour. Il pensa bien aussi à la Congrégation de Saint-Joseph, que Mgr Devie, le nouvel évêque de Belley, venait de faire refleurir, en lui ouvrant le noviciat de Bourg. Toutefois, des raisons qu'il ne nous convient pas d'approfondir lui firent adopter un autre parti.

Parmi les filles de sa paroisse susceptibles d'une direction plus forte et d'une culture plus avancée, il y en avait deux, Benoîte Lardet et Catherine Lassagne, qu'il jugea propres à l'exécution de son plan. Elles se distinguaient entre toutes par leur bon esprit, leur grand sens pratique, leur vertu éprouvée. Il les envoya pendant un an chez les Sœurs de Fareins pour compléter leur éducation ; après quoi, il les reprit sous son aile, et sans les lier par des vœux, il s'appliqua à les former à la pauvreté, à l'obéissance, à l'humilité, à la simplicité, à l'abandon réel à la divine Providence. C'était au plus haut degré l'exercice de la vie religieuse ; mais celles qui devaient être revêtues intérieurement de ce qu'il y a de plus parfait dans la religion ne devaient pas se trouver dignes de porter les livrées des épouses de Jésus-Christ.

Au bout de quelque temps, il crut pouvoir se servir d'elles pour commencer son œuvre. « L'une, « dit-il, sera la *tête* et l'autre le *cœur*. » Rien de simple et de touchant comme ce commencement ; la main de Dieu s'y manifeste de la manière la plus claire ; on peut suivre son action travaillant, au rebours de la sagesse humaine, dans la bassesse et l'humilité. Catherinè Lassagne en a fait le récit ; nous le reproduisons dans sa forme littérale, de peur qu'en voulant le retoucher nous lui enlevions son cachet de vérité et de simplicité.

« Il n'y avait dans la maison, quand les deux fondatrices y vinrent, pour toutes provisions qu'un pot de beurre et quelques fromages secs qu'une brave demoiselle y avait mis. Elles apportèrent de chez leurs parents leur lit, leur linge et autres objets de première nécessité. Le jour de leur entrée, *il n'y avait pas de pain*. Après avoir nettoyé la maison, elles devaient s'en retourner chez elles, *en attendant qu'elles eussent de quoi manger*. Elles se dirent : « Restons ; peut-être que la Providence nous enverra à dîner. » Cela ne manqua pas. La mère de l'une d'elles pensa à sa fille et lui envoya son dîner, qu'elle partagea avec sa compagne ; un peu plus tard, l'autre reçut le sien. Elles eurent tout ce qu'il fallait, et le lendemain on fit du pain. »

Peu de jours après, la colonie s'accrut d'une bonne veuve de Chaleins, puis d'une fille de Jas-

sans, Jeanne-Marie Chaney. C'était le *bras* qui venait se joindre au *cœur* et à la *tête*. — La dernière était forte; elle fut chargée des gros ouvrages : elle faisait le pain, la lessive et bêchait le jardin.

« M. le Curé commença par ouvrir une école gratuite pour les petites filles de la paroisse. Il admit ensuite gratuitement quelques enfants des paroisses voisines, qui se nourrissaient à leurs frais bien qu'elles fussent logées dans la maison. Il en reçut non pas autant qu'il s'en présenta, mais autant que le local en put contenir; ce local était alors très-petit. C'est M. le Curé qui pourvoyait à tout et subvenait aux nécessités de chaque jour. Un peu plus tard, il vint à Ars une Lyonnaise, qui, sans vouloir se fixer à la *Providence*, se plaisait dans la compagnie des directrices. Comme elle était dans l'aisance, elle se chargea des frais du ménage, ce qui soulagea d'autant M. Vianney, et lui fit grand plaisir. Elle l'aidait encore, lorsqu'il voulait acheter des bois et des terres pour faire subsister la maison. »

M. le Curé eut d'abord l'idée de fonder son œuvre sur l'acquisition de quelques immeubles; plus tard, il se lassa d'avoir à les faire cultiver et vendit tout à M. le comte Cibeins, qui s'offrit à lui servir la rente des sommes qu'on avait pu capitaliser. Il trouva là un bon caissier.

Alors il put recevoir quelques enfants pauvres ;

il commença par deux ou trois orphelines. Le nombre augmenta bientôt. Le bon père aidait de tout son pouvoir la communauté naissante, et, avec la grâce de Dieu, on se suffisait. Mais ce n'était pas tout de se suffire, il fallait s'accroître. Il y a, comme on l'a dit, une végétation de la charité. L'amour du prochain est le germe, la prière est la rosée qui féconde ce germe : la bienfaisance et la prière entées l'une sur l'autre se communiquent une sève mutuelle et toujours plus abondante. La bienfaisance conçoit, la prière obtient les moyens d'exécution ; la bienfaisance en devient plus entreprenante, et la prière toujours plus vive voit les ressources se multiplier miraculeusement devant elle. La *Providence* d'Ars était à peine fondée qu'on parla de faire participer un plus grand nombre d'orphelines aux bienfaits que cette institution devait leur apporter. On songea dès lors à bâtir. M. le Curé devint architecte, maçon et charpentier. Il faisait lui-même le mortier, taillait et transportait les pierres, et ne s'épargnait pas. Il n'interrompait sa rude et chère besogne que pour aller au confessionnal.

En très-peu de temps, avec l'aide de quelques personnes charitables, avec des ressources inespérées, la bénédiction de Dieu et la protection des saints, on put installer dans le local agrandi plus de soixante jeunes filles, logées, nourries et en-

tretenues aux frais de la Providence, préservées du vagabondage et de ses suites, arrachées au scandale, remises dans le droit chemin, vivant, à l'abri des dangers qu'elles avaient courus autrefois, dans une atmosphère tout imprégnée de la bonne odeur de Jésus-Christ. Chaque nouvelle recrue était reçue comme la charité reçoit les pauvres, avec plus d'amour que si elle eût payé sa pension et avec un désir plus grand de la conduire au bien. On se privait de tout pour que ces petites orphelines ne manquassent de rien. Elles n'étaient pas seulement, aux yeux du saint fondateur, dignes du plus tendre intérêt, en tant que malheureuses et délaissées, mais elles lui apparaissaient comme Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, prenant et acceptant pour son propre compte le bien fait à la dernière d'entre elles¹.

De ce jour fut fondé l'orphelinat du Curé d'Ars, précurseur de la *Providence* de Bourg, modèle des nombreux établissements du même nom qui couvrent aujourd'hui la France de leur ombre hospitalière. Dieu donne à ses meilleures œuvres la plus faible et la plus obscure origine. Il semble vouloir associer à la force créatrice, qui a fait toute chose de rien, ceux qui, par un repos plus complet en lui et un oubli plus généreux d'eux-

¹ S. Matth., xxv, 40.

mêmes, lui laissent toute sa puissance. Quand on regarde autour de soi dans le monde les choses qui furent grandes et utiles, on ne découvre que celles qui ont été accomplies avec la confiance en Dieu et le véritable esprit de l'Évangile. Et quand, d'un regard plus attentif, on cherche à discerner celles qui eurent un caractère de beauté supérieure, on reconnaît encore que toutes ces œuvres furent fondées sur la petitesse et le néant. Les grandes choses sont simples. Une parole du Maître explique cela : « Le royaume des cieux, dit-il, est semblable à un grain de sénevé¹. » C'est la plus petite des semences, mais quand Dieu la bénit, quand il y met sa force, elle devient un grand arbre. Respectons donc le grain de sénevé, lorsque nous le rencontrons ici-bas : c'est le royaume des cieux sur la terre, c'est la sagesse de Dieu et sa puissance cachées dans une semence immortelle².

Ainsi commença la *Providence* d'Ars ; ainsi commencent toutes les œuvres où Dieu met la main, humblement et pauvrement ; il semble que ce soit là une condition de leur existence. Cependant, il est un fonds qui ne leur fait jamais défaut, même à leur début : ce sont les pauvres. C'est là, il est vrai, une richesse, car à peine le premier pauvre est-il

¹ S. Matth., XIII, 31, 32.

² S. Luc, VIII, 11.

entré dans une maison, que les difficultés disparaissent et les ressources arrivent : on dirait que la Providence y est entrée sur ses pas. On eut lieu de le remarquer dans l'œuvre du Curé d'Ars. Pendant un quart de siècle cette œuvre s'est soutenue sans appui visible, sans budget, sans revenus, sans capitaux, avec des dépenses annuelles de 6 à 7,000 francs. Ce fut à cette occasion que M. Vianney commença d'avoir sur les fonds secrets de la Providence le crédit ouvert, qui lui permit de réaliser tout ce qu'il voulut dans la suite. Il trouvait des banquiers là où la Providence a des mandataires, et on sait que les mandataires de la Providence sont partout. « Aussitôt qu'il avait un peu d'argent, vite il achetait du blé, du vin, du bois, et le reste venait de lui-même ¹. »

Il y eut pourtant des heures critiques, des moments d'angoisse suprême, où l'on eût dit que le céleste pourvoyeur retirait son secours. Mais c'est quand tout semble perdu que tout va être sauvé. La Providence aime ces surprises; elle y montre, en même temps que l'heureuse dépendance dans laquelle nous restons vis-à-vis d'elle, la puissance de ses moyens et la faiblesse des nôtres. « Quand Dieu, dit Bossuet, veut faire voir qu'une œuvre est toute de sa main, il réduit tout à l'impuissance

¹ Notes de Catherine.

et au désespoir, puis il agit. » Deux fois entre autres, cette intervention de Dieu fut si directe et si soudaine, accompagnée de circonstances si merveilleuses et si inexplicables qu'il est impossible de ne pas y voir un miracle.

Voici comment les faits nous ont été rapportés par les témoins oculaires qui vivent encore. Un jour, les directrices n'avaient presque plus de farine et la provision de pain était épuisée ; il n'y avait pas de boulanger dans le village. Cependant près de quatre-vingts bouches attendaient leur nourriture ordinaire. Que faire ? La supérieure de la maison, Benoîte Lardet, était à bout de voie. Une des maîtresses, Jeanne Filliat, dit à sa compagne, Jeanne-Marie Chaney, qui était chargée de faire le pain : « Si on cuisait le peu qui reste de farine, en attendant ? » Celle-ci répondit : « J'y ai pensé ; mais il faut auparavant avoir l'avis de M. le Curé ; nous ferons ce qu'il nous dira. » Jeanne-Marie va donc confier son embarras au saint prêtre : « Monsieur le Curé, lui dit-elle, le meunier ne nous a pas rendu notre farine, et, avec ce qui nous reste nous pourrions tout au plus faire deux pains. — Mettez votre levain dans le peu que vous avez de farine, répondit M. Vianney ; fermez votre pétrin, et demain, faites comme si de rien n'était. » Cette recommandation fut prise à la lettre et suivie de même.

« Je ne sais comment cela se fit, dit Jeanne-Marie Chaney, toujours est-il que le lendemain, à mesure que je pétrissais, la pâte montait, montait sous mes doigts, *je n'abondais pas à y mettre de l'eau* ; plus j'en mettais, plus elle se gonflait et s'épaississait, tant et si bien que le pétrin se trouva en un moment comble jusqu'aux bords... On fit, comme à l'ordinaire, une fournée de dix gros pains de vingt à vingt-deux livres chacun, avec une poignée de farine ; ce fut comme si, à la place de cette poignée de farine, on en avait eu un sac. »

Le bon Maître, qui daigna multiplier au désert le pain et les poissons, n'a-t-il pas dit que ceux qui croiraient en lui feraient les mêmes œuvres que lui et de plus grandes encore¹ ? Cette histoire nous a été racontée, dans tous ses détails, par Jeanne-Marie Chaney, qui *avait les mains à la pâte*, par Catherine Lassagne, Jeanne et Marie Filliat. Pour ces braves filles, le miracle n'a jamais fait l'objet d'un doute : « Oh ! qu'on était content de manger ce pain ! » ajoutaient-elles.

Une autre fois, le pain même manqua aux orphelins d'Ars. Il n'y avait dans la maison ni blé, ni farine, ni argent... Pour le coup, le bon Curé crut que Dieu l'abandonnait à cause de ses péchés. C'est une industrie des mères de se jouer innocem-

¹ S. Jean, xiv, 12.

ment avec l'enfant qu'elles allaitent, en lui retirant un instant le sein qu'elles lui rendent au premier cri. Ayant fait appeler la supérieure de la maison, il lui dit, le cœur bien gros : « Il nous faudra donc « renvoyer nos pauvres enfants, puisque nous ne « savons plus où prendre pour les nourrir ! » Avant d'en venir à cette extrémité, il voulut encore visiter son grenier. Il y monta lentement, avec ce vague sentiment de crainte et d'espoir qui fait redouter le moment où la vérité connue, chassant à la fois ces deux impressions, ne laisse plus de place qu'à la certitude d'un malheur présent et inévitable. Il ouvre la porte en tremblant... O Providence ! Le grenier était comble, comme si on y eût versé du blé à pleins sacs... M. le Curé était accompagné de Jeanne-Marie Chaney, dans cette première visite à son grenier. Il courut à ses orphelines pour leur annoncer cette grande merveille : « Je m'étais « défié de la Providence, mes pauvres petites ; je « voulais vous renvoyer... Le bon Dieu m'a bien « puni. » C'était sa réflexion favorite, lorsque la divine bonté lui donnait des marques particulières de protection ; il les regardait comme une punition amoureuse de sa défiance.

La nouvelle de ce prodige eut bientôt franchi les murs de l'établissement, où elle avait été accueillie avec des larmes de joie et des cris d'admiration ; elle se répandit dans le village. Le maire

d'Ars, Antoine Mandy, qui depuis a souvent raconté la chose à ses fils, accompagné d'un grand nombre de notables, vint voir le blé miraculeux. Le meunier fut aussi appelé, et en remplissant ses sacs, il confessa qu'il n'avait jamais manié d'aussi beau froment¹.

Maintes fois on a entendu le Curé d'Ars rappeler ce miracle, y faire allusion; il l'attribuait à saint François Régis qu'il avait établi administrateur de sa *Providence*, et dont il avait placé les reliques au milieu de sa provision de grains.

A quelques années de là, dans une visite qu'il fit à Ars, Mgr Devie voulut sonder le saint Curé et avoir son témoignage direct sur un fait si extraordinaire. Sous prétexte d'inspecter le presbytère, il se fit conduire au grenier, et tout à coup, se retournant vers M. Vianney qui n'était pas sur ses gardes: « C'est jusque-là, lui dit-il, d'un ton très-simple et très-naturel, que venait le blé? » — Il désignait de la main une hauteur déterminée. — « Non, Monseigneur, reprit naïvement le Curé d'Ars, c'est jusqu'ici. » Et son geste indiquait un niveau plus élevé.

Nous lui avons entendu dire plusieurs fois nous-mêmes: « Un jour que je n'avais plus rien pour
« nourrir mes pauvres orphelines, il m'est venu en

¹ Notes de Catherine.

« pensée de cacher les reliques de saint François
« Régis dans le peu qui nous restait de blé. Le
« lendemain matin, nous étions bien riches... »

Pendant que nous sommes sur le chapitre des miracles, mentionnons encore le suivant que Jeanne et Marie Filliat, témoins et instruments du fait, nous ont rapporté. Voici leur propre récit : « Un jour, l'une d'elles étant entrée à la cave s'aperçut que le vin coulait; elle courut en toute hâte à la *Providence* et dit à M. le Curé : « Je crois que le vin s'en va. —
« Il n'y a pas de quoi se tourmenter, répondit fort
« tranquillement M. Vianney. Celui qui a permis
« que le vin s'en allât peut bien le faire revenir. » Marie Filliat retourne à la cave avec sa sœur, et trouve que le vin s'en est allé si bien, qu'il n'en reste pas une goutte. Elle recueille promptement le plus clair sur le sable, en remplit deux petits vases, et après s'être assurée qu'il n'y avait plus de fuite, elle remet dans le tonneau le peu qu'elle a pu sauver. Voici pourtant ce qui arriva. Il y avait à côté un demi-muid (dans le langage du pays, une *cent-pote*), dont on avait tiré déjà cinquante bouteilles, en sorte qu'il était réduit de moitié. On pensa à transvaser ce reste dans la grande pièce vide. Quand les deux sœurs eurent fini cette besogne, l'une mit son doigt à la place de l'entonnoir qu'elle venait d'ôter, l'autre se prit à rire, en disant : « Tu veux savoir s'il est plein ? » — Elle pouvait

bien rire, attendu que, tout calcul fait, il devait y avoir, au plus, soixante litres de vin dans un vaisseau fait pour en contenir deux cents. — « Oui, »
 « répondit-elle... et c'est si vrai qu'il est plein, que
 « je touche le vin avec mon doigt. Vois plutôt toi-
 « même! » Elle vit, elle toucha et resta confondue
 d'étonnement.

« Ce vin, comme celui des noces de Cana, fut trouvé excellent, ajoutent ces bonnes filles, et d'une qualité bien supérieure à celui qu'on avait coutume de boire à la *Providence*. »

Nous avons cherché à reproduire, avec une exactitude littérale, le récit de ce miracle, attesté plusieurs fois, et toujours de la même manière, par Catherine Lassagne, Jeanne-Marie Chaney et les deux sœurs Jeanne et Marie Filliat. On y reconnaît des personnes qui racontent ce qu'elles ont vu de leurs yeux, avec une simplicité qui inspire la confiance et que nous avons dû précieusement conserver.

Nous tenons de la même source que M. le Curé voulut, un jour, à dîner, distribuer lui-même un plat de courge aux enfants. « Il faisait les parts si grosses, dit Catherine, — rappelons que cette sainte fille est la sincérité et l'honnêteté mêmes, — que j'étais sûre qu'il n'irait pas au bout de la table. Je me permis de lui dire : « Monsieur le Curé, si vous
 « continuez ainsi, vous n'en aurez pas pour toutes :

« c'est impossible. » Il ne tint pas compte de mes avertissements, fit le tour de la salle, servit copieusement tout le monde, et néanmoins, il resta encore quelque chose au fond du plat. Je ne pouvais en croire mes yeux. »

Je pense que personne ne se récriera sur ce fait : il n'est pas plus surprenant que les autres. Tous ceux qui remplissent ce chapitre procèdent de la même puissance aimable et bienfaisante. Est-il plus difficile d'augmenter un plat de légumes que de faire arriver, à point nommé, tant d'autres secours, au fur et à mesure qu'on en a besoin ?

Une autre fois, M. Vianney avait acheté d'un de ses paroissiens une quantité de blé considérable. N'ayant pas de quoi satisfaire intégralement son créancier, il demanda un délai, qu'on lui accorda de bonne grâce. A l'échéance, toujours point d'argent. Il prit son bâton, et, quand il fut dans la campagne, il se mit à réciter son chapelet, recommandant ses chères orphelines à la bonté du Seigneur et au cœur compatissant de la très-sainte Mère de Dieu, qui est aussi la mère des pauvres. Sa prière ne tarda pas à être exaucée ; car, au moment où il arrivait sur la lisière du bois qui enserme le territoire d'Ars, du côté du Juis, une femme se présenta à lui tout à coup : « Êtes-vous M. le Curé d'Ars ? » — Oui, ma bonne. — Voici de l'argent qu'on m'a chargée de vous remettre. — Sont-ce des

« messes ? — Non, monsieur le Curé, on se re-
« commande seulement à vos prières. » Après avoir
vidé sa bourse dans les mains du donataire, la femme
rebroussa chemin, sans dire qui elle était ni qui
l'avait envoyée.

Nous ne taririons pas si nous voulions enregistrer
tous les signes par lesquels la divine miséricorde se
déclara, pendant plus de vingt ans, en faveur de
celui qui se dépouillait entièrement pour Notre-
Seigneur et pour les pauvres. Malgré son humilité,
M. Vianney fut souvent contraint d'avouer que tout
avait été providentiel à Ars, et il disait avec un sou-
rire reconnaissant : « Nous sommes bien un peu les
« enfants gâtés du bon Dieu. »

C'était chose admirable de voir comment, avec
si peu, une maison aussi nombreuse pouvait se suf-
fire, arriver au bout de l'année, et bien des fois
s'ouvrir encore aux nécessités d'autrui ? Nous n'en
citerons qu'un exemple. Un malheureux père de
famille, réduit à vivre du produit d'un petit champ
qui entourait sa pauvre maison, n'avait rien, un
jour, à donner à sa femme et à ses cinq enfants. Il
vient trouver M. le Curé et lui expose sa détresse.
« Allez, lui dit aussitôt le charitable pasteur, allez
« à mon grenier, et prenez de blé tout ce que vous
« pourrez en emporter. »

Nous savons que le même trait se renouvela
souvent. Ne nous en étonnons pas. Le Dieu que

nous servons est le grand Dieu : dès lors il peut tout faire avec de petits moyens, et il a coutume d'assister, dans toutes leurs œuvres, ceux qui font toutes leurs œuvres pour lui. Ce don merveilleux de multiplication appartient aux hommes qui s'inspirent dans leurs actions du motif de la charité parfaite. Notre-Seigneur ne se contente pas d'intervenir en leur faveur par les procédés naturels ; il se doit en quelque sorte à lui-même de les soutenir par des miracles. A la *Providence* d'Ars, l'argent arrivait toujours par quelque conduit secret, d'une manière inattendue, à l'heure où l'urgence se déclarait. Souvent M. Vianney trouva dans son petit trésor des sommes importantes qu'il était sûr de n'y avoir pas mises. « Quand je pense au soin que
« le bon Dieu a pris de moi, disait-il, quand je
« récapitule ses bontés et ses miséricordes, la reconnaissance et la joie de mon cœur débordent
« de tous côtés. Je ne sais plus que devenir... Je
« ne découvre de toute part qu'un abîme d'amour
« dans lequel je voudrais pouvoir me perdre et me
« noyer... Je l'ai reconnu particulièrement deux
« fois. Lorsque j'étudiais, j'étais accablé de chagrin... » — M. le Curé n'a pas dit la cause de ce chagrin. Il est probable que c'était la difficulté qu'il avait de s'instruire et la crainte de ne pouvoir finir ses études ; — « je ne savais plus que faire...
« Je vois encore l'endroit ; je passais à côté de la

« maison de *la Bibost* ; il me fut dit, *comme si c'était*
« *quelqu'un qui m'eût parlé à l'oreille* : « VA, SOIS
« TRANQUILLE, TU SERAS PRÊTRE UN JOUR... » Une
« autre fois que j'avais beaucoup d'inquiétude et
« d'ennui, j'entendis la même voix qui me disait
« distinctement : « QUE T'A-T-IL MANQUÉ JUSQU'A
« PRÉSENT ? » En effet, j'ai toujours eu de quoi
« faire... J'ai remarqué que ceux qui ont des reve-
« nus sont continuellement à se plaindre : il leur
« manque toujours quelque chose. Mais rien ne
« manque à ceux qui n'ont rien... Il fait bon s'aban-
« donner uniquement, sans réserve et pour tou-
« jours à la conduite de la divine Providence. Nos
« réserves tarissent le courant de ses miséricordes,
« et nos défiances arrêtent ses bienfaits... J'ai sou-
« vent pensé que si nous sortions de notre état de
« pauvreté, nous n'aurions pas de quoi faire...
« Vivons donc doucement dans le sein de cette
« bonne Providence si attentive à tous nos besoins.
« Dieu nous aime plus que le meilleur des pères,
« plus que la mère la plus tendre. Nous n'avons
« qu'à nous soumettre et à nous abandonner à sa
« volonté, avec un cœur d'enfant. Ces pauvres
« orphelines ne sont pas vos vraies filles ; vous
« n'êtes pas leurs vraies mères. Et cependant,
« voyez si elles doutent de votre tendresse et de
« votre sollicitude?... C'est la confiance surtout
« que Dieu demande. Quand il est seul chargé de

« tous nos intérêts, il y va de sa justice et de sa
« bonté de nous aider et de nous secourir. »

C'est par ces paroles et d'autres semblables qu'aux heures difficiles, quand l'espérance des directrices chancelait, M. Vianney savait relever leur courage. Il n'y avait rien qu'il leur recommandât plus instamment que de se jeter, à corps perdu, dans le sein de la Providence et d'y ensevelir leurs préoccupations et leurs craintes, s'inquiétant seulement d'aimer Dieu, de le servir de toutes leurs forces, et de se dévouer au soulagement et à l'instruction de leurs élèves. Ces braves filles le faisaient joyeusement. Elles avaient prié Dieu de bénir leur entreprise et de regarder avec complaisance leur essai de vie commune. D'ailleurs, en prenant possession de leur maison, elles n'y étaient pas entrées seules, elles y avaient amené Notre-Seigneur, qui a promis que lorsque deux ou trois personnes se rassembleraient en son nom, il serait au milieu d'elles¹.

¹ S. Matth., xviii, 20.



CHAPITRE IX

La Providence d'Ars. — Des vertus qu'on y pratiquait.

Le but de M. Vianney, en fondant son petit institut de la *Providence*, était d'ouvrir un asile aux enfants les plus pauvres et les plus délaissés. Tout y était essentiellement gratuit, sauf dans les premiers jours, où, n'ayant absolument rien pour faire subsister la maison, il consentit à recevoir une modique rétribution des parents aisés qui lui confiaient leurs filles. Mais ce temps dura peu, et, dans la suite, il ne voulut plus admettre que des orphelines sans ressources, sans asile, et sans moyens d'éducation.

Le sort de celles qui mendiaient dans les rues lui paraissait surtout à plaindre. C'est la triste et lamentable condition de l'enfant du pauvre d'être exposé, avant l'âge du discernement, à toutes les séductions du mal, au piège des mauvaises compagnies, au scandale des mauvais discours, à la

contagion des mauvais exemples, à l'influence perverse des enfants du même âge, et quelquefois à la direction de maîtres impies. Son cœur était plein de compassion en voyant ces malheureuses créatures grandir dans l'oubli de Dieu, à l'école de tous les vices qu'enfante la misère, sans que ni crainte ni pudeur pût contenir leur honteuse précocité.

Le nombre des pensionnaires n'était pas fixe. On recevait tout ce qui se présentait, sans d'autre raison d'admissibilité que la pauvreté, l'abandon, les besoins présumés de l'âme et du corps. S'il y avait des préférences, elles étaient pour les plus déshéritées. C'est ainsi qu'on accueillait avec une prédilection marquée les pauvres jeunes filles de quinze, dix-huit et même vingt ans, que leurs parents avaient laissées croupir jusqu'à cet âge dans l'ignorance de leurs devoirs, qui avaient passé leur enfance dans le vagabondage ou au service de gens peu soucieux de leur âme et de leur vertu. Cette préférence fut justifiée par les résultats. « On a remarqué, dit Catherine, que les plus heureux fruits de conversion et de persévérance ont été recueillis parmi ces pauvres filles qui n'étaient plus des enfants. Elles n'avaient pas plus tôt entendu les catéchismes de M. le Curé qu'elles se croyaient transportées dans un autre monde. Presque toutes, sans qu'on leur dît rien, demandaient à faire une

confession générale; elles pleuraient leurs péchés avec des larmes sincères et devenaient de ferventes chrétiennes. »

Il y en avait de bien plus jeunes. On les recevait à l'âge de six ou sept ans, et on ne les renvoyait jamais avant la première communion. Quand elles avaient passé, dans ce noviciat, une période d'années plus ou moins longue, suivant les besoins de leur intelligence et de leur cœur, on leur cherchait une condition. La plupart étaient placées chez des maîtres choisis avec discernement et connus pour leurs bons principes. Les plus jeunes n'allaient au service que l'été; l'hiver, elles revenaient à la *Providence* pour s'y reposer, s'y retremper, y achever de se prémunir contre les dangers du monde et y déposer la rouille qui s'était attachée à leur conscience. Enfin, vers l'âge de dix-neuf ans, pour l'ordinaire, elles étaient définitivement rendues à la société. Quand, dans les maisons chrétiennes, on avait besoin de domestiques, on savait où les trouver. De temps en temps, ces filles obtenaient la permission de venir revoir leur bienfaiteur. C'était pour elles comme pour lui un jour de fête. Il les exhortait, les encourageait, les renvoyait contentes et affermies dans la résolution d'être à Dieu et de le servir avec un redoublement d'amour et de fidélité.

Si quelques-unes témoignaient le désir de se

consacrer au Seigneur, M. Vianney faisait choix de la congrégation où il les croyait appelées à se sanctifier; il leur fournissait, de ses deniers ou de ceux que la Providence lui envoyait, leur dot, leur trousseau, leurs frais de route, d'installation et de noviciat. Pour celles qui songeaient à se marier, il les faisait entrer dans une famille chrétienne, leur tenait lieu de père et en remplissait les devoirs jusqu'à la fin. Elles fondaient une maison, élevaient leurs enfants dans la crainte de Dieu et dans l'estime de la sainte pauvreté, qu'on leur avait appris à aimer et à pratiquer.

Ailleurs, ce mélange hétérogène d'enfants ramassées de partout, de pensionnaires et d'externes, de grandes et de petites filles, aurait offert bien des dangers; ces éléments divers n'auraient pu s'unir sans se gêner; là, nulle difficulté, nulle complication; la vertu ingénieuse qui avait formé les maîtresses s'imposait doucement aux élèves. Ce n'est que la puissance étonnante de cette vertu, portée à un degré aussi sublime, qui a pu créer et maintenir un pareil état de choses. Dans l'asile d'Ars, comme ailleurs, on a pu compter quelques sujets indignes et qui n'ont pas persévéré; toutefois ils furent en bien petit nombre. « Ce n'est qu'au jour
« du jugement, disait M. Vianney, qu'on connaîtra
« tout le bien qui s'est fait dans cette maison. »
Quand il avait une grâce à demander, il mettait sa

petite communauté en prières et redoublait, pour son propre compte, de jeûnes, de pénitences et d'aumônes; il était sûr alors d'obtenir ce qu'il désirait. Il pensait avec raison que les mains des pauvres sont le meilleur canal pour recevoir et répandre la grâce divine.

Ce serait nous écarter de notre sujet que d'entrer dans une longue digression sur la tenue de cet établissement, d'un genre unique et difficile à comprendre sous le rapport de l'esprit qui le dirigeait. On ne saurait en parler plus exactement qu'en disant que c'était l'esprit même du Curé d'Ars. Il l'avait marqué de son sceau et l'avait fait à son image. On le retrouvait jusque dans les plus petits détails de l'organisation intérieure.

« J'ai examiné, nous a écrit une personne dont le témoignage est pour nous d'une incontestable valeur, j'ai examiné avec soin cette œuvre, que je mets de beaucoup au-dessus de celles du même genre que la charité a fondées. Ma première impression a été la surprise, mais cette surprise est devenue bien vite de l'admiration. »

Ce n'était pas le régime suivi dans nos écoles publiques et nos institutions charitables, c'était quelque chose de plus simple et qui rappelait mieux l'intérieur d'une famille pauvre mais profondément chrétienne, où tout est réglé par la foi, où la présence de Dieu pénètre et domine tout,

où les pensées de l'ordre surnaturel ne sont point reléguées au commencement et à la fin de la journée, dans les étroites limites d'une prière de quelques instants, mais forment le cadre même où se meut toute l'existence.

La *Providence* d'Ars répondait parfaitement à l'idée qu'un des plus distingués et des moins suspects de nos hommes d'État s'est faite de l'éducation populaire : « Il faut, dit-il, que cette éducation soit donnée et reçue au sein d'une atmosphère religieuse, que les impressions et les habitudes religieuses y pénètrent de toutes parts. La religion n'est pas une étude et un exercice auquel on assigne son lieu et son heure : c'est une foi, une loi qui doit se faire sentir constamment et partout, et qui n'exerce qu'à ce prix, sur l'âme et la vie, toute sa salutaire action¹. »

L'instruction, sans cesser d'être élémentaire, y était solide. Les enfants savaient bien ce qu'elles savaient. On leur apprenait, suivant leur aptitude et le besoin probable qu'elles en auraient, à lire, à écrire, à coudre et à tricoter. Mettant de côté les choses dont elles n'avaient que faire, on ne leur laissait rien ignorer de ce qui pouvait, en donnant des pensées religieuses à leur intelligence et de saines émotions à leur cœur, préparer leur bon-

¹ M. Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, t. III.

heur à venir et la prospérité des maisons qu'elles auraient plus tard à diriger.

Nous rapprocherons de ce témoignage celui d'un inspecteur des écoles primaires, qui disait : « J'ai toujours visité avec plaisir la *Providence* du Curé d'Ars. Il est vrai que les bonnes filles qui dirigent l'établissement ne sont pas très - instruites ; mais elles ont quelque chose qui supplée la science et qui vaut mieux qu'elle : la vertu. Je ne les ai jamais vues sans qu'elles m'aient édifié par leur simplicité, leur modestie, leur désintéressement, leur religion sincère. Les enfants qui se forment autour d'elles leur ressemblent. En sortant de cette maison, elles ne peuvent que devenir d'excellentes mères de famille. Je ne saurais dire la profonde impression que j'ai rapportée de chacune de mes visites à Ars. En voyant cette pauvre salle, où s'asseyaient sur de pauvres bancs de bois, les soixante ou quatre-vingts pauvres filles que la charité d'un seul homme y a réunies, pour leur apprendre à connaître Dieu, à prier et à travailler, je pensais, avec une grande consolation, que s'il y a beaucoup de mal en ce monde, il y a aussi beaucoup de bien. »

En toute chose, le côté extérieur et purement réglementaire, regardé comme si important à notre époque, avait été négligé. La Providence a ses voies, qui diffèrent un peu des méthodes officielles.

Il n'y avait pas d'uniforme ; les jeunes filles restaient dans le costume qu'elles avaient apporté en entrant. On ne donnait rien à l'ostentation. La pensée de l'UNIQUE NÉCESSAIRE était rendue plus sensible par le mépris des superfluités vaines, et par l'ignorance absolue des pratiques de la vie commode. On mangeait du pain noir ; on dormait sur la paille : tout se faisait simplement, pauvrement ; tout était sans l'ombre d'élégance et de recherche, tellement éloigné de l'esprit du monde et si conforme à l'esprit de la sainte pauvreté, que le séraphique père saint François, qui avait épousé cette riche vertu avec toute sa parure, n'aurait pas désavoué la *Providenced'*Ars pour sa fille bien-aimée.

L'horreur du luxe y était portée si loin, que M. Vianney, ayant remarqué dans le mobilier une horloge dont le buffet était illustré de peintures grossières, selon l'usage de nos campagnes, prit lui-même un pinceau et fit disparaître ces enluminures choquantes dans une maison destinée à être l'asile de la pauvreté. Le petit jardin attenant à l'établissement avait été disposé par les soins du propriétaire avec un certain art. Il était orné de quelques plates-bandes et garni d'arbres fruitiers. Tant que M. le Curé n'y avait rien vu qui sollicitât l'œil et la main des pensionnaires, il avait toléré cet arrangement ; mais à la moindre apparence du péril de la tentation, il fit arracher ces arbres pour

mettre à la place d'humbles légumes d'un usage plus commun et plus indispensable.

On le voit, la vertu favorite du saint Curé était vivement empreinte sur son œuvre. On ne peut se figurer jusqu'où allaient chez les maîtresses et les élèves le détachement des biens de la terre, l'insouciance des secours humains, la liberté d'esprit, l'abandon à la toute-puissance divine. On ne voulait d'autre protecteur que Dieu ; on n'avait pas besoin d'autre ami. On savait comment on provoque sa miséricorde et comment on l'oblige à venir en aide aux œuvres entreprises pour son amour. Cette confiance en Dieu était illimitée, aveugle, enfantine ; elle inspirait tout et tenait lieu de tout. Une réponse des directrices le fera mieux voir que ce que nous pourrions ajouter encore : interrogées par une personne recommandable et amie de l'œuvre, sur le nombre de leurs orphelines, elles répondirent du ton et de l'air le plus candides, qu'*elles n'en savaient rien*. « Comment, vous n'en savez rien ! — « Non, en vérité ; Dieu le sait, et cela nous suffit. » Grande stupéfaction de la part de la visiteuse, qui ne croyait pas qu'on pût, sans inconvénient, pousser si loin le mépris de la statistique : « Mais si « l'une de vos pensionnaires venait à s'échapper ? « — Oh ! nous les connaissons trop, et nous en « sommes trop occupées pour ne pas nous en « apercevoir aussitôt. »

Si l'on faisait peu de cas, à la *Providence* d'Ars, des savantes théories de la pédagogie moderne, si l'on y dédaignait tout ce qui compose, sous le nom de progrès, ce bagage d'idées que le siècle professe en matière d'éducation, combien l'on s'appliquait en revanche à suivre les conseils évangéliques et à charmer les regards de Notre-Seigneur par la pratique des plus belles et des plus délicates vertus !

Les malheureuses créatures qu'on avait adoptées et qu'on instruisait ne résistaient pas aux salutaires influences dont elles étaient entourées. La lumière pénétrait dans leur cœur avec l'amour; la charité qu'on exerçait envers elles leur faisait connaître Jésus-Christ. Ces pauvres âmes égarées, même avant d'avoir vécu, dans toutes sortes d'ignorances et de vices, apprenaient à goûter, à aimer et à bénir le doux Sauveur qui avait pris pitié d'elles, et leur avait envoyé, dans leur délaissement, des mères si dévouées et si bonnes. Nous pourrions raconter ici des traits dignes des anges.

Il était beau de voir la piété de ces pauvres enfants. On n'a pas l'idée de la joie qui éclatait parmi elles, lorsque M. le Curé, dans ses moments de loisir, paraissait tout à coup sur la porte de la salle où elles étaient réunies, et venait *causer du bon Dieu*. Elles étaient alors tout yeux et tout oreilles. Souvent les larmes coulaient, et les résolutions les

plus importantes pour le salut et les plus méritoires devant Dieu étaient le fruit de ces conférences.

Les dimanches et les jeudis étaient consacrés à l'œuvre de l'adoration réparatrice. Ces jours-là, les élèves restaient tour à tour une heure devant le très-saint Sacrement pour faire amende honorable à Notre-Seigneur. Lorsqu'on apprenait qu'un scandale avait éclaté quelque part, que la gloire du saint nom de Dieu avait été grièvement et publiquement outragée, les grandes, qui étaient les plus ferventes, demandaient à leurs maîtresses de passer la nuit en prières ; elles se relevaient d'heure en heure pour qu'il n'y eût pas d'interruption dans l'exercice de l'adoration nocturne. Outre cela, elles pratiquaient la mortification des sens, comme de bonnes religieuses auraient pu le faire dans le couvent le mieux réglé. Pour conclure, ajoute la pieuse annaliste à laquelle nous empruntons ces détails, on était heureux dans cet asile, parce qu'on n'y avait que des sujets d'édification.

On a vu mourir quelques-unes de ces pauvres filles dans des dispositions admirables. Elles se réjouissaient de quitter la terre pour aller au ciel. Leur dernier soupir était un chant de triomphe et d'allégresse ; elles pouvaient dire comme un saint : « La joie du cœur fait chanter l'amour¹. »

¹ Jeté dans un affreux cachot où il manquait d'air, de lumière et

Une d'entre elles, qui craignait extrêmement la mort avant sa maladie, dit à sa maîtresse, la veille du jour où elle devait passer à une vie meilleure : « Je souffre bien dans mon corps, mais que je suis « contente dans mon âme !... Je ne croyais pas « qu'il fit si bon mourir !... Oh ! qu'il y a de bon- « heur dans la religion !... » Elle fit chanter et chanta elle-même de toute sa force un cantique, jusqu'au moment où elle rendit le dernier soupir.

Une des fondatrices, Benoîte Lardet, eut aussi la mort la plus exemplaire. Comme elle avait vécu en sainte, elle finit de même. Un jour, — l'un des derniers qu'elle passa sur la terre, — sa sœur vint la voir, et la trouvant à l'extrémité, elle se prit à fondre en larmes : « Tu es bien bonne de te désoler, « dit la mourante ; voudrais-tu donc que je res- « tasse en ce monde ? JE NE PEUX PAS M'Y ACCOU- « TUMER... » Quand elle eut la certitude que sa maladie était mortelle, ce qu'elle voulut savoir du médecin lui-même, elle s'écria dans un transport de joie : « Ah ! quel bonheur ! je vais voir le bon « Dieu ! » A peu de jours de là, son désir était accompli ; et, après avoir glorifié Jésus-Christ dans le service de l'humanité pauvre et ignorante, elle le

de chaleur, le bienheureux Suso s'écriait : « La joie du cœur fait chanter l'amour, » et il composait ce beau cantique dont la note essentielle est le bonheur de souffrir.

trouvait enfin dans cette mort qu'elle avait si ardemment souhaitée.

C'est à l'établissement de la *Providence* que se rattachent les catéchismes qui ont fait, pendant plus de trente ans, l'enchantement de la foule et une partie de la réputation du Curé d'Ars. C'est alors qu'il en eut l'idée ; c'est pour l'instruction de ses petites orphelines qu'il les institua. Il commença à nourrir de pauvres enfants de sa parole, avant d'en nourrir les pèlerins de la France, de l'Allemagne, de la Belgique et de l'Angleterre.

Tous les jours, à l'heure de *l'Angelus*, après le dîner de la communauté, quand l'unique pièce servant d'ouvroir, de salle d'étude et de réfectoire avait été balayée, M. Vianney arrivait, s'asseyait sur le bord d'une table ; tout son petit auditoire se rangeait alentour, et il parlait pendant une heure.

Le principal objet de cette prédication familière, outre l'enseignement des premières vérités de la foi, était d'inspirer à ces enfants une vive horreur du mal et la crainte des jugements de Dieu. L'austère catéchiste faisait dans sa dogmatique une large place aux démons, à qui il attribuait, comme tous les docteurs de l'Église, une part immense dans les maux qui affligent le monde. Il ne craignait pas d'emprunter aux anciennes légendes les histoires les plus terribles, de manière quelquefois à glacer d'épouvante son jeune auditoire.

Chaque jour, un nombre croissant d'étrangers venaient se joindre à la portion stable de l'assistance. Tous écoutaient cette parole étrange avec une religieuse attention, un grand contentement et un sensible profit pour leurs âmes. C'était un genre d'éloquence tout à fait à part, qui saisissait fortement les esprits et s'emparait immédiatement des cœurs. C'était l'Évangile avec ses paraboles, ses comparaisons et ce caractère unique et admirable de suffire aux contemplations des plus hautes intelligences et d'être en même temps accessible à l'adoration des âmes les plus simples. Il était dès lors très-difficile de fixer par l'écriture les vérités que le Curé d'Ars prêchait, tant elles étaient saintes et d'un ordre élevé, tant elles s'éloignaient de la manière ordinaire de penser et de dire. On sortait de ces entretiens, le cœur plein, l'âme attendrie. On se promettait d'être fidèle à revenir le lendemain goûter encore cette céleste nourriture.

Nous tenons de l'obligeance de Catherine le résumé d'une série de catéchismes faits pour les enfants de la *Providence*. Nos lecteurs nous sauront gré d'avoir conservé pour eux quelques-unes de ces miettes précieuses, recueillies chaque jour sur la table de la sainte pauvreté.



CHAPITRE X

Les Catéchismes de la Providence.

Les instructions du Curé d'Ars roulaient ordinairement sur le bonheur de servir Dieu, la beauté de la vertu, l'effrayante laideur des moindres fautes, la fuite des occasions dangereuses, la résistance aux tentations, la fréquentation des sacrements, la prière, la dignité de l'âme, le néant des choses du monde, le respect et l'amour des hommes, la compassion envers les pauvres. Il catéchisait tous les âges en paraissant ne s'adresser qu'à la jeunesse.

Un vice avait fait surtout le malheur de quelques-unes de ces pauvres enfants dans le passé et pouvait être leur danger dans l'avenir ; il s'efforçait de leur en inspirer une vive horreur.

« Pour comprendre, disait-il, combien ce péché que les démons nous font commettre, mais qu'ils ne commettent pas eux-mêmes, est horrible et détestable, il faudrait savoir ce que c'est qu'un chrétien... Un chrétien, créé à l'image de Dieu, racheté par le sang d'un Dieu ! un chré-

tien, l'enfant d'un Dieu, le frère d'un Dieu, l'héritier d'un Dieu! un chrétien, l'objet des complaisances des trois personnes divines! un chrétien, dont le corps est le temple du Saint-Esprit: voilà ce que le péché déshonore!...

« Nous sommes créés pour aller un jour régner dans le ciel, et si nous avons le malheur de commettre ce péché, nous devenons le repaire des démons. Notre-Seigneur a dit que rien d'impur n'entrerait dans son royaume. En effet, comment voulez-vous qu'une âme qui s'est roulée dans *ces saletés* aille paraître devant un Dieu si pur et si saint?

« Il y a des âmes qui sont tellement mortes, tellement *pourries*, qu'elles croupissent dans leur infection sans s'en apercevoir et ne peuvent plus s'en débarrasser. Tout les porte au mal, tout leur rappelle le mal, même les choses les plus saintes; elles ont toujours ces abominations devant les yeux: semblables à l'animal immonde qui s'habitue dans l'ordure, qui s'y plaît, qui s'y roule, qui s'y endort, *qui ronfle dans la boue*... ces personnes sont un objet d'horreur aux yeux de Dieu et des saints anges.

« Voyez, mes enfants, Notre-Seigneur a été couronné d'épines pour expier nos péchés d'orgueil; mais, pour ce maudit péché, il a été flagellé et mis en pièces, puisqu'il dit lui-même qu'après sa flagellation, on aurait pu compter tous ses os. O mes enfants, s'il n'y avait pas quelques âmes pures pour dédommager le bon Dieu et désarmer sa justice, vous verriez comme nous serions punis!... Car, maintenant, ce crime est si commun dans le monde, qu'il y a de quoi faire trembler.

« On peut dire, mes enfants, que l'enfer vomit ses abominations sur la terre, comme les cornets de la vapeur vomissent la fumée. Le démon fait tout ce qu'il peut pour salir notre âme, et cependant notre âme, c'est tout... notre

corps n'est qu'un tas de pourriture : allez voir au cimetière **CE QU'ON AIME, QUAND ON AIME SON CORPS.**

« Comme je vous l'ai souvent dit, il n'y a rien de si vilain que l'âme impure. Il y avait une fois un saint qui avait demandé au bon Dieu de lui en montrer une : il vit cette pauvre âme *comme une bête crevée qu'on a traînée pendant huit jours, au gros soleil, le long des rues.*

« Ceux qui ont perdu la pureté sont comme une pièce de drap trempée dans l'huile : lavez-la, faites-la sécher, la tache revient toujours ; de même il faut un miracle pour laver l'âme impure. »

A cette énergique protestation contre le vice, il avait coutume d'opposer le tableau des prérogatives de l'âme pure. Ces deux sujets se faisaient ressortir par le contraste.

« Il n'y a rien de si beau, disait-il, qu'une âme pure !... Si on le comprenait, on ne pourrait pas perdre la pureté. L'âme pure est dégagée de la matière, des choses de la terre et d'elle-même... C'est pourquoi les saints maltrai-taient leur corps ; c'est pourquoi ils ne lui accordaient pas ce qui était nécessaire, pas même de se lever cinq minutes plus tard, de se chauffer, de manger quelque chose qui leur fit plaisir... Voilà ! ce que le corps perd, l'âme le prend, et ce que le corps prend, l'âme le perd.

« La pureté vient du ciel ; il faut la demander à Dieu. Si nous la demandons, nous l'obtiendrons. Il faut bien prendre garde de la perdre. Il faut fermer notre cœur à l'orgueil, à la sensualité et à toutes les autres passions... comme quand on ferme les portes et les fenêtres pour que personne ne puisse entrer.

« Quelle joie pour l'ange gardien chargé de conduire une âme pure!... Mes enfants, quand une âme est pure, tout le ciel la regarde avec amour!...

« Les âmes pures formeront le cercle autour de Notre-Seigneur. Plus on aura été pur sur la terre, plus on sera près de lui dans le ciel.

« LORSQUE LE CŒUR EST PUR, IL NE PEUT PAS SE DÉFENDRE D'AIMER, PARCE QU'IL A RETROUVÉ LA SOURCE DE L'AMOUR, QUI EST DIEU. Heureux, dit Notre-Seigneur, ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu !

« Mes enfants, on ne peut pas comprendre le pouvoir qu'une âme pure a sur le bon Dieu. Ce n'est pas elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait sa volonté. Voyez Moïse, cette âme si pure. Lorsque Dieu voulait punir le peuple juif, il lui disait : « Ne me prie pas, parce qu'il faut « que ma colère éclate contre ce peuple. » Néanmoins Moïse priait, et Dieu épargnait son peuple : il se laissait fléchir, il ne pouvait résister à la prière de cette âme pure. O mes enfants, une âme qui n'a jamais été souillée par ce maudit péché obtient tout ce qu'elle veut du bon Dieu !

« Pour conserver la pureté, il y a trois choses : la présence de Dieu, la prière et les sacrements. Il y a encore la lecture des livres saints : elle nourrit l'âme.

« Que c'est beau une âme ! Notre-Seigneur en fit voir une à sainte Catherine ; elle la trouva si belle, qu'elle dit : « Seigneur, si je ne savais pas qu'il n'y a qu'un Dieu, je croirais que c'en est un. » L'image de Dieu se réfléchit dans une âme pure comme le soleil dans l'eau ¹.

¹ Bossuet avait dit : « Qui verrait une âme où Dieu règne par sa grâce, croirait voir Dieu lui-même, comme on voit un second soleil dans un cristal bien pur, où il se réfléchit avec tous ses feux. » (Lettre 26°.)

« Une âme pure est l'admiration des trois personnes de la sainte Trinité. Le Père contemple son ouvrage: Voilà donc ma créature!... le Fils, le prix de son sang. On connaît la beauté d'un objet au prix qu'il a coûté... Le Saint-Esprit y habite comme dans un temple.

« Nous connaissons encore le prix de notre âme aux efforts que le démon fait pour la perdre. L'enfer se ligue contre elle, le ciel pour elle... Oh ! qu'elle est grande!

« Pour avoir une idée de notre dignité, il faut nous rappeler souvent le ciel, le calvaire et l'enfer. Si nous comprenions ce que c'est qu'être enfant de Dieu, nous ne pourrions pas faire le mal, nous serions comme des anges sur la terre. Être enfants de Dieu! oh ! la belle dignité!... C'est quelque chose de beau d'avoir un cœur, et, tout petit qu'il est, de pouvoir s'en servir pour aimer Dieu! Qu'il est honteux pour l'homme de descendre si bas, lui que Dieu a placé si haut!

« Lorsque les anges se furent révoltés contre Dieu, ce Dieu si bon, voyant qu'ils ne pouvaient plus jouir du bonheur pour lequel il les avait créés, fit l'homme, et ce *petit monde* que nous voyons pour nourrir son corps. Mais il fallait bien aussi nourrir son âme : et, comme rien de créé ne peut nourrir l'âme qui est un esprit, Dieu voulut se donner lui-même pour sa nourriture.

« Mais le grand malheur est qu'on néglige de recourir à cette divine nourriture, pour traverser le désert de cette vie. Comme une personne qui meurt de faim à côté d'une table bien servie, il y en a qui restent cinquante, soixante ans sans nourrir leur âme!

« Oh ! si les chrétiens pouvaient comprendre ce langage de Notre-Seigneur qui leur dit : « Malgré ta misère, je veux voir de près cette belle âme que j'ai créée pour moi. Je l'ai faite si grande qu'il n'y a que moi qui puisse

« la remplir. Je l'ai faite si pure qu'il n'y a que mon corps
« qui puisse lui servir d'aliment. »

« Notre-Seigneur a toujours distingué les âmes pures. Voyez saint Jean, le disciple bien-aimé qui reposa sur sa poitrine... Sainte Catherine était bien pure; aussi, elle se promenait souvent en paradis. Lorsqu'elle mourut, des anges enlevèrent son corps et le portèrent sur le mont Sinaï, là où Moïse avait reçu les commandements de la loi. Dieu a fait voir par ce prodige qu'une âme lui est si agréable, qu'elle mérite que son corps même, qui a participé à sa pureté, soit enseveli par les anges.

« Dieu contemple avec amour une âme pure; il lui accorde tout ce qu'elle demande. Comment résisterait-il à une âme qui ne vit que pour lui, que par lui et en lui? Elle le cherche, et Dieu se montre à elle; elle l'appelle, et Dieu vient; elle ne fait plus qu'un avec lui; elle enchaîne sa volonté. Une âme pure est toute-puissante sur le cœur si bon de Notre-Seigneur.

« Une âme pure est auprès de Dieu comme un enfant auprès de sa mère. Il la caresse, l'embrasse, et sa mère lui rend ses caresses et ses embrassements. »

Une des passions contre laquelle le Curé d'Ars s'élevait le plus fréquemment, c'était l'orgueil : il en parlait en homme qui connaît le cœur humain :

« L'orgueil est ce maudit péché qui a chassé les anges du paradis et les a précipités dans l'enfer. Ce péché a commencé avec le monde.

« Voyez, mes enfants, on pêche par orgueil de bien des

façons. Une personne aura de l'orgueil dans ses habits, dans son langage, dans sa pose, jusque dans sa manière de marcher. Il y a des personnes qui, quand elles sont dans la rue, marchent avec fierté et semblent dire au monde qui les voit : « Regardez comme je suis grande, « comme je suis droite, comme je sais bien marcher ! » D'autres qui, quand elles font quelque chose de bien, n'ont jamais fini de le raconter, et si elles se manquent, elles sont désolées en pensant qu'on va avoir mauvaise opinion d'elles... D'autres qui sont bien fâchées d'être avec des pauvres, si elles rencontrent des personnes de connaissance ; elles cherchent toujours la compagnie des riches. Si par hasard elles sont reçues chez des grands du monde, elles s'en vantent, elles en tirent vanité. Il y en a d'autres qui ont de l'orgueil en parlant. Si elles vont chez les riches, elles examinent ce qu'elles vont dire, elles s'étudient au beau langage, et si elles se manquent d'un mot, elles sont bien fâchées, parce qu'elles ont peur qu'on se moque d'elles. Mais, mes enfants, une personne humble, ce n'est pas ça... Qu'on se moque d'elle, qu'on l'estime, qu'on la loue, qu'on la blâme, qu'on l'honore, qu'on la méprise, qu'on fasse attention à elle, qu'on la laisse de côté, *ça lui est bien égal.*

« Mes enfants, il y a encore des personnes qui font de grandes aumônes pour se faire estimer : ces personnes ne retireront aucun fruit de leurs bonnes œuvres. Au contraire, leurs aumônes se tourneront en péché.

« Nous mettons l'orgueil partout comme le sel. On aime à voir ses bonnes œuvres connues. Si l'on voit nos vertus, nous sommes joyeux ; si l'on s'aperçoit de nos défauts, nous sommes tristes. Je remarque cela dans un grand nombre de personnes : si on leur dit quelque chose, ça les inquiète, ça les ennuie. Les saints n'étaient pas comme

cela ; ils étaient peînés si leurs vertus étaient connues, et contents qu'on vît leurs imperfections.

« Mes enfants, une personne orgueilleuse croit que tout ce qu'elle fait est bien fait : elle veut dominer sur tous ceux qui ont affaire à elle ; elle a toujours raison, elle croit toujours son sentiment meilleur que celui des autres... *Ce n'est pas ça !* Une personne humble et instruite, si on lui demande son sentiment, le donne tout bonnement, et après elle laisse parler les autres. Qu'ils aient raison, qu'ils aient tort, elle ne dit plus rien.

« Saint Louis de Gonzague, quand il était écolier et qu'on lui reprochait quelque chose, ne cherchait jamais à s'excuser : il disait ce qu'il pensait et il ne s'inquiétait plus de ce que pensaient les autres ; s'il avait tort, il avait tort ; s'il avait raison, il se disait : « J'ai bien eu tort d'autres fois. »

« Mes enfants, les saints étaient tellement morts à eux-mêmes qu'ils s'embarrassaient peu qu'on fût de leur avis. On dit dans le monde : Oh ! les saints étaient simples ! Oui, ils étaient simples pour les choses de la terre, mais pour les choses de Dieu, ils s'y entendaient. Ils ne comprenaient rien aux choses du monde, *bien sûr !* parce qu'elles leur paraissaient de si peu d'importance qu'ils n'y faisaient pas attention. »

Le péché, sa laideur, ses suites lamentables étaient le sujet continuel de ses entretiens :

« Voyez, mes enfants, comme le péché dégrade l'homme ! D'un ange créé pour aimer Dieu il fait un démon qui le maudira pendant toute l'éternité... Ah ! si Adam, notre premier père, n'avait pas péché, et si nous ne péchions pas tous les jours, comme nous serions heureux ! Nous

serions aussi heureux que les saints dans le ciel. Il n'y aurait plus de malheureux sur la terre. Oh ! que ce serait beau !...

« En effet, mes enfants, c'est le péché qui attire sur nous toutes les calamités, tous les fléaux, la guerre, la peste, la famine, les tremblements de terre, les incendies, la gelée, la grêle, les orages, tout ce qui nous désole, tout ce qui nous rend malheureux.

« Voyez, mes enfants, une personne qui est en état de péché est toujours triste. Elle a beau faire, elle est ennuyée, dégoûtée de tout... tandis que celle qui est en paix avec le bon Dieu est toujours contente, toujours joyeuse... O belle vie !... et belle mort !...

« Mes enfants, nous avons peur de la mort... je le crois bien ! C'est le péché qui nous fait peur de la mort ; c'est le péché qui rend la mort affreuse, épouvantable ; c'est le péché qui effraye le méchant à l'heure du terrible passage. Hé là ! mon Dieu ! il y a bien de quoi être effrayé... Penser qu'on est maudit ! maudit de Dieu !... Ça fait trembler ! Maudit de Dieu ! et pourquoi ? pourquoi les hommes s'exposent-ils à être maudits de Dieu ?... Pour un blasphème, pour une mauvaise pensée, pour une bouteille de vin, pour deux minutes de plaisir !... Pour deux minutes de plaisir perdre Dieu, son âme, le ciel, pour toujours !... On verra monter au ciel, en corps et en âme, ce père, cette mère, cette sœur, ce voisin qui étaient là près de nous... avec qui nous avons vécu, mais que nous n'avons pas imités ; tandis que nous descendrons en corps et en âme dans l'enfer pour y brûler. Les démons se rouleront sur nous. Tous les démons dont nous aurons suivi les conseils viendront nous tourmenter...

« Mes enfants, si vous voyiez un homme dresser un grand bûcher, entasser des fagots les uns sur les autres,

et que, lui demandant ce qu'il fait, il vous répondit : « Je « prépare le feu qui doit me brûler, » que penseriez-vous ? Et si vous voyiez ce même homme approcher la flamme du bûcher, et, quand il est allumé, se précipiter dedans... que diriez-vous?... En commettant le péché, c'est ainsi que nous faisons. Ce n'est pas Dieu qui nous jette en enfer, c'est nous qui nous y jetons par nos péchés. Le damné se dira : « J'ai perdu Dieu, mon âme et le ciel : c'est par « ma faute, par ma faute, par ma très-grande faute!... » Il s'élèvera du brasier pour y retomber... Il sentira toujours le besoin de s'élever, parce qu'il était créé pour Dieu, le plus grand, le plus haut des êtres, le TRÈS-HAUT... comme un oiseau dans un appartement vole jusqu'au plancher et retombe... la justice de Dieu est le plancher qui arrête les damnés.

« Il n'est pas besoin de prouver l'existence de l'enfer. Notre-Seigneur en parle lui-même, quand il raconte l'histoire du mauvais riche qui criait : « Lazare ! Lazare ! » On sait bien qu'il y a un enfer, mais on vit comme s'il n'y en avait point ; on vend son âme pour quelques pièces de monnaie. Nous renvoyons notre conversion à la mort ; mais qui nous assure que nous aurons le temps et la force, à ce moment redoutable que tous les saints ont appréhendé, où l'enfer se réunit pour nous livrer assaut, voyant que c'est l'instant décisif ? Il y en a bien qui perdent la foi, qui ne voient l'enfer qu'en y entrant. On leur administre les sacrements ; mais demandez-leur s'ils ont fait tel péché, ils vous répondent : « Oh ! arrangez cela comme vous voudrez!... »

« Il y en a qui offensent le bon Dieu à tout moment ; leur cœur est une fourmilière de péchés ; il ressemble à un morceau de viande gâtée, rongée par les vers...

« Non, vraiment, si les pécheurs songeaient à l'éternité,

à ce terrible TOUJOURS !... ils se convertiraient sur-le-champ... Il y a près de six mille ans que Caïn est dans l'enfer et il ne fait que d'y entrer. »

M. Vianney parlait des sacrements avec une abondance de cœur inépuisable.

« Mes enfants, pourquoi n'y a-t-il point de sacrements dans les autres religions ? C'EST PARCE QU'IL N'Y A POINT DE SALUT. Nous, qui sommes de la religion où l'on se sauve, nous avons les sacrements à notre disposition. Nous devrions bien en remercier le bon Dieu, car les sacrements sont les sources du salut.

« Ce n'est pas dans les autres religions comme dans la nôtre. Les jansénistes⁴ ont bien encore les sacrements, mais ils ne leur servent de rien, parce qu'ils pensent qu'il faut être trop parfait pour les recevoir.

« L'Église ne désire que notre salut ; voilà pourquoi elle nous fait un précepte de recevoir les sacrements : c'est qu'elle veut que nous soyons toujours en état de paraître devant le bon Dieu.

« Mes enfants, que c'est triste quand une âme est en état de péché ! Elle peut mourir en cet état, et déjà tout ce qu'elle fait n'a point de mérite devant Dieu. C'est pourquoi le démon est si content quand une âme est en état de péché et qu'elle y persévère, parce qu'il pense qu'elle travaille pour lui, et que, si elle venait à mourir, il l'aurait... Dans le péché, notre âme est toute *galeuse*, toute

⁴ A ceux qui seraient étonnés de voir paraître ici les jansénistes, nous ferons observer que la mention que M. Vianney en fait, *au présent*, s'explique par l'existence à Fareins, paroisse voisine d'Ars, de quelques vieux débris de la secte connue sous le nom de *Farinistes*.

pourrie ; elle fait regret... La pensée que le bon Dieu la regarde devrait la faire rentrer en elle-même... Et puis, quel plaisir a-t-on dans le péché? On n'en a point. On fait des rêves affreux... que le démon nous emporte, que nous tombons dans des précipices... Mettez-vous bien avec le bon Dieu, ayez recours au sacrement de pénitence : vous dormez tranquille comme un ange. On est content de se réveiller la nuit pour prier le bon Dieu ; on n'a que des actions de grâces à la bouche ; on s'élève avec une grande facilité vers le ciel, comme un aigle qui fend les airs.

« Après cela, votre âme aspire encore à quelque chose de plus grand, qui est l'eucharistie. Il n'y a rien de si grand, mes enfants, que l'eucharistie ! Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une communion bien faite : ce sera comme un grain de poussière devant une montagne. Faites une prière quand vous aurez le bon Dieu dans votre cœur : le bon Dieu ne pourra rien vous refuser si vous lui offrez son Fils et les mérites de sa sainte mort et passion.

« Mes enfants, vous vous rappelez l'histoire que je vous ai déjà racontée de ce saint prêtre qui pria pour son ami ; apparemment Dieu lui avait fait connaître qu'il était en purgatoire ; il lui vint en pensée qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'offrir le saint sacrifice de la messe pour son âme. Quand il fut au moment de la consécration, il prit la sainte hostie entre ses doigts, et dit : « Père saint
« et éternel, faisons un échange. Vous tenez l'âme de mon
« ami qui est en purgatoire, et moi je tiens le corps de
« votre Fils qui est entre mes mains : eh bien ! délivrez
« mon ami, et je vous offre votre Fils avec tous les mérites
« de sa mort et passion. » En effet, au moment de l'élévation, il vit l'âme de son ami toute rayonnante de gloire qui montait au ciel.

« Eh bien ! mes enfants, quand nous voulons obtenir quelque chose du bon Dieu, faisons de même : après la sainte communion, offrons-lui son Fils bien-aimé avec tous les mérites de sa mort et de sa passion ; il ne pourra rien nous refuser.

« Mes enfants, si on comprenait le prix de la sainte communion, on éviterait les moindres fautes pour avoir le bonheur de la faire plus souvent. On conserverait son âme toujours pure aux yeux de Dieu. Tenez, mes enfants, je suppose que vous vous soyez confessées aujourd'hui ; vous veillerez sur vous-mêmes ; vous serez contentes dans la pensée que demain vous aurez le bonheur de recevoir le bon Dieu dans votre cœur ... Demain vous ne pourrez pas non plus offenser le bon Dieu ; votre âme sera tout embaumée du sang précieux de Notre - Seigneur ... O belle vie !!! »

Une fois qu'il avait commencé à parler de l'admirable sacrement, objet de ses séraphiques ardeurs, le saint Curé ne tarissait plus.

« O mes enfants, qu'une âme qui aura reçu souvent et dignement le bon Dieu sera belle pendant l'éternité ! Le corps de Notre-Seigneur brillera à travers notre corps, son sang adorable à travers notre sang ; notre âme sera unie à l'âme de Notre-Seigneur pendant toute l'éternité... C'est là qu'elle jouira d'un bonheur pur et parfait !... Mes enfants, quand l'âme d'un chrétien qui a reçu Notre-Seigneur entre en paradis, ELLE AUGMENTE LA JOIE DU CIEL. Les anges et la Reine des anges viennent au-devant d'elle, parce qu'ils reconnaissent le Fils de Dieu dans cette âme. C'est alors que cette âme se dédommage des peines et des sacrifices qu'elle aura endurés pendant sa vie.

« Mes enfants, on sait quand une âme a reçu dignement le sacrement de l'eucharistie. Elle est tellement noyée dans l'amour, pénétrée et changée, qu'on ne la reconnaît plus dans ses actions, dans ses paroles... Elle est humble, elle est douce, elle est mortifiée, charitable et modeste, elle s'accorde avec tout le monde. C'est une âme capable des plus grands sacrifices ; enfin, elle n'est plus reconnaissable. »

Il revenait souvent sur les avantages de l'assistance au saint sacrifice de la messe et sur les joies de la communion fréquente.

« Toutes les bonnes œuvres réunies n'équivalent pas au sacrifice de la messe, parce qu'elles sont les œuvres des hommes, et la sainte messe est l'œuvre de Dieu. Le martyr n'est rien en comparaison : c'est le sacrifice que l'homme fait à Dieu de sa vie ; la messe est le sacrifice que Dieu fait, pour l'homme, de son corps et de son sang. Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand ! S'IL SE COMPRENAIT, IL MOURRAIT... Dieu lui obéit : il dit deux mots, et Notre-Seigneur descend du ciel à sa voix, se renferme dans une petite hostie. Dieu arrête ses regards sur l'autel. « C'est là mon Fils bien-aimé, dit-il, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Aux mérites de l'offrande de cette victime il ne peut rien refuser. Si on avait la foi, on verrait Dieu caché dans le prêtre comme une lumière derrière un verre, comme du vin mêlé avec de l'eau. Un prêtre, après la consécration, doutait un peu que ses quelques paroles eussent pu faire descendre Notre-Seigneur sur l'autel : au même instant il vit l'hostie toute rouge et le corporal teint de sang. Si l'on nous disait : A telle heure, on doit ressusciter un mort, nous courrions bien vite pour le voir. Mais

la consécration qui change le pain et le vin au corps et au sang d'un Dieu, n'est-ce pas un bien plus grand miracle que de ressusciter un mort? Il faudrait toujours consacrer au moins un quart d'heure pour se préparer à bien entendre la messe; il faudrait s'anéantir devant le bon Dieu, à l'exemple de son profond anéantissement dans le sacrement de l'eucharistie, faire son examen de conscience; car pour bien assister à la messe, il faudrait être en état de grâce.

« Si l'on connaissait le prix du saint sacrifice de la messe, ou plutôt si l'on avait la foi, on aurait bien plus de zèle pour y assister. Toutes les prières de la messe sont une préparation à la communion; et toute la vie d'un chrétien doit être une préparation à cette grande action.

« Nous devons travailler à mériter de recevoir Notre-Seigneur tous les jours. Combien nous devrions être humiliés, lorsque nous voyons les autres aller à la sainte table, et nous rester immobiles à notre place! Qu'un ange gardien qui conduit une belle âme à la sainte table est heureux! Dans la primitive Église, on communiait tous les jours. Lorsque les chrétiens se sont refroidis, on a substitué le pain béni au corps de Notre-Seigneur; c'est tout à la fois une consolation et une humiliation; c'est du pain béni à la vérité; mais ce n'est pas le corps et le sang de Notre-Seigneur!

« Il y en a qui font tous les jours la communion spirituelle avec du pain béni. Si nous sommes privés de la communion sacramentelle, remplaçons-la autant qu'il se peut par la communion spirituelle que nous pouvons faire à chaque instant; car nous devons toujours être dans un désir brûlant de recevoir le bon Dieu. La communion fait à l'âme comme *un coup de soufflet* à un feu qui commence à s'éteindre, mais où il y a encore beaucoup de braise: on

souffle, et le foyer se rallume. Après la réception des sacrements, lorsque nous sentons l'amour de Dieu se ralentir, vite la communion spirituelle!... Lorsque nous ne pouvons venir à l'église, tournons-nous du côté du tabernacle; le bon Dieu n'a pas de mur qui l'arrête : disons cinq *Pater*, cinq *Ave*, pour faire la communion spirituelle.... Nous ne pouvons recevoir le bon Dieu qu'une fois le jour; une âme embrasée d'amour supplée à cela par le désir de le recevoir à chaque instant.

« O homme, que tu es grand!... nourri et abreuvé du corps et du sang d'un Dieu! Oh! quelle douce vie que cette vie d'union avec le bon Dieu! C'est le ciel sur la terre: il n'y a plus de peines, plus de croix! Lorsque vous avez le bonheur d'avoir reçu le bon Dieu, vous sentez dans votre cœur une jouissance, un baume, pendant quelques instants... Les âmes pures sont toujours comme cela; aussi cette union fait leur force et leur bonheur. »

Quelquefois il entretenait son auditoire des douceurs de la présence réelle.

« Notre-Seigneur est là caché qui attend que nous venions le visiter et lui faire nos demandes. Voyez comme il est bon! il s'accommode à notre faiblesse... Dans le ciel, où nous serons triomphants et glorieux, nous le verrons dans toute sa gloire: s'il se fût présenté maintenant avec cette gloire devant nous, nous n'aurions pas osé l'approcher; mais il se cache comme une personne qui serait dans une prison, et nous dirait: « Vous ne me voyez pas, mais « ça ne fait rien; demandez-moi tout ce que vous voudrez, « je vous l'accorderai. » Il est là, dans le sacrement de son amour, qui soupire et intercède sans cesse auprès de son Père pour les pécheurs. Combien un petit quart d'heure

que nous dérobons à nos occupations, à quelques inutilités, pour venir le prier, le visiter, le consoler de tous les outrages qu'il reçoit, lui est agréable ! Lorsqu'il voit venir à lui les âmes pures, il leur sourit...

« Il est là comme victime.... aussi, tenez, une prière bien agréable à Dieu, c'est de demander à la sainte Vierge d'offrir au Père éternel son divin Fils, tout sanglant, tout déchiré pour la conversion des pécheurs : c'est la meilleure prière que l'on puisse faire, puisque enfin toutes les prières se font au nom et par les mérites de Jésus-Christ...

« Lorsque nous sommes devant le saint Sacrement, au lieu de regarder autour de nous, fermons nos yeux et notre bouche ; ouvrons notre cœur, le bon Dieu ouvrira le sien ; nous irons à lui, il viendra à nous, l'un pour demander et l'autre pour recevoir : ce sera comme un souffle de l'un à l'autre. Que de douceurs ne trouvons-nous pas à nous oublier pour chercher Dieu ! Les saints se perdaient pour ne voir que Dieu, ne travailler que pour lui ; ils oubliaient tous les objets créés pour ne trouver que lui : c'est ainsi qu'on arrive au ciel..... »

D'autres fois il rappelait les bienfaits du sacrement de pénitence et entraînait dans des détails pratiques.

« Mes enfants, dès qu'on a une petite tache sur son âme, il faut faire comme une personne qui a un beau globe de cristal qu'elle garde bien soigneusement. Si ce globe prend un peu de poussière, dès qu'elle s'en aperçoit, elle y passe vite une éponge. Voilà ce globe clair et brillant. De même, dès que vous apercevez une petite tache sur votre âme, prenez de l'eau bénite avec respect, faites une

de ces bonnes œuvres auxquelles la rémission des péchés véniels est attachée, une aumône, une gémissement au saint Sacrement, l'assistance à une messe...

« Mes enfants, il en est comme d'une personne qui a une petite maladie; elle n'a pas besoin d'aller trouver un médecin; elle peut se guérir toute seule. Elle a mal à la tête, elle n'a qu'à aller se coucher... elle a faim, elle n'a qu'à manger. Mais si c'est une maladie grave, si c'est une plaie dangereuse, il faut le médecin; après le médecin, les remèdes... *Même répétition*... Quand on est tombé dans quelque gros péché, il faut avoir recours au médecin, qui est le prêtre, et aux remèdes qui sont les sacrements.

« Mes enfants, on ne peut pas comprendre la bonté que Dieu a eue pour nous d'instituer ce grand sacrement. Si nous avons eu une grâce à demander à Notre-Seigneur, nous n'aurions jamais pensé à lui demander celle-là. Mais il a prévu notre fragilité et notre inconstance dans le bien, et son amour l'a porté à faire ce que nous n'aurions pas osé lui demander. »

M. Vianney recommandait la tempérance, et donnait sur la pratique de la mortification les conseils que lui suggérait une expérience consommée.

« La troisième vertu cardinale est la tempérance : c'est tempérer son imagination, ne pas la laisser galoper aussi vite qu'elle le voudrait; tempérer ses yeux, tempérer sa bouche : il y en a qui ont constamment à la bouche quelque chose de doux, d'agréable; tempérer ses oreilles : on ne leur permet pas d'entendre des chansons et des discours inutiles; tempérer son odorat... il y en a qui se parfument au point de faire prendre mal au cœur à ceux qui sont autour d'eux; tempérer ses mains : il y en a qui sont

toujours à se laver quand il fait chaud, qui cherchent à manier des choses douces au toucher... Enfin tempérer tout son corps, *cette pauvre machine*, ne pas le laisser aller comme un cheval échappé sans mors ni bride, mais le retenir et le dompter. Il y en a qui *sont perdus là, dans leur lit...* qui sont contents de ne pas dormir pour mieux sentir le bien-être. Les saints n'étaient pas comme cela. Je ne sais pas comment nous allons nous trouver à côté d'eux... mais *voilà!*... Si nous sommes sauvés, nous allons demeurer un temps infini en purgatoire, tandis qu'eux s'envoleront tout de suite au ciel pour voir le bon Dieu. Saint Charles Borromée, ce grand saint, avait dans son appartement un beau lit de cardinal que tout le monde voyait ; mais, à côté, il y en avait un qu'on ne voyait pas, qui était fait de fagots de bois : c'était celui dont il se servait. Il ne se chauffait jamais ; quand on venait le voir, on remarquait qu'il se tenait de manière à ne pas sentir le feu. Voilà comme étaient les saints. Ils vivaient pour le ciel et non pour la terre ; ils étaient tout célestes ; et nous, nous sommes tout terrestres. Oh ! que j'aime ces petites mortifications qui ne sont vues de personne, comme de se lever un quart d'heure plus tôt, de se lever un petit moment pour prier la nuit ; mais il y en a qui ne pensent qu'à dormir.

« Il y avait une fois un solitaire qui s'était construit un *palais royal* dans un tronc de chêne. Il avait placé des épines en dedans ; il avait attaché trois pierres au-dessus de sa tête, afin que lorsqu'il *s'aboucherait* ou se renverserait, il sentît ou les épines ou les pierres ; et nous, nous ne pensons qu'à trouver de bons lits pour y bien dormir à notre aise.

« On peut se priver de se chauffer ; si l'on se trouve mal assis, ne pas chercher à se mieux placer ; si l'on se

promène dans son jardin, se priver de quelques fruits qui feraient plaisir; en faisant son ménage, on peut ne pas manger quelques petits morceaux qui se présentent; se priver de voir quelque chose qui attire le regard et qui est joli, dans les rues des grandes villes surtout.... Mais il y a de ces têtes qui sont toujours en mouvement, de ces yeux qui sont toujours en l'air... Lorsque nous allons dans les rues, fixons nos regards sur Notre-Seigneur portant sa croix devant nous, sur la sainte Vierge qui nous regarde, sur notre ange gardien qui est à nos côtés. Que c'est beau cette vie intérieure ! elle nous donne l'union avec le bon Dieu... Aussi, lorsque le démon voit qu'une âme cherche à y arriver, il tâche de l'en détourner en remplissant son imagination de mille chimères. Un bon chrétien n'écoute pas cela; il va toujours en avant dans la perfection, comme un poisson qui plonge dans le fond des mers... Pour nous, hélas ! nous nous traînons comme une sangsue dans la vase.

« Il y avait deux saintes dans le désert, qui s'étaient toutes cousues d'épines; et nous qui ne cherchons que le bien-être ! Cependant nous voulons aller au ciel, mais avec toutes nos aises, sans nous gêner en rien : ce n'est pas comme cela qu'ont fait les saints. Ils cherchaient tous les moyens de se mortifier, et au milieu de toutes les privations, ils goûtaient une saveur infinie. Que ceux qui aiment le bon Dieu sont heureux ! ils ne perdent pas une seule occasion de faire le bien : les avares emploient tous leurs moyens pour augmenter leur trésor, eux font comme cela pour les richesses du ciel, toujours ils amassent..... On sera surpris, au jour du jugement, de voir des âmes si riches ! »

Le saint catéchiste ne manquait pas d'instruire

son jeune auditoire du néant de la vie. Il lui disait, la veille de la cérémonie des Cendres :

« Mes enfants, l'Église nous dit demain une chose qui est bien propre à nous humilier. Rappelez-vous bien ce mot : « Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière. » Je me le dirai à moi-même, et je vous le dirai aussi.

« Voilà donc cet homme qui se tourmente, qui s'agite, qui fait du bruit, qui veut dominer tout, qui se croit quelque chose, qui semble vouloir dire au soleil : « Ote-toi de là : laisse-moi éclairer le monde à ta place !... » Un jour cet homme orgueilleux sera réduit tout au plus à une petite pincée de cendre qui sera traînée de rivière en rivière, de *Saône* en *Saône*, jusque dans la mer.

« Mes enfants, je pense souvent que nous ressemblons à ces petits tas de sable que le vent ramasse sur le chemin, qui tournent un petit moment, et se défont tout de suite après...

« Voyez, nous avons des frères, des sœurs, qui sont morts. Eh bien ! ils sont réduits à cette petite poignée de cendre dont je vous parle. »

Catéchisme sur la prière.

« Voyez, mes enfants : le trésor d'un chrétien n'est pas sur la terre, il est dans le ciel. Eh bien ! notre pensée doit aller où est notre trésor.

« L'homme a une belle fonction, celle de prier et d'aimer... Vous priez, vous aimez : voilà le bonheur de l'homme sur la terre.

« La prière n'est autre chose qu'une union avec Dieu.

Quand on a le cœur pur et uni à Dieu, on sent en soi un baume, une douceur qui enivre, une lumière qui éblouit. Dans cette union intime, Dieu et l'âme sont comme deux morceaux de cire fondus ensemble : on ne peut plus les séparer. C'est une chose bien belle que cette union de Dieu avec sa petite créature. C'est un bonheur qu'on ne peut comprendre.

« Nous avons mérité de ne pas prier ; mais Dieu, dans sa bonté, nous a permis de lui parler. Notre prière est un encens qu'il reçoit avec un extrême plaisir.

« Mes enfants, vous avez un petit cœur, mais la prière l'élargit et le rend capable d'aimer Dieu... La prière est un avant-goût du ciel, un écoulement du paradis. Elle ne nous laisse jamais sans douceur. C'est un miel qui descend dans l'âme et adoucit tout. Les peines se fondent devant une prière bien faite, comme la neige devant le soleil.

« La prière fait passer le temps avec une grande rapidité, et si agréablement qu'on ne s'aperçoit pas de sa durée. Tenez, quand je courais la Bresse, dans le temps que les pauvres curés étaient presque tous malades, je priaïis le bon Dieu le long du chemin. Je vous assure que le temps ne me durait pas.

« On en voit qui se perdent dans la prière comme le poisson dans l'eau, parce qu'ils sont tout au bon Dieu. Dans leur cœur, il n'y a pas d'entre-deux. Oh ! que j'aime ces âmes généreuses !... Saint François d'Assise et sainte Colette voyaient Notre-Seigneur et lui parlaient comme nous nous parlons. Tandis que nous, que de fois nous venons à l'église, sans savoir ce que nous voulons faire et ce que nous venons demander ! Et pourtant, quand on va chez quelqu'un, on sait bien pourquoi on y va... Il y en a qui ont l'air de dire au bon Dieu : « Je m'en vais vous

dire deux mots pour me débarrasser de vous... » Je pense souvent que, lorsque nous venons adorer Notre-Seigneur, nous obtiendrions tout ce que nous voudrions, si nous le lui demandions avec une foi bien vive et un cœur bien pur. Mais voilà !.. nous sommes sans foi, sans espérance. sans désir et sans amour.

« Il y a deux cris dans l'homme : le cri de l'ange et le cri de la bête. Le cri de l'ange, c'est la prière ; le cri de la bête, c'est le péché... Ceux qui ne prient pas se courbent vers la terre, comme une taupe qui cherche à faire un trou pour s'y cacher. Ils sont tout terrestres, tout abrutis, et ne pensent qu'aux choses du temps... comme cet avare qu'on administrait un jour ; lorsqu'on lui présenta à baiser un crucifix d'argent : « Voilà une croix, dit-il, qui pèse bien dix onces. »

« Dans le ciel, s'il y avait un jour sans adoration, ce ne serait plus le ciel ; et si les pauvres damnés, malgré leurs souffrances, pouvaient adorer, il n'y aurait plus d'enfer. Hélas ! ils avaient un cœur pour aimer Dieu, une langue pour le bénir : c'était leur destinée... Et maintenant, ils se sont condamnés à le maudire pendant toute l'éternité. S'ils pouvaient espérer qu'une fois ils prieraient seulement pendant une minute, ils attendraient cette minute avec une telle impatience, que cela adoucirait leurs tourments. »

Il arrivait quelquefois à M. Vianney, en parlant de la prière, de faire cette belle paraphrase du *Pater* :

« NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX... Oh ! que c'est beau, mes enfants, d'avoir un père dans le ciel !... — QUE VOTRE RÉGNE ARRIVE... Si je fais régner le bon Dieu dans mon

cœur, il me fera régner avec lui dans sa gloire. — QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE... — Il n'y a rien de si doux que de faire la volonté de Dieu, et rien de si parfait... Pour bien faire les choses, il faut les faire comme Dieu le veut, en toute conformité avec ses desseins. — DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI NOTRE PAIN... Nous avons deux parties, l'âme et le corps. Nous demandons au bon Dieu de nourrir notre pauvre *cadavre*, et il nous répond en faisant produire à la terre tout ce qui est nécessaire à notre subsistance... Mais nous lui demandons de nourrir notre âme, qui est la plus belle partie de nous-mêmes; et la terre est trop petite pour fournir à notre âme de quoi la rassasier; elle a faim de Dieu, il n'y a que Dieu qui puisse la remplir. Aussi le bon Dieu n'a pas cru trop faire, en demeurant sur la terre et en prenant un corps, afin que ce corps devînt l'aliment de nos âmes. « Ma chair, a dit Notre-Seigneur, est vraiment « une nourriture... Le pain que je vais vous donner, c'est « ma chair pour la vie du monde. » Le pain des âmes est dans le tabernacle. Le tabernacle est le *garde-manger* des chrétiens... Oh! que c'est beau, mes enfants! Lorsque le prêtre présente l'hostie et vous la montre, votre âme peut dire: Voilà ma nourriture!... O mes enfants, nous avons trop de bonheur!... Nous ne le comprendrons qu'au ciel: que c'est dommage!!!..... »

Ces dernières paroles se noyaient dans les larmes.

Catéchisme sur le prêtre.

« Mes enfants, nous en sommes au sacrement de l'ordre. (On en était souvent là. M. Vianney aimait à parler de l'éminente dignité du prêtre.) C'est un sacrement qui semble ne regarder personne parmi vous, et qui regarde

tout le monde. Ce sacrement élève l'homme jusqu'à Dieu. Qu'est-ce que le prêtre? Un homme qui tient la place de Dieu, un homme qui est revêtu de tous les pouvoirs de Dieu. « Allez, dit Notre-Seigneur au prêtre, comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie..... Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Allez donc, instruisez toutes les nations... »

« Lorsque le prêtre remet les péchés, il ne dit pas : « Dieu vous pardonne. » Il dit : « Je vous absous. » A la consécration, il ne dit pas : « Ceci est le corps de Notre-Seigneur. » Il dit : « Ceci est mon corps. »

Saint Bernard nous dit que tout nous est venu par Marie, on peut dire aussi que tout nous est venu par le prêtre : oui, tous les bonheurs, toutes les grâces, tous les dons célestes.

« Si nous n'avions pas le sacrement de l'Ordre, nous n'aurions pas Notre-Seigneur. Qui est-ce qui l'a mis là, dans ce tabernacle? C'est le prêtre. Qui est-ce qui a reçu votre âme, à son entrée dans la vie? Le prêtre. Qui la nourrit pour lui donner la force de faire son pèlerinage? Le prêtre. Qui la préparera à paraître devant Dieu, en lavant cette âme, pour la dernière fois, dans le sang de Jésus-Christ? Le prêtre, toujours le prêtre. Et si cette âme vient à mourir, qui la ressuscitera, qui lui rendra le calme et la paix? Encore le prêtre. VOUS NE POUVEZ PAS VOUS RAPPELER UN SEUL BIENFAIT DE DIEU, SANS RENCONTRER, A CÔTÉ DE CE SOUVENIR, L'IMAGE DU PRÊTRE.

« Allez vous confesser à la sainte Vierge ou à un ange : vous absoudront-ils? Non. Vous donneront-ils le corps et le sang de Notre-Seigneur? Non. La sainte Vierge ne peut pas faire descendre son divin Fils dans l'hostie. Vous auriez deux cents anges là, qu'ils ne pourraient vous absoudre. Un prêtre, tant simple soit-il, le peut; il peut vous dire : « Allez en paix; je vous pardonne. »

« Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand !

« LE PRÊTRE NE SE COMPRENDRA BIEN QUE DANS LE CIEL...
SI ON LE COMPRENAIT SUR LA TERRE, ON MOURRAIT NON DE
FRAYEUR, MAIS D'AMOUR...

« Les autres bienfaits de Dieu ne nous serviraient de rien sans le prêtre. A quoi servirait une maison remplie d'or, si vous n'aviez personne pour vous en ouvrir la porte ? Le prêtre a la clef des trésors célestes : c'est lui qui ouvre la porte ; il est l'économe du bon Dieu, l'administrateur de ses biens.

« Sans le prêtre, la mort et la passion de Notre-Seigneur ne serviraient de rien. Voyez les peuples sauvages : à quoi leur a-t-il servi que Notre-Seigneur fût mort ? Hélas ! ils ne pourront pas avoir part au bienfait de la rédemption, tant qu'ils n'auront pas des prêtres pour leur faire l'application de son sang.

« Le prêtre n'est pas prêtre pour lui : il ne se donne pas l'absolution ; il ne s'administre pas les sacrements. Il n'est pas pour lui, il est pour vous.

« Après Dieu, le prêtre, c'est tout !... LAISSEZ UNE PA-
ROISSE VINGT ANS SANS PRÊTRE : ON Y ADORERA LES BÊTES.

« Si M. le missionnaire et moi nous nous en allions, vous diriez : « Que faire dans cette église ? il n'y a plus
« de messe ; Notre-Seigneur n'y est plus ; autant vaut prier
« chez soi.... » Quand on veut détruire la religion, on commence par attaquer le prêtre, parce que là où il n'y a plus de prêtre, il n'y a plus de sacrifice, et là où il n'y a plus de sacrifice, il n'y a plus de religion.

« Lorsque la cloche vous appelle à l'église, si l'on vous demandait : « Où allez-vous ? » vous pourriez répondre : « Je vais nourrir mon âme. » Si on vous demandait, en vous montrant le tabernacle : « Qu'est-ce que c'est que cette
« porte dorée ? C'est l'office ; c'est le *garde-manger* de

« mon âme. — Quel est celui qui en a la clef, qui fait les provisions, qui apprête le festin, qui sert à table? C'est le prêtre. — Et la nourriture? C'est le précieux corps et le précieux sang de Notre-Seigneur... » O mon Dieu! mon Dieu! que vous nous avez aimés!....»

Et le saint Curé s'interrompait pour pleurer... puis il reprenait :

« Voyez la puissance du prêtre! La langue du prêtre, d'un morceau de pain fait un Dieu! C'est plus que de créer le monde... Quelqu'un disait: « Sainte Philomène obéit donc au Curé d'Ars? » Certes elle peut bien lui obéir, puisque Dieu lui obéit.

« Si je rencontrais un prêtre et un ange, je saluerais le prêtre avant de saluer l'ange. Celui-ci est l'ami de Dieu, mais le prêtre tient sa place... Sainte Tèreise baisait l'endroit où un prêtre avait passé... Lorsque vous voyez un prêtre, vous devez dire: « Voilà celui qui m'a rendu enfant de Dieu, et m'a ouvert le ciel par le saint baptême, celui qui m'a purifié après mon péché, qui donne la nourriture à mon âme... » A la vue d'un clocher, vous pouvez dire: « Qu'est-ce qu'il y a là? Le corps de Notre-Seigneur. — Pourquoi y est-il? Parce qu'un prêtre a passé là et a dit la sainte messe. »

« Quelle joie avaient les apôtres, après la résurrection de Notre-Seigneur, de voir le Maître qu'ils avaient tant aimé! Le prêtre doit avoir la même joie, en voyant Notre-Seigneur qu'il tient dans ses mains... On attache un grand prix aux objets qui ont été déposés dans l'écuelle de la sainte Vierge et de l'enfant Jésus, à Lorette. Mais les doigts du prêtre, qui ont touché la chair adorable de Jésus-Christ, qui se sont plongés dans le calice où a été son sang, dans

le ciboire où a été son corps, ne sont-ils pas plus précieux?...

« LE SACERDOCE, C'EST L'AMOUR DU CŒUR DE JÉSUS. Quand vous voyez le prêtre, pensez à Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

M. Vianney aimait à finir les catéchismes par une pensée saisissante et pratique. C'était comme un trait qu'il enfonçait dans l'âme de ses auditeurs.

Catéchisme sur le Saint-Esprit.

C'était encore là un des sujets que le Curé d'Arles traitait avec prédilection, et sur lequel on peut dire qu'il a été le plus magnifiquement inspiré.

« Oh! que c'est beau, mes enfants! Le Père est notre Créateur, le Fils est notre Rédempteur, et le Saint-Esprit notre CONDUCTEUR...

« L'homme n'est rien par lui-même, mais il est beaucoup avec l'Esprit-Saint. L'homme est tout terrestre et tout animal: il n'y a que l'Esprit-Saint qui puisse élever son âme et le porter en haut. Pourquoi les saints étaient-ils si détachés de la terre? Parce qu'ils se laissaient conduire par le Saint-Esprit. CEUX QUI SONT CONDUITS PAR LE SAINT-ESPRIT ONT DES IDÉES JUSTES. VOILA POURQUOI IL Y A TANT D'IGNORANTS QUI EN SAVENT PLUS LONG QUE LES SAVANTS. Quand on est conduit par un Dieu de force et de lumière, on ne peut pas se tromper.

« L'Esprit-Saint est une lumière et une force. C'est lui qui nous fait distinguer le vrai du faux et le bien du mal.

Comme ces lunettes qui grossissent les objets, le Saint-Esprit nous fait voir le bien et le mal en grand. Avec le Saint-Esprit, on voit tout en grand : on voit la grandeur des moindres actions faites pour Dieu, et la grandeur des moindres fautes. Comme un horloger avec ses lunettes distingue les plus petits rouages d'une montre, avec les lumières du Saint-Esprit, nous distinguons tous les détails de notre pauvre vie. Alors les moindres imperfections paraissent très-grosses; les moindres péchés font horreur. C'est pourquoi la très-sainte Vierge n'a jamais péché. L'Esprit-Saint lui faisait comprendre la laideur du mal. Elle frémissait d'épouvante à la moindre faute.

« Ceux qui ont l'Esprit-Saint ne peuvent pas se sentir, tellement ils connaissent leur pauvre misère. Les orgueilleux sont ceux qui n'ont point l'Esprit-Saint.

« Les gens du monde n'ont pas l'Esprit-Saint, ou, s'ils l'ont, ils ne l'ont qu'en passant; il ne s'arrête pas chez eux; le bruit du monde le fait partir. Un chrétien qui est conduit par l'Esprit-Saint n'a pas de peine à laisser les biens de ce monde pour courir après les biens du ciel. Il sait faire la différence. L'œil du monde ne voit pas plus loin que la vie, comme le mien ne voit pas plus loin que ce mur, quand la porte de l'église est fermée. L'ŒIL DU CHRÉTIEN VOIT JUSQU'AU FOND DE L'ÉTERNITÉ. POUR L'HOMME QUI SE LAISSE CONDUIRE PAR L'ESPRIT-SAINT, IL SEMBLE QU'IL N'Y A POINT DE MONDE; POUR LE MONDE, IL SEMBLE QU'IL N'Y A POINT DE DIEU... Il s'agit donc de savoir qui nous conduit. Si ce n'est pas le Saint-Esprit, nous avons beau faire, il n'y a point de SUBSTANCE NI DE SAVEUR dans tout ce que nous faisons. Si c'est le Saint-Esprit, IL Y A UNE DOUCEUR MOELLEUSE.... C'EST A MOURIR DE PLAISIR !

« Ceux qui se laissent conduire par le Saint-Esprit éprouvent toute sorte de bonheur au dedans d'eux-mêmes, tan-

dis que les mauvais chrétiens se roulent sur les épines et les cailloux.

« Une âme qui a le Saint-Esprit ne s'ennuie jamais en la présence de Dieu : IL SORT DE SON CŒUR UNE TRANSPARATION D'AMOUR.

« Sans le Saint-Esprit nous sommes comme une pierre du chemin... Prenez dans une main une éponge imbibée d'eau, et dans l'autre un petit caillou; pressez-les également. Il ne sortira rien du caillou, et de l'éponge vous ferez sortir de l'eau en abondance. L'éponge, c'est l'âme remplie du Saint-Esprit, et le caillou, c'est le cœur froid et dur où le Saint-Esprit n'habite pas.

« Une âme qui possède le Saint-Esprit goûte une saveur dans la prière qui fait qu'elle trouve le temps toujours trop court : elle ne perd jamais la sainte présence de Dieu. Son cœur, devant notre bon Sauveur, au saint sacrement de l'autel, est comme un raisin sous le pressoir.

« C'est le Saint-Esprit qui forme les pensées dans le cœur des justes et qui engendre les paroles... Ceux qui ont le Saint-Esprit ne produisent rien de mauvais : tous les fruits du Saint-Esprit sont bons.

« Sans le Saint-Esprit tout est froid : aussi lorsqu'on sent que la ferveur se perd, il faut vite faire une neuvaine au Saint-Esprit pour demander la foi et l'amour... Voyez, lorsqu'on a fait une retraite ou un jubilé, on est plein de bons désirs : ces bons désirs sont le souffle de l'Esprit-Saint qui a passé sur notre âme et qui a tout renouvelé, comme ce vent chaud qui fond la glace et qui ramène le printemps .. Vous qui n'êtes pas cependant de grands saints, vous avez bien des moments où vous goûtez les douceurs de la prière et de la présence de Dieu : ce sont des visites du Saint-Esprit. Quand on a le Saint-Esprit, le cœur se

dilate, se baigne dans l'amour divin. Le poisson ne se plaint jamais d'avoir trop d'eau : de même le bon chrétien ne se plaint jamais d'être trop longtemps avec le bon Dieu. Il y en a qui trouvent la religion ennuyeuse, c'est qu'ils n'ont pas le Saint-Esprit.

« Si l'on disait aux damnés : Pourquoi êtes-vous en enfer ? ils répondraient : Pour avoir résisté au Saint-Esprit. Et si l'on disait aux saints : Pourquoi êtes-vous au ciel ? ils répondraient : Pour avoir écouté le Saint-Esprit... Quand il nous vient de bonnes pensées, c'est le Saint-Esprit qui nous visite.

« Le Saint-Esprit est une force. C'est le Saint-Esprit qui soutenait saint Siméon sur sa colonne ; c'est lui qui soutenait les martyrs. Sans le Saint-Esprit les martyrs seraient tombés comme la feuille des arbres. Quand on allumait contre eux les bûchers, LE SAINT-ESPRIT ÉTEIGNAIT LA CHALEUR DU FEU PAR LA CHALEUR DE L'AMOUR DIVIN¹.

« Le bon Dieu, en nous envoyant le Saint-Esprit, a fait à notre égard comme un grand roi qui chargerait son ministre de conduire un de ses sujets, disant : « Vous accompagnerez cet homme partout, et vous me le ramènerez sain et sauf. » Que c'est beau, mes enfants, d'être accompagné par le Saint-Esprit ! C'est un bon guide que celui-là... Et dire qu'il y en a qui ne veulent pas le suivre!... » (Ici le Curé d'Ars pleurait.)

« Le Saint-Esprit est comme un homme qui aurait une

¹ Dans le délicieux pèlerinage que nous avons fait à Subiaco, en 1859, nous avons retrouvé cette pensée sur les murs du *Sagro spécò*, à l'endroit où l'on vénère le rosier de saint Benoît :

*Flammata mens divinitus,
Ignem extinguit ignibus.*

voiture avec un bon cheval, et qui voudrait nous mener à Paris. Nous n'aurions qu'à dire oui, et à monter dedans... C'est bien une belle affaire que de dire oui...! Eh bien ! le Saint-Esprit veut nous mener au ciel ; nous n'avons qu'à dire oui, et à nous laisser conduire.

« Le Saint-Esprit est comme un jardinier qui travaille notre âme... Le Saint-Esprit est notre DOMESTIQUE...

« Voilà un fusil: *bon!* Vous le chargez... mais il faut quelqu'un pour y mettre le feu et pour le faire partir... De même, il y a en nous de quoi faire le bien .. C'est le Saint-Esprit qui met le feu, et les bonnes œuvres partent.

« LE SAINT-ESPRIT REPOSE DANS LES AMES JUSTES COMME LA COLOMBE DANS SON NID. IL COUVE LES BONS DÉSIRS DANS UNE AME PURE, COMME LA COLOMBE COUVE SES PETITS...

« L'Esprit-Saint nous conduit comme une mère conduit son enfant de deux ans par la main... comme une personne qui y voit conduit un aveugle.

« Les sacrements que Notre-Seigneur a institués ne nous auraient pas sauvés sans le Saint-Esprit. La mort même de Notre-Seigneur nous aurait été inutile sans lui. C'est pourquoi Notre-Seigneur a dit à ses apôtres: « Il vous est utile que je m'en aille, car si je ne m'en allais pas, le Consolateur ne viendrait pas... Il fallait que la descente du Saint-Esprit vint faire fructifier cette moisson de grâces. C'est comme pour un grain de blé ; vous le jetez en terre : *bon!* mais il faut le soleil et la pluie pour le faire lever et monter en épi.

« Il faudrait dire chaque matin : « Mon Dieu, envoyez-moi votre Esprit qui me fasse connaître ce que je suis et ce que vous êtes. »

Catéchisme sur la souffrance.

La Passion de Notre-Seigneur était un entretien dans lequel le Curé d'Ars retombait sans cesse avec une plénitude de cœur et une abondance de larmes intarissables. Il assistait et faisait assister son auditoire à toutes les scènes du Calvaire et de la voie douloureuse. Il entrait dans des détails infinis et d'une merveilleuse précision. Il contemplait de ses yeux son Maître crucifié; il comptait ses plaies cruelles; il voyait couler son sang divin; il y mêlait ses pleurs... D'autres saints ont eu avant lui ce bonheur amer. En Dieu il n'y a point de passé: la Passion de son Fils est toujours présente devant ses yeux, et quand il daigne entr'ouvrir le voile du temps qui nous la cache, elle nous apparaît aussitôt, telle qu'elle s'accomplit à Jérusalem.

L'amour des croix, le bonheur de souffrir était aussi un de ses thèmes favoris. Ce qui nous a souvent frappé, c'est la belle association d'idées à laquelle ce sujet donnait lieu. Le discours qui commençait par le récit de la passion de Notre-Seigneur, s'achevait par le tableau des souffrances des saints; il semblait que ce fût la même histoire.

Le Curé d'Ars parlait souvent de M. Balley, son ancien maître, qui portait une ceinture de fer autour du corps et des bracelets de fer : *c'était un fagot recouvert d'une soutane, tant il était maigre et défait.* Il prenait plaisir à citer cette *bonne petite sainte Rose* qui portait sur sa tête un diadème orné de quatre-vingt-dix-neuf pointes de fer ; à qui Notre-Seigneur donnait à choisir entre une couronne d'épines et une couronne de roses, et qui choisissait la couronne d'épines ; qui couchait sur un lit de pierres tranchantes et de pots cassés. Il racontait l'histoire de sainte Reine qui exhortait le peuple à se convertir, pendant que, tour à tour, on la brûlait avec des torches ardentes et on la plongeait dans une cuve d'eau froide ; de saint Laurent qui, après avoir été rôti d'un côté, demandait qu'on le tournât de l'autre ; de saint Tiburce, qui marchait sur des charbons ardents et croyait marcher sur des roses ; de saint Clément, que l'on traîna dans les prisons, sur les échafauds, pendant bien longtemps, qui se réjouissait de mourir et disait : « Adieu, prisons ! adieu, chevaux ! adieu, pauvre terre ! adieu, misérable vie ! Je vais voir mon Dieu pour ne plus m'en séparer. »

« Voyez sainte Catherine, qui a deux couronnes, celle de la pureté et celle du martyre : combien elle est contente, *cette chère petite sainte*, d'avoir mieux aimé souffrir que de consentir au péché ! Il y avait un religieux qui aimait tant la souffrance qu'il s'était attaché une corde de puits

au corps ; cette corde avait écorché la peau et s'était peu à peu enfoncée dans la chair d'où il sortait des vers ; les religieux demandèrent qu'on le renvoyât de la communauté. Il alla content et joyeux se cacher au fond d'un antre de rocher. Mais, la même nuit, le supérieur entendit le Seigneur lui dire : « Tu as perdu le trésor de ta maison. » De suite on retourna chercher ce bon saint. On voulut voir d'où sortaient ces vers. Le supérieur fit ôter la corde, ce qui se fit en retournant toutes les chairs. Enfin il guérit.

« Il y avait tout près d'ici, dans une paroisse du voisinage, un petit garçon qui était tout écorché dans son lit, bien malade et bien misérable ; je lui disais : « Mon pauvre petit, tu souffres bien ! » Il me répondait : « Non, monsieur le Curé, je ne sens pas aujourd'hui mon mal d'hier, et demain je ne souffrirai pas de ma douleur d'aujourd'hui. — Tu voudrais bien guérir ? — Non, j'étais méchant avant d'être malade ; je pourrais le redevenir. Je suis bien comme je suis... » *C'était bien le vinaigre, mais l'huile l'emportait...* Nous ne comprenons pas cela, parce que nous sommes trop terrestres. **DES ENFANTS EN QUI LE SAINT-ESPRIT RÉSIDE NOUS FONT HONTE.**

« Si le bon Dieu nous envoie des croix, nous nous rebutons, nous nous plaignons, nous murmurons. Nous sommes si ennemis de tout ce qui nous contrarie, que nous voudrions toujours être dans une boîte de coton ; c'est dans une boîte d'épines qu'il faudrait nous mettre. C'est par la croix que l'on va au ciel. Les maladies, les tentations, les peines, sont autant de croix qui nous conduisent au ciel. Tout cela sera bientôt passé... Voyez les saints qui sont arrivés avant nous... Le bon Dieu ne demande pas de nous le martyre du corps, il nous demande seulement le martyre du cœur et de la volonté... Notre-Seigneur est notre modèle : prenons notre croix et suivons-

le. Faisons comme les soldats de Napoléon. Il fallait traverser un pont sur lequel on tirait à mitraille ; personne n'osait passer. Napoléon prit le drapeau, marcha le premier, et tous suivirent. Faisons de même ; suivons Notre-Seigneur qui a marché le premier.

« Un militaire me racontait un jour que, dans une bataille, il avait marché pendant une demi-heure sur des cadavres ; il n'y avait presque pas où mettre les pieds ; la terre était toute teinte de sang. C'est ainsi que dans le chemin de la vie il faut marcher sur les croix et les peines pour arriver à la patrie.

« La croix est l'échelle du ciel... Qu'il est consolant de souffrir sous les yeux de Dieu, et de pouvoir se dire, le soir, dans son examen : « Allons ! mon âme, tu as eu aujourd'hui deux ou trois heures de ressemblance avec « Jésus-Christ. Tu as été flagellée, couronnée d'épines, « crucifiée avec lui !... Oh ! quel trésor pour la mort !.. « Qu'il fait bon mourir quand on a vécu sur la croix !

« Qu'on le veuille ou non, il faut souffrir. Il y en a qui souffrent comme le bon larron, et d'autres comme le mauvais. Tous deux souffraient pareillement. Mais l'un sut rendre ses souffrances méritoires ; il les accepta en esprit de réparation, et, se tournant du côté de Jésus crucifié, il recueillit de sa bouche ces belles paroles : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » L'autre, au contraire, poussait des hurlements, vociférait des imprécations et des blasphèmes, et expira dans le plus affreux désespoir.

« IL Y A DEUX MANIÈRES DE SOUFFRIR : SOUFFRIR EN AIMANT ET SOUFFRIR SANS AIMER. Les saints souffraient tout avec patience, joie et persévérance, parce qu'ils aimaient. Nous souffrons, nous, avec colère, dépit et lassitude, parce que nous n'aimons pas. Si nous aimions Dieu, nous aimerions

les croix, nous les désirerions, nous nous plairions en elles... Nous serions heureux de pouvoir souffrir pour l'amour de CELUI qui a bien voulu souffrir pour nous. De quoi nous plaignons-nous ? Hélas ! les pauvres infidèles qui n'ont pas le bonheur de connaître Dieu et ses amabilités infinies, ont les mêmes croix que nous ; mais ils n'ont pas les mêmes consolations.

« Vous dites que c'est dur ! Non, c'est doux, c'est consolant, c'est suave : c'est le bonheur ! Seulement il faut aimer en souffrant, il faut souffrir en aimant.

« Dans le chemin de la croix, voyez, mes enfants, il n'y a que le premier pas qui coûte. C'est la crainte des croix qui est notre plus grande croix... On n'a pas le courage de porter sa croix, on a bien tort ; car, quoi que nous fassions, la croix nous tient, nous ne pouvons lui échapper. Qu'avons-nous donc à perdre ? pourquoi ne pas aimer nos croix et nous en servir pour aller au ciel?... Mais, au contraire, la plupart des hommes tournent le dos aux croix et fuient devant elles. Plus ils courent, plus la croix les poursuit, plus elle les frappe et les écrase de fardeaux... Si vous voulez être sages, marchez à sa rencontre comme saint André, qui disait, en voyant la croix se dresser pour lui dans les airs : « Salut, ô bonne croix ! O croix admirable ! O croix désirable !... reçois-moi dans tes bras, retire-moi d'entre les hommes, et rends-moi à mon Maître qui m'a racheté par toi. »

« Écoutez bien ça, mes enfants : CELUI QUI VA AU-DEVANT DE LA CROIX, MARCHE A L'OPPOSÉ DES CROIX ; IL LES RENCONTRE PEUT-ÊTRE, MAIS IL EST CONTENT DE LES RENCONTRER ; IL LES AIME ; IL LES PORTE AVEC COURAGE. ELLES L'UNISSENT A NOTRE-SEIGNEUR ; ELLES LE PURIFIENT ; ELLES LE DÉTACHENT DE CE MONDE ; ELLES EMPORTENT DE SON CŒUR TOUS LES OBSTACLES ; ELLES LUI AIDENT A TRAVERSER LA VIE, COMME UN PONT AIDE A

PASSER L'EAU... Voyez les saints ; quand on ne les persécutait pas, ils se persécutaient eux-mêmes. Quand Dieu ne leur envoyait pas des souffrances, ils se faisaient souffrir eux-mêmes... Un bon religieux se plaignait un jour à Notre-Seigneur de ce qu'on le persécutait. Il disait : « Seigneur, qu'ai-je donc fait pour être traité ainsi ? » Notre-Seigneur lui répondit : « Et moi, qu'avais-je donc fait quand on m'a conduit au Calvaire?... » Alors le religieux comprit ; il pleura, il demanda pardon et n'osa plus se plaindre.

« Les gens du monde se désolent quand ils ont des croix, et les bons chrétiens pleurent quand ils n'en ont pas. Le chrétien vit au milieu des croix comme le poisson vit dans l'eau.

« NOUS DEVRIONS COURIR APRÈS LES CROIX, COMME L'AVARE COURT APRÈS L'ARGENT... Il n'y a que les croix qui nous rassureront au jour du jugement.

« Le bon Dieu veut que nous ne perdions jamais de vue la croix ; aussi la place-t-on partout, le long des chemins, sur les hauteurs, dans les places publiques, afin qu'à cette vue nous puissions dire : « Voilà comment Dieu nous a aimés ! »

« La croix embrasse le monde ; elle est plantée aux quatre coins de l'univers ; il y en a un morceau pour tous.

« Si quelqu'un vous disait : « Je voudrais bien devenir riche, que faut-il faire ? » Vous lui répondriez : « Il faut travailler. » Eh bien ! pour aller au ciel, il faut souffrir. Notre-Seigneur nous montre le chemin dans la personne de Simon le Cyrénéen ; il appelle ses amis à porter sa croix après lui.

« Les croix sont sur la route du ciel comme un beau pont de pierre sur une rivière pour la traverser. Les chrétiens qui ne souffrent pas passent cette rivière sur un

pont fragile, un pont de fil de fer, toujours prêt à se rompre sous leurs pieds.

« Celui qui n'aime pas la croix pourra peut-être bien se sauver, mais à grand'peine : ce sera une petite étoile dans le firmament. Celui qui aura souffert et combattu pour son Dieu, luira comme un beau soleil. »

M. Vianney avait tour à tour sur ce sujet des pensées fortes et gracieuses.

« Les croix, transformées dans les flammes de l'amour, sont comme un fagot d'épines que l'on jette au feu et que le feu réduit en cendres. Les épines sont dures, mais les cendres sont douces. »

« Oh ! que les âmes qui sont tout à Dieu dans la souffrance éprouvent de douceur ! C'est comme une eau dans laquelle on met un peu de vinaigre et beaucoup d'huile : le vinaigre est bien toujours vinaigre ; mais l'huile en corrige l'amertume, et on ne le sent presque plus. »

« Mettez un beau raisin sous le pressoir, il en sortira un jus délicieux : NOTRE ÂME, SOUS LE PRESSEUR DE LA CROIX, PRODUIT UN JUS QUI LA NOURRIT ET LA FORTIFIE. Lorsque nous n'avons pas de croix, nous sommes arides : si nous les portons avec résignation, nous sentons une douceur, un bonheur, une suavité !... c'est le commencement du ciel. Le bon Dieu, la sainte Vierge, les anges et les saints nous environnent ; ils sont à nos côtés et nous voient. Le passage du bon chrétien, éprouvé par l'affliction, à l'autre vie, est comme celui d'une personne que l'on transporte sur un lit de roses.

« LES ÉPINES SUENT LE BAUME ET LA CROIX TRANSPIRE LA DOUCEUR. MAIS IL FAUT PRESSER LES ÉPINES DANS SES MAINS

ET SERRER LA CROIX SUR SON CŒUR POUR QU'ELLES DISTILLEN
LE SUC QU'ELLES CONTIENNENT. »

Dans ce résumé très-imparfait, nous avons maintenu quelques locutions pittoresques et quelques formes peu grammaticales dont le Curé d'Ars se servait familièrement, parce qu'il nous a semblé qu'elles faisaient mieux revivre sa parole dans sa naïve et piquante originalité. Nous espérons que les auditeurs de M. Vianney nous en sauront gré, et que tous nos lecteurs nous le pardonneront.



LIVRE TROISIÈME

Vie héroïque de M. Vianney

DEPUIS LA FONDATION DE LA PROVIDENCE JUSQU'À
SA SUPPRESSION (1825-1847).

CHAPITRE PREMIER

Comment M. Vianney s'est fait saint par l'exercice de la pénitence et du renoncement à soi-même.

Nous voici arrivé au point de notre histoire, où elle s'illumine de reflets célestes, de grâces divines, d'éclairs et de prodiges, où le merveilleux se dégage, et l'extraordinaire devient le surnaturel.

C'est à partir de l'établissement de sa Providence, qu'avec le bruit qui se fait autour de son nom, le concours qui se forme autour de sa personne, le rayonnement de sainteté qui en jaillit, commence, à proprement parler, la vie miraculeuse du Curé d'Ars. Jusque-là, on voyait en lui le prêtre pieux,

mortifié, doux, humble, charitable ; on n'avait pas encore été frappé, comme on le fut dès lors, de ce quelque chose de singulier et d'incomparable, qui est le SAINT.

Fénelon, dans cet ingénieux langage qui sait donner à la vérité tant de grâce et de relief, parle de certaines faiblesses disproportionnées à leur état éminent que Dieu laisse dans l'âme des parfaits, comme on laisse des monceaux de terre qu'on nomme des *témoins* dans un terrain qu'on a rasé, pour faire voir par ces restes de quelle profondeur a été l'ouvrage de la main des hommes. Dieu laisse aussi dans les grandes âmes des témoins ou restes de ce qu'il en a ôté de misères. Mais déjà ces *témoins* avaient disparu chez M. Vianney.

Ceux qui ne l'ont approché qu'à la fin de sa vie, alors que l'habitude de la sainteté était devenue en lui une seconde nature, que la pratique des plus héroïques vertus lui était si familière qu'elle ne lui coûtait plus aucun effort, qu'uni et transformé en Celui qui est la voie, la vérité et la vie, il était devenu une même chose avec lui, aimant ce que Dieu aime, détestant ce qu'il déteste, ne changeant jamais, quoi qu'il arrive, et suivant toujours les traces et les mouvements du Maître avec lequel il n'avait plus qu'un cœur et qu'une volonté, ceux-là ont admiré un travail tout fait. Mais si l'on jugeait que le Curé d'Ars, en voulant être saint, a été dispensé

de vouloir l'effort et la peine qui font les saints, comme on se tromperait ! « Ceux qui entourent le trône en présence de l'Agneau, couverts de robes blanches et tenant des palmes à la main, qui sont-ils et d'où viennent-ils ? » demande un des vieillards de l'Apocalypse. Et il répond : « Ce sont ceux qui sont venus de la grande tribulation¹. » C'est la loi : il n'a pas été donné à notre Saint d'y échapper et de s'unir autrement à Celui qui est le Saint des saints.

Par combien de tribulations, de luttes et d'épreuves il a passé pour atteindre ces hautes cimes où nous l'avons vu se reposer doucement ! et comme c'est vrai ce qu'a dit une sainte que, « depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, Notre-Seigneur a voulu et voudra que rien de grand ne se fasse sans beaucoup souffrir² ! » La sainteté est le fruit du sacrifice : c'est une mort et une renaissance, la mort du vieil homme, la renaissance de l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ. Or, on ne meurt pas sans souffrir, et l'enfantement ne va pas non plus sans la douleur. Nous allons raconter quelques-unes des souffrances de notre saint Curé.

Au commencement, M. Vianney avait avec lui

¹ Apoc., vii, 13, 14, 19.

² Sainte Catherine, lettre 18^e.

sa bonne mère Bibost d'Écully, qui était venue pour l'aider à faire sa petite installation, sans qu'elle eût la pensée de rester à son service. Elle ne demeurait pas au presbytère. Le ménage d'Ars lui donnant peu d'occupation, elle s'en allait souvent, et ne reparaisait jamais les mains vides; elle avait soin de se charger de provisions, parce que, connaissant les habitudes du maître du logis, elle s'attendait bien à ne rien trouver au garde-manger. Le Curé d'Ars ne conserva que peu de temps cette aide dévouée.

La veuve que nos lecteurs connaissent, depuis que nous avons parlé de sa piété au livre précédent, Claudine Renard lui succéda. C'est elle qui rendait à M. Vianney les bons offices dont il pouvait avoir besoin. La difficulté était de les lui faire accepter. Il fallait pour cela prendre beaucoup de détours et revenir souvent à la charge. Quand, à force de manœuvres adroites, elle avait obtenu un oui, ou que, sans dire oui, on n'avait pas dit non, elle courait à sa cuisine; mais pendant qu'elle allumait son fourneau, M. le Curé avait eu le temps de se mettre sur un bon pied de défense, et, quand elle arrivait avec ses provisions elle trouvait la porte close. C'étaient alors des larmes, des gémissements, un vrai désespoir.

Ce qui ne la consternait pas moins, c'était de

voir que M. Vianney ne se réservait rien. Quelque soin qu'elle prît de renouveler le trousseau qu'il avait recueilli en héritage de M. Balley, et qui, sans être considérable, aurait suffi à son usage, ce trousseau s'en allait pièce à pièce. Elle se mit alors à ne lui rendre son linge qu'au fur et à mesure qu'il en avait besoin. Cette précaution était excellente ; mais elle s'en avisa trop tard, et quand déjà il ne restait plus rien à donner.

Quoique Claudine Renard logeât près du presbytère, elle n'y avait pas ses entrées. Lorsque, de loin en loin, elle venait à bout de s'y introduire, elle en profitait pour nettoyer, frotter et mettre en ordre de son mieux le petit mobilier. Quelquefois, si le maître était absent, elle s'enhardissait jusqu'à oser faire son lit et soulever un peu cette pauvre paille, qui, sans cela, n'eût jamais été remuée. Or, il arriva qu'un matin elle trouva le matelas d'un côté et la paillasse de l'autre.... elle comprit, et ne put s'empêcher de pleurer. — C'était sa ressource ordinaire, quand le hasard la mettait sur la voie de quelques découvertes de ce genre ; c'est dire qu'elle pleurait souvent, car M. le Curé ne savait qu'inventer pour se faire souffrir. — Elle crut devoir, sans façon, tout remettre en place. A quelques jours de là, ce fut la même chose, tant et si bien qu'à la fin, ne voulant pas en avoir le démenti ni se fâcher contre elle,

M. Vianney prit le parti de trancher la question en donnant son matelas à un pauvre.

Il y avait encore dans son lit une couette remplie de plume, qui ne tarda pas à aller rejoindre le matelas, et un traversin qui prit la même route, en sorte qu'il ne resta plus que la paillasse. Mais M. Vianney s'était trop avancé pour s'arrêter en si beau chemin, et son amour de la pénitence fit que, se trouvant encore trop bien sur la paille, il imagina de mettre une planche dans son lit. « D'ailleurs, dit Catherine, il n'y a maintenant presque plus de paille dans ce pauvre lit, et, à force d'en ôter, je crois qu'il n'y restera que le bois. Alors il sera content. Nous avons bien essayé d'en remettre à son insu quelques poignées, en très-petite quantité, afin qu'il ne se doutât de rien; mais c'était le moyen de lui en faire ôter davantage, car, sentant moins la dureté des planches, il ne cessait de tirer cette paille et de la jeter au feu. Nous en avons reconnu bien des fois les cendres dans son foyer... »

Encore ces petits manéges ne suffisaient plus à satisfaire le besoin de mortification qui allait chez lui toujours en augmentant; c'est pourquoi il résolut de quitter sa chambre et son lit et de coucher au grenier. Voici comment on le sut. Il y avait autour de l'église, ombrageant la place, une ceinture de beaux noyers dont le produit servait à l'entretien de la lampe du saint sacrement. M. le Curé, dans

l'intérêt de la fabrique, pensant qu'il y aurait plus de profit à faire choisir et casser les noix qu'à les vendre, invita les gens du voisinage à l'aider dans cette besogne, qui défrayait quelques-unes des longues et oisives soirées de l'hiver. C'était à qui aurait sa part des veillées du presbytère. Comme on était partagé par petits groupes et qu'on faisait beaucoup de bruit en cassant les noix, le bon Curé, pour être entendu de tous, allait et venait d'un essaim à l'autre, distribuant à chacun quelques parcelles de ses suaves entretiens.

Un soir qu'il tombait d'épuisement, par suite d'un de ces jeûnes auxquels il se condamnait souvent, après avoir lutté avec effort contre la fatigue, il demanda la permission de se retirer. Ce fut une véritable déception ; mais personne n'osa l'interroger ni le suivre. Seulement, quand vint l'heure de se séparer, Claudine Renard fut d'avis que quelqu'un montât s'informer du malade et savoir s'il n'avait besoin de rien. La crainte de commettre une indiscretion retint d'abord tout le monde. A la fin pourtant on se décide. On frappe à la porte ; on appelle... point de réponse. Voilà des gens très-effrayés qui se regardent et se disent : « Il est peut-être mort !... » et qui n'osent avancer. Cependant, après un moment d'hésitation, on pénètre dans la chambre ; on va droit au lit... il était vide. On cherche partout... rien. Enfin on a l'idée de pousser jusqu'au grenier.

Lorsque M. Vianney entendit venir cette *patrouille*, il cria du fond de sa cachette : « N'entrez pas ! « n'entrez pas ! je ne veux rien ; je n'ai besoin de « rien !... » La perquisition s'arrêta là. Mais la veuve Renard avait une fille de vingt ans , que sa piété ne défendait pas de la curiosité naturelle à cet âge et fort excusable en pareil cas ; sa maison n'était séparée du presbytère que de l'épaisseur d'un mur ; dès lors il y avait lieu de croire qu'on saurait un jour la vérité sur les saintes *cachotteries* de M. le Curé.

En effet, à partir de ce jour, Anne Renard fit le guet au lieu de dormir. Quand elle voyait arriver l'heure où M. Vianney avait coutume de prendre son repos, elle se relevait doucement, se glissait à pas de loup le long des escaliers, collait son oreille contre le mur, et, non-seulement elle s'assura qu'il couchait au grenier, mais elle fut en mesure d'apprendre à ses compagnes que , de très-bonne heure, lorsqu'il se levait , elle l'entendait remuer quelque chose de lourd, qui faisait du bruit en roulant sur le plancher, et qui ne pouvait être autre chose qu'une pierre servant d'oreiller ou de matelas.

Le Curé d'Ars avait lu , dans la Vie de sainte Françoise Romaine, qu'elle faisait sa nourriture ordinaire du pain sec et moisi, qui avait traîné longtemps dans la poche des mendiants, et qu'elle leur

échangeait contre du beau pain blanc. Il avait été touché de cette pratique.

Pendant les premières années de son ministère, quand il rencontrait un pauvre, il lui proposait de le débarrasser du contenu de sa besace, qu'il lui payait grassement. On trouvait toujours chez lui une corbeille remplie de ce méchant pain noir, dont la vue était bien ce qu'il y avait au monde de plus repoussant, et qu'il mangeait avec délice, parce que la mortification, la pauvreté et la charité y mêlaient leur céleste saveur.

M. l'abbé Renard dit, dans ses Mémoires, qu'il a eu souvent le privilège d'être témoin de la joie pure avec laquelle son bon Curé faisait ce royal festin, qui lui donnait à lui d'affreuses nausées. Si M. Vianney s'en apercevait, il lui offrait en riant d'y prendre part, disant avec une grâce modeste : « Soyons
« heureux, mon ami, de manger le pain des pau-
« vres : ce sont les amis de Jésus-Christ. Il me
« semble que je suis là à la table de Notre-Sei-
« gneur. »

Quelques pommes de terre cuites à l'eau complétaient le menu, encore le saint Curé n'en avait-il pas toujours. Il lui arriva plus d'une fois d'aller, sa petite marmite à la main, quêter chez les voisins la provision de la semaine. « Il faisait cuire ces pommes de terre lui-même, et les mangeait tant qu'elles duraient. Il y en avait pour huit jours.

Chaque soir, après la prière, en rentrant chez lui, il découvrait sa marmite souvent *remplie de mousse*, en tirait une ou deux pommes de terre, avalait un bassin d'eau fraîche là-dessus, et son souper était fait : comme on voit, ce n'était pas long¹. »

Ayant pris à la lettre la recommandation de Notre-Seigneur de ne se point mettre en peine du lendemain, il n'y songeait pas plus que s'il ne devait point y avoir pour lui de lendemain. Sans aucune inquiétude ni aucun souci du manger, du boire et des autres choses nécessaires au corps, il remettait à la seule providence de Dieu tout le soin de sa vie.

Jamais la pensée de ses besoins personnels présents ou à venir ne le portait à se limiter dans ses aumônes. Un jour, sa voisine lui avait donné un beau pain blanc qu'elle avait fait exprès pour lui de pure farine ; un instant après, elle lui porta un peu de lait qu'elle aurait voulu lui voir prendre devant elle, présumant qu'il était à jeun depuis longtemps ; mais quelque insistance qu'elle y mît, il lui fut impossible de le lui faire accepter. Elle ne comprit pas d'abord le motif d'un refus si persévérant, puis, tout à coup, une idée lui vint : « Je parie, « monsieur le Curé, dit-elle, que vous n'avez plus « de pain !... » Il n'en avait plus en effet. Un pauvre

¹ Manuscrit de Catherine.

avait passé dans l'intervalle, et le pain s'en était allé tout entier dans sa besace.

Dès ce temps-là, M. Vianney semblait avoir pour principe d'aller jusqu'au bout de lui-même. Maintes fois alors, comme plus tard, quand l'âge eut abattu ses forces sans diminuer son courage, on le vit ne marcher qu'en se traînant, en s'appuyant contre les murs et les bancs de son église. Après de longs jours courbé sous le jeûne, lorsqu'il n'en pouvait plus, il prenait une poignée de farine, c'était la seule provision qu'il se gardât, la délayait dans un peu d'eau et en faisait des *matefaims*¹. Voici, au rapport de Catherine Lassagne, ce qu'on lui a entendu dire plusieurs fois : « Que j'étais donc heureux dans les premiers temps ! je n'avais pas
« tout ce monde sur les bras ; j'étais seul... Quand
« je voulais dîner, je ne perdais pas beaucoup de
« temps. Trois *matefaims* faisaient l'affaire. Pen-
« dant que je cuisais le second, je mangeais le
« premier ; pendant que je mangeais le second,
« je cuisais le troisième. J'achevais mon repas
« en rangeant ma poêle et mon feu ; je buvais un
« peu d'eau, » et il y en avait quelquefois pour deux ou trois jours.

On a constaté, en effet, que le Curé d'Ars était

¹ C'est le nom caractéristique qu'on donne aux crêpes dans le Lyonnais. Le *matefaim* est une pâte un peu plus délayée que celle des beignets, et qu'on fait cuire en l'étendant sur la poêle.

demeuré souvent plusieurs jours sans prendre aucune nourriture. Il se livrait à ces rigueurs immodérées quand il s'agissait d'une grâce importante à obtenir, quand il avait en vue quelque conversion éclatante, quand il poursuivait quelque réforme et travaillait à l'extinction des abus de sa paroisse, lorsqu'un désordre grave avait affligé son cœur, ou qu'il croyait devoir satisfaire à la place d'un grand coupable que la miséricorde divine lui avait amené.

On lui demandait un jour son avis sur la conduite à tenir à l'égard de certains pécheurs émérites, relativement à la pénitence sacramentelle, afin de mettre d'accord le principe d'une réparation suffisante et les égards dus à la faiblesse humaine : « Écoutez, répondit-il, voici une recette : leur donner une petite pénitence et faire le reste à leur place. »

Il avait une grande confiance dans le jeûne comme moyen de fléchir la justice divine et de lutter contre l'enfer : « Le démon, disait-il, se moque de la discipline et des autres instruments de pénitence ; du moins, s'il ne s'en moque pas, il en fait peu de cas et trouve encore moyen de s'arranger avec ceux qui en font usage ; mais ce qui le met en déroute, c'est la privation dans la nourriture et le sommeil. Il n'y a rien que le démon craigne autant que cela et qui soit plus

« agréable au bon Dieu. Que de fois je l'ai éprouvé,
 « quand j'étais seul, pendant cinq ou six ans,
 « pouvant me livrer à mon attrait tout à mon
 « aise, sans être remarqué de personne ! Oh ! que
 « de grâces Notre-Seigneur m'accordait dans ce
 « temps-là !... J'obtenais de lui ce que je vou-
 « lais. »

Plus tard, son prêtre auxiliaire le questionnant sur cette époque de sa vie, lui disait : « Monsieur le Curé, on raconte qu'autrefois vous restiez facilement huit jours sans manger. — Oh ! non, mon ami, dit le bon Curé, sans s'apercevoir qu'il donnait dans un piège ; on a exagéré. Le plus que j'aie fait, c'est de passer une semaine avec trois repas. »

Dans d'autres circonstances, il a avoué s'être abstenu de toute nourriture pendant des journées entières, et quelquefois pendant quarante-huit heures. Il a avoué pareillement avoir été obligé de se lever la nuit pour prendre quelque chose, craignant de mourir d'inanition. Un jour qu'on avait fait une fournée de pain à la Providence, comme ce pain était beau et bien réussi, il lui échappa de dire : « Il faut qu'une fois je fasse la gourmandise d'en manger tant que je voudrai. »

On peut affirmer avec certitude que M. Vianney a passé des carêmes entiers sans consommer deux livres de pain. Il a même essayé de vivre sans pain.

Il y avait à côté du presbytère, quand il vint à Ars, un assez joli jardin planté d'arbres à fruit ; il le laissa bientôt sans culture, et les voisins en faisaient leur paquis. Un jour que, suivant sa coutume, Claudine Renard y avait conduit sa vache, elle le surprit mangeant une poignée d'herbe : « Eh quoi ! monsieur le Curé, fit-elle en l'apercevant, vous mangez de l'herbe ? — Oui, ma pauvre mère Renard, répondit-il en souriant ; c'est un essai que je fais. Mais ça ne me réussit pas. »

« On voit bien, disait-il longtemps après à son prêtre auxiliaire, dans un moment de naïf abandon, on voit bien que nous sommes faits autrement que les bêtes. J'ai voulu une fois entreprendre de vivre comme elles, en ne mangeant que de l'herbe ; je n'avais plus de forces. Il paraît que le pain est nécessaire à l'homme. »

Ce fait nous est encore attesté par une conversation que Mgr Devie eut avec son saint Curé : « Vous n'avez jamais essayé, lui disait le prélat, de vivre d'herbages et de racines comme vos prédécesseurs les Pères du désert et les solitaires de la Thébaïde ? — Monseigneur, répondit ingénument M. Vianney, j'ai bien essayé pendant huit jours ; mais ça n'a pas pu durer. Oh ! voilà !... c'est que je ne suis pas saint comme eux ! »

« Un jour, c'est Catherine qui parle, j'engageais M. le Curé à prendre un peu plus de nourriture. Je

lui disais : « Vous ne pourrez pas tenir, en vivant
« de la sorte. — Oh ! que si ! me répondit-il gaî-
« ment. Que dit Notre-Seigneur ? « J'ai une autre
« nourriture, qui est de faire la volonté de mon
« Père qui m'a envoyé. » Puis il ajouta : « J'ai un
« bon *cadavre* ; je suis dur. Après que j'ai mangé
« n'importe quoi, ou que j'ai dormi deux heures, je
« peux recommencer. Quand on a donné quelque
« chose à un cheval, il se remet à trotter comme
« si de rien n'était ; et le cheval ne se couche pres-
« que jamais. »

Il arrivait quelquefois cependant que ce bon *ca-*
davre, à force d'être surmené, n'en pouvait réelle-
ment plus. M. Vianney était forcé lui-même d'en
convenir : « Il y a des jours que je ne peux presque
« plus parler, surtout quand viennent sept heures
« du matin et sept heures du soir ; mais quand
« c'est pour parler du bon Dieu, j'ai encore bien
« des forces. »

Cet affaissement se remarquait particulièrement
à la prière du soir, où il ne lui restait qu'un filet
de voix si mince qu'il fallait prêter l'oreille pour
l'entendre. « Monsieur le Curé, lui dit quelqu'un,
« d'où vient que, lorsque vous priez, on vous
« entend à peine, et que vous parlez si fort quand
« vous prêchez ? — C'est, répondit-il, que, quand
« je prêche j'ai souvent affaire à des sourds ou
« à des gens qui dorment ; mais quand je prie

« j'ai affaire au bon Dieu, et le bon Dieu n'est pas
« sourd. »

La vérité est que M. Vianney était presque toujours à bout de forces. C'était le désespoir de mademoiselle d'Ars, qui lui disait : « Mon bon Curé,
« ayez donc un peu plus soin de vous ; vous me
« donnez trop de distractions. Quand je vous en-
« tends réciter le chapelet d'une voix si faible, si
« éteinte... au lieu de répondre : « Sainte Marie,
« mère de Dieu ! » je me surprends à dire : « Mon
« Dieu ! ayez pitié de lui ! faites-lui la grâce d'aller
« jusqu'au bout... »

Ce n'était pas seulement de l'inquiétude que causaient à mademoiselle d'Ars les saintes rigueurs de son Curé, c'était parfois de la belle et bonne colère. Elle le querrellait et le menaçait de le dénoncer à son archevêque. Mais déjà les supérieurs ecclésiastiques s'étaient émus de tout ce qu'ils apprenaient d'une vie si austère. M. l'abbé Courbon, vicaire général de Lyon, d'où dépendait encore la paroisse d'Ars, aurait voulu qu'il se nourrit mieux. Il craignait qu'il ne manquât de discrétion, et que tant de pieux excès ne détruisissent sa santé. Depuis qu'il l'avait introduit dans le sanctuaire, il s'était habitué à le regarder un peu comme son enfant, et il avait, à la mort de M. Balley, reporté sur lui l'affection qui l'unissait à ce saint prêtre : « Vous
« ferez mes amitiés à l'abbé Vianney, dit-il un

« jour à un ecclésiastique qui allait à Ars. Sur-
« tout recommandez-lui de ma part de manger
« un peu plus. Nous sommes intéressés à le con-
« server. Faites-lui comprendre qu'on ne prend
« pas le ciel par famine. — M. le grand vicaire
« est trop bon, répondit le saint Curé, quand on
« lui fit la commission. Je ne mérite pas qu'on
« s'occupe de moi. » Et il n'en fit ni plus ni
moins.

La seule occasion où il sortît un peu de ses austères habitudes, c'est quand la charité l'y obligeait pour faire honneur à un confrère qui venait le visiter. Le cas d'ailleurs était fort rare. Alors il dépêchait quelqu'un à mademoiselle d'Ars, afin de lui en donner avis, et elle s'empressait de lui improviser un dîner convenable. Si c'était trop près de midi pour qu'il eût le temps de recourir au château, mademoiselle Pignaut ou Claudine Renard se chargeait de la cuisine, qui était alors des plus simples, mais toujours bien différente de la sienne.

Voici dans quels termes un respectable Curé nous a rendu compte de l'hospitalité qu'il avait reçue à Ars dans ce temps-là : « M. Vianney nous faisait servir avec bonté un petit dîner qu'on préparait je ne sais où, car le foyer de sa cuisine n'a jamais vu de feu. C'était une omelette, un morceau de fromage, une bouteille d'un vin fort commun,

peut-être un potage, je ne me souviens pas au juste ; ce jour-là on n'avait pas de corps, hélas ! pour vingt-quatre heures seulement, et on ne voyait que le Curé d'Ars. Afin de faire honneur à ses convives, il mangeait du bout des dents deux ou trois bouchées... Mais ses paroles toutes de feu et ses larmes toutes d'amour ne tarissaient pas durant le temps que nous étions à table. Quelquefois il était debout, pendant que nous étions assis, et il discourait des choses célestes comme un homme perdu en Dieu. »

Il usait de la même condescendance à l'égard de ses parents, lorsqu'ils venaient à Ars ; il interrompait pour eux ses rudes privations. « Il s'est toujours montré hospitalier envers nous, » disent son neveu et sa nièce de Dardilly. Quand ils allaient le voir, il les recevait chez lui. Catherine et Jeanne-Marie faisaient un petit *extra*. Il dînait avec eux, il s'asseyait, ce qu'il ne se permettait jamais en d'autres circonstances. C'est lui qui découpait, qui versait à boire et qui faisait gracieusement les honneurs de sa table. Il encourageait à manger, il mangeait de tout lui-même sans affectation ; il sortait de ses habitudes par vertu. « Mais, ajoutent ces braves gens, quand on était à Ars, on n'avait ni faim ni soif : *c'était comme le jour de la première communion.* » M. le Curé profitait de ces entrevues pour s'enquérir de ses vieilles connaissances de

Dardilly ; il en parlait amicalement. Il revenait avec bonheur sur ses souvenirs de jeunesse ; il demandait des nouvelles de son gros pommier de *Chêne-Rond*, à l'ombre duquel s'étendaient les moissonneurs pour dîner et pour dormir.

Prenant prétexte des services qu'elles lui rendaient, mais en vérité pour satisfaire un peu de curiosité, peut-être aussi par une secrète intention de l'éprouver, mademoiselle Pignaut et la veuve Renard reprochaient souvent à M. Vianney de ne pas les inviter : tant de repas qu'elles avaient préparés pour d'autres méritaient bien, leur semblait-il, ce léger retour ! Un soir donc que M. le Curé avait renouvelé sa provision de pain des pauvres et qu'il en avait sa corbeille pleine, il alla trouver sa voisine : « Claudine, lui dit-il d'un ton plus dégagé
« qu'à l'ordinaire, vous viendrez tout à l'heure chez
« moi avec votre fille et mademoiselle Pignaut. Je
« vous veux toutes les trois. » Voilà des femmes bien heureuses et surtout bien impatientes de voir arriver l'heure du rendez-vous, afin d'apprendre ce que M. le Curé leur veut, « Ce que je vous veux ?
« leur dit-il, quand elles furent entrées ; ne le devinez-vous pas ? Je veux vous faire souper avec
« moi. N'êtes-vous pas bien contentes?... Prenez
« des chaises et asseyez-vous. Comme nous allons
« nous régaler !... Nous mangerons le pain des
« pauvres qui sont les amis de Notre-Seigneur ;

« nous boirons de la bonne eau du bon Dieu :
 « voilà pour le corps. Nous lirons ensuite la vie
 « de ces bons saints, si pénitents, si mortifiés :
 « voilà pour l'âme. Allons, mettons-nous à l'œuvre ! »

Le bon Curé avait ainsi organisé sa table et ordonné le festin : au milieu était la corbeille remplie du pain des pauvres ; à droite, la *Vie des saints* en un gros volume in-folio ; à gauche, un seau d'eau avec une écuelle de bois. En voyant ce bel ordre, Claudine Renard, qui était dans le secret, échangea un coup d'œil avec M. le Curé et sourit ; les deux autres furent un peu décontenancées. Sans paraître s'apercevoir de leur embarras, M. Vianney bénit la table et offrit à chacune un morceau de pain. « Je n'osai pas refuser, dit Anne Renard en racontant cette histoire ; je vins à bout de ma portion de pain, et ma mère aussi ; mais mademoiselle Pignaul, quelque volonté qu'elle y mit, ne put jamais avaler la sienne. Tout le temps que dura la séance, elle fut sur les épines, ne se souvenant pas d'avoir jamais été à pareille fête. Elle ne reparla plus de se faire inviter une seconde fois. »

Nous ne savons ce qu'en pensera le lecteur ; pour nous, nous avouons sans difficulté que cette scène nous a paru charmante. Nous avons aimé à respirer le naïf parfum de simplicité et d'austérité qui s'en exhale. Elle nous a rappelé un chapitre délicieux des *Fioretti*, où il est rapporté que le séraphique

Père saint François, quand il était à Assise, visitait souvent sœur Claire, lui donnant de saints enseignements. Celle-ci avait un extrême désir de manger une fois avec lui ; elle l'en pria bien souvent ; mais il ne voulait jamais lui donner cette consolation. C'est pourquoi ses compagnons lui dirent : « Père, il nous paraît que cette rigidité n'est pas « selon la charité divine, de ne pas vouloir exaucer « sœur Claire, vierge sainte et si chère à Dieu, « dans une aussi petite chose que de manger avec « vous. En vérité, si elle vous demandait une plus « grande grâce que celle-ci, vous devriez l'accorder à votre fille spirituelle. » Alors saint François répondit : « Puisqu'il vous paraît que je « la doive exaucer, il me paraît de même. Mais, « afin qu'elle soit encore plus consolée, je veux « que ce repas se fasse à Sainte-Marie-des-Anges, « où elle a été voilée et faite épouse de Jésus-Christ, et nous y mangerons ensemble au nom « de Dieu. »

Au jour convenu et à l'heure dite, saint François fit servir à dîner par terre, comme il avait accoutumé, et ils s'assirent ensemble, saint François et sainte Claire et un des compagnons de saint François avec la compagne de sainte Claire. Or, pour le premier service, saint François commença à parler de Dieu, d'une manière si suave, si sublime, si merveilleuse, que la grâce divine des-

ce dit sur eux en abondance, et tous furent ravis en Dieu. Après un long espace de temps, revenant à eux-mêmes, ils se sentirent si fortifiés de la nourriture spirituelle, qu'ils ne songèrent plus guère à la nourriture corporelle. Ainsi se termina ce repas béni dont sainte Claire demeura très-consolée.

Avec un oubli aussi complet de lui-même et un tel empire sur son corps, le Curé d'Ars aurait pu bien souvent manquer du nécessaire, si la très-aimable Providence n'avait pris soin de l'assister par une suite de bienfaits dont l'enchaînement, jusqu'à la fin de sa vie, forme un des plus rares et des plus singuliers traits de cette existence si singulière. Peu de temps avant sa mort, il disait en montrant une noble et sainte demoiselle dont on ne connaîtra jamais l'admirable dévouement : « Voilà ma nourrice ! » Et c'était vrai. Il fallait bien une nourrice à l'homme qui ne songeait jamais à lui, qui ne comptait pour rien sa santé et son bien-être, qui s'était réduit volontairement, pour tout ce qui regarde le corps et les exigences du corps, à l'état passif de l'enfant qui vient de naître.

Nous avons déjà vu se succéder auprès de M. Vianney, sans aucune sollicitation de son côté, sans aucun intérêt du leur, la bonne veuve d'Écully, mademoiselle Pignaut et Claudine Renard. Quand ce dernier aide si dévoué et si discret fut venu à

manquer, ce qui arriva malheureusement trop tôt, il fut aussitôt remplacé par une brave fille du Forez, nouvel anneau de cette chaîne. C'était une espèce de religieuse sans voile qu'on appelait sœur Lacon. Elle avait assisté aux derniers moments du vénérable P. Gachon, mort en odeur de sainteté à l'hôpital d'Ambert; sa mémoire était pleine des vertus et des traits de la vie de ce saint missionnaire; elle faisait à Ars un petit commerce d'objets de piété et suivait les missions qui se donnaient à l'entour. Elle mettait son bonheur à rendre à M. Vianney toutes sortes de services, n'étant jamais plus contente que lorsqu'elle lui avait fait admettre quelques adoucissements à son impitoyable régime. Mais de telles victoires étaient rares; le plus souvent, repoussée avec perte, elle était obligée d'attendre qu'un hasard heureux lui livrât l'entrée du presbytère. Elle s'y glissait furtivement et y déposait les provisions que M. le Curé n'avait pas voulu accepter; puis, croyant la partie gagnée, elle jouissait de son triomphe jusqu'à ce qu'elle retrouvât, le lendemain, dans le panier des pauvres quêtant à sa porte, les mets de la veille qui n'avaient fait qu'un saut de l'armoire de M. Vianney dans les mains du premier mendiant venu à point pour en profiter. C'étaient alors de grands chagrins, d'amusantes colères, des plaintes sans fin, qui faisaient beaucoup rire le coupable et ne le corrigeaient pas.

Nous trouvons ici, dans les Mémoires de Catherine, quelques anecdotes caractéristiques et assez piquantes que l'on nous saura gré de n'avoir pas laissé perdre. Un jour, mademoiselle Lacon avait fait un pâté dans l'intention de régaler son Curé. Quand elle le vit jaune, doré et cuit à point, elle le retira du four et le renferma dans un vieux meuble de la cuisine, croyant sa cachette d'autant plus sûre, que cette partie du presbytère était abandonnée. Elle attendit le soir avec impatience, et, quand M. Vianney entra chez lui, sa journée faite, elle lui dit du ton de voix le plus insinuant : « Monsieur le Curé, voulez-vous manger un morceau de pâté ? — Oui, répondit-il aussitôt, je veux bien. » Très-satisfaite d'une condescendance à laquelle on ne l'avait point habituée, elle court à sa cachette. Mais, ô douleur ! le pâté n'y était plus. Où avait-il donc passé ? M. le Curé l'aurait-il éventé ? En aurait-il fait le bonheur de quelque pauvre ? Pour le coup c'était trop fort... Elle remonte toute en courroux : « Monsieur le Curé, c'est bien mal ! mon pâté était à moi ; je ne vous le donne pas ! — Pourquoi l'avez-vous mis à la cure ? répondit tranquillement M. Vianney. Je crois que ce que je trouve chez moi m'appartient et que j'en puis disposer. »

La bonne Catherine, dans ses notes, prend ici fait et cause pour sœur Lacon, et fait remarquer

qu'elle s'était donné beaucoup de peine, afin de ménager cette surprise au saint Curé, d'autant qu'elle était âgée de soixante ans et fort peu agile. Elle avait une jambe plus courte que l'autre et ne marchait qu'à grand'peine, à cause de ses oppressions et de ses rhumatismes. Au reste, Catherine reconnaît qu'en cela M. le Curé ne voulait que l'éprouver. Il n'ignorait pas que c'était une bonne âme, et que, plus il lui faisait faire de sacrifices, plus elle avançait dans les voies de Dieu.

Ce qui prouve qu'en effet, mademoiselle Lacon était une bonne âme, sans rancune et sans fiel, c'est qu'à peu de jours de là, elle proposait à M. le Curé de lui faire des *matefaims*. « Je veux bien, » répondit-il, avec un empressement qui aurait dû lui faire flairer une trahison. Mais elle ne se douta de rien et se mit aussitôt à délayer sa farine et à battre ses œufs ; puis, craignant de n'être pas assez habile, elle alla prier mademoiselle Pignaut de lui prêter le secours de ses lumières. M. le Curé lorgnait ces apprêts d'un œil malin. Quand tout est fini, on apporte solennellement le plat devant lui. Il joint les mains, lève les yeux au ciel comme pour dire le *Benedicite*, et, tandis qu'on fait le signe de la croix et qu'on se recueille autour de lui, il prend le plat, descend rapidement l'escalier, et va le porter aux pauvres.

Il n'était pas rare de rencontrer M. Vianney dans

les chemins avec quelque chose qu'il avait soin de cacher sous sa soutane, Il était très-embarrassé quand il ne trouvait pas les gens à qui il destinait ces douceurs; il les déposait alors dans quelque coin et se mettait à parcourir les maisons du village jusqu'à ce qu'il eût découvert son monde. Lorsqu'il revenait, les chiens ou les chats avaient mangé ses provisions. D'autres fois, il heurtait à toutes les portes sans succès; il ne se rebutait pas dans ses recherches, mais il était fort empêché, à cause des rencontres qu'il faisait le long du chemin. Il n'aurait pas voulu qu'on soupçonnât ses aumônes.

Il y avait une vieille aveugle qui demeurait à côté de l'église et qui lui était particulièrement chère. C'est chez elle qu'il portait de préférence ses secours, parce que la pauvre infirme avait sur les autres l'avantage de ne pas voir par qui sa misère était soulagée. Souvent il la trouvait assise, occupée à teiller du chanvre; il s'approchait d'elle discrètement, déposait dans son tablier ce qu'il tenait, sans souffler mot. Quand elle s'en apercevait, elle palpitait avec la main ce qu'on venait de lui donner, et, croyant que c'était le fait d'une voisine, elle disait: « Grand merci! ma mie, grand merci! » M. le Curé s'en allait en riant de tout son cœur. Il ne se contentait pas de porter lui-même à la bonne vieille tout ce qu'il pensait devoir lui faire plaisir,

il lui payait encore son loyer et pourvoyait à ses différents besoins.

Bien des personnes, connaissant son inclination à faire l'aumône, pensèrent l'exploiter, et lui promirent de l'argent pour ses pauvres, à condition qu'il se nourrirait mieux. On ne voit pas qu'il se soit laissé prendre à ce piège, sauf une fois qu'il consentit pour dix francs à manger du poulet.

Quand son orphelinat fut en activité, M. Vianney, tout heureux de compter parmi les nourrissons de la Providence, à qui cette bonne Mère envoyait elle-même l'aliment de chaque jour, y transporta bien vite sa cuisine et sa table. Il était le père de cette maison et il voulait en être le premier enfant, aimant à se regarder comme un orphelin réduit à l'aumône. Il donnait tout à la *Providence*, et c'est d'elle qu'il tirait tout. Si minces et si sommaires que fussent les apprêts de son dîner, il était toujours disposé à trouver qu'on en faisait trop. Il s'en plaignait doucement aux directrices : « Je pense souvent, « mais je n'ose vous le dire, que si vous aviez plus « de charité pour moi et pour les âmes, vous ne « me prépareriez jamais rien. Je ferais un peu « pénitence, et tout le monde s'en trouverait « mieux. »

Souvent il revenait de l'église tombant d'inanition, obligé de s'asseoir, parce que ses jambes se dérobaient sous lui. Il était alors content comme

un homme qui vient de faire un grand exploit. Il riait d'un bon et franc rire ; il plaisantait et gourmandait *Adam* (c'est ainsi qu'il appelait son corps) ; il lui disait avec une douce ironie : « Allons, mon « pauvre *Colon*, debout!... tiens-toi bon ! » faisant allusion à un ivrogne de ce nom, qui, lorsqu'il avait bu à ne plus pouvoir se tenir, s'apostrophait ainsi pour se donner des jambes.

Une fois il se trouva mal au confessionnal, et se sentant défaillir : « Il faut sortir, pensa-t-il, pendant « que je le peux encore ; tout à l'heure on sera « peut-être obligé de m'emporter. » Et le voilà qui rassemble ses forces et se traîne comme il peut à la *Providence*, haletant, pâle comme la mort. En arrivant il demande un peu d'eau de Cologne. « Eh « bien ! Monsieur, lui dit Catherine, tout en s'em- « pressant autour de lui, vous devez être content « cette fois... vous êtes bien allé jusqu'au bout ! » Et, en effet, sous la pâleur et l'altération de ses traits, on voyait percer la joie de son âme. « Il semblait venir, dit Catherine, d'un endroit où il avait remporté une grande victoire sur un ennemi qui était lui-même ; il riait en se moquant de cet ennemi. Il ne voulut rien accepter qu'un peu d'eau de Cologne, et, dès qu'il se sentit mieux, il s'échappa pour aller dans la pièce voisine faire le catéchisme aux enfants.

« Ordinairement quand son catéchisme est fini,

ajoute Catherine, il trouve auprès du feu un petit pot de terre contenant du lait *troublé* avec du chocolat. Il n'y a que fort peu de temps qu'il accepte ce mélange. C'est une bonne demoiselle qui lui fournit ce ~~chocolat~~ dans l'intérêt de sa santé. D'habitude il prend son repas, si l'on peut appeler cela un repas, debout au coin de la cheminée. Il lui arrive souvent de boire son lait sans y mettre de pain; c'est bientôt fait. Je ne crois pas qu'il lui faille plus de cinq minutes pour tout expédier. Quand il est pressé, il s'en retourne à la cure, son pot à la main. A le voir ainsi traverser la place, volontiers on le prendrait pour un pauvre qui vient de recevoir l'aumône. C'est alors qu'il est le plus gai et le plus en train. »

Un ecclésiastique fraîchement arrivé, le surprit un jour dans ces dispositions. « Est-ce vous qui êtes le Curé d'Ars dont tout le monde parle, lui dit-il? — Oui, mon bon ami, c'est moi qui suis le pauvre Curé d'Ars. — C'est un peu fort ! dit le prêtre en s'éloignant avec les marques d'un profond ~~désap-~~pointement ; je m'étais figuré un homme important, ayant de la tenue et des manières. C'est tout le contraire. Ce petit curé n'a point de dignité ; il mange en pleine rue comme un mendiant : c'est une mystification ! » Ces paroles furent rapportées au saint prêtre qui s'en amusa beaucoup. Il aimait à rappeler cette histoire. « Ce bon monsieur, disait-

« il, a été bien attrappé ; il s'attendait à trouver
« quelque chose à Ars, et il n'y a rien trouvé. »
Hâtons-nous d'ajouter cependant, qu'après une seconde entrevue, l'ecclésiastique sentit que l'admiration le gagnait avec la confiance. Il fit une bonne retraite et s'en alla sous le charme.

En ce temps-là, M. Vianney pouvait assister aux réunions périodiques du clergé cantonal, qui commençaient à s'établir sous le nom de conférences. Il se faisait une loi de n'y jamais manquer. Seulement, quand la série des questions venant à l'ordre du jour était épuisée et la dispute close, il s'esquiva discrètement, et, pour l'ordinaire, on ne le trouvait plus au moment du dîner. Lorsque le tour de la paroisse d'Ars arrivait, et que c'était à lui de recevoir ses confrères, le repas se donnait au château et mademoiselle d'Ars, toute fière de suppléer son curé, y présidait avec cette gaîté aimable et digne qui met tout le monde à l'aise.

Les vêtements de M. Vianney répondaient à sa nourriture. Bien qu'il aimât l'ordre et la propreté que saint François de Sales appelle des demi-vertus, toutefois, par esprit de pénitence et de détachement, il n'avait jamais qu'une soutane. Il la portait jusqu'à ce qu'elle tombât presque en lambeaux ; les pièces et les trous n'y faisaient rien ; il consentait à la laisser raccommoder et laver, quand elle en avait trop besoin, mais il n'en acceptait une neuve

qu'après que la vieille n'était plus portable. Une soutane de rechange lui paraissait un luxe. Il en était de même de son chapeau, qui était arrivé à n'avoir plus aucune forme, et de ses souliers dont n'approchèrent jamais la brosse ni le cirage. Ainsi s'en allait-il aux conférences et autres réunions ecclésiastiques, bravant les railleries de ses confrères, qui trouvaient matière à de joyeux commentaires sur sa soutane rapiécée, ses souliers rouges, son horrible chapeau, sa ceinture en loques, son rabat éraillé et mal ajusté, sur le désordre général de sa mise. Sa réplique était invariablement la même : « C'est assez bon pour le Curé d'Ars ! Qui voulez-vous qui s'en offusque ? Quand on a dit : « c'est le Curé d'Ars ! » on a tout dit.

Ainsi M. Vianney s'est-il fait saint, en se formant par l'exercice de la plus haute contemplation et de la pénitence la plus austère, sur le modèle du Maître adorable et de ces grandes figures qu'on ne retrouve plus qu'aux premiers siècles de l'Église, alors qu'à peine sortie des plaies sacrées du Sauveur et tout arrosée de son sang divin, la sainte Épouse de Jésus-Christ enfantait à son royal Époux des légions innombrables d'apôtres, de martyrs et de confesseurs. Ainsi commença-t-il à remplir la première condition que Notre-Seigneur exige de celui qui veut être son disciple, qui est de mourir pour renaître et pouvoir dire : « Ce n'est plus moi qui vis. »

C'est en n'épargnant rien de ce qu'il y avait en lui de sensible, en appliquant sans cesse aux parties les plus vives de son être, le fer qui tranche et le feu qui brûle ; c'est par la croix et par le sacrifice qu'il arriva peu à peu à cette mort bienheureuse. Mais aussi quelle renaissance ! Fuir l'atmosphère lourde et éteinte où la plupart languissent et dorment, rencontrer tout à coup la lumière et l'air pur, sortir de la misère de son propre esprit, de la monotonie de ses pensées, des bornes étroites de son horizon personnel, qui va toujours se resserrant à mesure qu'on avance dans la vie, pour prendre un libre et puissant essor du côté de l'infini !... tel est, au sein du sacrifice, l'état d'une âme qui meurt à sa propre vie pour vivre en Dieu. Tel était, à l'époque où nous sommes arrivé, l'état du Curé d'Ars. Vainqueur des exigences de l'égoïsme, rien ne l'empêchait plus d'obéir aux mouvements du Saint-Esprit. Il avait écarté l'obstacle et rompu les liens qui attachaient son cœur à un bien quelconque autre que le souverain Bien ; il vivait de la vie divine. Sa volonté planait sur le monde unie à celle de Dieu ; ses vues, ses désirs, ses affections étaient comme divinisées ; son cœur dilaté embrassait dans une large et fraternelle étreinte toutes les créatures. Il pouvait dire avec saint Paul : « Le Christ est ma vie !... » Et encore : « Tout me semble perte au prix de cette haute science de Jésus-Christ mon

Seigneur, pour l'amour duquel j'ai résolu de perdre toutes choses, les regardant comme ce qu'il y a de plus vil, afin de gagner Jésus-Christ... d'avoir part à ses souffrances en devenant conforme à sa mort... Non que je pense en être arrivé là ; mais je poursuis ma course... et tout ce que je sais, c'est qu'oubliant ce qui est derrière moi et m'avançant vers ce qui est devant moi, je m'efforce d'atteindre le but auquel Dieu m'a appelé d'en haut par Jésus-Christ¹. »

¹ Philip., 1, 21 ; III, 8, 10, 12, 14.



CHAPITRE II

Comment M. Vianney fut persécuté par les démons.

C'est une pensée de Bossuet, dans son *Discours sur les Démons*, que ce que nous perdons pour la chair, nous le gagnons pour l'esprit. « Le jeûne fortifie et engraisse l'âme, et autant nous assujettissons nos corps par la mortification et la pénitence, autant diminuons-nous les forces de notre irréconciliable ennemi. Il ajoute que c'est aussi ce qui augmente la rage des démons ; car c'est une envie furieuse qui les enflamme contre nous. Ils voient qu'étant leurs inférieurs par nature, nous les passons de beaucoup par la grâce ; ils ne sauraient considérer sans un extrême déplaisir que, dans des membres mortels, nous puissions, par la miséricorde divine, approcher la pureté des substances incorporelles¹. »

¹ Bossuet, *Sermon sur les Démons*, pour le premier dimanche de Carême.

La vie de M. Vianney confirme cette doctrine d'une manière éclatante. On eût dit que plus il remportait d'avantages sur le démon, plus il l'excitait contre lui. « Quand vous le surmontez, remarque Tertullien, vous ne domptez pas son audace, mais vous enflamez son indignation¹. » C'est-à-dire que cet esprit superbe, qui a entrepris de s'égaliser à Dieu, ne croira jamais qu'une simple créature soit capable de lui résister, et, plus une grande âme fait d'efforts pour échapper à son empire, plus il dresse contre elle ses redoutables batteries. Considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur l'homme, qui en est la vivante image, toute l'impétuosité de sa rage ; comme on voit un ennemi impuissant, lorsqu'il ne peut atteindre celui qu'il poursuit, repâitre en quelque sorte son esprit d'une fantaisie de vengeance, en déchirant sa peinture.

De là, ces luttes si fréquentes dans la vie des saints, où les puissances infernales, servant d'instrument à la divine Providence, concourent à la perfection des élus de Dieu par les tentations qu'elles leur suscitent et les victoires qu'elles leur ménagent.

On ne peut prononcer le mot de tentation, sans que le souvenir de la Thébaïde et de saint Antoine

¹ Tertull., de Pœnit., n. 7.

se présente aussitôt à l'esprit ; car les tentations de cet homme célèbre sont devenues proverbiales. Pendant qu'il habitait cette montagne de Kolsim d'où il régna sur le désert et sur plusieurs générations de cénobites, les visiteurs qui affluaient en si grand nombre dans sa terrible solitude, n'y venaient presque jamais sans entendre autour de lui un mélange confus et formidable de voix de toutes sortes, un bruit d'armes et de chevaux, comme s'il avait été assiégé par une armée d'esprits invisibles. Saint Hilarion n'était pas plus tôt en prière, qu'il entendait des aboiemens de chiens, des mugissemens de taureaux, des sifflemens de serpents et plusieurs autres cris épouvantables de divers monstres qui tâchaient de l'effrayer. Les démons faisaient autour de la cellule de saint Pacôme un tel vacarme qu'ils semblaient vouloir la détruire de fond en comble. Ils apparaissaient à saint Abraham une hache à la main, comme pour démolir sa cabane ; d'autres fois ils mettaient le feu à la natte sur laquelle il priait.

La vie de saint Benoît, de saint François d'Assise, de saint Antoine de Padoue, de saint Jean de Dieu, de saint Vincent Ferrier, de saint Pierre d'Alcantara, de saint Nicolas de Tolentino, pour ne nommer que les plus illustres ; celle de sainte Madeleine de Pazzi, de sainte Catherine de Gênes, de sainte Marguerite de Crotona, de sainte Françoise.

Romaine, de sainte Rose de Lima, de sainte Hedwige, de sainte Lidwine, de sainte Térèse, et, à une époque plus rapprochée de nous, celle de Jean de Castillo et de Sébastien del Campo, jésuites, de Dominique de Jésus-Marie et de Franc, carmes déchaussés, de Christine de Stumbèle, de sainte Crescence de Kauffbeyern, de Christine l'admirable, de la Solitaire des rochers, de Benoîte, la petite bergère du Laus, celle enfin de Marie de Moerl, l'extatique du Tyrol, offrent des similitudes frappantes avec ce que nous allons raconter ¹.

Il y avait six ans que M. Vianney était à Ars ; il venait d'ouvrir aux petites orphelines du pays sa chère maison de refuge, quand des bruits étranges commencèrent à troubler le repos de ses nuits et le silence de son presbytère. Voici comment on lui a entendu raconter à lui-même l'origine de ces persécutions : « La première fois que le démon est
 « venu me tourmenter, c'était à neuf heures du
 « soir, au moment où j'allais me mettre au lit.
 « Trois grands coups retentirent à la porte de ma
 « cour, comme si on avait voulu l'enfoncer avec
 « une énorme massue. J'ouvris aussitôt ma fenêtre
 « et je demandai : « Qui est là ?... » mais je ne vis

¹ Voir les légendes du *Bréviaire Romain*, Surius, les Bollandistes, Papebroch, Ribadénéira, la *Mystique de Görres*, liv. V, c. xxv, xxvi et xxvii.

« rien, et j'allai tranquillement me coucher en me
« recommandant à Dieu, à la très-sainte Vierge et
« à mon bon ange. Je n'étais pas endormi que
« trois autres coups plus violents, frappés non plus
« à la porte extérieure, mais à celle de la montée
« d'escalier qui conduit à ma chambre, me firent
« ressauter. Je me levai et m'écriai une seconde
« fois : « Qui est là?... » Personne ne répondit.

« Lorsque ce bruit commença, je m'imaginai que
« c'étaient des voleurs qui en voulaient aux beaux
« ornements de M. le vicomte d'Ars, et je crus qu'il
« était bon de prendre des précautions. Je priai
« deux hommes courageux de coucher à la cure
« pour me prêter main-forte, en cas de besoin.
« Ils vinrent plusieurs nuits de suite ; ils entendirent
« le bruit mais ne découvrirent rien et demeurèrent
« convaincus que ce vacarme avait une
« autre cause que la malveillance des hommes.
« J'en acquis moi-même bientôt la certitude ; car,
« pendant une nuit d'hiver qu'il était tombé beau-
« coup de neige, trois énormes coups se firent entendre,
« vers le milieu de la nuit. Je sautai précipitamment
« à bas de mon lit ; je pris la rampe et descendis jusque
« dans la cour, pensant trouver cette fois les malfaiteurs
« en fuite et me proposant d'appeler au secours. Mais, à mon
« grand étonnement, je ne vis rien, je n'entendis rien, et,
« plus est, je ne découvris sur la neige aucune

« trace de pas... Je ne doutai plus alors que ce ne
« fût le démon qui voulait m'effrayer. Je m'aban-
« donnai à la volonté de Dieu, le priant d'être mon
« défenseur et mon gardien, et de s'approcher de
« moi avec ses anges, quand mon ennemi viendrait
« de nouveau me tourmenter. »

Si le but du démon était de frapper de terreur le pauvre Curé, il n'avait que trop réussi ; car M. Vianney a avoué que dans les premiers temps, alors que la cause de ces bruits mystérieux, qui se renouvelaient toutes les nuits pendant des heures entières, n'était point connue, il mourait de peur dans son lit ; sa santé ne pouvait manquer d'en être profondément altérée ; on le voyait sécher et dépérir. Des personnes charitables s'offrirent à faire le guet autour de la maison et à coucher dans la chambre voisine de la sienne. Quelques jeunes gens armés s'établirent en embuscade au clocher, afin de mieux surveiller les abords de la cure.

Il y en eut parfois qui furent très-effrayés, entre autres le charron du village, André Verchère. Une nuit que son tour de faction était venu, il s'installa, avec son fusil, dans une chambre du presbytère. Quand vint minuit, un bruit effroyable se fit entendre à côté de lui, dans la pièce même ; il lui sembla que les meubles volaient en éclats sous une grêle de coups. La pauvre sentinelle de crier au secours, et M. le Curé d'accourir. On regarde, on

examine, on fouille les coins et les recoins, mais inutilement.

Quand M. Vianney se fut bien assuré que ces bruits n'avaient aucune cause humainement assignable, il prit le parti de congédier tous ces gardiens dont la présence lui était inutile. Il eut moins peur et finit par s'y habituer.

Il nous a confié qu'avant cette période de luttes extérieures il y en avait eu une autre, pendant laquelle il avait été tourmenté intérieurement de la manière la plus persistante et la plus pénible par des pensées de désespoir. Il voyait continuellement l'enfer sous ses pieds, et une voix lui disait qu'il y avait sa place marquée d'avance. La crainte d'être damné l'obsédait jour et nuit. Après avoir combattu et surmonté cette tentation, la résistance extérieure était plus facile. Que de constance néanmoins, que de force d'âme il lui fallut ! Car ce martyr ne fut pas de quelques nuits ; il dura trente-cinq ans, avec des phases et sous des formes diverses, mais sans qu'il y eût presque jamais d'intermittence.

Ordinairement, à minuit, trois grands coups contre la porte du presbytère avertissaient le Curé d'Ars de la présence de son ennemi ; et, suivant que son sommeil était profond ou léger, d'autres coups plus ou moins rudes se succédaient en approchant. Après s'être donné le divertissement d'un

horrible tintamarre dans l'escalier, le démon entra; il se prenait aux rideaux du lit et les secouait avec fureur, comme s'il avait voulu les arracher. Le pauvre patient ne pouvait comprendre qu'il en restât un lambeau.

Il arrivait souvent que l'esprit malin heurtait comme quelqu'un qui veut entrer; un instant après, sans que la porte fût ouverte, il était dans la chambre remuant les chaises, dérangeant les meubles, furetant partout, appelant M. le Curé d'une voix moqueuse: « Vianney! Vianney! » et ajoutant à son nom des menaces et des qualifications outrageantes: « *Mangeur de truffes!* Nous t'aurons bien, va, nous t'aurons bien!... nous te tenons! nous te tenons!... » D'autres fois, sans se donner la peine de monter, il le hélait du milieu de la cour, et, après avoir longtemps vociféré, il imitait une charge de cavalerie ou le bruit d'une armée en marche. Tantôt il enfonçait des clous dans le plancher, à grands coups de marteau; tantôt il fendait du bois, rabotait des planches, sciait des lambris, comme un charpentier activement occupé dans l'intérieur de la maison; ou bien il taraudait toute la nuit, et il semblait à M. Vianney qu'il allait, le matin, trouver son plafond criblé de trous; ou bien encore il battait la générale sur la table, sur la cheminée et principalement sur le pot à eau, cherchant de préférence les objets les plus sonores.

Quelquefois le Curé d'Ars entendait, dans la salle basse au-dessous de lui, bondir comme un grand cheval échappé, qui s'élevait jusqu'au plafond et retombait lourdement, des quatre fers, sur le carreau. D'autres fois, c'était comme si un gendarme chaussé de grosses bottes en eût fait résonner le talon sur les dalles de l'escalier. D'autres fois encore, c'était le bruit d'un grand troupeau de moutons qui paissait au-dessus de sa tête. Impossible de dormir avec ce piétinement monotone. Une nuit que M. Vianney était plus agacé que de coutume, il dit : « Mon Dieu, je vous fais volontiers le sacrifice de quelques heures de sommeil pour la conversion des pécheurs. » Sur-le-champ, l'inferral troupeau s'en alla; le silence se fit, et le pauvre Curé put reposer un instant. Nous tenons tous ces détails de M. Vianney lui-même.

Pendant plusieurs nuits consécutives, il entendit dans la cour des clameurs si fortes et si menaçantes qu'il en tremblait d'effroi. Ces voix parlaient dans une langue inconnue et avec la plus grande confusion, en sorte qu'elles réveillaient en lui le souvenir encore récent de l'invasion. Il comparait leur tumulte au bruit qu'aurait fait une armée d'Autrichiens, ou bien il se servait d'un autre mot non moins caractéristique, disant que des troupes de démons avaient tenu leur *parlement* dans sa cour.

Ces histoires, on le pense bien, firent grand bruit ; elles excitèrent, comme il arrive toujours, des rumeurs en sens divers et de vives contradictions. Elles avaient le tort de se passer dans les ténèbres. La nuit est complice de l'erreur. Il se mêle aux choses qu'elle couvre de ses ombres une vague incertitude, dont la critique peut aisément s'armer et l'incrédulité se prévaloir ; tandis que la solitude profonde dans laquelle le Curé d'Ars ensevelissait sa vie rendait cette critique difficile. Toutefois il n'est pas permis de supposer que M. Vianney se soit trompé ni qu'il ait voulu tromper. Certes, ceux qui l'ont connu savent que la mort eût été pour lui préférable au mensonge. Il n'avait pas le tempérament d'un visionnaire ; il n'était point du tout crédule ; il possédait toutes les qualités d'un bon témoin, de bons yeux, de bonnes oreilles, un bon jugement. Ces choses ne se passèrent pas une fois, mais cent et cent fois par an, pendant trente ans ; elles furent attestées par lui des milliers de fois ; il n'y avait rien dont il parlât plus volontiers.

Ainsi, nous trouvons dans les notes de Catherine de nombreuses confidences, recueillies, jour par jour, de la bouche même du saint Curé, et contemporaines des premières persécutions qu'il eut à subir. Qu'on nous permette de les rapporter ici textuellement.

« M. le Curé nous a dit plusieurs fois, ces jours passés : « Je ne sais pas si ce sont des démons ; « mais ils viennent par grosses bandes. On dirait « un troupeau de moutons. Je ne peux quasi pas « dormir. » A quelque temps de là, il nous a dit : « Cette nuit, quand j'étais sur le point de m'endor- « mir, le *grappin*¹ s'est mis à faire du bruit , « comme quelqu'un qui relie un tonneau avec des « cercles de fer. »

« 18 août 1825. — M. le Curé nous a dit hier que le démon chantait dans sa cheminée comme un rossignol. »

On peut se convaincre, en lisant le savant livre de Görres, qu'il n'est pas un seul des phénomènes que nous venons de mentionner qui n'ait ses analogues dans l'histoire de la mystique diabolique : coups frappés aux portes, chants entendus dans la cheminée, hurlements de bêtes féroces, bruits de toute nature... Il faut voir en particulier les chapitres XXI et XXII du livre V, où il est question d'un esprit qui grattait à la porte, chantait dans la che-

¹ Nom de guerre que M. Vianney donnait au démon dans ses moments de belle humeur, et sous lequel il prit l'habitude de le désigner ensuite. C'est chose assez frappante que ce rapport qu'ont eu entre elles quelques âmes saintes, en adoptant, pour qualifier l'ennemi commun, des mots d'une énergie singulière. Le Curé d'Ars appelait Satan le *Grappin*. Mademoiselle de Montmorency, dans *la Solitaire des rochers*, l'appelle le *Teigneux*.

minée, battait du tambour, se logeait sous le lit ou derrière la taie de l'oreiller, imitait des cris d'animaux sauvages, haletait comme un chien essoufflé... Mais continuons.

« 15 septembre. — M. le Curé nous a recommandé d'élargir sa paillasse parce que le démon le jetait hors de son lit. « Je ne l'ai pas vu, a-t-il ajouté, mais plusieurs fois il m'a saisi et m'a précipité de mon lit. »

« 18 octobre. — M. le Curé nous a dit hier que le démon voulait le tuer.

« 4 décembre. — Ce soir, M. le Curé est venu nous voir et il nous a dit : « Je vais vous raconter quelque chose. Le *grappin* m'a fait sa visite ; il soufflait si fort que j'ai eru qu'il voulait me *renifler*. Il semblait vomir du gravier ou je ne sais quoi dans ma chambre. Je lui ai dit : « Je m'en vais là-bas (à la *Providence*) dénoncer tes intrigues, afin de te faire mépriser. » Il s'est tu tout de suite. »

« Mais voici qui est plus extraordinaire, et c'est le cas de s'écrier avec Bossuet : « Qui pourrait dire la profondeur de Satan, et par quels artifices ce serpent *coule*¹ !... »

« Un soir, c'est Catherine qui parle, M. le Curé était venu chez nous voir un malade. A mon retour

¹ Sermon sur les Démons.

de l'église, il me dit : « Vous aimez les nouvelles ;
 « eh bien ! je vous en apporte une toute fraîche.
 « Écoutez ce qui m'est arrivé ce matin. J'avais
 « quelque chose sur ma table ; vous savez ce que
 « c'est ?... » — c'était sa discipline, — « Elle s'est
 « mise à marcher comme un serpent !... Cela m'a
 « un peu effrayé. Vous savez qu'il y a une corde
 « au bout : j'ai pris cette corde ; elle était aussi
 « raide qu'un morceau de bois : je l'ai remise sur
 « ma table ; elle a recommencé à marcher jusqu'à
 « trois fois. — Vous faisiez peut-être branler votre
 « table, objecta une des maîtresses présentes à la
 « conversation ? — Non, reprit M. le Curé, je ne la
 « touchais pas. »

Voilà des témoignages bien nets, bien précis, et dont le Curé d'Ars n'était pas avare : n'importe ! les démentis persévérèrent. Ils parlaient surtout des rangs du clergé, qu'on a tort, soit dit en passant, de supposer crédule. La crédulité est en raison inverse de la foi. *Philosophe ! race crédule !* a dit un ancien ¹. Il faut croire à quelque chose : ce besoin est si fort, si impérieux dans l'homme, qu'il préfère croire trop, croire tout, plutôt que de ne rien croire. Il préfère abdiquer toute raison plutôt que de renoncer à toute foi. Qui ne croit pas en Dieu est d'autant plus près de croire au diable. Mais quand

¹ Sénèque.

on a soumis sa raison aux divins enseignements de la foi, qu'a-t-on besoin de croire à autre chose qu'à ce que Dieu a révélé et que l'Église enseigne ?

Les confrères du Curé d'Ars se montraient donc, en général, peu disposés à admettre la réalité de ces manifestations diaboliques ; ils leur cherchaient des causes naturelles et physiologiques, et croyaient en trouver dans les jeûnes et les veilles immodérés du saint homme : explication sommaire et commode plus que satisfaisante. « Si le Curé d'Ars
« vivait comme les autres, disaient-ils, s'il pre-
« nait sa dose de sommeil et de nourriture, cette
« effervescence d'imagination se calmerait, son
« cerveau ne se peuplerait pas de spectres, et toute
« cette fantasmagorie infernale s'évanouirait¹. »

¹ Nous n'avons qu'un mot à dire touchant les soi-disant explications physiologiques des phénomènes de ce genre. Si ces explications peuvent être admises, lorsqu'il s'agit de se rendre compte de faits entourés de circonstances pathologiques concomitantes qui en décèlent la nature, et qui, d'habitude, ne font jamais défaut, il devient impossible de leur attribuer la même cause, quand ils se trouvent unis, comme chez M. Vianney, à l'accomplissement si régulier de toutes les fonctions de l'organisme, à cette sérénité d'idées, à cette délicatesse de perception, à cette sûreté de jugement et de vue, à cette plénitude de la possession de soi-même, au maintien de cette miraculeuse santé qui ne connaissait presque pas de défaillances, au milieu de l'incessante série de travaux qui absorbaient l'existence du vénérable Curé d'Ars. Et, du reste, ces phénomènes extraordinaires, sensibles pour lui, ne l'étaient-ils pas, en bien des circonstances, également pour les autres ? Les témoignages ici ne manquent pas. Faudra-t-il, pour se donner le

Ainsi a-t-on coutume de raisonner quand on juge avec des idées préconçues ; ainsi a raisonné tout le dix-huitième siècle, et encore aujourd'hui, dans un certain monde, on ne sait pas raisonner autrement. Le sens des choses surnaturelles s'est tellement affaibli parmi nous, que nous ne pouvons nous décider à croire aux phénomènes qui dépassent la sphère naturelle où nous respirons habituellement. Nous aimons mieux nier ces faits, les attribuer à l'illusion et à la supercherie, que de nous donner la peine de les examiner sérieusement et de nous exposer ainsi à rencontrer quelque agent invisible et supérieur dont nous redoutons la présence. Le merveilleux effraye autant qu'il attire : nous voulons le connaître, et n'osons l'approcher.

Au plus fort de ces préventions, voici ce qui arriva : — ce drame infernal a été raconté de la même manière par les différentes personnes qui en furent témoins ; un de ces témoins vit encore et s'est offert à en signer les détails. — C'était dans l'hiver de

vain plaisir de douter, mettre sans motif en suspicion des dépositions respectables et désintéressées ? Disons-le : un scepticisme obstiné à l'endroit des faits d'ordre surnaturel, tels que ceux dont nous retraçons l'histoire, impliquerait, chez des catholiques surtout, une infirmité morale autrement certaine que la créance raisonnée à laquelle de prétendus *esprits forts* veulent bien donner le nom d'aveugle crédulité.

1826, il y avait à Saint-Trivier-sur-Moignans un vénérable curé, nommé M. Granger, qui s'était mis en rapport avec l'abbé Vianney, dès les premiers jours de son ministère à Ars ; il avait su l'apprécier et il le voyait souvent. Jaloux de procurer à ses paroissiens le bienfait de la présence au milieu d'eux d'un prêtre si mortifié et si zélé, il le pria de se joindre aux missionnaires qui donnaient alors les exercices du grand jubilé. M. Vianney consentit à tout ce que son voisin voulut : il resta trois semaines à Saint-Trivier, prêcha de temps en temps et confessa beaucoup.

Comme les vexations auxquelles il était en butte, de la part du démon, faisaient alors grand bruit, ses confrères s'en amusaient et lui disaient sur le ton du badinage : « Allons ! allons ! cher Curé, faites comme les autres ; nourrissez-vous mieux : c'est le moyen d'en finir avec toutes ces diableries. »

Un soir, on le prit sur une gamme plus haute ; la discussion s'anima du côté des contradicteurs, et leur raillerie s'échappa en jets plus amers et moins contenus. Il fut convenu que toute cette mystique infernale n'était que rêverie, délire, hallucination, et le pauvre Curé fut traité, en toutes lettres, de visionnaire et de maniaque. Il ne répondit pas un mot à ces savantes diatribes ; il se retira dans sa chambre, insensible à tout, sauf à la joie d'avoir été humilié. Un instant après, Messieurs les rieurs se

souhaitaient une bonne nuit et gagnaient leur appartement respectif, avec l'insouciance de philosophes qui, s'ils croyaient au démon, n'avaient du moins qu'une foi très-médiocre à son intervention dans les affaires du Curé d'Ars.

Mais voilà qu'à minuit ils sont réveillés en sursaut par un affreux vacarme : la cure est sens dessus dessous ; les portes battent ; les vitres frissonnent ; les murs chancellent ; de sinistres craquements font craindre qu'ils ne s'écroulent. En un instant, tout le monde est debout. On se souvient que le Curé d'Ars a dit : « Vous ne serez pas étonnés si, par hasard, vous entendez du bruit cette nuit. » On se précipite dans sa chambre... il reposait tranquillement. « Levez-vous, lui crie-t-on, la cure va tomber ! — Oh ! je sais bien ce que c'est, répond-il en souriant. Il faut aller vous coucher ; il n'y a rien à craindre. » On se rassure, et le bruit cesse. A une heure de là, quand tout est redevenu silencieux, un léger coup de sonnette retentit. L'abbé Vianney se lève et trouve à la porte un homme qui avait fait plusieurs lieues pour venir se confesser à lui. Il se rend aussitôt à l'église et y reste jusqu'à la messe, occupé à entendre un grand nombre de pénitents.

Un des missionnaires, M. l'abbé Chevalon, de pieuse mémoire, ancien soldat de l'Empire, demeura si frappé de cette étrange aventure qu'il di-

sait, en la racontant : « J'ai promis au bon Dieu de
« ne plus plaisanter sur ces histoires d'apparitions
« et de bruits nocturnes ; et quant à M. le Curé
« d'Ars, je le tiens pour un saint. »

Le lecteur aura remarqué, sans doute, la coïncidence des événements de la nuit avec l'arrivée soudaine d'un pécheur venu de loin pour se confesser. C'était chose ordinaire, qui, après de nombreux précédents avait fini par devenir un indice presque infailible. Chaque fois que les taquineries du démon redoublaient de fréquence et d'intensité, le Curé d'Ars prévoyait que la grâce lui amènerait bientôt quelque grand pécheur à convertir : ses pressentiments étaient rarement trompés. Si bien que par la suite, au lieu de se troubler de cette recrudescence de colère infernale, il l'accueillait comme le signe avant-coureur des miséricordes de Dieu et des consolations réservées à son ministère. Souvent, quand il se levait après une nuit de lutte et d'insomnie cruelles, il trouvait, à la porte, des étrangers qui avaient marché toute la nuit et qui le priaient d'entendre leur confession.

L'esprit du mal variait ses moyens d'attaque : il ne se contentait plus de frapper aux portes et de troubler le repos de M. Vianney par des bruits effrayants, il était sans cesse à imaginer de nouveaux tours dont l'audace déguisait mal la faiblesse. Souvent il se cachait sous son lit, voire sous son che-

vet, et faisait, toute la nuit, retentir à son oreille tantôt des cris aigus, tantôt des gémissements lugubres, des plaintes étouffées, de faibles soupirs ; quelquefois il l'entendait geindre bruyamment comme un homme qui se livre à un travail pénible, d'autres fois râler comme un malade à l'agonie.

« Le démon est bien fin, disait-il un jour, dans
 « son catéchisme, mais il n'est pas fort. Un signe
 « de croix le met en fuite. Tenez, il n'y a pas en-
 « core trois jours qu'il faisait un grand tapage au-
 « dessus de ma tête. On aurait dit que toutes les
 « voitures de Lyon roulaient sur le plancher... Pas
 « plus loin qu'hier soir, il y avait des troupes de
 « démons qui secouaient ma porte; ils parlaient
 « comme une armée d'Autrichiens; je ne compre-
 « nais pas un mot de leur jargon. J'ai fait le signe
 « de la croix; ils sont tous partis. »

Il y eut une nuit où il fut réveillé en sursaut et se sentit soulevé en l'air : « Peu à peu *je perdais mon*
 « *lit*, dit-il; je m'armai vite du signe de la
 « croix, et le *grappin* me laissa. »

Une autre nuit, le diable imagina de prendre la forme d'un coussin très-doux, très-moelleux, dans lequel la tête du pauvre Curé enfonçait voluptueusement comme dans de la ouate ; en même temps il en sortait un gémissement plaintif. Il avoua que cette fois il eut grand peur; il lui sembla que ce nouveau genre de piège mettait son âme en

péril. Il invoqua le secours du ciel, et l'illusion disparut.

Ayant été appelé à Montmerle, après la mission de Saint-Trivier, le démon le suivit sur ce nouveau théâtre de son zèle, et comme il devait y faire beaucoup de bien, le mauvais esprit s'apprêta lui-même à lui faire le plus de mal qu'il pourrait : c'est pourquoi il le molesta de son mieux et sans répit. Dès la première nuit, il le traîna dans son lit tout autour de sa chambre, en sorte qu'il ne put pas fermer l'œil. Le lendemain, M. Vianney s'étant rendu à l'église de bonne heure, suivant son habitude, trouva la foule entourant son confessionnal; mais à peine y fut-il entré, qu'il se sentit soulevé et ballotté comme s'il avait été emporté dans une frêle barque sur un courant rapide.

Il a souvent cité ce fait, et la première fois que M. l'abbé Toccanier, alors vicaire de Montmerle, vit le saint prêtre, dont il devait être plus tard le compagnon et l'ami, M. Vianney lui dit : « J'ai fait
« une mission chez vous, anciennement, et je m'en
« suis bien vu avec le *grappin*. Il s'amusait, la nuit,
« à me promener dans ma chambre sur un lit à
« roulettes. »

Les effets que nous avons mentionnés jusqu'ici semblent indiquer que la malice et la lutinerie ne sont pas étrangères au royaume des esprits. « Leurs manifestations, dit le savant Görres, ont quelque

chose d'indéterminé, de singulier, quelquefois de bruyant et d'espiègle. On dirait qu'ils aiment à regarder de temps en temps à travers ces masques comiques, et à voir les pauvres mortels se pavaner dans leur sottise gravité et s'enorgueillir de leur vaine civilisation, *qui ne croit pas, mais qui tremble*; qu'ils aiment à descendre parmi eux, dans un moment de bonne humeur, pour les agacer et se moquer d'eux. Toutefois, *on voit qu'ils redoutent ceux qui ne badinent pas avec eux*. L'ironie a une certaine affinité avec l'esprit malin. Aussi y a-t-il quelque chose de déréglé et de désagréable dans le comique de ces esprits, et, à travers leurs plaisanteries, nous avons vu plus d'une fois percer comme un éclair de lumière équivoque du feu qui les dévore¹. »

C'est ainsi que nous avons entendu M. le Curé se plaindre de ce que le démon avait voulu le tuer... Quand il alla à Saint-Trivier pour y prêcher le jubilé, il partit à pied, avant le jour, et sans être accompagné; il marchait en récitant son chapelet. L'air autour de lui était rempli de lueurs sinistres; l'atmosphère était comme embrasée, et, de chaque côté de la route, les buissons lui paraissaient en feu. C'était Satan qui, prévoyant les heureux fruits que M. Vianney allait faire dans les âmes, enveloppé du fluide ardent qui le dévore, le suivait pas à pas.

¹ *Mystique*, 2^e part., liv. V, c. xxiii.

cherchant à l'effrayer et à le décourager. Lui, cependant, n'en continuait pas moins son chemin, confiant en la très-efficace protection de la Mère de Dieu et de son bon ange, et ne voyant dans ces nouvelles manœuvres de l'ennemi que le présage des bénédictions de Dieu sur ses travaux. En effet, son passage à Saint-Trivier fut marqué par les plus consolants triomphes de la grâce.

Une des fantaisies les plus bizarres du démon, celle qui trahit le mieux ses ignobles instincts, est l'histoire du tableau contre lequel il s'est acharné si longtemps. M. le Curé avait sur son palier, à la place même où l'on voit encore aujourd'hui une image grossière de la sainte Vierge, une toile qu'il aimait beaucoup, bien que ce fût une œuvre très-médiocre. La vue de cette peinture parlait à son âme et l'attendrissait en lui rappelant le plus chaste et le plus divin de nos mystères : c'était une Annonciation.

Voyant que M. le Curé honorait cette sainte image d'un culte particulier, que faisait ce méchant *grappin* ? Tous les jours il la couvrait outrageusement de boue et d'ordure. On avait beau la laver, on la retrouvait, le lendemain, plus noire et plus contaminée que la veille. Ces lâches insultes se renouvelèrent jusqu'à ce que M. Vianney, renonçant aux consolations qu'elle lui donnait, prit le parti de la faire enlever. Beaucoup ont été

témoins de ces odieuses profanations, ou du moins en ont pu observer les traces sensibles. M. Renard dit avoir vu ce tableau indignement maculé : la figure de la sainte Vierge n'était plus reconnaissable.

Ce fait doit être mis au rang de ceux dont il est le moins permis de douter. Nous avons entendu M. le Curé y faire publiquement allusion, et, parmi ses auditeurs assidus, il n'en est point qui n'en sache les détails par cœur.

Nous n'en finirions pas si nous voulions rapporter la série entière de ces persécutions et de ces combats qui durèrent autant que la vie de notre héros. Il y avait peu de sujets de conversation sur lesquels il fût plus fécond et plus intarissable que sur celui-là. Il ne faisait aucune difficulté de répondre aux questions sans nombre qu'on lui adressait à ce propos ; quelquefois, il ne les attendait même pas : c'était lui, le premier, qui racontait sur un ton aimable et plaisant ses plus récentes aventures avec le *grappin*.

« Monsieur le Curé, lui disaient ses missionnaires, le démon nous laisse bien tranquilles. « Nous avons beau vivre près de vous, nous ne voyons rien, nous n'entendons rien ; c'est apparemment que nous n'en valons pas la peine. — « Oh ! répondait-il, c'est que vous êtes bien sages. « — Ces bruits, ces voix que vous entendez dans la

« nuit, tout ce tintamarre ne vous fait pas peur?—
 « Oh ! non, je sais que c'est le *grappin* : ça me
 « suffit. Depuis le temps que nous avons affaire
 « ensemble, nous nous connaissons; nous sommes
 « camarades..... D'ailleurs, le bon Dieu est meil-
 « leur que le diable n'est méchant ; c'est Lui qui
 « me garde. Ce que Dieu garde est bien gardé. »

Que de fois, dans cette courte visite d'une heure après midi, où, pendant plusieurs années, il nous a été donné de voir de si près la sainteté, que de fois M. Vianney nous a dit gaîment à mes confrères et à moi, — il me semble l'entendre encore avec sa petite voix si faible et si douce : — « Aujourd'hui, « le *grappin* est venu gratter à ma porte ; il ne m'a « pas laissé dormir... » ou bien : « Aujourd'hui, il « était bien en colère : c'est bon signe. Il soufflait « comme un bœuf!... » Et, en disant cela, M. le Curé imitait la respiration forte et bruyante du *grappin*.

Sur la fin de sa vie, les attaques du démon furent moins vives et moins continuelles : elles cessèrent tout à fait les six derniers mois. Auparavant déjà, ses malices étaient moins noires et ses menées plus timides : c'étaient comme les derniers traits d'un ennemi qui se retire, désespérant de vaincre, ou comme les voix confuses d'une armée en déroute, qui se perdent et s'éteignent dans le lointain. Le prince des ténèbres ne venait plus guère l'im-

portuner la nuit ; il se contentait de troubler l'instant de repos que le Curé d'Ars prenait après son repas, et dont il avait un extrême besoin. Tantôt il lui donnait le charivari à sa porte, contrefaisant tour à tour le grognement d'un ours, le hurlement d'un loup, l'aboiement d'un chien, tantôt il l'appelait de sa voix rude et insolente : « Vianney ! Vianney ! viens donc ! » lui donnant à entendre que de nombreux pénitents l'attendaient.

C'est très-souvent que le saint homme nous a confié, soit aux uns, soit aux autres, le désappointement qu'il eut un jour, lorsque le diable, détachant un précieux bénitier qui était à la tête de son lit, le mit en pièces sous ses yeux, et le broya comme avec un pilon. Il en fut de même d'un pot d'onguent servant à des liniments pour sa jambe malade, après la chute qu'il fit au mois de novembre 1858.

Plus tard, une statue de sainte Philomène avait été entreposée dans une des salles basses du presbytère, jusqu'à ce qu'elle fût bénite par M. Vianney et envoyée dans une paroisse de l'Auvergne, en reconnaissance des bienfaits obtenus par l'intercession de la chère et glorieuse thaumaturge. Le jour où cette bénédiction eut lieu, le Curé d'Ars dit à son missionnaire et aux personnes présentes à la cérémonie : « Pendant tout le temps que sainte Phi-
« lomène a été ici, le démon a fait des siennes...

« Cette statue l'ennuyait ; il a bataillé autour
« d'elle tant qu'il a pu ; mais il s'attaquait à forte
« partie. »

Après cet ensemble prodigieux de faits et cette masse imposante de preuves et de témoignages, on a moins de peine à croire que l'incendie du lit de M. Vianney, survenu trois ans avant sa mort, soit l'œuvre du démon, comme on est autorisé à l'inférer de plusieurs propos très-clairs et de l'opinion générale de la population ¹.

Voici le fait dans toute sa simplicité, et ici, je n'ai qu'à évoquer mes souvenirs personnels, car j'étais présent. Plusieurs mois du plus intime et du plus doux tête-à-tête me mirent en position d'apprendre beaucoup de choses, qui devaient plus tard entrer dans la composition de cet ouvrage.

Un matin, on était aux jours gras et on célébrait, pour la première fois, les *quarante heures* à Ars : la foule était énorme, le travail de Dieu dans les âmes plus profond et plus éclatant que jamais. En sortant de très-bonne heure pour me rendre à l'église, je fus saisi, sur le seuil de la porte, d'une odeur de roussi si infecte et si pénétrante que je faillis être renversé. Je traversai rapidement la place. La sainte messe, le catéchisme et quelques confes-

¹ Görres, dans sa *Mystique diabolique*, 2^e part., liv. V, c. xxiii, cite plusieurs cas d'incendie allumé par le démon.

sions me conduisirent jusqu'à sept heures. Quand j'eus fini, je trouvai tout le village attroupé autour de la cure. J'aurais pu croire à un événement tragique, s'il n'avait été manifeste, en regardant cette foule, que l'impression générale était la gaieté ; on riait, on plaisantait, on s'interpellait d'un bout de la place à l'autre, et les mots de lit et de *grappin* étaient tout ce que je pouvais saisir dans ce brouhaha.

« Qu'est-ce ? demandai-je en m'approchant d'un « groupe. — Comment ! vous ne savez pas que le « diable a mis le feu, cette nuit, au lit de M. le « Curé ? Voyez, voyez !... » Je vis, en effet, à travers la porte entre-bâillée de la cour, quelques hommes passer en emportant des débris à demi consumés. J'entrai et allai droit à la chambre de M. Vianney, où je trouvai tout le désordre et toutes les traces d'un incendie à peine éteint. Le lit, le ciel de lit, les rideaux et ce qui était à l'entour, quelques tableaux qui tiraient leur valeur de la dévotion de M. le Curé, les vieilles peintures sur verre qu'il aimait tant et dont il nous disait, quelques jours auparavant, que « *ses bons saints* étaient la seule chose « en ce monde à laquelle il tînt encore un peu, et « qu'il n'avait pas consenti à les vendre, parce qu'il « voulait les laisser en héritage aux missionnaires, » tout avait été consumé. Le feu ne s'était arrêté que devant la châsse de sainte Philomène, et, à partir de

ce point littéralement pris, il avait tracé du haut en bas une ligne droite et d'une précision géométrique, détruisant tout ce qui était en deçà de la sainte relique, épargnant tout ce qui était au delà. Comme il s'était allumé sans cause apparente, il s'est éteint de même : et c'est chose vraiment remarquable et en quelque façon miraculeuse, qu'il ne se soit pas communiqué, par les épais rideaux de serge, au plancher si noir et si enfumé, qui aurait dû flamber comme de la paille. Ce qu'il y eut aussi de très-particulier, c'est que M. le Curé, qui était survenu au milieu de ce déménagement et de ce pêle-mêle, n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Il croisa plusieurs personnes chargées de débris; il ne leur fit aucune question. Je le trouvai à la sacristie, et je voulus lui dire quelques mots de l'accident qui mettait le pays en émoi; il se contenta de faire une petite moue accompagnée d'un geste d'indifférence. Ce ne fut qu'après la sainte messe, en signant les images, qu'il s'interrompit tout à coup : — je le vois encore, la plume levée, son regard doux et profond arrêté sur moi : — « Il y a longtemps, me
« dit-il, que je demandais cette grâce au bon Dieu ;
« il m'a enfin exaucé.... Je pense que, cette fois, je
« suis bien le plus pauvre de la paroisse : ils ont
« tous un lit, et moi, grâce à Dieu, je n'en ai
« plus.... » Puis, sans autre réflexion, il se remit à signer les images que la foule lui présentait.

« Pauvre monsieur le Curé ! dis-je avec un accent
« tel qu'il crut voir de la pitié là où il n'y avait que
« de l'admiration. — Oh ! reprit-il, il y a moins de
« mal que si c'était le plus petit péché véniel. » Une
fois déjà, il avait exprimé la même pensée, dans
une circonstance que l'on connaîtra plus tard.

A midi, quand il vint me voir, nous causâmes
un peu plus au long de l'événement de la nuit. Je
lui dis qu'on s'accordait généralement à le consi-
dérer comme une mauvaise plaisanterie du démon,
et je lui demandai s'il croyait vraiment que l'esprit
malin y fût pour quelque chose. Il me répondit très-
positivement, avec le plus grand sang-froid : « Oh !
« mon ami, c'est bien visible ! Ne pouvant pas
« brûler l'homme, il a voulu se donner le plaisir de
« brûler son lit... Il est en colère, ajouta-t-il, c'est
« bon signe : il va nous venir de l'argent et des
« pécheurs. »

C'est alors qu'il me fit cette belle et profonde ré-
flexion : « Le démon n'est jamais plus fâché que
« lorsqu'il voit que, de ce même argent dont il se
« sert pour corrompre et perdre les âmes, nous
« faisons sortir leur salut. » En effet, M. Vianney
reçut dans la semaine des sommes importantes pour
son œuvre des missions, et il y eut un mouvement
extraordinaire à Ars, durant quelques jours.

Il me parla aussi des *quarante heures*, des bien-
faits de cette sainte institution, des joies que la

présence visible de l'adorable eucharistie ajoutait aux joies ordinaires du pèlerinage. Ses yeux étaient pleins de larmes ; son âme débordait dans chacune de ses paroles. « C'est bien une autre flamme, dit-il, et un autre incendie !... C'est un incendie d'amour. »

On est tenté de se demander si Satan a quelquefois pris un corps pour tourmenter sa victime, s'il lui est apparu visiblement et sous quelle forme. Nous ne pouvons répondre que par deux faits. M. Vianney vit, un jour, à trois heures du matin, un gros chien noir, les yeux flamboyants, le poil hérissé, grattant la terre du cimetière, à l'endroit où avait été déposé, quelques semaines auparavant, le corps d'un homme mort sans confession. Cette vue l'effraya beaucoup. On lit dans la légende de saint Stanislas de Kostka que, pendant une maladie qui vint à la suite de ses mortifications, l'angélique jeune homme vit aussi le démon sous la forme d'un horrible chien prêt à s'élancer sur lui. L'affreuse vision se renouvela trois fois, et trois fois il la mit en fuite avec le signe de la croix.

M. Vianney a encore raconté que le diable lui était apparu sous la forme de chauves-souris qui remplissaient sa chambre et voltigeaient autour de son lit ; les murailles en étaient toutes noires.

Il est une autre question que le lecteur se sera

faite sans doute. M. le curé a-t-il été seul à entendre les bruits dont nous avons parlé, ou bien a-t-on des exemples que d'autres personnes aient été témoins immédiats de ces manifestations surnaturelles? Les exemples, il est vrai, ne sont pas très-nombreux. Il en est pourtant d'assez remarquables, sans parler de ceux que nous avons mentionnés en commençant.

En 1829, au plus fort de cette lutte, un jeune prêtre du diocèse de Lyon, le fils de la bonne veuve d'Écully avec laquelle nous avons fait connaissance, dès les premières pages de ce livre, et qui rendit de si touchants services à M. le Curé, l'abbé Bibost, vint à Ars faire une retraite auprès de l'homme de Dieu. M. Vianney, qui avait encouragé et guidé ses premiers pas dans la carrière sacerdotale, le reçut avec une extrême bonté, et voulut qu'il logeât chez lui.

« Je connaissais particulièrement ce prêtre, dit M. l'abbé Renard, et la Providence me favorisa en faisant coïncider avec le sien un voyage que je fis dans ma paroisse natale. « Dès notre première entreyue, la conversation tomba sur les choses extraordinaires qui se passaient à Ars, et dont la rumeur remplissait le pays : « Vous couchez à la « cure, lui dis-je, eh bien ! vous allez me donner « des nouvelles du diable. Est-il vrai qu'il y fait « du bruit ? l'avez-vous entendu ? — Oui, me ré-

« pondit-il, je l'entends toutes les nuits. Il a une
« voix aigre et sauvage qui imite le cri d'une bête
« fauve. Il s'attache aux rideaux de M. le Curé et
« les agite avec violence. Il l'appelle par son nom;
« j'ai saisi très-distinctement ces paroles : « Vianney!
« Vianney ! que fais-tu là ? Va-t'en ! va-t'en ! » —
« Ces bruits et ces cris ont dû vous effrayer ? —
« Pas précisément. Je ne suis pas peureux, et,
« d'ailleurs, la présence de M. Vianney me ras-
« sure. Je me recommande à mon ange gardien,
« et je viens à bout de m'endormir. Mais je plains
« sincèrement le pauvre Curé ; je ne voudrais pas
« demeurer toujours avec lui. Comme je ne suis ici
« qu'en passant, je m'en tirerai tant bien que mal,
« à la garde de Dieu ! — Avez-vous questionné
« M. le Curé là-dessus ? — Non, la pensée m'en est
« venue plusieurs fois, mais la crainte de lui faire
« de la peine m'a fermé la bouche. Pauvre Curé !
« pauvre saint homme ! comment peut-il vivre au
« milieu de ce tapage ? »

En 1842, il vint à Ars un ancien militaire attaché, dans ce temps-là, à une brigade de notre gendarmerie départementale. Ce brave homme s'était levé à minuit, et, mêlé à un groupe de pieux fidèles, il attendait, à la porte de l'église, l'arrivée de M. Vianney. Comme le saint Curé tardait à paraître, il avait senti le besoin de s'isoler, et, pour vaincre le sommeil, il avait fait quelques pas au-

tour de la cure. Cet homme était triste : il avait eu de récents chagrins. Il lui en restait un sentiment vague d'inquiétude et de terreur religieuse dont il ne se rendait pas compte. Ce sentiment le poussait vers Dieu, mais il hésitait sur le seuil du confessionnal. La vérité l'attirait et elle lui faisait peur. Beaucoup d'âmes ont connu ces combats. Pour l'amener à faire le pas décisif, il fallait une force plus grande que celle de ses réflexions aidées du silence de la nuit.

Tout à coup, il est arraché à sa rêverie par un bruit étrange qui semblait partir de la fenêtre du presbytère. Il écoute... une voix forte, aigre et stridente répète, à plusieurs reprises, ces mots qui arrivent très-distinctement à son oreille : « Vianney ! Vianney ! viens donc ! viens donc !... » Ce cri le glace d'horreur. Il s'éloigne, en proie à la plus vive agitation. Une heure sonnait en ce moment à la grande horloge du clocher. Bientôt M. le Curé paraît, une lumière à la main. Il trouve cet homme encore tout ému ; il le rassure, le conduit à l'église, et, avant de l'avoir interrogé et d'avoir entendu le premier mot de son histoire, il le renverse par ces paroles : « Mon ami, vous avez des « chagrins ; vous venez de perdre votre femme, « à la suite de ses couches. Mais ayez confiance ; « le bon Dieu viendra à votre aide... Il faut d'a- « bord mettre ordre à votre conscience ; vous met-

« trez ensuite plus facilement ordre à vos affaires. » — « Je n'essayai pas de résister, dit le gendarme, je tombai à genoux comme un enfant, et je commençai ma confession. Dans mon trouble, je pouvais à peine lier deux idées ; mais le bon Curé m'aidait. Il eut bientôt pénétré le fond de mon âme ; il me révéla des choses dont il ne pouvait avoir connaissance et qui m'étonnèrent au delà de toute expression. Je ne croyais pas qu'on pût lire ainsi dans les cœurs. »

A la *Providence*, au dire de Catherine et des autres directrices que nous avons interrogées, on entendait, la nuit, des bruits de pas dans les escaliers et dans les dortoirs. On faisait enquête sur enquête, et l'on ne découvrait rien.

En 1857, un missionnaire d'Ars, que de cruelles douleurs tenaient éveillé, entendit, à minuit, des coups violents frappés contre le mur de son alcôve, à un endroit où personne ne pouvait avoir accès. La religieuse qui le soignait les a entendus comme lui.

Parmi tant d'âmes bourrelées qui ont trouvé le repos à Ars, nous savons deux malheureux qui, la veille du jour où sont tombées leurs chaînes criminelles, ont entendu toute la nuit des bruits affreux, des coups frappés à la porte et contre le mur de l'appartement où ils avaient leur dernière entrevue. Le moment était grave et solennel : il décidait de leur éternité.

Nous omettons beaucoup d'autres traits, parfaitement avérés, pour ne pas étendre hors de toute mesure un chapitre déjà long. Toutefois, cette étude serait incomplète si nous ne rappelions qu'il est venu à Ars, à diverses époques et de divers lieux, plusieurs personnes donnant des marques plus ou moins évidentes de possession. Deux de ces malheureux, un homme et une femme, sont connus de tous les habitants d'Ars; ils y ont fait de fréquentes apparitions, et ont presque toujours trouvé, aux pieds de M. Vianney, un peu de soulagement et de réconfort, dans un état des plus extraordinaires et des plus effrayants.

Sans se prononcer d'une manière ouverte et sans consentir, pour des raisons fondées sur la prudence et l'humilité, à pratiquer les exorcismes, M. Vianney les traitait au saint tribunal, l'un comme si le corps seulement, l'autre comme si l'âme et le corps eussent été possédés. Au milieu des crises les plus violentes, nous les avons vus se calmer instantanément sous la bénédiction et la parole du saint prêtre de Jésus-Christ. Mes confrères et moi avons assisté à des scènes d'un caractère à tout le moins fort étrange. Nous pourrions redire ici des choses prodigieuses que nous avons entendues si elles se rapportaient plus directement à notre sujet, et si elles n'impliquaient, de notre part, la prétention de résoudre une question que nous ne pou-

vons ni ne voulons préjuger, manquant à la fois de lumière et d'autorité pour cela. Mais nos lecteurs ne nous pardonneraient pas de leur avoir dérobé la connaissance d'une pièce que nous trouvons dans des manuscrits très-authentiques, et qui se présente avec tous les signes de la plus incontestable sincérité, sous le titre de Dialogue entre une possédée des environs du Puy en Velay et le Curé d'Ars. Ce colloque a eu lieu, l'après-midi du 23 janvier 1840, dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, en présence de huit témoins. Voici le résumé ou plutôt la reproduction littérale qui en a été faite sous la dictée de M. le Curé.

LA POSSÉDÉE. — Je suis immortelle.

M. LE CURÉ. — Vous êtes donc la seule personne qui ne mourrez pas ?

LA POSSÉDÉE. — Je n'ai fait qu'un péché dans ma vie, et je fais part de ce beau fruit à tous ceux qui veulent. Lève la main, absous-moi ! tu la lèves bien quelquefois pour moi.

M. LE CURÉ, lui parlant latin. — *Tu quis es ?*

LA POSSÉDÉE, lui répondant dans la même langue. — *Magister Caput.* Et continuant en français, mais en français diabolique : Vilain crapaud noir, que tu me fais souffrir !... Nous nous faisons mutuellement la guerre ; c'est à qui vaincra l'autre. Mais, quoi que tu en aies, il t'arrive bien de temps en temps de travailler pour moi : tu crois ton monde disposé, et il ne l'est pas... Pourquoi fais-tu l'examen de conscience de tes pénitents ? à quoi bon tant

de recherches? est-ce que celui que je leur fais faire ne suffit pas?

M. LE CURÉ. — Tu dis que tu fais l'examen de conscience de mes pénitents? Ils ont pourtant recours au bon Dieu avant de s'examiner.

LA POSSÉDÉE. — Oui, du bout des lèvres. Je te dis que c'est moi qui fais leur examen. Je suis plus souvent dans la chapelle que tu ne penses: mon corps s'en va, mais mon esprit demeure... J'aime bien quand on y cause... Tous ceux qui y viennent ne sont pas sauvés... Tu es un avare.

M. LE CURÉ. — C'est difficile que je sois un avare. J'ai peu, et le peu que j'ai, je le donne de bon cœur.

LA POSSÉDÉE. — Ce n'est pas de cette avarice que je parle, c'est d'une autre. Tu es avare des âmes; tu m'en arraches tant que tu peux; mais je tâcherai bien de les ravoïr. Tu m'as arraché une robe noire; à moi maintenant de la rattraper... Tu es un menteur. Il y a longtemps que tu dis que tu veux t'en aller, et tu restes toujours. Que fais-tu donc là? Tant d'autres se retirent pour se reposer! que ne fais-tu comme eux? Tu as bien assez travaillé. Tu voulais aller à Lyon. (C'était vrai; M. le Curé, dans ce temps-là, songeait beaucoup à Fourvières.) A Lyon, tu serais aussi avare qu'ici. Tu voulais te retirer dans la solitude. (C'était vrai encore; il était combattu entre ces deux idées d'une retraite à Fourvières ou à la Trappe.) Pourquoi ne le fais-tu pas?

M. LE CURÉ. — Qu'as-tu encore à me reprocher!

LA POSSÉDÉE. — Je t'ai bien interloqué, dimanche dernier, pendant la messe. Hein! te rappelles-tu?.. (Ce dimanche était le deuxième après l'Épiphanie. M. le Curé a avoué que, jusqu'à l'évangile, il avait ressenti un trouble

intérieur extraordinaire.) Ta *robe violette*¹ t'a écrit dernièrement. Mais j'ai si beau et si bien fait, qu'elle a oublié une chose essentielle : ce qui l'a fort contrariée. (M. Vianney avait effectivement reçu ce jour-là une lettre de son évêque.)

M. LE CURÉ. — Monseigneur me laissera-t-il partir ?

LA POSSÉDÉE. — Il t'aime trop. Sans cette... (Ici la possédée a désigné la très-sainte Vierge sous un nom que notre respect pour la glorieuse Mère de Dieu nous défend même d'insinuer), tu serais déjà loin. Nous avons bien fait tout ce que nous avons pu auprès de la *robe violette* pour te faire déguerpir, nous n'avons pas réussi à cause de... (la sainte Vierge). Ta *robe violette* est aussi avare que toi : elle me fait également bien souffrir. N'importe, nous l'avons endormie sur un abus qui est dans son diocèse... Allons ! lève la main sur moi, comme tu le fais sur tant d'autres qui viennent ici tous les jours. Tu crois les convertir tous, tu te trompes. C'est bon pour un moment, mais je les retrouve ensuite. J'ai bien aussi quelques-uns de tes paroissiens sur mon catalogue.

M. LE CURÉ. — Que dis-tu d'un tel ? (Un prêtre d'une vertu éprouvée.)

LA POSSÉDÉE. — Je ne l'aime pas. (Ces mots furent prononcés avec une rage concentrée et accompagnée d'effroyables grincements de dents.)

M. LE CURÉ. — Et un tel ?

LA POSSÉDÉE. — A la bonne heure, celui-là ! il nous laisse faire ce que nous voulons. Il y a des crapauds noirs qui ne me font pas tant souffrir que toi. Je sers leur messe. Ils la disent pour moi...

M. LE CURÉ. — Sers-tu la mienne ?

¹ Mgr Raymond Devie, évêque de Belley.

LA POSSÉDÉE. — Tu m'ennuies !... Ah ! si la... (la sainte Vierge) ne te protégeait pas !... Mais, patience ! nous en avons fait tomber de plus forts que toi... Tu n'es pas encore mort... Pourquoi te lèves-tu si matin ? tu désobéis à la robe violette qui t'a ordonné d'avoir soin de toi... Pourquoi prêches-tu si simplement ? tu passes pour un ignorant. Pourquoi ne prêches-tu pas en grand, comme dans les villes ? Ah ! comme je me plais à ces grands sermons qui ne gênent personne, qui laissent les gens vivre à leur mode et faire ce qu'ils veulent ! A tes catéchismes, il y en a bien qui dorment, mais il y en a d'autres à qui ton simple langage va jusqu'au cœur.

M. LE CURÉ. — Que penses-tu de la danse ?

LA POSSÉDÉE. — J'entoure une danse comme un mur entoure un jardin.

Dans une autre circonstance, une malheureuse donnant aussi des marques de possession dit à M. Vianney : « Que tu me fais souffrir !... S'il y en
« avait trois comme toi sur la terre, mon royaume
« serait détruit... Tu m'as enlevé plus de quatre-
« vingt mille âmes. » Le Curé d'Ars, se tournant vers son missionnaire, lui dit : « Entendez-vous,
« monsieur le missionnaire, le démon prétend qu'à
« nous deux nous détruisons son empire, et que
« nous lui avons enlevé vingt mille âmes ?... » Le chiffre de quatre-vingt mille avait été prononcé d'une manière très-distincte : l'humilité seule du saint Curé le lui faisait réduire des trois quarts. Il s'adressa ensuite à la fille de la possédée : « Vous

« commencerez aujourd'hui une neuvaine à sainte
« Philomène, et vous m'amènerez votre mère de-
« main, à la sacristie : j'entendrai sa confession,
« après que j'aurai dit la sainte messe. En atten-
« dant, faites-la mettre à genoux : je vais lui
« donner ma bénédiction. » La pauvre enfant sup-
pliait le saint Curé de vouloir bien délivrer sa
mère. Il s'en défendit, prétextant qu'il n'y était pas
autorisé.

Le lendemain, la jeune fille parla de réunir sept
hommes qui devaient porter sa mère à l'église. Il
ne fallait, assurait-elle, rien moins que ce nombre-là
pour exécuter cette périlleuse manœuvre. On lui
répondit : « Le saint Curé vous a dit de lui amener
« votre mère : cela suffit ; vous n'aurez besoin de
« personne. » L'énergumène se laissa, en effet, con-
duire comme un agneau, sans opposer la moindre
résistance.

Cette femme passa dix jours à Ars, fit une confes-
sion générale, reçut Notre-Seigneur et partit beau-
coup plus calme. Elle avait dit devant plusieurs
personnes, dans un moment où le mauvais esprit
l'inspirait : « Quel *sale* pays que votre Ars ! *comme*
« *il y sent mauvais ! tout le monde sent mauvais ici...*
« Parlez-moi de la *Rotonde* (lieu de plaisir très-connu
« des mauvais quartiers de Lyon) : c'est là qu'il
« sent bon la rose, le jasmin et l'œillet !... » Puis,
s'adressant à ceux qui l'entouraient : « Ah ! si les

« damnés pouvaient venir à Ars, ils en profiteraient
« mieux que vous tous ! »

Quelqu'un lui demanda : « Qui est-ce qui fait
« tourner les tables ? » Elle répondit : « C'est moi...
« le magnétisme, le somnambulisme : tout cela est
« mon affaire. »

Les faits qui viennent de passer sous nos yeux dans leur effrayante réalité, n'étonneront que ceux qui sont demeurés systématiquement étrangers à l'histoire de la sainteté dans le monde. Les légendes du bréviaire en sont pleines. Il est peu de monuments hagiographiques qui n'en offrent les traces¹. La tradition de ces faits n'a jamais cessé dans le monde. Plus nombreux et plus éclatants aux temps privilégiés, où la foi était plus vive et la piété plus tendre, ils deviennent plus rares et plus obscurs en

¹ Il y a un livre dont nul ne peut, sans abjurer sa foi, décliner le témoignage et la compétence : c'est le rituel romain, l'organe le plus pur et le plus autorisé de la doctrine orthodoxe, le monument le plus authentique de la tradition. Non-seulement l'existence des démons y est affirmée à chaque page, mais les ruses de Satan, ses manœuvres tortueuses, ses noires entreprises contre les hommes y sont signalées minutieusement, je dirai presque, décrites.

Qu'on lise ces exorcismes : « Créature de l'eau, sois exorcisée !... Seigneur, que cette eau qui sert à vos mystères ait la puissance de chasser les démons !... Partout où tu seras jetée, que l'esprit immonde soit mis en fuite, que tout caprice, que toute ruse, que toute malice ténébreuse du diable s'évanouisse !... »

Dans la magnifique préface que l'Église chante le samedi saint, à la bénédiction solennelle des fonts, les diverses opérations diaboliques

nos jours de défaillance et d'affadissement. A aucun moment ils ne disparaissent tout à fait.

Quelques-uns nous accuseront d'avoir bravé, en écrivant ce chapitre, les règles du simple bon sens. Ils auraient raison, s'il s'agissait de choses renfermées dans le domaine du bon sens; mais celles que nous venons d'exposer dépassent de beaucoup ses limites. Trop étroit pour les comprendre, il ne peut exiger qu'elles se raccourcissent pour se mettre à sa portée : c'est à lui de s'étendre et de se proportionner à elles, en complétant par l'expérience les lois qu'il s'est faites, et en se mettant ainsi en état de saisir ce qui lui échappait auparavant. Car de nier simplement serait ici comme ailleurs un procédé par trop puéril et antiphilosophique. C'en serait fait alors de toute vérité : nous ne pourrions plus croire à notre propre témoignage.

sont clairement dénoncées. Le prêtre ordonne à tout esprit immonde, au nom du Dieu vivant, de s'éloigner de cette eau qui doit servir à la régénération des âmes. Les termes qu'il emploie sont très-remarquables. Il veut que « la méchanceté de la fraude diabolique disparaisse sans laisser de traces, *tota nequitia diabolicæ fraudis absistat*; qu'il ne reste dans cette eau aucun mélange d'une vertu contraire, *nihil hic loci habeat contrariæ virtutis admixtio*... Il parle de circonvolutions insidieuses, de subreptions latentes et hypocrites, d'infection corruptrice : *non insidiando circumvolet, non latendo subrepat, non inficiendo corrumpat*... S'il y a quelque chose d'étrange, c'est l'inattention avec laquelle des chrétiens, soumis pourtant de cœur et d'esprit à la sainte Église, passent à côté de ces formules si claires, si positives, sans être frappés des conclusions qu'elles renferment.

Une fois que la critique s'est emparée de ces faits et a rempli son devoir en les discutant sincèrement, il faut se résigner à les adopter tels qu'ils se présentent ; il ne s'agit plus dès lors que de savoir comment la raison doit les comprendre. Or, il en est de l'explication de ces faits comme de leur acceptation : il ne s'agit pas de ce qui a dû être, mais de ce qui a été réellement. Vouloir rejeter complètement ce qu'il y a d'objectif dans ces phénomènes, s'obstiner à n'y voir que la création fantastique et les jeux d'une imagination frappée, sous l'unique prétexte que cela ne peut pas être autre chose, c'est évidemment sacrifier le monde extérieur et ses lois. Si des perceptions aussi claires, aussi fréquentes, ne sont que des rêves, rien n'empêche de regarder comme un songe la vie tout entière.

On aura beau faire et beau dire, il y aura toujours des choses qui resteront inexplicables autrement que par l'intervention d'une puissance au-dessus et en dehors de la nature. Et ce n'est pas une des moindres preuves de la grandeur de l'homme que le ciel et l'enfer se disputent ainsi sa conquête, et l'estiment assez pour entrer directement en lutte à cause de lui.



CHAPITRE IV

Comment les hommes contredirent M. le Curé d'Ars.

Il manque à la vertu, quand elle n'est pas persécutée, « ce je ne sais quoi d'achevé que donne le malheur. » La vertu de M. Vianney n'était pas ordinaire ; aussi a-t-elle été extraordinairement persécutée. Le mépris, l'outrage, la calomnie, le soupçon, la dénonciation, la menace, l'ont tour à tour ou simultanément assailli. Il a connu tous les procédés de l'injustice et de la haine ; il a été poursuivi, décrié publiquement, troublé jusque dans ses souffrances, dans sa pauvreté, dans l'exercice de son zèle, dans les œuvres de sa charité, dans le sanctuaire intime de ses plus humbles et de ses plus discrètes vertus, sans pitié pour sa douceur, sans égard pour sa simplicité et sa bonté.

Arrivé à cette partie la plus délicate de la vie de notre Saint, nous avons craint d'abord qu'un mouvement involontaire ne nous entraînât au delà de

l'impartialité sereine qui est le premier devoir d'un historien, et ne nous fit répandre un peu d'amertume dans ces pages ; mais l'application que nous avons dû mettre à connaître et approfondir les sentiments de M. Vianney, pendant cette tempête, nous a inspiré d'autres pensées. Heureux d'envisager les choses avec lui de cet œil doux et tranquille de la charité et de la foi, qui ne permet pas au cœur de s'aigrir ou à l'imagination de s'égarer, nous n'avons pu que plaindre la nature humaine de la faiblesse de ses jugements, et bénir l'éternelle Sagesse qui sait tirer, même des misères qui les environnent, l'avantage et le profit spirituel de ses élus. Saint Paul a proclamé cette vérité quand il a dit : « Tout contribue aux biens de ceux qui aiment Dieu, et qu'il a appelés selon son décret pour être saints¹. »

Qui aurait jamais pu penser qu'une vertu si pure et si modeste, une puissance si bienfaisante, soutenue d'une abnégation si parfaite et d'un si constant oubli de soi-même, dût trouver des contradicteurs ? Mais on sera bien plus surpris quand on saura que ces contradicteurs se rencontrèrent d'abord dans les rangs du clergé. Dieu l'a permis, pour faire voir que les merveilles d'Ars furent toutes de sa main, et que les hommes n'y ont été pour rien,

¹ Rom., VIII, 28.

puisque ceux qui semblaient intéressés à favoriser ce mouvement régénérateur de tout un pays se sont efforcés au contraire de le combattre et de l'étouffer dans son germe.

Pendant que la renommée de M. Vianney grandissait, portée au loin de bouche en bouche, et qu'elle amenait à ses pieds une foule de chrétiens toujours plus nombreux et plus charmés, ses confrères murmuraient. Quelques-uns se voyaient avec méfiance enlever le gouvernement des âmes par un prêtre simple et peu habile, dont ils avaient tenu jusque-là les talents en assez médiocre estime. Le courant qui faisait affluer leurs populations à Ars établissait en faveur de ce pauvre Curé une préférence blessante. A leur insu et sans qu'ils s'en rendissent bien compte sans doute, ils puisaient, dans une pieuse inquiétude du salut et de la direction de leurs ouailles, un prétexte spécieux pour justifier parfois d'amères critiques et des sentiments d'humeur mal déguisés. On ne s'étonnera pas de ces susceptibilités et de ces ombrages, si l'on a quelque connaissance de ce qui survit d'humain aux luttes les plus généreuses, dans l'âme des moins imparfaits.

D'autres, et il faut dire que c'était le plus grand nombre, s'alarmaient d'un engouement si nouveau et si étrange. Déshabitués qu'ils étaient des prodiges que la sainteté opérait autrefois au milieu des peuples, ils s'étonnaient; ils ne comprenaient

pas ; ils secouaient la tête d'un air incrédule ; ils redoutaient l'effet que pourrait produire sur une société sceptique et railleuse la réapparition soudaine d'une puissance oubliée et à laquelle on ne croyait plus guère. C'étaient alors les plus tristes jours de la restauration : on se rappelle quel vent soufflait sur la France.

Une chose contribua beaucoup aussi à fortifier les préventions. Parmi les étrangers qui affluaient à Ars, il y avait dès lors, en une proportion considérable, de cette classe de pénitents, et surtout de pénitentes que nous retrouverons toujours plus tenaces et plus nombreuses autour du confessionnal de M. Vianney, comme si elles avaient eu la mission de faire reluire sa patience par leur importunité : pauvres âmes, dignes d'une profonde compassion, qui n'étant pas conduites par la main de l'obéissance, se cherchant elles-mêmes au lieu de chercher Dieu, l'aimant de toute leur tête au lieu de l'aimer, comme il veut être aimé, de tout leur cœur, rêvant peut-être un idéal de perfection qui les mette en un rang à part dans la hiérarchie des âmes, soit remède, soit châtiment d'un orgueil secret, achèvent une vie remplie de bonnes œuvres et sanctifiée quelquefois par la pratique des plus éminentes vertus, sans avoir pu recueillir dans la paix les fruits de la justice et de la vérité.

Ces victimes plus ou moins volontaires d'une

fausse conscience et d'un faux christianisme, promènent leur incurable malaise de pèlerinage en pèlerinage et de confesseur en confesseur, partout où les pousse le vent de l'instabilité, soutenues par l'espoir de rencontrer non pas une parole qui les calme, car leur mal est de ne vouloir pas être calmées, mais une décision qui consacre leur plan de conduite, sanctionne leurs idées de perfection, justifie leurs alarmes et leur permette de continuer à trembler en liberté.

Ars devint bientôt le refuge de ces imaginations tourmentées et le centre de leurs pérégrinations inquiètes. On comprend le tort que cela dut faire à M. Vianney avant qu'il fût parfaitement connu, et que, par des signes éclatants de sainteté, il se fût mis hors d'atteinte des morsures de la critique et des coups de fouet de l'opinion.

Au retour de leurs voyages, ces habituées d'Ars faisaient parler le saint Curé à tort et à travers, dans un sens qu'elles s'efforçaient de rendre favorable à leurs étroites visées. Elle s'étaient, contre leur confesseur ordinaire, de tout ce que M. Vianney avait dit et de tout ce qu'il n'avait pas dit, de ses avis bien ou mal traduits, de ses réponses bien ou mal interprétées.

C'est ainsi que d'excellents esprits, mal défendus contre les premières clameurs qui commencèrent à assaillir le saint Prêtre, se trouvèrent amenés à

prendre rang parmi ses détracteurs, et que ceux même qui rendaient justice à la droiture de ses intentions, ne laissèrent pas que de suspecter l'opportunité de son zèle, la sagesse de ses conseils et la prudence de ses moyens de direction.

Il y eut des curés qui défendirent à leurs paroissiens, sous peine de refus d'absolution, d'aller se confesser à Ars. D'autres, plus émus du danger qu'ils y voyaient pour l'honneur de la religion et le repos des consciences, crurent devoir s'élever en chaire contre ce cosmopolitisme dévot, et signalèrent dans leurs prêches du dimanche les abus du pèlerinage naissant. « Dans ce temps-là, disait un jour M. le Curé avec une douce ironie, on laissait *reposer* l'Évangile dans les chaires ; et par là tout autour, on prêchait sur le pauvre Curé d'Ars. »

Ceux qui agissaient ainsi n'étaient pas de mauvais prêtres : ils croyaient rendre gloire à Dieu en combattant la superstition, en sauvegardant la foi contre des nouveautés dangereuses et des enthousiasmes irréflechis. « C'était là, comme l'a si bien dit un homme payé pour le savoir, le vénérable M. Boudon, archidiacre d'Évreux, cette persécution des bons qui se joignent aux méchants, pensant bien faire, et qui préparent dans l'âme le règne de Jésus-Christ souffrant. » Il n'en est pas moins vrai que plus ces attaques venaient de haut,

plus elles tombaient lourdement sur le cœur de M. Vianney, et, pour qu'elles ne l'aient pas brisé, il a fallu qu'il fût bien fort.

Un jour que nous causions ensemble de cette époque douloureuse de sa vie, nous lui demandâmes si la contradiction ne l'avait jamais ému au point de lui faire perdre la paix. Nous n'avons pas oublié l'admirable réponse qu'il nous fit : « La
« croix ! s'écria-t-il avec une expression céleste,
« la croix faire perdre la paix ! C'est elle qui a
« donné la paix au monde ; c'est elle qui doit la
« porter dans nos cœurs. Toutes nos misères vien-
« nent de ce que nous ne l'aimons pas. C'est la
« crainte des croix qui augmente les croix. Une
« croix portée simplement, et sans ces retours
« d'amour-propre qui exagèrent les peines, n'est
« plus une croix. Une souffrance paisible n'est plus
« une souffrance. Nous nous plaignons de souf-
« frir ! nous aurions bien plus de raison de nous
« plaindre de ne pas souffrir, puisque rien ne nous
« rend plus semblables à Notre-Seigneur que de
« porter sa croix. Oh ! belle union de l'âme avec
« Notre-Seigneur Jésus-Christ par l'amour et la
« vertu de sa croix !... Je ne comprends pas com-
« ment un chrétien peut ne pas aimer la croix
« et la fuir ! n'est-ce pas fuir en même temps
« Celui qui a bien voulu y être attaché et y mourir
« pour nous ? »

Une autre fois il disait : « Les contradictions
« nous mettent au pied de la croix, et la croix à
« la porte du ciel. Pour y arriver il faut qu'on nous
« marche dessus, que nous soyons vilipendés,
« méprisés, broyés... Il n'y a d'heureux dans ce
« monde que ceux qui ont le calme de l'âme, au
« milieu des peines de la vie : ils goûtent la joie
« des enfants de Dieu... Toutes les peines sont
« douces quand on souffre en union avec Notre-
« Seigneur... Souffrir ! qu'importe ? Ce n'est qu'un
« moment. Si nous pouvions aller passer huit jours
« dans le ciel, nous comprendrions le prix de ce
« moment de souffrance. Nous ne trouverions pas
« de croix assez lourde, pas d'épreuve assez
« amère... La croix est le don que Dieu a fait à
« ses amis.

« Que c'est beau de s'offrir tous les matins en
« sacrifice au bon Dieu, et de tout accepter en ex-
« piation de ses péchés !... Il faut demander l'amour
« des croix : alors elles deviennent douces. J'en ai
« fait l'expérience pendant quatre ou cinq ans. J'ai
« été bien calomnié, bien contredit, bien bous-
« culé. Oh ! j'avais des croix... j'en avais presque
« plus que je n'en pouvais porter ! Je me mis à de-
« mander l'amour des croix... alors je fus heureux.
« Je me dis : Vraiment, il n'y a de bonheur que
« là... Il ne faut jamais regarder d'où viennent les
« croix : elles viennent de Dieu. C'est toujours

« Dieu qui nous donne ce moyen de lui prouver
« notre amour. »

Avec de pareils sentiments, on conçoit que notre Saint restât calme au milieu des orages. Les passions, quoi qu'on fasse, ont une pesanteur qui ne peut monter jusqu'aux sommets lumineux où plane une sainte âme. La sagesse humaine la plus sublime n'a pu inspirer à l'homme que de la patience et une froide sérénité ; mais le Saint-Esprit, par la force de sa grâce, l'élève jusqu'au contentement dans les douleurs. M. Vianney acceptait les siennes avec une joie pieuse. Il lui en restait un doux sentiment de repos, dans la pensée qu'elles étaient le signe avant-coureur de la grâce divine et le prélude de ces croix qu'il révérait comme les marques les plus assurées de la grandeur des dons auxquels Dieu nous prépare : « Oh ! quand le jour du jugement viendra, disait-il, que nous serons heureux de nos malheurs, fiers de nos humiliations, et riches de nos sacrifices ! »

Ces épreuves lui étaient encore bonnes et précieuses à un autre point de vue. Elles le délivraient de la crainte qu'il avait d'être hypocrite, quand il se voyait, lui si faible et si misérable, l'objet des empressements de la foule : « Au moins, se disait-il, je ne trompe pas tout le monde. Il y en a qui me mettent à ma place et m'apprécient à ma juste valeur. Combien je leur ai d'obligation !

« car ce sont eux qui m'aident à me connaître. »

Et qu'on n'aille pas croire que ce fût là une simple formule de langage ! Non, pour être humble il n'est pas nécessaire, comme quelques personnes se l'imaginent, de se croire ridiculement moins d'esprit, moins de savoir et moins de vertu qu'on n'en a ; il suffit de ne pas s'en accorder plus qu'on n'en possède, de reconnaître de qui on les tient, de se voir tel qu'on est devant Dieu, avec le peu qu'on a de bon et tout ce qu'on a de mauvais. L'humilité est avant tout la vérité.

C'est donc sincèrement que M. le Curé d'Ars prenait plaisir à entendre ses contradicteurs parler de lui comme il en pensait ; c'est de tout son cœur qu'il chérissait la conformité de leur opinion à son égard avec ses propres jugements. Il avait ce caractère de la vraie charité qui faisait dire à un saint : « Je connais que j'aime mon frère, s'il m'offense et que je ne l'en aime pas moins. »

En parlant d'une personne qui l'aurait fait mourir à petit feu, si son cœur avait été moins affermi dans la patience, il disait : « Combien je lui ai de reconnaissance ! je n'aurais pas su sans elle que j'ai
« mais un peu le bon Dieu. »

Un jour, on lui remit une missive dans laquelle se lisait cette phrase : « Monsieur le Curé, quand on a aussi peu de théologie que vous, on ne devrait jamais entrer dans un confessionnal... » Le reste

était à l'avenant. Cet homme qui ne trouva jamais le temps de répondre à aucune des lettres qui lui arrivaient tous les jours plus nombreuses, et qui faisaient incessamment appel à ses conseils, à son expérience, à sa sainteté, crut qu'il ne pouvait pas se dispenser de témoigner la joie et la reconnaissance qu'il éprouvait d'être traité enfin d'une manière conforme à ses mérites. Il prit immédiatement la plume et il écrivit : « Que j'ai de raisons de vous
« aimer ! mon très-cher et très-vénéré confrère, »
— c'était un confrère ; il a réparé sa faute, en venant à quelque temps de là tomber aux pieds du Saint ; « VOUS ÊTES LE SEUL QUI M'AYEZ BIEN
« CONNU. Puisque vous êtes si bon et si charitable
« que de daigner vous intéresser à ma pauvre
« âme, aidez-moi donc à obtenir la grâce que je
« demande depuis si longtemps, afin qu'étant rem-
« placé dans un poste que je ne suis pas digne
« d'occuper, à cause de mon ignorance, je puisse
« me retirer dans un petit coin pour y pleurer ma
« pauvre vie... Que de pénitences à faire ! que de
« larmes à répandre !... »

On reste muet d'admiration en présence d'une humilité si profonde et si vraie. L'ironie qui se venge n'aurait pu trouver des traits plus sanglants. Mais l'ironie, c'est l'amour-propre qui se révolte, tandis que le juste qui connaît son néant et s'accuse avec cette touchante sincérité, c'est le triomphe

de la grâce et le sublime de la vertu. Pauvre bon Curé d'Ars ! il est là tout entier ! Quelle louange égalera jamais ces simples lignes écrites sous la dictée de son cœur et du Saint-Esprit. Oh ! comme elles montrent bien à quel degré il portait, dans toutes les inspirations de son âme, le caractère, le sceau, le génie de la sainteté !

Vers le même temps, il se tint, dans une cure importante, une réunion d'ecclésiastiques, au sein de laquelle, après mûre délibération sur tous les griefs qu'on pensait avoir contre lui, il fut résolu, d'un commun accord, qu'on informerait le nouvel évêque de Belley des entreprises maladroites et du zèle intempestif d'un de ses curés, à qui son ignorance et son incapacité auraient dû inspirer une conduite plus prudente et plus discrète. Un des membres de la conférence crut devoir prévenir M. Vianney dans une lettre officieuse, véritable réquisitoire rempli des plaintes les plus dures et des récriminations les plus amères.

Comme ce n'était pas la première fois qu'on le menaçait de la disgrâce et des censures de son évêque, et que, d'ailleurs, il ne trouvait rien en lui-même qui ne fût digne des dernières rigueurs, le pauvre saint homme ne douta plus qu'on ne vînt un jour le chasser honteusement de sa cure : « Je m'attends d'un moment à l'autre, disait-il, à être mis à la porte à coups de bâton, interdit et condamné

« à finir mes jours dans les prisons. Il me semblait
« que tout le monde aurait dû *me faire les cornes*,
« pour avoir osé demeurer si longtemps dans une
« paroisse où je ne pouvais être qu'un obstacle au
« bien. » Une de ces pièces accusatrices tomba un
jour entre ses mains ; il l'envoya à ses supérieurs,
après l'avoir lui-même apostillée : « Cette fois, dit-
« il, ils sont bien sûrs de réussir, puisqu'ils ont
« ma signature. »

Cependant que ferait l'évêque en présence de
ces dénonciations répétées ?

Le siège de Belley venait d'être relevé par un
récent décret, et la couronne de saint Anthelme
reposait sur la tête d'un prélat dans lequel on voyait
revivre avec admiration les vertus et les talents de
ses plus illustres prédécesseurs. C'est la première
fois, depuis le commencement de notre histoire,
que nous rencontrons cette chère et imposante
figure : pourrions-nous passer devant elle, sans
offrir à la mémoire du pontife vénéré le tribut de
notre admiration et de notre reconnaissance filiales ?
O monseigneur Devie ! ceux de nous qui vous ont
connu, qui vous ont aimé, que vous avez sacrés
d'une double onction, oignant leurs mains de l'huile
sainte, et leur cœur de l'incorruptible arôme de vos
aimables vertus, ce clergé de Belley, que vous avez
fait à votre image et qui vous doit tout, ne me le
pardonnaient pas !

C'était l'esprit de Mgr Camus et l'âme de saint François de Sales. On aurait difficilement trouvé plus de tact et de bonté unis à plus de finesse et de pénétration. Il excellait à connaître les hommes et plus encore à les manier. Tout ce qu'il disait, pour arriver à ses lèvres, avait passé par son cœur, et on sortait de chez lui plus content des reproches qu'on en avait reçus, qu'on ne l'aurait été souvent des compliments de bien d'autres. Administrateur consommé, pasteur infatigable, il animait de sa présence fréquente, de sa direction soutenue et de ses lumineux écrits, toutes les parties de son diocèse. Il maîtrisait les préventions, en ne les attaquant pas de front, en se montrant avec elles indulgent et généreux, en leur indiquant avec ménagement les dangers et les précipices, en leur laissant en apparence un peu de liberté. Il avait appris, d'une longue et sagace expérience, que désintéresser l'amour-propre, c'est délivrer la raison de son plus redoutable adversaire. Il a été l'ami, le bienfaiteur, le conseiller de beaucoup de ses prêtres, le maître et le modèle de tous. Choisi de Dieu pour relever la gloire de sa petite Église, après de longues années d'humiliation et de veuvage, nul ne porta sur les ruines du sanctuaire et sur celles des âmes une main plus douce, plus ferme et plus heureuse. Cette main n'a laissé de blessure à aucun, si ce n'est celles que la charité guérit parce que c'est elle qui les fait.

Tel était Mgr Devie, l'homme le moins disposé à se laisser prendre à de faux rapports et à d'iniques soupçons. Il n'eut pas plus tôt vu M. Vianney qu'il l'aima : il aimait sa simplicité, sa mortification, sa pauvreté. Pauvre lui-même, comprenant la vie parfaite comme l'ont toujours comprise et pratiquée les saints, parvenu au plus haut degré d'union avec Dieu, doué d'une angélique ferveur dont il conserva, par un rare privilège, jusque sous les glaces de l'âge, le pur et inextinguible foyer, il aimait surtout sa piété ; il ne jugea pas qu'elle fût exagérée, il n'y vit rien de bizarre ni de ridicule. En toute rencontre, il se déclara pour lui et prit sa défense avec éclat : « Je vous souhaite, Messieurs, « dit-il un jour, dans une réunion nombreuse d'ec- « clésiastiques, d'un ton qui ferma la bouche aux « railleurs, je vous souhaite un peu de cette folie « dont vous vous moquez : elle ne nuira pas à votre « sagesse. » Dans une autre circonstance, Mgr Devie parla encore du Curé d'Ars en termes empreints de la plus profonde vénération. La solennelle gravité avec laquelle il appuyait sur chacune de ses paroles fit juger qu'il y avait une leçon pour quelques-uns de ses auditeurs. Il termina par ces mots, d'un ton presque sévère : « Oui, Messieurs, c'est un saint, « un saint que nous devons admirer et prendre « pour modèle. »

Restait la question du zèle et de la science. Avant

de l'avoir approfondie par lui-même, Mgr Devie l'avait fait examiner par d'autres : ses grands vicaires étaient venus à Ars ; ils avaient suivi de près le bon Curé ; ils l'avaient vu à l'œuvre, ils l'avaient interrogé. Trop humble pour justifier sa conduite, il s'était contenté de la leur exposer avec toute la candeur et la simplicité dont il était capable, les priant ensuite de lui permettre de résigner ses fonctions et de déposer un fardeau trop lourd pour ses faibles épaules : « Je voudrais, « répétait-il, me cacher dans un trou pour pleurer « mes pauvres péchés. » C'était toujours son refrain : il aurait craint en disant un mot de plus de se rendre indigne d'être méprisé pour Jésus-Christ ; il lui paraissait plus sage de s'abandonner à tout ce que la bonté de Dieu permettrait qu'il lui arrivât.

Plus tard, Mgr Devie l'engagea à soumettre au conseil de l'évêché les cas difficiles qu'il rencontrerait dans le cours de son apostolat, à quoi le bon Curé s'astreignit volontiers. « Il nous en a « envoyé plus de deux cents, ajoutait le savant « prélat, et, sauf dans deux circonstances, où je « n'aurais pas tout à fait pensé comme lui, ses décisions ont toujours été justes et sa pratique irré- « prochable. »

On parlait une fois devant l'Évêque du peu de science et d'autorité de M. Vianney en matière de

casuistique : « Je ne sais pas s'il est instruit, reprit-
« il vivement, mais il est ÉCLAIRÉ. »

Mgr Devie aima donc le Curé d'Ars ; il sut l'apprécier, il ne partagea en aucune façon les idées fausses qui avaient cours à son sujet. Toutefois, par une disposition particulière de la Providence, il ne fit jamais rien pour encourager les œuvres de son zèle, et il fit, sans le vouloir, plusieurs choses pour les entraver. « On n'a jamais compris le pèlerinage d'Ars, disait M. Vianney à quelqu'un que nous ne nommerons pas. Vous, vous le comprenez un peu.... On ne saura qu'au jour du jugement le bien qui se fait ici dans les âmes. » De la bouche d'un homme aussi vrai et aussi modeste, cet aveu a son poids, il est précieux à recueillir.

De son côté, M. le Curé fit voir en plusieurs rencontres la singulière estime qu'il avait pour son Évêque, et notamment une fois, lorsque après la mort de Mgr Devie, ayant hérité d'un de ses rochets, qu'il ne porta jamais par respect pour cette sainte relique, il voulut que M. le supérieur des missionnaires s'en revêtît pour présider une cérémonie ; il dit en le lui offrant : « Je suis étonné que Mgr Devie ne fasse pas des miracles. »

Nous trouvons encore dans une lettre quelques détails sur une visite que l'Évêque de Belley fit à Ars, en 1838 : « Le bon Curé, y est-il dit, n'a pas

paru à dîner... Monseigneur a déclaré qu'il ne voulait plus le contrarier, et qu'il lui laissait toute sa sainte liberté. Il est toujours plus pénétré d'admiration pour lui, il n'en parle qu'avec une profonde estime. C'est un sentiment réciproque dans ces deux grandes âmes, car le Curé d'Ars nous a affirmé, deux dimanches de suite, que notre Évêque était un saint. Nous sommes un diocèse privilégié... »

A ce propos, nous aimons à nous rappeler un mot d'une personne, dont nous aurons souvent occasion de citer le témoignage. Lorsqu'elle voyait Mgr Devie traverser la petite église d'Ars, appuyé sur l'épaule du saint Curé, elle ne pouvait contenir son émotion, et se disait en regardant ce groupe vénérable : « Comme c'est bien là l'Évêque du Curé d'Ars ! »

Mais revenons à notre sujet. M. Vianney continua à opposer aux traverses qu'on lui suscitait, aux blâmes qu'on lui infligeait, aux outrages qu'on faisait pleuvoir sur lui, la même fermeté douce et indébranlable. Il sut agir avec cette noble indépendance qui place une âme au-dessus de toute crainte humaine, souffrant tout en silence, attribuant tout à ses péchés, ne répondant à tous que par des paroles respectueuses et bienveillantes. Quelque amers que fussent ses chagrins, il les recevait de la main de Dieu et s'offrait à boire, jusqu'à

la dernière goutte, ce calice dont la lie n'était point encore épuisée.

Bientôt en effet les épreuves devinrent plus sensibles. Jusqu'ici nous n'avons parlé que des contradictions auxquelles il fut en butte de la part de ses confrères, mais il était facile de prévoir que tôt ou tard le monde s'en mêlerait. Et quand le monde s'en mêle, quand il se met à vouloir être moral contre quelqu'un, lui qui n'est appliqué qu'à prôner le vice, à lui prêter des grâces nouvelles, à le déifier sous mille formes hypocrites, quand il lui convient de saisir le côté sévère des choses, c'est alors qu'il est redoutable, et qu'il va beaucoup plus loin en rigueur que les personnes véritablement vertueuses, résolues à se diriger elles-mêmes d'après ce qu'elles disent sur les autres. La haine est clairvoyante ; il faut croire à la sûreté de ses instincts. Pour nous, cette preuve n'est pas la moins forte, et elle eût manqué à la sainteté de notre héros, s'il n'avait recueilli sur son chemin le glorieux témoignage de la haine du monde.

Le monde connaît ses ennemis : ce sont tous ceux qui témoignent par leurs œuvres que ses œuvres à lui sont mauvaises ¹. Or les saints sont une éternelle protestation contre les œuvres du monde ; ils protestent contre tous ses vices par la voix de

¹ S. Jean, vii, 7.

toutes leurs vertus, contre son orgueil par la voix de leur humilité, contre son sensualisme par celle de leur mortification, contre son luxe par celle de leur pauvreté, contre toutes ses faiblesses, toutes ses hontes, tous ses désordres par leur force, leur héroïsme et les autres miracles de leur sainteté.

Ce fut le principe du nouveau genre de persécutions qui ne tardèrent pas à éclater contre M. Vianney. L'occupation d'un grand nombre de personnes, dont il troublait le repos sensuel, soit en flagellant leurs vices, soit en révélant l'hypocrisie de leurs vertus, en gênant leurs passions ou en leur enlevant des complices, fut d'épier et de faire épier ses discours et ses démarches, afin d'y trouver un endroit faible. On connaît ce besoin actif de nuire qui remplit les vies désœuvrées : il se tourna contre lui avec une impitoyable malignité. On en vint à le décrier jusque dans ses mœurs ; on lui écrivit des lettres anonymes remplies d'ignobles injures ; on couvrit d'infâmes placards les murs de son presbytère, cet asile si pur de la pénitence et de la prière.

« De pareilles horreurs ne pouvaient être le fait
« que d'hommes bien pervers, lui disions-nous un
« jour pour éprouver sa charité.— Oh ! non, répon-
« dit-il avec une grande douceur, ils n'étaient pas
« méchants ; ils en savaient plus que les autres ;
« ils me connaissaient mieux. Que j'étais content,

« ajouta-t-il, de me voir ainsi foulé aux pieds de
« tout le monde comme la boue des chemins ! je
« me disais : « Bon ! c'est cette fois que ton évêque
« va te traiter comme tu le mérites. C'est impos-
« sible qu'il ne te fasse pas mettre à la porte à
« coups de bâton. » Et cette pensée me consolait,
« elle soutenait mon courage. »

Pauvre saint homme ! il fallait que son courage fût tombé bien bas, pour qu'il ne pût être relevé que par l'espérance d'être chassé de chez lui à coups de bâton !... Et pourtant nous n'inventons pas ; notre mémoire est bien fidèle ; nous nous rappelons ces choses comme si elles avaient été dites hier, et nous voyons encore avec quel air naturel et quel visage sincère elles nous ont été dites.

Nous insistâmes : « Mais enfin, monsieur le Curé,
« comment pouvait-on vous reprocher votre mau-
« vaise vie ? — Hélas ! ma vie a toujours été mau-
« vaise. Je menais, dans ce temps-là, la vie que je
« mène encore. Je n'ai jamais rien valu. » En disant
cela, le bon Saint ne se doutait pas du témoignage qu'il se rendait à lui-même. Car la vie qu'il menait, nous pouvions la juger ; elle était sous nos yeux !...
« Je serais fâché, ajoutait-il, que le bon Dieu fût
« offensé, mais, d'un autre côté, je me réjouis
« dans le Seigneur de tout ce qu'il permet qu'on
« dise contre moi, parce que les condamnations
« du monde sont des bénédictions de Dieu. J'avais

« peur d'être hypocrite, quand je voyais qu'on fait
« sait quelque cas de moi ; je suis bien content que
« cette estime si mal fondée se tourne en mépris. »

Un prêtre vint un jour demander des conseils au serviteur de Dieu : « Monsieur le Curé, lui dit-il, je
« suis las d'être en butte à la calomnie et à la per-
« sécution ; ma patience est à bout ; je veux me re-
« tirer. Avant de prendre un parti, je désire avoir
« votre sentiment. — Mon ami, faites comme moi,
« répondit le saint Curé, laissez tout dire. Quand
« on aura tout dit, il n'y aura plus rien à dire, et
« l'on se taira. »

En réfléchissant à la nature de ces derniers outrages, peut-être viendra-t-il à la pensée de quelques-uns que M. Vianney, avec les vues les plus droites et la conduite la plus irréprochable, a bien pu se laisser aller, dans ses incessants rapports de direction, à cet innocent oubli des convenances qui naît quelquefois de la candeur de l'âme et de l'heureuse ignorance de la corruption et de la malignité des hommes. Hâtons-nous d'écarter ce soupçon. Personne n'eut jamais le cœur plus libre, et par conséquent ne fut plus maître d'ordonner sa vie sans aucune influence des affections humaines. Il regardait comme aussi préjudiciable à la perfection de l'âme que nuisible à l'édification extérieure, la sensibilité trop marquée que certaines personnes affectent envers ceux qui les dirigent. Il y voyait

un piège dangereux, un écueil pour l'humilité et un obstacle à cette simplicité douce et uniforme qui va droit à Dieu, sans retour sur elle-même ni sur ceux qui y conduisent. La direction ne fut jamais pour lui un commerce où il entrât rien d'humain, quelque innocent et régulier que ce fût. Aussi, tout en supportant avec une très-grande patience et une suavité d'âme incomparable les défauts, les scrupules et les bizarreries des personnes qui s'adressaient habituellement à lui, ne leur permettait-il pas ces entretiens prolongés, ces recours fréquents et inutiles, ni aucune de ces recherches qui peuvent nourrir l'amour-propre et amuser la vanité.

On se souvient qu'il était particulièrement sec et austère avec mademoiselle Pignaut, celle de ses pénitentes qui lui avait voué l'attachement le plus constant et le culte le plus fidèle. Il la menait par des voies extrêmement dures, ne laissant échapper aucune occasion de rompre sa volonté, de la mortifier, de l'exercer à la pratique du renoncement dans les grandes comme dans les petites choses, jusque-là qu'il lui interdisait d'assister à ses catéchismes, et qu'on l'a vu, un beau jour de jeudi saint, la consigner dans l'église à une place d'où elle ne pouvait apercevoir ni les décorations du reposoir, ni l'éclat des cierges, ni la splendeur des ornements, ni, ce qui lui était bien plus sensible,

la divine hostie, qui lui cachait son bien-aimé Seigneur.

Ses rapports de directeur à pénitentes furent toujours empreints de l'esprit de foi, de grâce, de fidélité et de sacrifice. Qu'importe, en effet, le vase dans lequel est enfermée la médecine céleste qui doit rendre la santé à l'âme, pourvu qu'elle soit présentée de la main de Dieu et qu'elle contienne ses dons ? Si le confesseur agit sans intérêt personnel, par pur sentiment du devoir, Dieu sera plus sûrement, plus efficacement avec lui ; le canal n'en sera que plus pur pour transmettre la grâce sans mélange.

Ce fut donc en dehors de toute vraisemblance que s'élevèrent contre un prêtre qui donnait, depuis dix ans, l'exemple d'une incroyable austérité de mœurs, les bruits les plus injurieux et les plus détestables soupçons. Qui sait ? ce fut peut-être, indépendamment des raisons que nous en avons déjà données, la perfection même de cette vertu qui servit les mauvaises passions de ses ennemis et disposa le monde à plus de crédulité. Le vulgaire ne voit pas sans une sorte de défiance jalouse ces dons rares et sublimes, qui sont le privilège de quelques belles âmes. Renfermés dans leur petite sphère, à l'ombre de leurs petites vertus, la plupart des hommes sauvent leur orgueil de l'humiliation de leurs chutes, en s'efforçant de croire que cette

hauteur, où s'élèvent de grands courages, couvre d'autres misères, et que ces caractères si forts en apparence payent aussi à la nature leur tribut de faiblesses secrètes et inavouées. C'est du moins ce que tendraient à prouver tant de mépris et d'afflictions que les saints ont eu à souffrir dans le monde, et dont la vie de M. Vianney nous offre un nouvel et si frappant exemple. Ainsi il y eut un moment où prêtres et laïques, dévots et mondains, étaient ligués contre lui. Les préventions des uns avaient pour corollaire les outrages et les violences des autres.

Cependant, au milieu de ce déchaînement continu, rien n'interrompait en lui l'uniformité de ses habitudes. Comme le lis entre les épines, il fleurissait parmi les calomnies, les accusations, les injustices, les amertumes de tout genre, et répandait autour de lui l'aimable parfum de la patience et de l'humilité. Il cachait dans son âme, désolée mais tranquille, toutes les douleurs dont il ressentait la pointe, et paraissait au dehors toujours aussi calme, aussi doux, aussi affable, aussi peu soucieux de sa propre gloire, aussi facile à aborder et à entretenir.

Jamais on ne vit poindre dans ses paroles aucun sentiment d'aigreur, de mécontentement ou de tristesse. Il pratiquait à la lettre ce mot qui revenait souvent dans sa conversation : « LES SAINTS

NE SE PLAIGNENT JAMAIS. » Il ne connut pas même ce trouble et ces défaillances qui, dans les grandes crises, ôtent souvent la liberté d'action et la présence d'esprit nécessaires pour bien s'acquitter des emplois qu'on est appelé à remplir. Quelque opposition qu'il trouvât dans l'accomplissement de ses devoirs de pasteur en chaire ou au confessionnal, il s'y porta toujours avec le même amour et la même exactitude. Quand on lui demandait comment il avait pu, sous le coup d'une menace perpétuelle de changement, en butte à tant de tracasseries, conserver l'énergie de son âme et ce qu'il faut d'empire sur soi-même pour se livrer à ses travaux avec la même application et la même ardeur : « On fait beaucoup plus pour Dieu, répondait-il, en faisant les mêmes choses sans plaisir et sans goût. C'est vrai que j'espérais tous les jours qu'on viendrait me chasser ; mais en attendant je faisais comme si je n'avais jamais dû m'en aller. »

Voilà bien l'amour pur, noble, désintéressé de la gloire de Dieu, sans retour sur soi. Voilà bien aussi la sagesse qui sait se renfermer dans le moment présent, sans regarder plus loin et sans vouloir prévenir les desseins de la Providence. Voilà bien enfin le caractère de la véritable vertu, dont on a dit : « Prenez-la, laissez-la : elle est toujours la même. »

C'est un mystère difficile à comprendre et à expliquer que cette paix divine qui surnage dans l'âme des saints, au-dessus de toutes les tentations et de toutes les misères d'ici-bas. Il est nécessaire, dans ces moments d'angoisse suprême, que la foi soit assez vive pour ne laisser aucun doute sur les intentions du Maître qui châtie, que le désir des biens éternels soit assez fort pour faire embrasser avec courage et action de grâces les amertumes et les tristesses qui doivent en assurer la possession. Il faut surtout que l'âme se soit accoutumée à comparer la courte durée de ces peines et la fragilité de tout ce qui passe avec ce poids éternel d'une sublime et incomparable gloire qu'elles opèrent en nous.

C'est à ce prodigieux degré d'humilité, d'abnégation et d'aquiescement en Dieu que la grâce avait fait arriver le Curé d'Ars, et la force qu'elle lui communiquait est d'autant plus admirable que la violence et la continuité de ses douleurs étaient de nature à l'abattre davantage, et que sa sensibilité exquise, son extrême délicatesse, sa grande défiance de lui-même, les lui rendaient plus vives et plus pénibles à supporter. Mais au contraire, jamais son cœur n'était plus haut et plus ferme qu'aux heures où sa volonté se courbait plus humblement sous les coups redoublés qui l'accablaient. Comme sa confiance n'avait pour fonde-

ment que Dieu seul, rien de ce qui lui arrivait de la part des hommes ne pouvait en ébranler la solidité. Cette expérience de l'injustice des créatures devint comme un lien de plus entre son Créateur et lui ; il y puisa de nouvelles forces pour le servir et pour l'aimer. A mesure que tout lui manquait dans le monde, il se perdait avec un abandon plus absolu et de plus suaves délices dans le sein de cet Être adorable qui a des tendresses secrètes pour l'âme affligée, et se plaît à lui faire éprouver, d'une manière aussi sensible qu'efficace, les douceurs de sa présence. L'Esprit-Saint l'a dit : « Le Seigneur est près des cœurs brisés par la tribulation¹. »

Il ne paraît pas en effet que, dans le temps qu'il souffrait ainsi des fureurs conjurées du monde et de l'enfer, Notre-Seigneur l'ait abandonné, comme cela est arrivé à quelques saints personnages, notamment au P. Surin, dont M. Boudon rapporte qu'au milieu d'épreuves de ce genre, il voyait encore, par-dessus, Dieu qui lui était contraire, et qui, après s'être servi de toutes les créatures pour l'affliger, voulait encore le frapper de sa main. « Je n'ai jamais été si
« heureux, disait au contraire M. le Curé d'Ars : le
« bon Dieu m'accordait tout ce que je voulais. » On n'en a jamais pu savoir davantage ; mais, à la manière dont il parlait de cette époque de sa vie, on

¹ Ps. xxxiii, 19.

est autorisé à penser que ce fut celle où le Ciel le favorisa des grâces les plus extraordinaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que ce fut celle où le pèlerinage s'accrut au delà de toute proportion. Plus on attaque la sainteté, plus on la met en relief. On commença à venir de tous les pays, et des pays les plus lointains, à cet homme perdu, à cet ignorant, à ce fou, à cet hypocrite, pour lui découvrir ce qu'on avait de plus secret dans la conscience, pour le consulter dans les situations les plus difficiles, pour se recommander à ses prières. C'était à qui le verrait le premier, obtiendrait de lui un conseil, une lumière, une décision, la promesse d'un souvenir devant Notre-Seigneur ; lui, de son côté, a souvent déclaré qu'il obtenait de Dieu et des hommes tout ce qu'il souhaitait. Ses grands miracles et ses grandes œuvres, alimentées par de grandes aumônes, datent de là.

Après avoir vu s'amonceler, sur cette douce et chère existence, tant de sombres nuages, il serait intéressant de savoir par quels moyens Dieu mit fin à la tourmente et dissipa l'aveuglement de ceux qui s'étaient laissé tromper ; mais cette action directe et souveraine de la Providence, qui opère le triomphe surnaturel du bien, n'est pas toujours visible ; le plus souvent Dieu cache sa main.

Hâtons-nous aussi de le dire : les passions soulevées contre le plus inoffensif et le plus vertueux

des hommes fermentaient à l'ombre et au loin. Il n'était pas possible de l'insulter en face ; la touchante sérénité de son visage et la transparence de son regard faisaient tomber le soupçon. La foule de ses admirateurs se recrutait chaque jour parmi ceux qui étaient venus à Ars avec l'intention de railler et de blasphémer. Lorsqu'on n'a contre soi que des ennemis passionnés et méchants, on désespère de voir s'éteindre la haine, et l'opposition s'affaiblit ; mais quand des âmes droites et sans fiel laissent égarer leur jugement par d'injustes préventions, il est permis de croire que l'ascendant d'une vertu toujours semblable à elle-même finira par les ramener à l'équité. Depuis huit ans que durait cette épreuve, on n'avait jamais vu M. Vianney descendre de ce degré sublime de résignation où il n'est donné qu'à un saint d'arriver et de se maintenir. A peine avaient-ils contemplé de près ce spectacle que les détracteurs de la veille devenaient les amis du lendemain. Le clergé surtout a été remarquable dans ce retour. Le prêtre peut se laisser influencer par des sentiments humains ; il ne résiste pas à la vérité, quand elle se dégage des ombres qui l'enveloppent. Ainsi, tous les curés du voisinage, tous ceux du diocèse, furent bientôt gagnés à l'homme qu'ils avaient contredit ; s'ils ne donnèrent pas l'exemple d'une confiance aveugle et empressée, ils donnèrent, ce qui vaut mieux, celui

d'une confiance éclairée et persévérante. Le simple cours des choses devait donc amener le terme de ces odieuses persécutions. La justice allait se retrouver pour notre Saint dans l'excès d'injustice avec lequel on le traitait. C'est la victoire promise à l'humilité, cette force miraculeuse de la faiblesse.

Dieu n'envoie l'épreuve que pour opérer la mort : quand les dernières traces de la fragilité humaine ont été ensevelies dans cette mort bienheureuse, le but de Dieu est atteint, et il met fin à l'épreuve.



CHAPITRE V

Maladie de M. Vianney et sa merveilleuse guérison.

M. Vianney se livrait à un travail et à des mortifications qui auraient usé la vie de plusieurs hommes. Depuis longtemps déjà il était évident qu'il ne se soutenait que par miracle. « On me parle des choses merveilleuses qui se passent à Ars, disait un homme du monde, je ne doute pas de la puissance de Dieu : elle est aussi grande au XIX^e siècle qu'à l'époque de l'établissement du christianisme. Je suis convaincu que les prières du saint prêtre qu'on y va voir, peuvent obtenir des guérisons surprenantes, miraculeuses même ; mais pour croire ici à la présence du surnaturel, je n'ai pas besoin de tout cela. Le grand miracle d'Ars, c'est la vie si pénitente et si laborieuse du Curé. Qu'un homme fasse ce qu'il fait, le fasse tous les jours sans se lasser et sans arriver au bout de ses forces, voilà ce qui me surpasse ! C'est à mes yeux le miracle

des miracles. » Combien d'autres voix autorisées sont venues fortifier ce témoignage !

Il sembla pourtant que ce miracle allait cesser. Plusieurs fois déjà la santé de M. Vianney avait fléchi et donné de sérieuses inquiétudes. Il avait, à son arrivée à Ars, payé son tribut à l'insalubrité de la Dombes. La fièvre endémique qui résulte de l'humidité du sol, dans ce malheureux pays, était venue plusieurs fois le visiter. Depuis lors, il ne s'était jamais remis parfaitement.

La vie mystique donne la prépondérance à l'âme sur le corps. Par elle, les facultés qui mettent l'homme en rapport avec les objets créés s'affaiblissent, et celles, au contraire, qui le rattachent à Dieu deviennent plus fortes et plus actives. L'âme se retirant du monde extérieur se recueille en elle-même ; elle se soustrait ainsi à la puissance de ces courants qui emportent dans leur direction tout ce qu'ils rencontrent sur leur passage, comme le magnétisme emporte les courants de l'aiguille aimantée. Cette rénovation complète de la vie ne peut se produire sans douleur.

« Dans l'état ordinaire, dit Görres, l'âme se trouve comme mêlée à la chair, en sorte qu'elle ne peut agir dans toute la plénitude de son énergie ; mais dans l'état mystique, chacune de ses puissances est dégagée de l'élément corporel qui lui sert d'organe ; elle le domine au lieu de lui être assujettie.

Chaque organe, à son tour, est transporté dans une région plus haute; il se rapproche davantage de l'âme; il acquiert par ce voisinage une nature plus frêle et plus nerveuse, plus délicate et plus éthérée. Il résulte de là une disposition malade, parce qu'ici-bas l'homme ne peut monter à un degré supérieur sans acheter ce privilège par la souffrance ou par la mort¹. »

Les maladies de M. Vianney étaient fréquentes; il se passait rarement une année sans qu'il en eût quelqu'une. Il était sujet à des douleurs d'entrailles et à des maux de tête continuels. Catherine dit que souvent, lorsqu'elle voulait lui parler, il lui montrait du doigt son front avec une expression de souffrance indéfinissable. De cruelles infirmités survinrent bientôt.

Mais dans le temps que son *pauvre cadavre*, comme il l'appelait, était le plus torturé, son esprit était toujours libre, l'expression de son visage toujours calme et souriante, rien dans son humeur ou dans sa conversation ne trahissait ses douleurs même les plus vives. Il avait une constitution tellement forte et tellement mobile, que la guérison était aussi subite que la maladie. Au moment où l'on croyait qu'il allait succomber, il se trouvait tout à coup comme ressuscité par une puissance supé-

¹ *Mystique divine*, liv. III, c. II.

rieure. Le soir il était excédé ; on le voyait, le lendemain matin, frais, dispos, aller et venir comme s'il n'avait pas souffert.

Au mois de septembre 1842, il fut atteint d'une fluxion de poitrine : on eut quelques craintes, qui se dissipèrent promptement. « Grâce à Dieu, écrivait-on d'Ars, notre saint Curé n'en finit pas encore avec sa miraculeuse vie, et le voilà moins *mourant* qu'il ne l'était avant ses dernières souffrances, qui ont causé de très-vives alarmes à ses paroissiens. Sa conservation est regardée comme une faveur bien précieuse... Il ne veut plus, dit-il, prier pour le temporel, puisqu'on lui attribue les miracles opérés par l'intercession de sainte Philomène. »

« Je ne me trouble plus sur sa santé, disait le médecin ; elle relève d'un autre que moi, et quand je ne peux plus rien, CET AUTRE peut encore. Au moment où il semble qu'il va nous échapper, il reprend soudain et comme par enchantement de nouvelles forces. »

On était aux premiers jours de mai de l'année 1843. La foule était plus grande qu'on ne l'avait encore vue. Seul et sans auxiliaire, M. Vianney succombait sous le poids de cet écrasant concours. Il avait coutume de monter en chaire, chaque soir du mois de Marie, et d'adresser la parole aux fidèles rassemblés. Le troisième jour, il se trouva si mal, au milieu de son exhortation, qu'il fut forcé

de l'interrompre. Il essaya d'une lecture et ne put l'achever; il commença la prière, la voix et les forces lui manquèrent tout à fait. Il descendit de chaire à grand'peine et se mit au lit. Comme il arrive après des efforts excessifs, le premier instant de repos fut celui d'un perfide abattement : presque aussitôt les symptômes les plus graves se manifestèrent.

Les fragments de lettres qu'on va lire, et qui donnent de si intéressants détails sur cette maladie, sont empruntés à la correspondance d'une famille qu'il ne nous appartient pas de louer, mais dont le moins que nous puissions dire est qu'en succédant à mademoiselle d'Ars, elle l'a remplacée dans son amour de Dieu et de l'Église et dans son dévouement à M. Vianney.

• Ars, 6 mai 1843.

« ... Notre saint Curé est malade, malade à nous faire penser que sa couronne est prête et que les cieux vont s'ouvrir pour lui. Je ne puis vous peindre la consternation et les larmes de toute la paroisse. Il est au lit depuis trois jours. Il m'a permis d'approcher de son pauvre grabat. J'y ai vu un saint sur la croix, avec tout le calme des cieux peint sur sa figure souffrante. Il m'a dit qu'il allait commencer sa préparation à la mort. M. des Garets ne le quitte presque pas. Le bon Curé l'a revu avec plaisir. Il a eu assez d'empire sur lui pour lui persuader de laisser échanger la paille, ou plutôt la planche, sur laquelle il était couché contre un matelas... Le docteur

juge la maladie extrêmement grave. Nous avons bien peur !... Je ne puis vous dire jusqu'à quel point cette perte sera désolante pour tous. C'était notre saint, notre ange, notre gloire, notre consolation, notre égide, notre espérance, notre appui... Aussi toute la paroisse est en larmes et en prières. Ces prières seront-elles exaucées?... »

Cette touchante lettre fut suivie de plusieurs autres, qui seront lues avec le même intérêt.

« Ars, 10 mai.

« Je suis bien certaine que vous avez tous compris notre affliction, et qu'une pieuse sympathie vous associe aux vœux et aux prières qui s'élèvent vers le ciel avec une telle abondance de larmes et une si grande exaltation de désir, que la bonté de Dieu doit se laisser fléchir, ce me semble. J'ai toujours peur cependant que la lutte entre nos prières qui demandent la vie et les vertus qui méritent la gloire soit par trop inégale, et qu'une grande joie se prépare dans le ciel par l'événement qui causera une si profonde douleur sur la terre.

« Vous ne pouvez vous faire une idée du spectacle attendrissant et religieux sans cesse présent devant nous, depuis la maladie du saint homme : les larmes, les sanglots, les prières, cette église qui semble déserte sans lui, et qui, cependant, se remplit sans cesse d'une foule éplorée qui supplie du cœur, de la pensée, enfin par tous les actes d'une confiance naïve et d'une touchante piété... Des cierges brûlent à tous les autels, les chapelets sont à toutes les mains. Les premiers jours, on fut obligé de mettre des gardes à la porte de la cure, pour retenir une foule indiscretement empressée qui demandait à le

voir encore, à recevoir une dernière bénédiction. On ne put calmer cette ferveur qu'en avertissant du moment où le Saint, se relevant sur son lit de douleur, donnerait une bénédiction générale...

« C'est vraiment un sentiment bien profond et bien indéfinissable que celui qui remplit nos âmes depuis quelques jours. Je comprends maintenant la tristesse des apôtres, lorsque le Seigneur leur annonça qu'il allait les quitter. Il est consolant d'assister à ces manifestations touchantes de la vénération et de l'amour qu'inspire une vertu si exceptionnelle. C'est une grande leçon pour mes fils, si Dieu m'accorde la grâce de la graver à jamais dans leur mémoire, et si, dans les dernières années de leur vie, ils peuvent se reporter au moment sublime où, entourant le lit de souffrance de leur saint pasteur, ils ont vu tout ce que le ciel fait dès ici-bas pour ses élus... Ils l'ont entendu répondre aux questions qui sont adressées aux prêtres, quand on les administre, par des exclamations d'amour et de foi qui disaient toute sa vie. Ils l'ont vu s'élançer pour ainsi dire au-devant du Dieu qui venait le visiter. Ils ont vu tout cela, il me semble que je dois en bénir le ciel et espérer pour leur avenir. C'est un rayon du Thabor qui éclairera leur vie; c'est une douleur du Calvaire qui leur donnera force, confiance et espoir... »¹

¹ Des deux jeunes gens dont il est ici fait mention, l'ainé, Eugène, est mort consolé et fortifié par le Curé d'Ars, après une longue maladie, pendant laquelle il édifia sa famille par sa patience angélique, sa soumission filiale à la volonté de Dieu, et le généreux sacrifice d'une vie de vingt ans. Le second, Joanny, objet des prédilections de l'homme de Dieu, fut blessé mortellement cinq mois après, au premier assaut de Sébastopol. Il avait écrit aux siens, quelques jours auparavant : « S'il m'arrive malheur, vous pouvez être persuadés et dire à tous ceux qui m'ont connu, que ma dernière pensée aura été pour Dieu »

« Le saint homme a lu le chapitre de l'Ecclésiaste qui recommande d'obéir aux médecins, en sorte qu'on trouve en lui une docilité parfaite à toutes leurs prescriptions. Aujourd'hui, quelque amélioration a été signalée dans son état : la nuit a été moins fiévreuse, moins agitée. Dieu veuille être pour nous!... »

Pour donner une idée de l'intérêt qu'inspirait l'état du saint Curé dans un grand nombre de familles chrétiennes, à une grande distance d'Ars, nous citons la réponse qui fut faite à ces lignes :

« Afin de satisfaire l'intérêt général de toute la maison, je t'ai lue, hier soir, à la prière. Et ici comme à Ars, tu aurais vu couler les larmes, et les têtes s'incliner sous cette bénédiction touchante donnée par le saint et bon pasteur à son troupeau désolé. Je comprends votre affliction, vos regrets, vos vœux : tous retentissent dans mon âme. Et pourtant ma bouche n'ose demander à Dieu de retarder l'heure de la récompense, d'éloigner de ce front vénérable la couronne prête à l'orner, de refuser encore pour quelque temps la palme du triomphe aux mains qui ont si vaillamment combattu... Il me semble que le saint homme nous adresserait le doux reproche de l'âme exilée à sa mère : « Qu'avez-vous fait, ma mère ?... » Le ciel

« et pour ma famille... » Un de ses compagnons d'armes écrivait de lui : « Toujours sur le chemin de l'honneur, il ne prenait du plaisir que ce qu'il fallait, et du devoir tout ce qu'il pouvait. » M. Vianney pleura en apprenant sa mort.

¹ Allusion à la jolie légende d'une jeune fille morte que les prières de sa mère avaient rappelée sur la terre, et qui s'y consumait de nostalgie céleste.

s'ouvrant pour lui, et nous demanderions qu'il lui fût encore fermé? Dans l'extase de ses pieux transports, il avait entrevu sa place de gloire et de félicité, et nous voudrions le ramener à celle de misère et de souffrance qu'il occupait ici-bas?... Déjà il s'était écrié : « Seigneur, « il fait bon ici ! » et nous échangerions ce cri d'amour et de béatitude contre le gémissement du roi prophète : « Hélas ! que mon exil est long ! » O mon enfant, je n'en ai pas le courage. Je pleure avec vous ; je sens avec amertume l'étendue de votre perte ; je vois avec douleur s'éteindre cet astre de vertu, de piété, qui brillait avec tant d'éclat au milieu des ombres de la mort, cette vie surnaturelle, dégagée des sens, de la matière, au milieu d'un monde incroyant et matérialiste. Je regrette vivement l'influence salutaire qu'exerçait au loin le spectacle extraordinaire de foi et d'ardeur religieuse qui se manifestait autour de lui ; mais je n'ose, je l'avoue, demander la prolongation de ces jours laborieux qu'une éternité bienheureuse réclame. J'adore les desseins de Dieu toujours admirables dans ses saints, et j'ai la ferme confiance que celui-ci vous sera conservé ou enlevé, selon que son existence terrestre ou sa glorification céleste vous seront plus avantageuses. Hélas ! si vous le perdez ici-bas, ne le retrouverez-vous pas plus puissant encore là-haut ? n'êtes-vous pas bien convaincus que les entrailles de sa charité se dilateront encore avec son bonheur, et qu'il en jaillira sur vous des flots de bénédictions et de grâces ?

« Cette persuasion ne m'empêche pas de partager vivement, profondément votre peine, votre douloureuse anxiété, d'unir mon admiration et ma tendre sympathie au concours qui assiège ce sanctuaire tout parfumé de l'odeur de sa sainteté, d'espérer même que nous le reverrons encore à l'autel, médiateur entre le ciel et nous,

offrant avec le sacrifice par excellence celui de son retour à la vie. Oui, je l'espère. J'avais craint d'abord qu'il ne vous fût enlevé promptement. Il me semblait que ses forces, exténuées par les travaux et l'austérité de sa vie, devaient succomber au premier choc. Mais puisque la lutte se prolonge, il faut que ce corps débile recèle encore des ressources que l'on n'eût pas soupçonnées. Espérons donc, espérons... Et si le ciel l'emporte sur nous, s'il reprend un trésor qui lui appartient bien plus qu'à la terre, louons, bénissons le Seigneur. « Car des transports de joie et des cris d'allégresse auront été entendus dans les tentes des justes. »

« Du fond de ma petite paroisse, écrit à son tour M. l'abbé Renard, j'eus bientôt appris cette triste nouvelle. Je partis sur l'heure même pour Ars. A mon arrivée, j'eus le bonheur d'embrasser le saint prêtre; je le trouvai dans un tel état de faiblesse que sa mort me parut imminente. « Vous voulez donc nous quitter, monsieur le Curé? lui dis-je avec émotion. — Je vous laisserai mon corps, et mon âme ira là-haut, me répondit-il en me montrant le ciel de sa main défaillante. » Il y avait dans l'expression de sa figure et de son geste, dans son regard élevé vers le ciel, quelque chose de sublime que je ne saurais rendre, mais qui me remua profondément. Je n'eus pas la force d'ajouter un seul mot; je sortis le cœur et les yeux pleins de larmes.

« Partout dans le village régnait un morne silence. La consternation était peinte sur tous les visages: on eût dit qu'il y avait un mort dans chaque maison. Les pèlerins erraient sur la place publique et autour de l'église comme un troupeau sans gardien, les regards tournés vers le presbytère pour étudier le moindre incident et recueillir

les moindres détails. Aussitôt que les garde-malades paraissaient, on se groupait autour d'eux : « Comment va le saint Curé ? comment va le bon père ? demandait-on avec anxiété. » Ils étaient là deux ou trois cents qui n'avaient pas fini leurs confessions commencées auprès de M. Vianney. Sur la réponse qu'il n'allait pas mieux, ils remplissaient l'église et redoublaient de supplications et de larmes, tâchant de faire violence au ciel et d'obtenir du Seigneur, par l'intercession de la sainte Vierge et de sainte Philomène, le rétablissement d'une santé si chère...

« Je ne dois pas omettre une circonstance qui me fit une vive impression. Pendant les quinze jours que je demeurai à Ars, je faisais au saint malade une visite quotidienne. J'étais toujours accueilli avec la même bonté, quel que fût son état de souffrance et de prostration. Un jour que je le quittais plus affligé qu'à l'ordinaire, la situation me paraissant tout à fait désespérée, je fus abordé dans la cour par une dame qui me dit les yeux en larmes : « Le saint Curé va donc mourir ! nous ne le verrons donc plus ! O Monsieur, que je suis malheureuse ! J'ai entrepris près de lui une très-longue confession : comment vais-je faire ? — Il faut vous adresser au prêtre que M. le Curé a fait venir pour le suppléer. — Je n'ai pas le courage de recommencer... Permettez-moi de me présenter à genoux sur le seuil de sa chambre, afin qu'il me voie et me donne sa bénédiction... »

De pareilles scènes se renouvelaient cent fois par jour ; leur répétition avait fini par fatiguer le saint malade, qui, à défaut de la voix, puisait dans sa charité expressive ce don de parler à ceux qui

le visitaient une langue sans mots, révélée par le cœur qui l'invente aux cœurs qui l'écoutent. Mais ces émotions continuelles le tuaient. Aussi M. Renard ajoute-t-il qu'il ne put, à son grand regret, enfreindre en faveur de cette dame la consigne sévère du médecin.

Dès le cinquième jour de la maladie, une consultation avait eu lieu. Reconnaisant dans les symptômes antérieurs et actuels de la maladie l'existence d'une pleuro-pneumonie à la base du poumon droit, en avant et en arrière, trois docteurs des plus accrédités du pays furent d'avis d'agir par de puissants réactifs, tels que potion stibiée, vésicatoires, frictions à l'huile de morphine, etc. La violence et la continuité de la fièvre leur firent craindre en outre que le délire ne survînt, et prescrire l'application de réfrigérants et de sinapismes. Ils défendirent, sous peine d'accidents très-graves, de faire parler le malade, et enjoignirent aux personnes qui lui donnaient des soins d'écarter de lui tout sujet d'émotion. En effet, le vénérable Curé éprouvait à chaque instant des faiblesses, des syncopes, des évanouissements. Il avait une si grande irritabilité nerveuse et la fibre si douloureusement impressionnable, que l'instituteur de la commune, M. Pertinant, son garde-malade ordinaire, dont le dévouement fut au-dessus de tout éloge, était obligé de se tenir caché derrière les rideaux du lit pour éviter de fa-

tiguer sa vue et de réagir sur son cerveau. Les personnes admises près de lui quittaient leur chaussure pour entrer dans sa chambre et pour circuler dans les pièces voisines. Cette précaution n'était pas dans l'ordonnance, mais les égards et la vénération l'inspiraient à ses nombreux visiteurs.

En face des éventualités redoutables que les prescriptions des médecins et leur diagnostic faisaient pressentir, le confesseur de M. Vianney, le respectable abbé Valentin, curé de Jassans, crut devoir presser l'administration des derniers sacrements, avant l'emploi d'un remède qui pouvait provoquer des vomissements. Cette résolution fut soudaine, et au même moment, — on ne peut pas dire par hasard : ce mot aurait moins de portée que jamais ; ce serait d'ailleurs méconnaître les sentiments de vénération et d'amour qui ne cessaient d'attirer ses confrères autour de son lit de souffrance, — au même moment, sept ecclésiastiques se trouvaient réunis pour donner une véritable solennité à cette cérémonie si solennelle par elle-même. Ces messieurs convinrent qu'ils y assisteraient seuls, et qu'on ne sonnerait pas les cloches pour ne pas augmenter le trouble et la désolation des habitants.

Le saint malade entendit cette conversation de son lit, et se retournant vivement vers la personne

qui était à ses côtés : « Allez faire sonner, dit-il ; ne
« faut-il pas que les paroissiens prient pour leur
« Curé?... »

Les cloches n'avaient pas fait entendre leurs longs et tristes tintements que déjà le village était sur pied. Ces sortes de nouvelles ont des ailes rapides. Tous auraient bien voulu accompagner le saint Viatique jusque dans la chambre du malade, entendre ses dernières paroles, recevoir sa dernière bénédiction, contempler une dernière fois ses traits vénérés, être témoins de sa joie, des ravissements et des transports d'amour avec lesquels cette âme si pure s'élancerait vers le divin Maître pour s'unir à lui dans un suprême et éternel embrassement, mais cette faveur ne put être accordée qu'à un très-petit nombre de privilégiés. La foule resta agenouillée le long de l'escalier, dans la cour et jusque sur la place, priant et répandant des larmes.

Lorsqu'on fit à M. Viannay les questions ordinaires, et qu'on lui demanda s'il croyait à toutes les vérités de notre sainte Religion, il répondit : « Je
« n'en ai jamais douté ; » s'il pardonnait à ses
« ennemis : « Je n'ai jamais, grâce à Dieu, voulu
« mal à personne. »

Le lendemain de cette grave et imposante cérémonie, le curé de Fareins célébrait la messe à l'autel de Sainte-Philomène. Dans le moment même, le malade que la fièvre n'avait pas quitté s'endormit

pour la première fois d'un paisible sommeil. « Je ne sais ce qui se passa, dit Catherine, mais depuis lors il a été de mieux en mieux jusqu'à son complet rétablissement. » La voix de tout le village, moins discrète que Catherine, prétend savoir ce qui s'est passé... C'est une opinion générale que sainte Philomène est apparue au serviteur de Dieu, et qu'il s'est dit, dans ce colloque mystérieux, des choses qui ont fait, jusqu'au terme de sa longue vie, la consolation du saint prêtre.

Voici sur ce sujet le témoignage de l'instituteur, qui, jour et nuit, était à son chevet :

« Notre saint Curé, se voyant réduit à la dernière extrémité, demanda une messe en l'honneur de sainte Philomène, à laquelle il s'était consacré par un vœu spécial. On fit appeler un prêtre voisin pour dire cette messe, et tout ce qu'il y avait à Ars d'étrangers et d'habitants y assista. Avant que le saint sacrifice commençât, M. le Curé me parut être dans l'attitude d'une personne qui s'effraye. Je remarquai en lui quelque chose d'extraordinaire, une grande anxiété, un trouble inaccoutumé. J'observai tous ses mouvements avec un redoublement d'attention; je crus que l'heure fatale était arrivée, et qu'il allait rendre le dernier soupir. Mais dès que le prêtre fut à l'autel, il se trouva tout à coup plus tranquille. Il me fit l'effet d'un homme qui voit quelque chose d'agréable et de rassurant. La messe

était à peine finie, qu'il s'écria : « Mon ami, il vient « de s'opérer en moi un grand changement... Je suis « guéri!... » Ma joie fut grande à ces paroles. Je restai convaincu que M. Vianney venait d'avoir une vision, car je l'avais entendu murmurer plusieurs fois le nom de sa douce protectrice, ce qui me porta à croire que sainte Philomène lui était apparue, mais je n'osai pas l'interroger. »

Nous croyons, comme tout le monde l'a cru, que cette guérison fut un miracle de la bonté divine. Et que ferait le céleste Médecin de son pouvoir de guérir, s'il n'en usait volontiers en faveur de ceux qui ne lui demandent la santé que pour mieux le servir? A compter de ce moment, le Curé d'Ars entra en convalescence. Ses forces revinrent rapidement, comme l'atteste la lettre suivante :

« Ars, 14 mai.

« Je viens vous donner des nouvelles de notre saint Curé. Voici deux jours que les médecins le trouvent beaucoup mieux, et, ce matin, un troisième est venu confirmer cette heureuse nouvelle. Nous jouissons d'autant plus de ce bonheur que nous étions loin de l'espérer. Nous en remercions le bon Dieu du plus profond de notre cœur. Si vous aviez vu la désolation dans laquelle la paroisse était plongée!... Si vous aviez seulement entendu l'écho des sanglots dont la petite église d'Ars retentissait depuis dix jours, vous comprendriez tout l'excès de notre joie. Comme on s'attendait à la mort de M. le Curé, on lui fai-

sait bénir des corbeilles pleines de médailles, de chapelets, de croix, d'images...

« Le vénérable malade est d'une docilité exemplaire : il prend tout ce qu'on veut ; hier il avait recommandé qu'on jetât son bouillon de poulet, mais son confesseur étant venu le gronder, il le prit sans mot dire.

« L'autre jour, en voyant toute la Faculté autour de son lit, il dit en riant : « Je soutiens en ce moment un grand combat. — Et contre qui donc, monsieur le Curé ! — « Contre quatre médecins. S'il en vient un cinquième, je « suis mort. »

« J'avais là trois ou quatre médecins, disait plus tard le saint Curé dans son catéchisme, voulant montrer le peu qu'est la vie et combien sont faibles et misérables les ressources de la science humaine contre les mystérieux décrets qui en ont marqué le terme, j'avais là trois ou quatre médecins *qui me regardaient mourir.* »

Les jours suivants amenèrent une grande amélioration dans l'état du malade. Le 17 mai, on écrivait :

« La bienfaisante influence des beaux jours serait fort utile à notre saint convalescent. Cependant ses forces renaissent avec une promptitude que ses médecins appelaient merveilleuse : « Dites MIRACULEUSE, leur répondit-il. » Il attribue sa guérison à l'intercession de sainte Philomène. Il disait très-gracieusement à ses docteurs : « Vous êtes les moyens dont Dieu s'est servi pour me guérir ; » et il parle souvent des soins qu'ils lui ont

donnés. Il exprime sans cesse une vive reconnaissance pour l'affection dont il a reçu des preuves si touchantes. Je le vis hier : il n'était ni plus maigre ni plus défait qu'avant sa maladie. Peut-être même ses traits offraient-ils moins l'empreinte de la souffrance. Toute sa conversation exprime le désir de reprendre promptement ses forces. Mais que veut-il faire de cette vie dont il a imploré la prolongation?... que veut-il faire des forces dont il implore le retour?... Voilà les questions qu'on s'adresse mutuellement avec une sorte d'anxiété vague et générale. Nous craignons maintenant de perdre par l'éloignement celui que le ciel a conservé à la vie ; et la joie de la guérison est fort troublée par de si pénibles appréhensions. Ce pauvre Saint a un désir extrême d'aller respirer l'air natal, prévoyant d'ailleurs que la piété et l'affection, dont il est ici l'objet, ne lui laisseront pas le repos dont il a si grand besoin. En vérité, ce saint homme torture le cœur de son troupeau de toutes les manières, et, sensible comme nous l'avons toujours connu, je ne puis croire qu'il se détermine jamais à nous laisser ainsi orphelins.

« Il parle de ses enfants avec l'attendrissement d'un père de famille qui bénit : « Il y a encore bien de la foi, » disait-il à Prosper. J'étais bien touché quand je voyais « les têtes grises de ma paroisse s'incliner près de mon lit « pour recevoir ma bénédiction. » Les témoignages d'affection continuent à lui être prodigués. Il faut presque des sentinelles pour arrêter le pieux empressement des paroissiens et des étrangers... On prie toujours, on loue, on bénit, on demande surtout de conserver dans la paroisse le pasteur bien-aimé... »

Monseigneur l'Évêque de Belley avait été informé par les habitants du château de la maladie

du saint Curé. Il faisait répondre par son vicaire général :

« Monsieur le comte,

« Vous dire l'affliction de Monseigneur et la mienne, en apprenant toute la gravité du mal de M. Vianney, serait chose difficile. Nous n'eûmes pas le courage, pendant quelques instants, d'ouvrir votre seconde dépêche, dans la crainte d'y trouver la nouvelle d'une mort précieuse aux yeux de Dieu, mais qui aurait plongé dans la consternation tous ceux qui vénèrent votre saint Curé et qui connaissent le bien qu'il opère dans les âmes. Le Seigneur est le maître de la vie et de la mort : il faut bien se soumettre à ses desseins, s'il veut placer maintenant dans le ciel un fruit mûr depuis longtemps. Mais je comprends combien la séparation sera douloureuse.

« En cas de mort, je vous supplie de vouloir bien nous réserver quelques-uns des objets qui ont été à l'usage de notre Saint. »

M. des Garets, maire d'Ars, écrivait, de son côté, au grand vicaire :

« Ma dernière lettre vous a annoncé l'amélioration survenue dans l'état de notre cher malade. Depuis lors, le mieux s'est soutenu et consolidé. La convalescence commence d'une manière plus satisfaisante qu'on n'osait l'espérer après une si grave maladie. Le médecin qui est venu aujourd'hui s'en est allé très-content. Il ne reste qu'une grande faiblesse ; avec beaucoup de soins et de prudence nous la ferons disparaître. Le Saint est très-docile, très-disposé à faire tout ce qui est nécessaire pour le rétablissement de sa santé. Il ne se plaint pas de notre

sévérité pour éloigner de lui ce qui pourrait le fatiguer et le faire parler. Les médecins ont exigé rigoureusement la séquestration presque absolue ; ils ont raison. Si l'on ouvrait sa porte à toutes les personnes qui veulent lui parler, il n'aurait plus un instant de repos, et le repos lui est absolument nécessaire. Je fais donc exécuter l'ordonnance des docteurs aussi exactement que possible, au milieu de la foule de paroissiens et d'étrangers qui implorent avec larmes et instances le bonheur de revoir un instant ce bien-aimé pasteur, de lui exprimer la joie que sa guérison fait éprouver. Il y a toujours quelqu'un près de lui, soit pour veiller à ses besoins, soit pour lui faire bénir les objets que la piété de ses paroissiens et des pèlerins lui adresse continuellement.

« Vous dire, Monsieur, l'intérêt et le dévouement de ses confrères, de ses paroissiens et des étrangers, est chose impossible. Les expressions manquent pour peindre un si bel hommage rendu à la vertu. Jamais calamité publique n'a été plus universellement ressentie par ceux-là même chez qui l'on avait soupçonné jusque-là de l'indifférence. La consternation était si apparente que plusieurs étrangers, arrivant dans la paroisse, crurent que M. Vianey était mort.....

« Je dois vous dire que depuis le commencement de sa maladie, notre saint Curé a manifesté le désir d'aller passer quelques jours dans son pays natal. Il sent, j'en suis convaincu, la nécessité d'un repos absolu, espérant de cette manière se rétablir plus promptement, et se mettre à même de reprendre le cours de ses travaux. Je ne le contrarie point sur cela, parce que j'ai l'espoir que cette absence ne sera pas longue. Je cherche seulement à éloigner ce moment autant que possible, afin qu'il puisse reprendre les forces nécessaires pour supporter le voyage, espérant un

peu que, s'il se sentait bien, il renoncerait peut-être à son projet. Il y tient pourtant beaucoup pour le moment, mais d'après ce qu'il m'a dit, d'après ce qu'il a dit à d'autres personnes, j'espère que ses idées ne vont pas au delà d'une absence de quelques jours, et qu'il reviendra bientôt au milieu de nous. L'intérêt, le dévouement qu'on lui a témoignés, doivent lui ôter, ce me semble, le désir de se séparer de son troupeau. »

On devine quel fut le plus pressant besoin du saint prêtre, dès qu'il se crut en état de se soulever et de faire un pas hors de son lit..., à qui sa première pensée, pour qui sa première sortie, et le premier usage de ses forces à peine revenues. Il y avait seize jours qu'il n'avait pas vu les tabernacles du Seigneur, seize jours qu'il n'était pas monté à l'autel pour y offrir la Victime sainte. Il avait cruellement souffert de cette incomparable privation, et il lui semblait que la défaillance de son corps n'était rien auprès de celle de son âme.

Le vendredi 19 mai, il se fit porter plutôt que conduire à l'église. Il tomba à genoux devant l'autel et s'abîma dans un sentiment d'interminable adoration, de gratitude et de conformité à la volonté du Maître qui l'appelait à vivre et à continuer ses travaux. Après avoir adoré Notre-Seigneur, il alla se prosterner dans la chapelle de sa *chère petite Sainte* et y pria longtemps avec une ferveur et une consolation admirables.

« Pendant huit jours, dit le bon instituteur, je conduisis moi-même M. le Curé à l'église, entre minuit et une heure. Il était si épuisé qu'il n'aurait pas pu attendre jusqu'au matin sans prendre quelque nourriture. Dès qu'il était entré, la cloche donnait le signal et toute la population accourait pour assister à sa messe. Au lieu d'être à l'Ascension, nous nous croyions tous, pendant cette semaine, transportés à la veille de Noël, et nous nous réjouissions dans le Seigneur en voyant notre vénérable Curé descendre du ciel, où il était si près d'entrer, pour reprendre parmi nous une nouvelle naissance. »

La première messe célébrée par le saint convalescent fut un grand événement dont nous trouvons le récit dans une lettre qu'on ne lira pas avec moins d'émotion que les précédentes.

« J'arrive de la paroisse. Nous espérions faire une visite à M. le Curé; il a fallu nous contenter d'un petit bonjour qu'il nous a donné d'une voix bien faible encore, tout fatigué qu'il était d'une station à l'église, où il va journellement depuis vendredi. Il a peut-être un peu abusé du commencement de retour de ses forces...

« Il faudrait tomber dans des redites pour vous exprimer la joie, le bonheur de toutes ses ouailles en le voyant rendu à leur amour. Plusieurs bonnes âmes ont passé la nuit du vendredi au samedi en actions de grâces, et samedi, à trois heures du matin, le saint Curé, assisté de son bon vieux confesseur, a célébré la messe à l'autel de la Sainte-Vierge.

« C'est bien dans ce moment-là que j'eusse voulu vous placer à côté de moi, et à côté de vous, voir tous ceux que j'aime. Ils auraient contemplé avec une émotion indéfinissable cette figure où se peignaient les souffrances et les tristesses de la terre, illuminée cependant des joies du ciel, mais de ces joies pleines de larmes, d'émotion et d'amour. Je vivrais des siècles que, pendant des siècles, j'aurais toujours devant les yeux l'image de ce saint homme renouvelant le sacrifice d'une vie qu'il recevait encore avec résignation, et, ce qui met le sceau à mon admiration pour lui, avec reconnaissance. Il a souhaité, demandé sa guérison : nous en avons des preuves certaines. Il ne trouvait pas ses jours encore assez pleins. Que dis-je? la pensée des jugements de Dieu le remplissait de terreur. Hélas! mon Dieu! l'âme se confond et tremblerait bien fort, si elle n'espérait obtenir une toute petite part dans la surabondance des trésors que le saint homme va amasser encore!... »

C'est là en effet ce que la première maladie de M. le Curé offrit de caractéristique, et que nous ne retrouverons pas dans la seconde : une profonde terreur des jugements de Dieu, une vive appréhension de la mort : « Non ! non ! s'écriait-il, non, « mon Dieu ! pas encore ! Je ne suis pas prêt à paraître devant votre tribunal redoutable... »

Les joies de ce monde ressemblent aux rayons du soleil de mars, qui se montrent un instant entre deux nuages. La paroisse d'Ars était encore tout entière à l'allégresse que lui causait le retour à la

santé de l'homme qu'elle avait cru perdre ; elle en jouissait comme l'avare du trésor qu'il s'est presque vu enlever, quand de nouvelles alarmes se répandirent tout à coup.

« Nous avons peur, grand' peur, écrivait-on le lendemain de l'Ascension, 26 mai, que notre saint Curé ne nous échappe et qu'il nous faille le pleurer vivant, après avoir salué avec tant de bonheur les joies de sa résurrection. Nous ne pouvons nous le dissimuler, le saint homme croit avoir fini sa journée de travail. Il s'était dit : « J'irai jusqu'à ce que je succombe. » Il a succombé sous le poids de sa mission. Il a demandé la vie pour lui, pour se préparer à la mort, dans le silence et la solitude. La vie lui a été rendue : et il lui semble qu'avec sa guérison le ciel lui a donné la liberté. Voilà ce qu'il pense, voilà à quoi il aspire. L'amour de ses paroissiens touche vivement son âme profondément sensible, et peut-être même veut-il se soustraire à une affection qui lui ferait éprouver quelque jouissance de sentiment trop humain... Je ne sais, mais ce que nous craignons, ce qui consterne la paroisse presque comme aux jours de sa maladie, c'est la pensée bien arrêtée qu'il a de nous quitter.

« Ainsi nous n'avons pas longtemps goûté en paix la joie de le voir rendu à la vie, et Dieu nous ménage une épreuve peut-être plus cruelle que celle que nous craignons, il y a quelques jours. Sur le tout, il faut se résigner même à voir un saint nous quitter, si Dieu le veut ainsi. Moïse, dans la solitude du Sinaï, priait avec une plus vive ferveur pour les Israélites. Mais, je vous le répète, nous ne savons plus parler que de nos craintes et que penser à la tristesse dans laquelle son départ

plongera cette paroisse si animée, si exceptionnelle, théâtre d'un spectacle d'édification qui s'offrait sans cesse aux yeux avec un nouveau degré d'intérêt, et qui parlait au cœur un langage dont on ne se lassait jamais.

« On nous disait souvent que nous étions trop fiers de notre Curé et que Dieu nous punirait de cette pieuse arrogance : on avait vraiment bien raison. Nous eussions dû mieux profiter de la grâce qui nous était donnée et ne pas la considérer comme un bien acquis... »

Et le surlendemain de la Pentecôte, 6 juin :

« Je viens d'entendre le premier petit discours de notre Curé : « Laissez les petits enfants venir à moi, » dit le Sauveur. C'est eux que son vénérable imitateur a appelés près de lui, en reprenant le cours de sa mission de zèle et de charité. Assis au milieu de cette troupe enfantine et innocente, il a fait entendre une voix faible, tremblante encore, mais plus pénétrée d'onction qu'avant ses dernières souffrances. Il regardait avec une douce satisfaction son auditoire attendri et heureux de le revoir et de l'entendre encore. Organe et envoyé de l'Esprit consolateur, il nous a parlé de cet Esprit qui embrase et vivifie notre être, qui seul peut combler les désirs du cœur, donner la paix à l'âme, et nous rendre heureux dès ici-bas.

« C'était, je vous assure, un discours que je n'eusse pas échangé contre les plus magnifiques conférences de nos plus fameux orateurs. Cette voix qui devait chanter l'*Alléluia* éternel, et qui fait entendre encore parmi nous des soupirs d'amour et d'espérance, ne dit-elle pas quelque chose qui ne sera jamais du ressort de l'éloquence ?

« Enfin, il est redevenu notre Curé, ce saint, cet homme admirable. Dans la profondeur de son humilité, il a courbé la tête sous le fardeau de sa mission apostolique, cherchant à se persuader que le renoncement à sa volonté suppléera la préparation à la mort pour laquelle il implorait repos et liberté : « Depuis l'âge de onze ans, disait-il, « je demande à Dieu de vivre dans la solitude : mes vœux « n'ont jamais été exaucés. »



CHAPITRE VI

Première suite de M. Vianney.

Nous venons de voir passer dans l'âme du Curé d'Ars un désir qui fut celui de toute sa vie, et plusieurs fois déjà nous avons surpris l'expression de la crainte que ce désir inspirait à ses paroissiens. Bientôt, ce qui n'avait été qu'une appréhension lointaine devint un malheur présent.

Après la guérison de M. Vianney, le pèlerinage avait pris une activité prodigieuse. Il semblait que la foule voulait se dédommager d'avoir été privée de son Saint par une recrudescence d'amour et de vénération, et par une impatience de le voir de jour en jour moins contenue. Dans toutes les lettres écrites à cette époque, on trouve les traces du mouvement dont nous parlons.

« Il y a toujours beaucoup d'étrangers et surtout d'ecclésiastiques. M. le Curé ne va pas mal. Il descend à l'église *avant minuit*. »

« Je suis arrivée ce matin pendant la messe d'un père capucin, et j'ai entendu une femme qui semblait rendre l'âme. J'ai vu la foule des pèlerins qui s'engouffraient dans la sacristie, au risque de n'y plus laisser un souffle d'air respirable. J'ai vu le saint homme en sortir plus pâle, plus maigre et plus exténué que jamais. On s'empressait autour de lui. Une femme lui a présenté son enfant dont les yeux couverts d'un bandeau faisaient appel à sa sainte compassion : elle ne lui a pas fait défaut. J'ai vu une douce et tendre pitié se peindre sur les traits amaigris de l'homme de Dieu. On lui apportait encore une pauvre petite fille de douze ans, privée de l'usage de ses membres. Un jeune homme épileptique, arrivé de Rome depuis peu, priait là, à côté, avec une touchante ferveur. En sortant, j'ai vu une partie de la foule qui nous dépossédait depuis quelques jours de notre église, s'emparer de toutes les voitures qu'Ars et Trévoux avaient pu fournir. Il est parti ce matin six diligences, sans compter les voitures particulières et les bonnes gens qui font à pied leur pèlerinage. En vérité, c'est une chose admirable et bien touchante que ce concours qui augmente sans cesse, et qui finira par dépasser les forces miraculeuses de notre pauvre Saint. Tout entier à sa mission, il y sacrifie la vie qui lui fut rendue, il y a deux mois. Il me semblait que j'exagérais lorsque je vous parlais de lui et de ses œuvres : maintenant je trouve en avoir dit trop peu. Le doigt de Dieu est admirablement marqué dans ce mouvement religieux : car c'est Dieu seul qu'on vient chercher auprès de cet homme si simple, si humble, si dénué de tout ce qui attire et éveille l'attention. . . . »

Mgr Devie, prenant en considération les fatigues excessives auxquelles une fois déjà M. le Curé

avait failli succomber, comprit qu'il était temps de le soulager. C'était tenter Dieu et lui demander des miracles que de laisser un homme seul aux prises avec un travail évidemment disproportionné aux forces humaines. Plusieurs fois M. l'abbé Raymond, curé de Savigneux, s'était offert à son évêque, et lui avait manifesté le désir d'être associé au ministère du saint Curé. Monseigneur, en acceptant cette offre et en donnant à M. Vianney un auxiliaire de son goût dans la personne du prêtre qu'il paraissait le plus affectionner, pensa qu'il le ferait renoncer à ses projets de retraite. Il se peut que cette circonstance ait au contraire précipité l'événement. Le Curé d'Ars, en effet, voyant à ses côtés un prêtre jeune et ardent, qu'il estimait valoir mieux que lui, crut qu'il pouvait enfin, puisqu'il laissait la paroisse en des mains plus habiles, chercher ce petit coin de terre inconnu où il avait rêvé depuis si longtemps d'abriter *sa pauvre vie*.

De tous les penchants de notre Saint le plus fort, le plus persévérant et le plus extraordinaire dans sa vocation, fut son attrait pour la solitude. Le temps de sa vie qu'il regrettait était celui où, petit berger, il fréquentait à la suite de son troupeau l'obscur et paisible vallon de *Chante-Merle*. Que de fois nous avons vu son visage s'illuminer, ses yeux se remplir de larmes à ce doux et tou-

chant souvenir ! « Que j'étais heureux quand je
« n'avais qu'à conduire mon âne et mes trois bre-
« bis ! Je n'avais pas la tête rompue comme à pré-
« sent. Je n'ai jamais prié Dieu tant à mon aise.
« C'était l'eau du ruisseau qui suit sa pente. »

Sans doute il y avait de l'intempérance dans cette aspiration : le démon s'en servait pour le tenter. Il en convenait. Mais enfin, l'excès même prouve la force du penchant que nous signalons. Cénobite par ce côté de sa nature, apôtre par tous les autres, c'est la grande contrariété dont il a souffert pendant tout le cours de sa longue carrière. Il mortifia son penchant, il le disciplina, il lui résista, mais sans le faire mourir ; et, durant sa vie entière, il eut à lutter contre le même entraînement.

Peut-être aussi, qui sait ? y eut-il là une disposition secrète et adorable de la divine Miséricorde. En sacrifiant son goût à l'obéissance, son plaisir au devoir, notre Saint avait l'intention de se vaincre à toute heure, de fouler aux pieds son esprit, son jugement, sa volonté propre. En suivant son attrait dans la mesure de sa vocation, il avait le moyen de rester un homme contemplatif dans la vie active, se faisant au dedans de lui-même une solitude vivante, une cellule portative ; et les continuels retours de son cœur dans cette thébaïde intérieure étaient une sauvegarde contre les envahissements de la foule au milieu de laquelle il était enchaîné

par son ministère. On n'y remarquait d'ailleurs aucun des signes par lesquelles se trahissent les faiblesses de la nature. Ce n'était ni de la misanthropie, ni du marasme, ni de la lassitude, encore moins l'horreur de la peine qui le poussait à la retraite. Dans cette pente de son âme, il y avait une nuance qu'aurait eu de la peine à saisir celui qui aurait moins connu les profondeurs de son humilité. S'il rêvait la Trappe et le désert, c'était autant pour débarrasser les autres que pour s'affranchir lui-même. S'il avait pensé qu'il pût être bon à quelque chose en ce monde, il serait resté ferme à son poste; mais il avait l'intime conviction qu'il n'était propre qu'à tout gêner; qu'il ne savait rien dire, ni rien faire à propos; qu'il était pour l'Église un fardeau inutile. Il résolut d'en finir, et le 13 septembre, on écrivait : « Notre saint Curé est parti. Il nous a quittés cette nuit, à une heure, quittés pour aller où ? On n'en sait rien, mais, ce qu'on ne sait que trop, probablement pour ne plus revenir. Hier soir, on disait dans la paroisse qu'il devait partir le lendemain. Nous ne pouvions le croire, et, ce matin, force a bien été de nous rendre à l'évidence, quand on nous a dit qu'il n'y était plus. Il a laissé pour M. des Garets une lettre conçue en ces termes :
« Mon très-respectable bienfaiteur, j'ai résolu d'aller passer quelques jours chez mon frère, afin que
« ce grand concours de monde diminue un peu.

« Je vous souhaite mille bénédictions spirituelles
« et temporelles pour tant de charité que vous
« avez eue envers moi. Vous aurez toujours une
« place dans mon souvenir reconnaissant, ainsi
« que toute votre famille. Recevez les vœux de
« mon cœur. Que votre respectable père daigne
« agréer tout ce que mon cœur est capable de lui
« témoigner. »

Voici sur ce mystérieux départ le récit de Catherine : « Ce fut dans la nuit du 11 au 12 septembre que M. Vianney, toujours pressé de se retirer pour ne plus être curé et pour se préparer à la mort dans les exercices de la pénitence, essaya de mettre à exécution la pensée dont il était tourmenté depuis longtemps : car je crois que ce ne fut pas une petite peine pour lui ni de courte durée. Il n'avait parlé de son projet à personne, excepté la veille au soir qu'il s'en ouvrit à sa maison de *Providence*, en nous recommandant le secret. Mais une personne du dehors qui se trouvait à la porte, par une permission de Dieu, entendit cette confidence et n'eut rien de plus pressé que de la répandre. Grande rumeur dans le village. On vint chez nous aux informations : on doutait de la vérité. Cependant on se tint sur ses gardes et on veilla toute la nuit. Tout à coup, entre une heure et deux heures, on aperçut une petite lumière et M. le Curé, qui sortait du presbytère par une porte de derrière. Une

troupe de personnes qui attendaient autour de l'église le moment où l'on ouvrirait, pour entrer, se mettent à courir; M. le Curé court aussi; on court après lui. . . Les uns veulent encore lui parler, d'autres lui faire bénir des objets de dévotion : il continue sa route sans y prendre garde. Il portait sous son bras quelques linges pliés dans un mouchoir de poche qui contenait aussi sa petite bourse. Il remit ce paquet à un jeune homme qui voulait l'accompagner. Mais comme ce jeune homme n'avait que ses habits de travail, il retourna chez lui pour s'endimancher un peu, et il n'atteignit plus M. le Curé que lorsqu'il arrivait à sa destination. Il fut remplacé par le fidèle Pertinant. Ils marchèrent à pied jusqu'à Dardilly, où était la maison paternelle habitée par François Vianney.

« Dans le choix de son itinéraire, M. le Curé fit comme lorsqu'il désertait: il chercha à dérober sa piste à ceux qui auraient été tentés de le poursuivre, et, laissant la route ordinaire, il fit un assez long détour par Neuville et Poleymieux. Quand il arriva, il avait les pieds meurtris et déchirés; il se trouva mal et fut obligé de se mettre au lit. »

Une lettre datée du 16 septembre complète cette relation :

« Je vous ai appris la fuite de notre saint Curé, le jour où elle a eu lieu. Depuis lors, nous avons même perdu les

espérances qu'il nous semblait permis de conserver, et nous avons acquis de fortes raisons de penser que le don de Dieu, que nous possédions depuis de longues années, ne nous sera point rendu. L'Évêque veut le conserver à tout prix dans son diocèse et ne refusera pas la demande qui lui a été faite de lui donner tout autre poste qu'une paroisse à gouverner. Le pauvre Saint espère fuir le concours et l'espèce de célébrité qui le poursuivait. Son humilité l'empêche de voir qu'il en sera obsédé, quel que soit le lieu qu'il choisisse pour être celui de sa retraite. Il n'y aurait de repos et de solitude pour lui qu'à la Trappe ou à la Grande-Chartreuse. Malgré la voix intérieure qui l'appelle dans une de ces solitudes, on croit encore qu'il y résistera, dans la crainte de déplaire à son Évêque. Tout ce que je vous dis, hors sa demande à Monseigneur qui n'est que trop positive, rentre dans le domaine des conjectures : malheureusement je les crois assez fondées. J'aurais des pages à vous envoyer sur le départ nocturne et si soudain de notre Saint, fuyant devant le peuple qui le poursuivait, qui s'attachait à ses habits en implorant une dernière bénédiction. Son cœur en était déchiré, et cependant il fuyait avec une rapidité que ses forces n'ont pu longtemps seconder. Souvent, perdant haleine il s'est assis au bord du chemin ; enfin, aidé de Pertinant et appuyé sur son bâton, après sept heures de marche, il est arrivé sans force et sans voix au milieu de sa famille. Son premier soin a été de renvoyer un brave jeune homme, qui l'avait atteint dans sa fuite, à *ce bon M. des Garets, qui devait être bien inquiet*. Mais rien de plus sur ses projets..... aucune espèce d'explication. *Le bon M. des Garets*, ne prenant conseil que de son zèle, et intervertissant les rôles de la parabole du bon pasteur à la recherche de sa brebis, a été bien vite sur les traces de son pasteur.

Il a fait dix lieues dans la journée, et cela, pour apprendre que M. Vianney était parti une heure auparavant, sans dire où il allait, ni combien de temps il demeurerait absent. Vous comprenez le chagrin du pauvre Prosper. Il lui a écrit, de Dardilly même, une lettre que le Saint doit y retrouver. J'en ai lu la copie, et si cette lettre ne peut ébranler la détermination de l'homme de Dieu, elle augmentera sans doute encore son affection pour celui qui l'a écrite. »

Voici cette lettre :

« Dardilly, 15 septembre 1843.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Curé, tout le chagrin que j'éprouve de ne pas vous trouver ici. J'étais venu avec un grand désir de vous voir, de recevoir encore de vous une bénédiction. Je voulais causer avec vous, vous faire part de mes projets, des moyens que je puis employer et que j'emploierai certainement, si nous avons le bonheur de vous conserver à Ars, pour empêcher les abus dont vous vous plaignez. Dieu me refuse cette faveur; il faut me résigner. Tout ce que je vous demande, mon cher Curé, et vous ne me le refuserez pas, j'espère, à cause de l'amitié que vous avez bien voulu avoir pour moi, c'est de ne pas prendre un parti avant de m'avoir vu et que nous ayons causé ensemble. Je reviendrai vous voir dans quelques jours, le plus tôt possible. Ne décidez rien encore. Vous avez besoin de repos, je le sais mieux que personne. Restez chez votre frère tout le temps qui vous sera nécessaire; mais n'oubliez pas votre pauvre paroisse d'Ars. Si quelques-uns vous ont causé de l'ennui, pensez que c'est le très-petit nombre, et qu'en général on vous est bien attaché. Pensez à toutes ces saintes âmes

que vous conduisez dans le chemin du ciel, à toutes celles qui s'en étaient éloignées et que vous y ramènerez. Pensez à votre *Providence* dont vous êtes l'âme et le soutien, et qui ne peut exister que par vous. Pensez enfin au bien de la Religion, que Dieu vous a appelé lui-même à soutenir et à glorifier....

« Quelle que soit la volonté de Dieu, ne m'oubliez pas, mon cher Curé, dans vos bonnes prières. N'oubliez pas ma famille, n'oubliez pas mon petit Joanny à qui vous aviez promis de faire faire sa première communion, ce qui eût été pour madame des Garets et pour moi une grande source de consolation et d'espérance, et pour notre enfant une grande bénédiction. N'oubliez pas votre troupeau désolé, qui, veuf de son pasteur, adresse au ciel des prières bien ferventes pour qu'il lui soit rendu, et que le bon Dieu vous ramène au plus tôt au milieu de nous.

« P. DES GARETS. »

On a su de M. le Curé que cette lettre lui avait fait impression, et qu'il l'avait lue plusieurs fois. Au reste, il n'avait pas quitté Dardilly, comme on avait lieu de le supposer. A peine installé chez son frère, il avait repris ses habitudes de vie pénitente et mortifiée. Après de courtes visites à d'anciennes connaissances, auxquelles il tenait à donner cette marque de bon souvenir, il n'était plus sorti que pour aller à la cure. Le jour où M. des Garets vint à sa recherche, prévoyant cette tentative dont il devinait l'objet et qu'il voulait esquiver à tout prix, parce qu'il doutait de son cœur et qu'il ne se sentait pas la force de résister à d'aussi touchantes sol-

licitations, M. Vianney prit le parti de disparaître le matin, sans dire où il allait; pour éviter qu'on eût recours à un mensonge, il avertit seulement son neveu d'avoir à répondre à ceux qui le demanderaient, qu'on ne savait pas où il était, bien qu'il se tint tout simplement caché dans une chambre au-dessus de celle où M. des Garets écrivait sa lettre.

Cependant, à Ars, dans la persuasion où l'on était qu'il avait quitté Dardilly, on continuait les perquisitions, et l'on se perdait en conjectures.

« Pertinant vient de partir, comptant marcher jusqu'à ce qu'il ait découvert M. le Curé. Le pauvre jeune homme est soutenu par une espérance que nous ne partageons plus. Cette fuite est l'exécution retardée d'un désir qui n'avait jamais quitté le Saint, désir qui, l'autre jour, ne fut pas assez puissant pour l'emporter sur son immense charité. Parvenu à une certaine distance de son église, il se retourna et vit toute l'œuvre de Dieu qu'il abandonnait. Il revint sur ses pas et rentra au confessionnal; il y resta les jours suivants, accablé par une foule contre laquelle il n'a jamais souffert de mesures répressives. Il a fui, non devant le travail qu'il accomplissait, mais devant celui qu'il ne pouvait faire. La paroisse est consternée. L'école des petites filles retentit de soupirs et de sanglots : déjà la moitié au moins s'est dispersée avec désolation. La foule des pèlerins s'est écoulée. L'église est presque déserte. De loin en loin, quelques pauvres filles prient devant un cierge allumé. Je ne puis vous dire la tristesse qui opprime le cœur à la vue d'un changement aussi complet! C'est un vrai passage de la vie à la mort... Nous

avons un chapitre de la Vie des saints mis en action devant nous chaque jour : maintenant la page est tournée, et on trouve dans cet événement un autre chapitre de ces conduites tout exceptionnelles, que souvent nous ne pouvons comprendre, mais que nous ne devons jamais nous permettre de critiquer. »

On répondait à cette lettre :

« Eh bien ! c'est donc chose décidée : le Saint a disparu, et probablement il ne viendra pas rendre l'existence à un pays qui ne vivait que de sa vie ! »

« Il ne faut pas juger les saints : leurs voies sont aussi incompréhensibles que la main qui les dirige. Si nous avons la téméraire hardiesse de soumettre aux faibles lumières de notre sagesse humaine quelques-unes de leurs démarches, peut-être trouverions-nous à blâmer, peut-être penserions-nous ici qu'il y a erreur de jugement d'abandonner, pour une perfection idéale personnelle, la grande œuvre que Dieu accomplissait par le ministère de votre Saint. Quelques années de pieuse solitude peuvent-elles se comparer à cette multitude innombrable de conversions, à ce retour à la foi primitive, à ce spectacle si admirable, qui devait réjouir le ciel et exciter les acclamations des anges ? Il y aurait beaucoup à dire sur tout cela, mais il vaut mieux se taire, courber la tête et adorer ; car l'intelligence divine l'a dit : « Vos voies ne sont pas mes « voies, vos pensées ne sont pas mes pensées.... et ce que « vous regardez comme une folie est à mes yeux la véri-
« table sagesse. » Abstenons-nous donc, et ne nous permettons pas de juger ici-bas celui qui, peut-être avant peu, assis à côté du Juge suprême, jugera les justices mêmes... Mais si un religieux respect interdit le blâme,

il n'interdit point le regret et la consternation : je conçois et je partage profondément l'un et l'autre. Cependant un petit reste d'espoir surgit encore dans mon âme, et j'éprouverai plus de joie que de surprise en apprenant que le bon Saint, touché des raisons et des sentiments qu'on lui exprime, s'est rendu à leur force combinée. Déjà les sages et chrétiennes observations de Prosper avaient eu la puissance d'arrêter ses projets; espérons qu'à lui est réservée la gloire de ramener au milieu de nous cet Élie qui n'a pas rencontré le char de feu pour accélérer sa fuite. Cette vie lui était pénible : comme Jésus, il succombait sous la croix qu'il s'imposait lui-même; ses pas étaient chancelants; force lui était de reprendre haleine. Une fois, en tournant ses regards sur Jérusalem, les pleurs de ses enfants l'ont attendri : il est revenu. Peut-être comprendra-t-il encore que c'est parmi eux que se trouve le Calvaire près duquel il doit vivre, sur lequel il doit mourir. Son divin Maître se cachait, fuyait dans le désert lorsqu'une trop grande foule le proclamait roi et publiait ses louanges; mais il reparaisait ensuite pour remplir sa mission de douleur et de miséricorde. »

Le 18 septembre, toujours même incertitude :

« Je vous remercie de la part que vous prenez tous à notre anxiété, à laquelle la tristesse et le découragement commencent à succéder, car il nous reste bien peu d'espoir. Le saint Curé se dérobe à nos recherches. Nous envoyons aujourd'hui encore à sa poursuite, mais sans trop d'espoir de le trouver. Il faut se résigner à tout en ce monde, même à la perte des faveurs du ciel. Heureux encore si l'on pouvait se dire qu'on les a mises à profit!... Enfin nous sommes bien inquiets et bien tourmentés.

Toute la paroisse s'enfonça la poitrine à grands coups de *mea culpa*. »

Nous citerons comme preuve de ce sentiment général les lignes que fit parvenir au saint Curé, dans sa retraite, le cabaretier du village. Il craignait peut-être de lui avoir déplu par la nature de son commerce :

« Monsieur, lui écrivait-il, je m'empresse de vous prier de ne point nous abandonner. Vous savez que je vous l'ai toujours dit, je le répète en ce moment du fond de mon cœur : s'il y a quelque chose dans ma maison qui ne vous convienne pas, je me sou mets entièrement à votre volonté. »

M. le Curé reçut aussi une lettre de Catherine ; la digne fille était seule dans le secret ; il ne lui cachait rien parce qu'il n'avait rien à redouter de cette âme façonnée à la plus douce et à la plus parfaite obéissance. Nul peut-être ne souffrait plus qu'elle des douleurs de la séparation, et cependant elle ne demandait rien au Seigneur, sinon que sa très-sainte volonté s'accomplît. Voilà comment on se forme à l'école des saints. Elle apprenait ensuite à M. le Curé qu'il leur restait encore *quinze petites* ; elle le conjurait, au nom du bon Dieu, d'avoir soin de sa santé, enfin elle l'informait des démarches réitérées de M. l'abbé Raymond auprès de Mgr Devie,

pour régulariser la situation. N'ayant pas trouvé le prélat à Bourg, il était allé jusqu'à Belley. Il en revenait avec deux lettres. Il y en avait une à l'adresse de M. des Garets, dans laquelle Mgr Devie lui disait :

« Dans le moment où j'ai reçu la lettre de votre bon et saint Curé, j'ai reçu également celle que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Je remets à M. le curé de Savigneux mes deux réponses. Je dis au bon Curé que mon désir est qu'il reste à Ars, malgré les motifs qu'il croit avoir d'aller ailleurs. J'espère qu'il se rendra à mes raisons. Cependant pour ne pas le heurter trop fort, je lui indique deux autres postes où je pourrais le placer. C'est en lui montrant des dispositions semblables que je le détournai du projet de s'éloigner d'Ars, il y a quelques années. J'espère un peu obtenir le même résultat. Vos instances, celles de vos paroissiens et des curés voisins contribueront, j'espère, à le fixer auprès de vous ; mais, dans tous les cas, il est persuadé aujourd'hui que je ne lui permettrai jamais de quitter le diocèse de Belley. Je croirais perdre un trésor. »

Le 19 septembre, on ne savait pas encore au juste, dans le village, ce qu'était devenu le saint fugitif. On croyait qu'il avait quitté sa famille :

« M. le Curé est dans une paroisse, près de Dardilly, qu'il a abandonné maintenant pour être un peu tranquille, car il avait presque autant d'étrangers qu'à Ars. Il est fermement résolu à rester dans le diocèse de Belley, mais

on croit qu'il ne reviendra plus à Ars. On cache autant qu'on peut le lieu de sa retraite pour qu'on n'aille pas le tourmenter. Nous sommes balancés entre la crainte et l'espoir. Le fidèle Pertinant vient de partir, muni d'une lettre pleine de sollicitations pour notre saint fugitif : nous le supplions de ne pas nous abandonner pour toujours. La paroisse est consternée. Dimanche, le chanoine des Garets a officié. Il a fait un charmant discours sur les vertus de M. le Curé. Tout le monde pleurait. On ne peut se faire une idée du spectacle désolé qu'offre notre pauvre petite église : elle qui était nuit et jour remplie de pèlerins, elle est maintenant déserte. J'y suis entrée hier ; il n'y avait que mademoiselle Pignaut et une vieille femme. La paroisse est silencieuse et inanimée depuis que le départ de M. le Curé a fait partir les pèlerins... Vraiment si on n'entendait pas sonner l'*Angelus*, on se croirait dans une paroisse de mécréants. »

Ars, en effet, n'était plus dans Ars. Ars, ou du moins son pèlerinage, était à Dardilly. M. des Garets y était allé le 14 : or, à partir du 15, M. Vianney ne prenant plus autant de précautions pour se cacher, les pèlerins qui avaient suivi sa piste et qui rôdaient aux environs, y affluèrent ; sa parenté la plus lointaine accourut aussi. L'humble maison des Vianney ne désemplassait pas. Le bon Curé fut obligé de demander des pouvoirs à l'archevêché afin d'entendre au moins les confessions qui avaient été commencées à Ars. On nous a fait voir la petite chambre haute où il a couché huit jours et où il donnait ses audiences. Dans la maison, on était

occupé aux travaux des champs. Une jeune belle-fille, restée seule, faisait l'office de concierge. Son oncle lui recommandait d'être bien accueillante pour tous les pèlerins, et de n'en laisser partir aucun sans lui offrir quelque rafraîchissement.

Le dimanche, le bruit de la présence de M. le Curé à Dardilly s'étant répandu dans Lyon, on vint en bandes nombreuses de cette ville où l'enthousiasme pour lui fut toujours très-vif. Un omnibus d'Ars apporta aussi son contingent. Bref, ce jour-là, nous a dit sa nièce, de qui nous tenons la plupart de ces détails, l'encombrement fut tel qu'on ne pouvait suffire aux devoirs de l'hospitalité, et qu'on ne dîna qu'après les vêpres. M. le Curé se mit à table avec toute sa famille et ne consentit à manger qu'une poire cuite, malgré les instances qu'on lui fit. En revanche il causa beaucoup, raconta bien des traits édifiants, et dit entre autres choses, en s'adressant à madame Fayolle, d'Écully :
« Voyez-vous, ma cousine, lorsque vous assis-
« terez des mourants, pour les fortifier et les dis-
« poser à aller paraître devant Dieu, ne cessez ja-
« mais de leur parler que vous ne les voyiez tout
« à fait trépassés; car voici ce qui m'est arrivé à
« moi-même, ces jours derniers que tous m'a-
« vaient condamné et laissé là, sans plus rien me
« dire, tant ils étaient persuadés que j'étais arrivé
« à ma dernière heure. J'étais donc dans l'attente

« du jugement de Dieu, lorsque le médecin dit,
« après m'avoir tâté le pouls : « Il n'a plus que quel-
« ques minutes à vivre. » Entendant ces paroles, je
« pensais en moi-même : « Dans quelques minu-
« tes tu seras devant Dieu ; tu y paraîtras les mains
« vides. » Puis, au souvenir de tant de personnes
« qui étaient à ma porte, venues de fort loin pour
« se confesser, me recommandant du fond de mon
« cœur à la sainte Vierge et à sainte Philomène :
« Seigneur, dis-je en moi-même, si je suis encore
« utile, ne me retirez pas de ce monde ! » Au même
« instant, je sentis ma vigueur renaître et toutes
« mes forces revenir. »

Cependant l'affluence augmentait toujours. C'est l'embarras des siens, en présence de ce concours d'étrangers, qui fit réfléchir M. le Curé et influa sur sa détermination. D'ailleurs M. Raymond était à Dardilly depuis le samedi, 16 septembre, résolu de mener à bonne fin sa mission, qui était de restituer au diocèse de Belley le trésor qu'il était menacé de perdre. Seulement le négociateur s'aperçut que cette victoire diplomatique serait vivement disputée. On n'eut pas plus tôt éventé ses projets d'enlèvement, qu'il se vit en butte à la méfiance universelle. Les habitants de Dardilly avaient complété de garder le Saint et de le demander plus tard pour curé. Dès le premier pas, l'abbé Raymond s'embarrassa dans cette trame savamment ourdie : il ne

rencontrait que des visages soupçonneux, il n'obtenait que des réponses dilatoires. C'est à peine si, à force de souplesse et de persévérance, en tendant tous les ressorts de sa politique, il put arriver le second jour jusqu'au Curé d'Ars.

Le résultat de l'entrevue fut un rendez-vous, pour le lendemain, chez un confrère du voisinage. Dès lors la partie était gagnée. L'abbé Raymond prit congé de M. le curé de Dardilly chez qui il était descendu ; celui-ci l'accompagna assez loin hors des confins de sa paroisse, pour être bien sûr que ce n'était point une retraite simulée, et qu'on n'avait pas à craindre, de la part du négociateur, un retour offensif.

Le lundi, de bonne heure, l'abbé Vianney alla réveiller son frère, lui fit part de son projet et le pria de l'accompagner. Ils se mirent en route, au petit jour, pour ne pas provoquer l'attention des habitants qui étaient sur le qui-vive. M. le Curé d'Ars était si accablé des efforts qu'il avait faits pour se rendre à Dardilly, qu'il lui eût été impossible de fournir la course à pied. Son frère fit seller un cheval qu'il conduisit lui-même par la bride jusqu'à l'entrée du village d'Albigny, où ils allaient. Là eut lieu la séparation. M. Vianney aborda seul l'abbé Raymond qui l'attendait, et, après avoir célébré la sainte messe, ils partirent ensemble pour visiter la chapelle de Beaumont, où Mgr Devie pro-

posait au saint prêtre de transporter sa résidence.

La route éprouva beaucoup le pauvre fugitif, qui avait peine à marcher, et les cahots d'un dur et mauvais véhicule, qu'on lui avait procuré, ne le fatiguaient pas moins. On passa devant une église ; le Curé d'Ars dit : « Entrons. » Les deux voyageurs s'agenouillèrent pour réciter une partie de l'office. Quand ils se levèrent pour sortir, ils virent, à leur grand étonnement, que l'église était pleine de fidèles, comme si on les eût appelés au son de la cloche. Alors, M. Raymond dit à son saint compagnon qu'il ne pouvait se dispenser d'adresser la parole à ces braves gens. M. Vianney se mit donc à parler ; et, chose étonnante, lui qui avait, depuis sa maladie, une voix si faible et si cassée qu'on avait de la peine à le suivre dans une simple conversation, il se fit entendre parfaitement à cette multitude, et il parla, au dire de M. Raymond, avec une puissance d'organe merveilleuse.

A quelque distance de là, ils s'arrêtèrent dans une cure voisine de Beaumont, pour y passer la nuit ; et, le lendemain, au point du jour, ils dirent tous deux la sainte messe dans le vieux et rustique sanctuaire de la Mère de Dieu. Ils faisaient ensemble une dévote action de grâces, lorsque M. Vianney, se penchant tout à coup à l'oreille de l'abbé Raymond, lui dit du ton le plus résolu : « Retournons à Ars. » On ne peut douter que ce ne soit

là une inspiration dont Ars est redevable à Notre-Dame de Beaumont. Le souvenir ne s'en est jamais perdu, et les habitants surent acquitter, par leur recours fréquent à Celle dont ils avaient éprouvé la bonté, leur dette de reconnaissance.

Une voiture fut bientôt prête. On la prit jusqu'à Ambérieux : là on n'était plus qu'à trois kilomètres de Savigneux. Dans cette dernière paroisse, pendant que le saint Curé se reposait et réparait ses forces, M. l'abbé Raymond dépêcha, à la hâte, sa domestique pour annoncer aux habitants d'Ars que leur bien-aimé pasteur allait leur être rendu.

En un instant, la population fut sur les portes et dans une inexprimable attente. On allait, on venait, on se croisait, on s'attroupait, on s'interrogeait : « Qu'est-ce que c'est? — C'est M. le Curé? » Ce mot eut bientôt fait le tour du hameau : ce fut une traînée de poudre. La place se couvrit de monde; les ouvriers quittaient leur travail; les batteurs de blé jetaient leur fléau; les femmes laissaient leur ménage... On avait échelonné sur la route des vedettes pour signaler de loin l'arrivée du saint homme, la foule se portait de préférence sur tous les points par où on s'attendait à le voir paraître. Enfin un grand cri s'élève : « Voilà le Saint! » On se précipite à sa rencontre : c'est à qui l'apercevra le premier; c'est un empressement, un mélange, une confusion inouïe. On ne

savait exprimer sa joie que par des pleurs ; on se jetait à genoux devant lui pour recevoir sa bénédiction. Plus il s'humiliait, plus les marques de respect redoublaient. Les uns lui baisaient les pieds, d'autres cherchaient à toucher sa soutane, la plupart fondaient en larmes et se recommandaient à ses prières. Il fit le tour de sa place, appuyé sur le bras de M. Raymond, et répandant des bénédictions. Quand il lui fut possible de s'arracher aux étreintes de la foule, il entra à l'église et fit la prière du soir devant toute la paroisse, trop heureuse de pouvoir encore s'unir à son pasteur dans un profond sentiment de gratitude, de louange et d'adoration.

Écoutons la narratrice qui nous a déjà fourni tant de précieux renseignements.

« Bénissons, louons le Seigneur ! Hier, à 5 heures du soir, toute la paroisse était encore sous le poids de la douleur ; on cherchait le Saint, que l'on croyait perdu pour nous. Un quart d'heure après, les cloches sonnent à grande volée ; tous les habitants d'Ars se rassemblent sur la place ; on s'empresse, on regarde, et on voit arriver, se traînant avec peine, le bon Saint qui s'appuie sur son bâton de pèlerin. Un prêtre seul l'accompagne. Chacun pleure, rit, crie, se presse autour de lui, l'étouffe de sa joie et de son bonheur. Pour lui il s'arrête, sourit à cette foule dans l'ivresse : « C'était donc tout perdu, dit-il ? eh bien ! tout est retrouvé. » Prosper est accouru, le Saint

l'a pris dans ses bras, avec le transport d'un père qui retrouve son fils. Il ne dissimule pas sa satisfaction. Il est content de la sainte Vierge qui lui inspira, hier, de revenir parmi les siens. Il est content de l'Évêque, qui a tout conduit avec une admirable condescendance pour lui et une grande bonté pour le troupeau désolé ; enfin il est content de ce pauvre troupeau qui a ouvert ses rangs avec tant de bonheur pour le recevoir. Les bonnes femmes pensaient que les cloches sonnaient toutes seules : personne n'était monté au clocher. Il est impossible de rendre tout ce que ce premier moment a eu de touchant, de simple et de religieux. J'aurais des volumes à écrire, et j'ai à peine le temps de remplir ces pages... J'ai vu un instant notre Saint retrouvé ; il y a vraiment de l'attendrissement dans ses yeux et dans sa voix. « Il y a, m'a-t-il dit, des consolations dans mon cœur. » Il est très-occupé d'une idée que lui a inspirée l'Évêque, celle de faire construire une chapelle à la *Providence*, qui pourra devenir par la suite une retraite pour lui.

« Au deuil de notre Église succède une immense allégresse. La voilà qui va reprendre son étonnante célébrité. Et qui est-ce qui la lui rend ? Ce n'est ni le talent, ni le savoir, ni l'éloquence, ni les charmes des formes extérieures, c'est l'éminente sainteté d'un pauvre prêtre, doux et humble de cœur. »



CHAPITRE VII

Des circonstances qui amenèrent la chute de la Providence.

L'épreuve est le creuset où Notre-Seigneur jette une grande âme qu'il veut former pour le ciel ; celle à laquelle la Sagesse éternelle avait résolu de soumettre son serviteur n'eût pas été complète si elle ne lui avait demandé que le sacrifice de ses joies d'apôtre, de sa réputation, de sa santé et de son repos. Il y avait longtemps qu'il était mort à toutes ces choses. Mais quand il s'agit de cette gloire du saint Nom de Dieu à laquelle on a voué sa vie, de l'établissement du règne de Jésus-Christ sur la terre, de ce qu'on croit être le bien, c'est alors que la volonté se retrouve. Et pourtant il faut qu'elle meure ; il faut que, sur ce point comme sur les autres, elle prononce le divin FIAT de la résignation, et que le saint, ne trouvant plus en lui de quoi vouloir, laisse Dieu vouloir, à sa place, tout ce qui est selon son Esprit.

Nous nous abusons souvent en donnant au Sei-

gneur ce qu'il n'exige pas de nous, tandis que nous lui refusons la principale chose, et, pour ainsi dire, la seule qu'il demande. Le point suprême de la perfection est de n'être plus, étant entièrement perdu dans la volonté divine : c'est ainsi qu'on est tout sans songer à l'être. Mais on n'arrive à n'être rien qu'à la condition de laisser se consumer tranquillement dans le creuset de l'amour jusqu'aux derniers vestiges de la volonté propre, et de ne pas repousser la main invisible qui frappe et qui détruit.

Si notre Saint avait jamais eu la tentation de repousser cette main adorable, c'est lorsqu'elle parut s'attaquer à sa maison d'orphelines. Il s'en rencontre peu, même parmi les meilleurs, de ces grands serviteurs de Dieu qu'aucune disgrâce n'aigrit, qu'aucun mécompte ne rebute, qui, ne cédant jamais ni à des entraînements ni à des découragements égoïstes, suivent, sans réfléchir, cette voie généreuse où l'on marche droit, les yeux et le cœur en haut, ne cherchant qu'au ciel, dans le regard du Maître, la direction, l'applaudissement et le secours.

Nous avons vu tout ce que Dieu avait fait jusque-là pour soutenir cette œuvre excellente : elle vivait sur les fonds secrets de la Providence, elle s'affermissait, elle faisait du bien. Soixante orphelines y trouvaient un abri, du travail, de tendres conseils, d'angéliques exemples. Si l'inspiration du Dieu de

charité a jamais été transparente dans une pensée humaine, assurément ce fut dans cette pensée. Ceux qui voyaient à l'œuvre les directrices de la maison, et dont l'intelligence ne s'élevait pas jusqu'à comprendre que le ciel un jour leur devrait des saintes, auraient dû convenir au moins que le monde leur devrait d'honnêtes femmes, et que c'est rendre service à la société que de préparer avec le rebut des corruptions humaines des mères de famille dont la calme vertu semble n'avoir jamais chancelé. Cependant, au lieu d'être encouragée et approuvée par les hommes, l'institution fondée par M. Vianney ne recueillait de leur part que la critique et le blâme. On y trouvait bien des choses à redire : l'entreprise était si nouvelle ! cette maison était si pauvre, sa physionomie si étrange, son organisation si bizarre, son régime intérieur si anormal ! la sagesse humaine et les règlements universitaires y étaient si scandaleusement foulés aux pieds !... Le bien, comme le royaume des cieux dont il est la préparation, souffre violence en ce monde. Cela même était pour le fondateur du petit orphelinat un gage d'espérance : il y voyait le cachet ordinaire des œuvres de Dieu : « L'essentiel, « disait-il, est de savoir que ce que l'on fait est « bien. Après cela, il faut laisser dire, et marcher en avant avec la prudence nécessaire. »

Mais le moment allait venir où les préventions

qui s'étaient lentement amassées contre cet humble asile devaient en amener la transformation. C'a été là peut-être l'épreuve la plus dure de la vie du Curé d'Ars. Dieu ne pouvait l'atteindre plus profondément et à un endroit plus sensible que par la destruction d'une œuvre où son zèle puisait un aliment quotidien, en même temps que son esprit y trouvait une agréable diversion à des travaux plus pénibles, et son âme une consolation et un repos. Dans toutes les circonstances difficiles et importantes, il mettait en prière ses chères petites filles, et toujours, a-t-il avoué depuis, il était exaucé: le cri de l'innocence et de la faiblesse est si puissant auprès de Dieu! Les directrices nous ont dit que M. le Curé demandait souvent des neuvaines à la *Providence* pour la conversion des pécheurs. On voyait, à la suite de ces neuvaines, arriver à Ars des avalanches d'étrangers. C'est ainsi que le pèlerinage s'est formé durant les années 1825, 1826 et 1827.

Il faut donc, pour comprendre cette dure épreuve, remonter d'abord à la volonté adorable qui, pour enrichir de nouveaux mérites l'âme d'un saint, lui impose les sacrifices les plus navrants et les plus incompréhensibles au sens humain. Voulant ôter à cette âme prédestinée jusqu'aux derniers vestiges de l'amour-propre, Dieu permit que les préjugés contre la pauvreté de cette maison se répandissent et s'enracinassent partout. On n'appelait pas cela de

la pauvreté : aux yeux du monde et de la société officielle de ce temps-là , c'était du désordre, de la mauvaise tenue, une intolérable hygiène, quelque chose enfin d'illégal... Que d'illégalités de ce genre n'y a-t-il pas dans l'Évangile ! Nous ne croyons pas aux pouvoirs humains la force de les supprimer.

A ces reproches, mis en circulation par les inspecteurs de l'Université soutenus de l'administration civile, le public faisait écho. Quelques-uns des habitants contribuèrent aussi, par un sentiment de vanité et d'orgueil mal entendu, à discréditer l'œuvre du saint Curé. Il leur répugnait d'envoyer leurs enfants en classe dans une maison où on élevait les pauvres. Toutes ces causes réunies devaient amener la nécessité d'un changement. Laissons ici parler Catherine. Jamais le langage de cette digne fille n'a eu un aussi touchant caractère de sincérité ; il revêt un charme de plus, quand on songe qu'elle a eu une part si grande et si personnelle dans le sacrifice :

« Le démon, jaloux du bien qui s'opérait dans cette maison de *Providence*, commença à faire son possible pour rendre les efforts du saint homme inutiles. Au dehors, c'étaient des calomnies sans fin. Il semblait qu'on ne pouvait supporter ces pauvres petites ; qu'elles étaient à charge à tout le monde ; les plus âgées surtout attiraient la malveillance et les méchants propos du public : « N'est-

« ce pas une honte, disait-on, de voir de grandes
« filles, qui pourraient si bien gagner leur vie en
« travaillant, n'être occupées du matin jusqu'au
« soir qu'à marmotter des prières? » — Ce n'était
pas vrai : la prière n'était pour elles qu'un délasse-
ment. L'oisiveté, le vagabondage et les vices aux-
quels on les avait arrachées valaient-ils donc mieux?
— Les maîtres et maîtresses venaient en foule
pour les louer. On plaçait bien celles qui avaient
passé dans la maison le temps suffisant ; mais on
refusait les autres, ce qui faisait murmurer et railler
à tout propos. Il est vrai, quelques filles, dont la
conversion n'avait pas été sincère, se sont trouvées
faibles et n'ont pas continué à donner le bon exem-
ple. Toutefois le nombre en fut bien petit.

« Ce n'est pas tout : des personnes de marque,
voire des ecclésiastiques, ont jugé que cette maison
devenait trop nombreuse ; qu'il ne convenait pas
que ce fussent des personnes séculières, dont le
travail mourrait avec elles, qui la tinsent plus
longtemps, mais une congrégation religieuse, qui
ne meurt pas, et qui perpétuerait la bonne œuvre.

« On disait encore que les filles chargées des
classes n'y entendaient rien ; qu'elles n'étaient pas
instruites. Cela était vrai jusqu'à un certain point ;
mais pour élever de pauvres domestiques, des cui-
sinières et des filles de peine, est-il donc néces-
saire d'en savoir si long? ne suffit-il pas de leur

apprendre à lire, un peu à écrire et à travailler?

Ces critiques, ces craintes manifestées de tout côté inquiétèrent le serviteur de Dieu. Il tenait beaucoup à sa *Providence*, mais il appréhendait que l'opinion qui s'était formée contre elle ne fût un grand obstacle à sa prospérité, qu'en voulant la conserver dans sa forme primitive, il n'entrât pas dans les desseins de Dieu, et que dans le cas où il cesserait de vivre, elle ne lui survécût pas. Y renoncer était pour lui un sacrifice immense, c'était renoncer à l'œuvre de son cœur. Cependant, tout considéré, il se décida avec son humilité habituelle à en céder la direction aux Sœurs de Saint-Joseph avec l'assentiment de l'autorité diocésaine. Au mois de novembre 1847, le grand vicaire du diocèse et la supérieure générale des Sœurs de Saint-Joseph, qui avaient été mandés à Ars, après quelques pourparlers rapides, passèrent un compromis et dressèrent un acte par lequel M. Vianney cédait à la congrégation de Saint-Joseph sa maison et sa chapelle.

L'âme qui a dissipé les nuages de l'orgueil sait que Dieu ne veut autre chose que son bien, et alors elle conclut que tout ce que Dieu donne ou permet dans cette vie, nous le tenons de son amour, pour notre sanctification, pour les besoins de notre salut et pour l'accroissement de notre perfection. Dès qu'un chrétien connaît ces choses, il reçoit avec

respect les mécomptes, les disgrâces, et toutes les pertes, cherchant seulement l'honneur et la gloire du Nom divin dans le salut des âmes. Tels sont les saints : inclinés devant Dieu, détachés d'eux-mêmes, résignés à tout, rien ne les surprend, rien ne les déconcerte, rien ne les abat. Tout ce qui leur arrive est un message de Dieu qu'ils reçoivent avec le même respect, un ordre de Dieu qu'ils exécutent avec le même empressement, une grâce de Dieu qu'ils bénissent avec le même amour. « Leur cœur est affermi, il ne se trouble pas⁴. » L'Esprit-Saint leur a enseigné la puissance auguste de cette parole : FIAT VOLUNTAS TUA ! Ils la comprennent quand nous ne faisons que la murmurer ; ils la mettent en pratique quand nous ne faisons que la comprendre. Que votre volonté soit faite ! c'est-à-dire : Faites, ô mon Dieu, que nous voyions en tout votre volonté ; qu'en tout nous la trouvions sainte et aimable, qu'en tout et toujours nous en désirions l'entier et pur accomplissement. Apprenez-nous non-seulement à nous y soumettre alors qu'elle contrarie le plus la nôtre, mais à l'aimer, à la prendre pour l'unique règle de nos actions et de nos pensées ! que nos desseins avortent, que nos plans s'écroulent, que nos joies périssent, que nos espérances soient anéanties ! C'est votre volonté,

⁴ Ps. cxi, 7.

Seigneur ! elle est juste, elle nous est bonne : soyez obéi, soyez glorifié, soyez béni !

« Lorsque ces choses arrivèrent, ajoute Catherine, la chapelle de la *Providence* n'était pas encore achevée : M. le Curé la faisait bâtir pour y dire la messe ; il avait l'intention de se retirer dans les appartements qu'il faisait construire à côté. Que Dieu soit béni de tout ! c'est lui qui l'a voulu ainsi, sans doute pour détacher davantage son serviteur de la satisfaction qu'il aurait eue, même en faisant le bien.

« Depuis quelque temps il songeait à assurer la perpétuité de son œuvre. Comme les premières directrices avançaient en âge, on avait choisi trois autres filles destinées à les seconder d'abord, à les remplacer ensuite. Elles vivaient dans la maison : deux d'entre elles allaient être mises en pension pour y recevoir une instruction plus soignée et devenir capables de rendre plus de services à l'œuvre ; l'autre, tailleuse de son état, aurait été chargée du travail. Il douta de l'opportunité de cette combinaison qu'il avait d'abord regardée comme excellente, quand il vit la manière peu favorable dont elle était appréciée. »

Le Curé d'Ars semble avoir eu le pressentiment des destinées de sa *Providence* et de sa transformation finale. Il avait dit une fois à Catherine : « Saint Joseph m'a demandé quelque chose,

« mais j'ai pensé qu'un autre le ferait après moi. » Sur quoi la bonne fille repartit : « Il faut bien faire ce que veut saint Joseph. — David, répondit-il, voulait bâtir un temple au Seigneur; il ne l'a pas fait : c'est Salomon qui l'a bâti. »

Cette conversation était-elle une échappée de vue sur l'avenir, une sorte d'intuition prophétique? En parlant de saint Joseph qui lui demandait quelque chose, M. Vianney faisait-il allusion à la congrégation de Bourg? le projet de lui céder sa *Providence* était-il en germe dans ces paroles? Quoi qu'il en soit, ce que l'on ne peut dissimuler, c'est que le saint Curé ne se rendit qu'à la dernière extrémité, lorsque des conseils qu'il devait respecter et ses propres réflexions exercèrent sur lui, par une permission de Dieu, une action telle qu'il finit par céder et faire la transformation jugée nécessaire.

Celui qui a la vraie et pure charité ne cherche pas le prochain pour lui, mais pour Dieu, et il désire lui rendre les services qu'il ne peut rendre à Dieu; car il comprend que Celui-là n'a pas besoin de nous qui se suffit parfaitement à lui-même, trouvant en soi la plénitude de son être et de sa félicité. C'est pourquoi, tout en travaillant avec zèle au salut du prochain, quand il a fait dans une sincère humilité ce qui dépend de lui et que l'état des choses lui permet de faire, il s'arrête, il ne s'obstine

point, il reste en paix ; il attend que les circonstances se prêtent à lui laisser faire un bien plus étendu, et ne prétend pas rendre à Dieu plus de gloire qu'il n'en demande.

Telles furent les raisons qui amenèrent le Curé d'Ars à convertir sa *Providence* en une maison d'éducation gratuite, œuvre très-utile et très-importante, mais qui répondait moins aux premières vues de son cœur : le bienfait ne s'étendait plus qu'à la paroisse, il avait voulu, dans le principe, qu'il s'étendît au delà. La douleur qu'il en ressentit fut très-vive : Dieu veut que nos sacrifices nous coûtent ; mais cette douleur resta sainte ; il ne mêla pas d'amertume à sa sainteté. Il savait goûter ce bien-être surnaturel que le Seigneur a renfermé dans sa croix dont il lui avait légué une si bonne part, et, comme saint Paul, il jouissait de ses souffrances. Accepter et s'immoler, c'est la loi souveraine ; c'est ce qui nous rapproche de Notre-Seigneur Jésus-Christ et nous unit à son divin Cœur ; l'humiliation s'y joint souvent ; alors la Croix est complète, et Dieu triomphe.

C'était ce que le Curé d'Ars voulait : le triomphe de Dieu dans la transformation de l'œuvre qu'il avait le plus aimée et qu'il ne cessa jamais de regretter. Bien des années après, s'ouvrant à une personne qui possédait sa confiance, à propos

d'un conseil qu'elle lui demandait, et qui avait quelque rapport à cela, il lui disait, avec sa figure souriante : « J'avais là soixante à soixante-
 « dix enfants ramassés dans les chemins de la
 « Dombes. Ces pauvres filles ignoraient les pre-
 « mières vérités de la religion : il y en avait qui
 « avaient fait leur première communion et ne sa-
 « vaient ni *Pater*, ni *Ave*, ni *Credo*. Il en est sorti
 « tant de religieuses, ajoutait-il, — un nombre con-
 « sidérable, — beaucoup d'excellentes domesti-
 « ques, de bonnes mères de famille. Le monde criait
 « contre les plus grandes, les traitant de fai-
 « néantes : ce sont celles qui ont donné le plus de
 « consolation. Je n'avais rien pour entretenir tout
 « cela que la Providence : elle ne m'a jamais fait
 « défaut. » Et il continua à parler un instant sur ce
 précieux abandon à la Providence qui n'est jamais
 trompé : « Que Notre-Seigneur, disait-il en finis-
 « sant, nous donne la joie du sacrifice ! jamais il
 « ne prouve son amour autrement que par les
 « souffrances. Il semble qu'il ne saurait parvenir à
 « son but sans cette voie : c'est la seule qui conduit
 « au ciel. Tout est bien si nous portons bien notre
 « croix. »

M. le supérieur des missionnaires et M. l'abbé Toccanier lui ont entendu répéter souvent : « Du
 « temps de ma *Providence*, j'avais soixante person-
 « nes à nourrir : les choses allaient un peu à la

« *bourdifaille*¹, mais l'argent venait de tous les
 « côtés ; j'en avais plus qu'il n'en fallait. Depuis
 « qu'on a voulu mettre de l'ordre, les sources ont
 « bien diminué. »

Dieu ne laisse jamais l'épreuve sans consolation. Le vénérable Curé d'Ars ne vit pas le bien sous la forme qu'il avait d'abord conçue, il le vit sous une autre forme. Sa *Providence*, devenue une école gratuite et un pensionnat, dirigés par les bonnes Sœurs de Saint-Joseph, dont la France entière connaît et admire aujourd'hui le dévouement, produisit parmi les jeunes filles d'Ars des fruits excellents qui adoucirent un peu ses regrets. Son plan avait été restreint, mais il était réalisé dans une partie essentielle. Dieu lui accorda le surcroît promis à ceux qui ne cherchent que son règne et sa justice en lui inspirant de fonder des missions. Il avait semblé, dans ses conseils adorables, lui enlever le moyen de sauver des âmes, et c'est, au contraire, qu'il préparait le salut d'un plus grand nombre. A côté des grands sacrifices il y a toujours de grandes bénédictions.

« Si le grain de froment ne tombe en terre, et s'il n'y meurt, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruits. » Cette mort féconde du grain

¹ M. Vianney se servait de cette expression familière, qui revenait quelquefois dans ses catéchismes, et qui fait partie du vocabulaire du pays.

de blé représente la transformation des âmes mortes à elles-mêmes, et dont la vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Cette mort vivante, c'est tout ce qui humilie, tout ce qui froisse, tout ce qui comprime le zèle, entrave les efforts, étouffe les généreux élans, tout ce qui amène enfin à n'être qu'un pur néant indifférent et inutile en ce monde. C'est l'inintelligente malignité des hommes, qui ne comprennent rien à nos meilleurs projets, qui s'attachent à nos plus belles entreprises pour les faire échouer ; c'est la sotte envie, la froide malveillance qui souffle sur nos rêves généreux et sur nos enthousiasmes ; c'est tout cet ensemble de faiblesses, de malentendus, de susceptibilités, de méfiances, d'ombrages humains, de passions basses et jalouses qui jettent sur la vie un lourd et froid linceul. Voilà le tombeau. Il faut y entrer avec Jésus-Christ, y mourir comme le grain de blé tombé en terre, en esprit de foi, de soumission et surtout d'impérissable espérance. On sort de là comme le Sauveur du tombeau, et, comme le grain de blé de la terre, plus vivant et plus fécond que jamais.

Le pèlerinage d'Ars en est la preuve.

FIN DU TOME PREMIER.

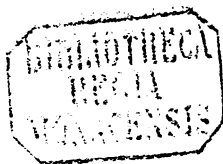


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.



LIVRE PREMIER.

Vie domestique de M. Vianney depuis sa naissance jusqu'à sa nomination à la cure d'Ars (1786-1818).

	Pages.
INTRODUCTION.	1
CHAPITRE I ^{er} . Naissance de J.-M. Vianney. — Sa première enfance.	7
CHAP. II. Jean-Marie berger. — Son amour de Dieu et des pauvres.	21
CHAP. III. Première communion de Jean-Marie. — Il est employé aux travaux des champs. — Ses dispositions à la prière et à la vertu.	34
CHAP. IV. Jean-Marie Vianney commence ses études chez M. le curé d'Écully.	51
CHAP. V. Le jeune Vianney enlevé à ses études par la conscription. — Sa retraite dans les montagnes du Forez.	69

	Pages.
CHAP. VI. Retour du jeune Vianney. — Il reprend ses études chez M. le curé d'Écully.	91
CHAP. VII. Entrée du jeune Vianney au petit séminaire de Verrières. — Son cours de philosophie.	100
CHAP. VIII. Le jeune Vianney commence son cours de théologie. — Nouvelles épreuves. — Son entrée au grand séminaire. — Sa promotion aux saints ordres.	111
CHAP. IX. M. Vianney est nommé vicaire d'Écully. — Sa charité et sa mortification. — Mort de M. Balley.	124

LIVRE DEUXIÈME.

Vie pastorale de M. Vianney depuis sa prise de possession de la cure d'Ars jusqu'à l'origine du pèlerinage (1818-1828).

CHAPITRE I ^{er} . Arrivée de M. Vianney à Ars. — Sa prière continue	137
CHAP. II. Débuts de M. Vianney à Ars. — Ses rapports avec ses paroissiens. — Mademoiselle d'Ars.	147
CHAP. III. Renouvellement de la paroisse d'Ars. — M. Vianney établit l'Adoration perpétuelle, la pratique de la fréquente communion, la prière du soir en public et les confréries.	164
CHAP. IV. Comment M. Vianney travaille à la réforme des abus, à l'abolition des danses et des cabarets, à la sanctification du dimanche.	185
CHAP. V. Comment M. Vianney pourvoit à la décence du culte et à l'ornement de son église.	211
CHAP. VI. M. Vianney signale sa piété pour l'érection de plusieurs chapelles.	220

	Pages.
CHAP. VII. Comment M. le Curé d'Ars aimait les âmes. — Ses travaux évangéliques au dedans et au dehors de sa paroisse.	233
CHAP. VIII. La Providence d'Ars. — De ses humbles commencements et de plusieurs miracles que Notre-Seigneur fit pour la soutenir.	265
CHAP. IX. La Providence d'Ars. — Des vertus qu'on y pratiquait	288
CHAP. X. Les Catéchismes de la Providence.	302

LIVRE TROISIÈME.

Vie héroïque de M. Vianney depuis la fondation de la Providence jusqu'à sa suppression (1825-1847).

CHAPITRE I ^{er} . Comment M. Vianney s'est fait saint par l'exercice de la pénitence et du renoncement à soi-même.	343
CHAP. II. Comment M. Vianney fut persécuté par les démons.	376
CHAP. IV. Comment les hommes contredirent M. le Curé d'Ars.	419
CHAP. V. Maladie de M. Vianney et sa merveilleuse guérison.	450
CHAP. VI. Première fuite de M. Vianney	476
CHAP. VII. Des circonstances qui amenèrent la chute de la Providence.	499

A LA MÊME LIBRAIRIE :

- Avertissement à la jeunesse** et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la Religion par quelques écrivains de nos jours, par Monseigneur l'Evêque d'Orléans. In-8. 2 fr.
- De l'Education**, par Monseigneur l'Evêque d'Orléans. 3 vol. avec un magnifique portrait de l'auteur, gravé par M. Marin, membre de l'Institut. 22 fr.
- LE MÊME. 3 vol. in-18 jésus, avec portrait de l'auteur. 10 fr.
- Méthode générale de Catéchisme**, par Monseigneur l'Evêque d'Orléans. 3 vol. in-12. 9 fr.
- La Souveraineté Pontificale**, par Monseigneur l'Evêque d'Orléans, avec un beau portrait de Pie IX. In-12. 3 fr. 50
- Souvenirs de Rome**, par le même. In-8. 2 fr.
- Méditations religieuses**, par M. CASIMIR WOLOWSKI. 4 vol. in-8. (Se vend au profit des Pauvres). 7 fr.
- Etudes sur la Pologne**, par M. CASIMIR WOLOWSKI. 4 vol. in-8. (Se vend au profit des Polonais). 5 fr.
- Insurrection polonaise**, par M. DE MONTALEMBERT. In-8. 4 fr.
- Une Nation en deuil**. — La Pologne en 1864, par le Mém. In-8. 4 fr.
- La Pologne chrétienne et nouvelle**, par Eugène VILLIARDIEU. In-8. 4 fr. 25
- La Pologne et les Traités de Vienne**, par THUREAU-DANGIN, avocat à la Cour Impériale. In-8. 4 fr.
- La Passion de la Pologne**, par l'abbé ANSAUT. In-8. 4 fr.
- Vie du R. P. Joseph Varin**, religieux de la Compagnie de Jésus, ancien supérieur général des Pères du Sacré-Cœur d'Allemagne et des Pères de la Foi en France, par le P. Achille GUIDÉE, de la même Compagnie. 2^e édition; revue, corrigée et augmentée. 4 vol. in-18 jésus. 3 fr. 50
- Notices historiques** sur quelques Membres de la Société des Pères du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus, pour faire suite à la vie du P. Varin, par le P. GUIDÉE, de la même Compagnie. 2 vol. in-18 jésus. 7 fr.
- Notice** sur M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires par Léon AUBINEAU. 4 vol. in-18. 50 fr.
- Vie de B. Alexandre Sauli**, de l'ordre des Barnabites, par S. E. le cardinal GERDIL. 4 vol. in-18. 2 fr.
- Vie intime et travaux littéraires de Monseigneur Darboy**, Archevêque de Paris, par M. Justin FEVRE. 4 vol. in-8. 4 fr.
- Mois de Marie au village**, précédé d'une lettre de M. l'Evêque d'Orléans. 4 vol. in-12 de 426 pages. 3 fr.



